

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Les rescapés de Singapour

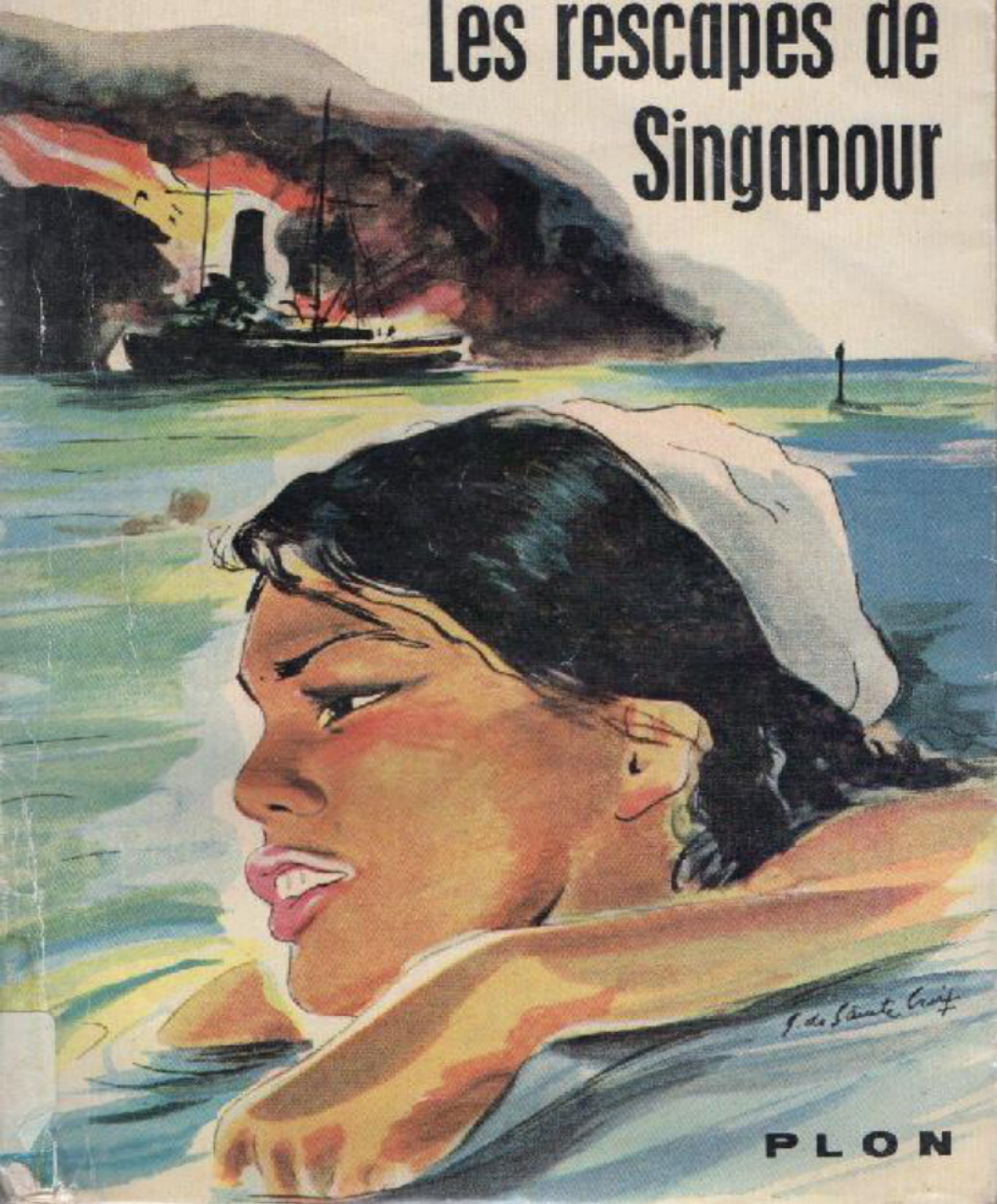
Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALISTAIR MACLEAN

Les rescapés de Singapour



PLON

LES RESCAPÉS DE SINGAPOUR

ALISTAIR MACLEAN

Roman Traduit de l'anglais par Marthe Metzger

PLON

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre

SOUTH BY JAVA HEAD

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

CHAPITRE I

La fumée étouffante et noire s'étendait comme un voile sur la ville frappée à mort. Elle engloutissait dans ses volutes doucement enroulées comme un immense cocon, la masse anonyme des bâtiments, des bureaux, des maisons d'habitation, des édifices intacts et de ceux que les bombes avaient démolis.

Toutes les rues, tous les passages, tous les docks, étaient pleins de cette fumée, noyés dans cette fumée dont l'opacité sulfureuse et maligne vibrail à peine à la douceur de l'air de la nuit tropicale.

Au début de la soirée, seules les maisons incendiées de la ville projetaient des jets de fumée entre lesquels on voyait briller les étoiles. Mais à présent le vent avait légèrement changé, il charriait des nuages huileux et aveuglants projetés par les réservoirs de pétrole situés en dehors de la ville, et que des bombes avaient crevés.

D'où provenait cette fumée nouvelle, personne ne le savait. Peut-être de l'aéroport de Kallang, peut-être de la centrale électrique, peut-être avait-elle traversé l'île depuis la base navale du Nord, peut-être avait-elle jailli à Pulo Sambo, ou à Pulo Sebarok, à quatre ou cinq milles de là. Impossible de savoir quoi que ce fût sinon par le témoignage des yeux ; et que pouvait-on voir dans l'obscurité presque complète de cette heure tardive. C'est à peine si l'on distinguait la vague lueur des bâtiments incendiés, car ils avaient brûlés entièrement : les dernières braises, les dernières petites flammes vacillantes s'éteignaient comme s'éteignait la vie même de Singapour. La ville agonisait ; déjà elle s'enveloppait du silence de la mort. De temps à autre le sifflement mystérieux d'un obus n'était suivi que par le bruit de sa chute inoffensive dans l'eau. Mais d'autres fois, il tombait sur une quelconque bâtisse et c'était alors un brusque éclatement et un jaillissement de lumière. En un clin d'œil, bruit et clarté semblaient prendre une sorte de caractère évanescent, ils s'atténuaient, puis se perdaient dans la fumée envahissante, après avoir fait partie intégrante de cette nuit étrange et irréelle. Puis le silence retombait plus lourd et plus profond. Parfois, on percevait le crépitement irrégulier d'une fusillade au-delà de Fort Canning et de Pearl Hill, au-delà des limites septentrionales de la ville ; mais ce bruit-là aussi restait distant et irréel, pareil à l'écho lointain d'un rêve. Durant cette nuit-là le monde s'estompait, perdait tout caractère matériel. Les rares passants eux-mêmes qui circulaient encore dans les

rues encombrées de gravats et presque désertes de Singapour, ressemblaient aux voyageurs d'un rêve.

Le petit groupe de soldats qui s'avavançait dans les rues obscurcies – ils étaient peut-être une douzaine en tout – se dirigeait vers la mer. Harassés, ils marchaient comme des vieillards, butant à chaque pas, la tête penchée, les épaules voûtées. Pourtant le plus âgé d'entre eux n'avait pas dépassé la trentaine. Mais ils étaient las, affreusement las, et arrivés à ce degré d'épuisement où rien n'importe plus. Il est alors plus facile de continuer à se mouvoir que de s'arrêter. Malades, ravagés par la dysenterie, ils agissaient comme des automates. D'ailleurs l'épuisement physique et nerveux complet est, dans certains cas, une grâce, un véritable anesthésique. Les regards vides de toute expression fixés sur le sol que foulaient les pieds traînants prouvaient bien que les esprits avaient presque perdu le souvenir des terribles souffrances des corps.

Pour l'instant du moins ils ne se souvenaient plus du cauchemar qu'ils avaient vécu tout éveillés depuis deux mois. Ils avaient oublié les privations, la faim, la soif, les blessures, la maladie et la peur des jours de la poursuite, alors que les Japonais les chassaient d'un bout à l'autre de l'interminable péninsule malaise et par-delà la route de Jahore détruite à présent, jusqu'à l'île de Singapour où les attirait l'illusoire espérance de la sécurité. Ils avaient oublié leurs camarades disparus, les hurlements d'une sentinelle brusquement surprise et massacrée dans la nuit hostile de la jungle, les cris diaboliques des Japonais envahissant les positions défensives improvisées à la hâte aux heures sombres qui précèdent l'aube. Ils avaient oublié les contre-attaques désespérées, véritables suicides dont l'unique résultat consistait en quelques mètres de terrain durement, inutilement regagnés pour quelques courts instants. Après quoi seule restait la vue des cadavres affreusement mutilés, de leurs amis faits prisonniers qui avaient hésité un peu trop à coopérer avec l'ennemi. Ils avaient oublié leur colère, leur stupéfaction, leur désespoir, lorsque le ciel se vida d'abord des chasseurs Brewster, puis des Hurricanes et qu'ils se trouvèrent complètement à la merci de l'aviation japonaise. Ils avaient oublié jusqu'à leur incrédulité à la nouvelle, vieille à peine de cinq jours, du débarquement des Japonais sur l'île elle-même. Quelle amère déception après avoir toujours cru à la légende soigneusement entretenue de la position de Singapour ! Leur mémoire ne retenait plus rien. Ils étaient trop hébétés, trop malades, trop blessés, trop faibles pour se souvenir. Un jour, bientôt peut-être, ils se souviendraient ! alors, ils deviendraient d'autres hommes. Pour l'instant, ils clopinaient péniblement à travers la ville enfumée, sans lever les yeux, sans lever la tête, ne regardant pas où ils allaient, ne se

souciant pas du but à atteindre.

L'un d'eux cependant s'en inquiétait, l'un d'eux ouvrait les yeux. Il marchait avec lenteur en tête de la double rangée d'hommes, et allumait de temps à autre sa lampe de poche pour voir où passer entre les gravats qui encombraient la rue, empêchant la petite troupe d'avancer dans la direction voulue. L'homme était petit et frêle. Seul parmi ses compagnons il était coiffé d'un balmoral et portait un kilt. Personne, à l'exception du caporal Fraser, ne savait d'où venait ce kilt. De toute évidence le caporal ne le portait pas pendant la retraite vers le sud à travers la Malaisie.

Le caporal Fraser était aussi fatigué que le reste de la troupe. Ses yeux comme ceux des autres étaient cerclés de rouge et injectés de sang. Son teint gris révélait des crises de paludisme ou de dysenterie. Il remontait l'une de ses épaules jusque près de l'oreille, tout en marchant comme s'il eût été atteint d'une difformité mais ce n'était pas le cas. L'asymétrie entre les deux épaules venait d'un grossier pansement de gaze qu'un infirmier avait introduit sous la chemise du caporal au début de la journée dans l'espoir d'arrêter l'hémorragie due à un éclat d'obus.

Fraser tenait de la main droite un fusil mitrailleur Bren. L'arme, trop lourde lui tendait le bras droit et faisait remonter l'épaule gauche encore plus près de l'oreille. Cette bosse, du seul côté gauche, s'ajoutant au balmoral posé de travers sur sa tête et au kilt qui flottait autour de ses jambes décharnées donnait au petit homme un aspect grotesque et ridicule. Mais le caporal Fraser n'était ni grotesque ni ridicule. Ce berger des Highlands dont toute l'existence n'avait été que privations et fatigues épuisantes, était à l'extrême limite de son énergie et de son endurance. Il restait encore une sorte de conscience vivante ; il incarnait le vrai type du soldat. Il éprouvait au plus haut point le sentiment du devoir et de la responsabilité ; ses propres souffrances, sa faiblesse n'existaient plus : il ne pensait qu'aux hommes qui le suivaient aveuglément, bien que chancelant à chaque pas.

Deux heures plus tôt l'officier qui commandait aux confins nord de la ville cette compagnie, en proie au désarroi et à la confusion, avait donné à Fraser l'ordre de conduire hors de la ligne de feu les blessés en état de marcher et de les amener en quelque endroit relativement calme. Ce n'était là qu'une tentative symbolique, l'officier le savait bien, et Fraser aussi, car les dernières défenses s'effondraient et ç'en était fait de Singapour. Bientôt, il n'y aurait plus sur l'île que des blessés, des prisonniers ou des morts. Mais un ordre était un ordre, et le caporal Fraser quoiqu'il pût à peine se traîner s'en allait résolument de l'avant en direction de la crique de Kallang. Parfois, quand la voie

était libre, il se rangeait sur le côté de la route, laissant ses hommes passer lentement devant lui. Sans doute les uns et les autres n'étaient-ils plus capables de le voir, pas plus les malades sur leurs brancards que les autres. À chaque fois le caporal était forcé d'attendre le dernier traînard ; grand garçon maigre dont la tête ballottait sans force, et qui ne cessait de marmotter des paroles sans suite. Le jeune soldat ne souffrait ni de dysenterie, ni de paludisme et il n'avait pas été blessé, mais, il était le plus malade de tous. Dès que Fraser le prenait par le bras pour l'obliger à rejoindre le gros de la troupe, il hâtait le pas sans protester, fixant sur le caporal un regard indifférent, vide de toute expression, et chaque fois que Fraser le considérait d'un air hésitant, il secouait la tête et se mettait presque à courir jusqu'à ce qu'il eût atteint la tête de la colonne.

Tout à coup un cri d'enfant partit d'une ruelle tortueuse pleine de fumée. Le cri d'un petit gars aux yeux bleus, aux cheveux blonds, de deux à trois ans. Des larmes coulaient sur ses joues roses maculées de boue. Il n'était vêtu que d'une chemise de tissu très mince et d'un petit pantalon court à bretelles. Ses pieds étaient nus et il tremblait de froid. Le bruit de ses sanglots s'élevait angoissant dans la nuit, mais il n'y avait personne pour les entendre ou pour y prendre garde. Qui donc l'aurait entendue cette plainte si faible, ces sanglots étouffés, entrecoupés de longs soupirs. L'enfant se frottait les yeux de ses petits poings sales comme font les bébés fatigués ou en pleurs ! Du dos de la main il essayait d'effacer la brûlure causée par cette fumée noire qui marquait son visage d'une trace douloureuse.

L'enfant pleurait parce qu'il était très fatigué et qu'il aurait dû être au lit depuis des heures. Il pleurait parce qu'il avait faim et soif et froid. La nuit tropicale elle-même peut être froide. Il pleurait parce qu'il avait peur, parce qu'il ne savait pas où était sa maison, où était sa mère. Sa vieille nourrice malaise, sa vieille *amah* l'avait emmené quinze jours plus tôt jusqu'à un bazar tout proche, et il était trop petit pour comprendre ce que signifiaient les destructions par le feu et les bombes. Il devait précisément partir avec sa mère cette même nuit du 29 janvier sur le *Wakefield*, dernier paquebot quittant Singapour ! Mais l'enfant pleurait surtout parce qu'il était seul...

Anna, sa vieille nourrice était affalée près de lui sur un tas de décombres comme si elle eût été plongée dans le sommeil. Elle avait erré avec lui pendant longtemps dans les rues qui s'emplissaient d'ombres. La dernière ou même les deux dernières heures, elle le porta dans ses bras et puis tout à coup, elle le posa par terre, porta les mains à son cœur et s'affaissa, disant qu'elle avait besoin de repos. Depuis une demi-heure elle ne bougeait plus, la tête penchée d'un côté, les yeux grands ouverts et immobiles. Le petit garçon s'était baissé une ou

deux fois pour la toucher, mais rien qu'une ou deux fois : à présent il s'écartait d'elle. Il avait peur de la regarder, peur de la toucher, découvrant vaguement que le repos de la vieille nourrice serait de très longue durée.

Il avait peur de s'en aller, peur de rester là. Mais quand il risqua entre ses doigts un nouveau regard sur la vieille femme il eut tout à coup plus peur de rester que de s'en aller. Il enfila la ruelle sans regarder de quel côté il se dirigeait, trébucha, tomba sur un tas de briques et de pierres, se releva, reprit sa course sans s'arrêter de pleurer et de trembler au froid de la nuit. Vers le bout de la ruelle un personnage de haute taille au visage émacié sous un chapeau de paille déchirée, quitta les brancards de son pousse-pousse et s'avança pour arrêter le petit. Il ne lui voulait pas de mal. Malade lui-même, (la plupart des coolies conducteurs de *rikshaw* de Singapour meurent de tuberculose après avoir exercé leur métier pendant cinq ans), il était encore capable de pitié, surtout quand il s'agissait de petits enfants. Mais tout ce que vit le bébé, ce fut cette haute silhouette menaçante qui émergeait de l'obscurité. Sa peur devint épouvante, il échappa aux mains tendues et se précipita vers l'extrémité de la ruelle qui débouchait dans la grande rue déserte et les ténèbres. L'homme ne fit pas d'autre tentative pour atteindre le petit garçon, il s'enveloppa plus étroitement de sa couverture et s'appuya aux brancards de son pousse-pousse.

Deux infirmières sanglotaient doucement comme l'enfant, tout en trébuchant entre les décombres. Elles se trouvaient maintenant devant le seul bâtiment qui brûlât encore dans le quartier commerçant de la ville et détournaient la tête du brasier. Même dans l'ombre il était possible de distinguer leurs visages lisses fortement charpentés aux yeux bridés. Des Chinoises, et ce peuple ne cède pas facilement à l'émotion. Toutes deux étaient très jeunes et elles avaient failli être tuées par l'explosion qui avait littéralement projeté le camion de la Croix-Rouge dans le fossé à l'extrémité sud de la rue Bukit Timor. Couvertes de contusions, elles restaient comme étourdies par le choc.

Parmi les autres infirmières, il y avait deux Malaises, dont une jeune, aussi jeune que les Chinoises. L'autre avait dépassé l'âge mûr. La terreur élargissait encore les grands yeux gris de la cadette qui ne cessait en marchant de regarder derrière elle avec inquiétude, mais la vieille infirmière gardait un masque d'indifférence absolue. De temps à autre elle essayait de protester contre l'allure trop rapide imposée par l'infirmière qui marchait en tête du petit groupe mais elle était incapable de se faire comprendre. Elle aussi se trouvait trop près de l'explosion dont le souffle avait bloqué chez elle le centre du langage, de manière temporaire, sans doute, bien qu'il fut trop tôt pour

l'affirmer. Une fois ou deux, elle avança une main cherchant à arrêter l'infirmière-chef qui réglait la marche, mais l'autre se borna à écarter doucement cette main et continua à courir.

Cette cinquième infirmière, grande et svelte, pouvait être âgée de vingt-cinq à trente ans, elle avait perdu sa coiffe emportée par le souffle de l'explosion, et ses épais cheveux d'un noir bleuâtre lui retombaient sur les yeux. Par moments elle les rejetait d'un geste impatient et l'on s'apercevait alors qu'elle n'était ni malaise ni chinoise. Ses yeux extraordinairement bleu le prouvaient. Peut-être était-elle eurasienne, mais certes, pas européenne. La vacillante lumière jaune empêchait de distinguer la couleur de son teint. La boue et la poussière couvraient son visage bien qu'on vît, sous cette croûte durcie, la longue cicatrice qui barrait sa joue gauche.

C'était elle qui dirigeait ses compagnes, et elle s'était égarée. Certes, elle connaissait Singapour et même fort bien ; mais dans cette fumée et ces ténèbres, elle n'était plus qu'une étrangère perdue dans une ville inconnue. On lui avait dit qu'un petit détachement de soldats se dirigeait vers le rivage et que plusieurs d'entre eux avaient un urgent besoin de soins. S'ils n'étaient pas secourus cette nuit même, ils ne le seraient jamais, car les Japonais les feraient inmanquablement prisonniers. C'était une question de minutes : or les infirmières ne pouvaient trouver l'issue de ce labyrinthe de fumée et de ruines. Les soldats se trouvaient, disait-on, en face du Cap Ru dans la baie de Kallang, mais la jeune fille ne parvenait même pas à se diriger vers le bord de la mer, comment aurait-elle pu trouver le Cap Ru dans cette sombre nuit !

Une demi-heure s'écoula, puis une heure et pour la première fois le désespoir ralentit la course de l'infirmière. Jamais elle ne trouverait les soldats dans ces ténèbres. Comment le docteur, le major Blackley avait-il manqué de discernement au point d'exiger pareils efforts de ses infirmières. Tout en accusant le docteur, la jeune fille pensait que ce n'était pas Blackley mais elle-même qui manquait de discernement. Quand l'aube se lèverait sur Singapour il serait bien inutile de faire la moindre tentative pour sauver la vie de qui que ce fût, homme ou femme ; tout dépendait de l'état d'esprit des Nippons. Déjà elle avait eu l'occasion de les rencontrer et elle avait de cruelles raisons pour se souvenir de cette rencontre, ses cicatrices en seraient toujours de vivants témoignages. Plus on s'éloignerait de ces Japonais, avides de sang, mieux cela vaudrait. Sans presque s'en rendre compte, la jeune fille secoua la tête, hâta de nouveau le pas et enfila une autre rue vide et sombre.

La troupe de soldats errants, le bambin et les infirmières vivaient dans une atmosphère d'épouvante et de désarroi. Ils étaient malades et

découragés au plus haut point. C'était le sort de milliers d'autres pendant cette terrible nuit du 24 février 1942, alors que les Japonais grisés par la joie de la conquête, attendaient l'aurore devant les derniers retranchements de la ville pour livrer l'assaut suprême. Après le bain de sang, la victoire était certaine. Un homme cependant ne connaissait ni l'épouvante ni le désespoir. Grand, élancé, malgré la vieillesse proche il n'éprouvait rien qui ressemblât au désarroi dans la petite antichambre éclairée aux bougies des bâtiments administratifs de Fort Canning. Il ne percevait que le passage rapide du temps, l'urgence d'une mission des plus graves et la charge presque surhumaine de cette responsabilité qu'il avait assumée. Il n'avait conscience de rien autre. Nulle trace de l'angoisse qui le consumait n'apparaissait sur son calme visage ridé, couleur de brique qui faisait contraste avec l'abondante chevelure blanche. Peut-être que le bout de son cigare qui dépassait hardiment la moustache argentée et le nez aquilin brillait un peu trop ; peut-être se carrait-il un peu trop confortablement dans son fauteuil canné mais c'était bien tout. En apparence, Foster Farnholme, général de brigade en retraite, était en paix avec le monde entier. Un jeune sergent aux traits fatigués ouvrit la porte derrière lui et entra dans la pièce. Farnholme ôta le cigare de sa bouche, tourna lentement la tête et leva un de ses sourcils broussailleux dans une muette interrogation.

— J'ai remis votre message, monsieur.

La voix du sergent trahissait la même fatigue que ses traits :

— Le capitaine Bryceland dit qu'il viendra à l'instant.

— Bryceland ?

Les sourcils blancs se rejoignirent presque au-dessus des yeux profondément enfoncés.

— Qui diable parle du capitaine Bryceland. Voyons, mon petit, je vous ai demandé expressément d'appeler votre colonel et il faut que je le vois tout de suite, tout de suite, entendez-vous ?

— Peut-être pourrais-je vous rendre quelque service !

Un autre personnage apparut à la porte derrière le sergent.

Farnholme vit ses yeux injectés de sang, bien que la flamme de la bougie vacillât plus que jamais, il vit le visage coloré par la fièvre, mais la voix aux intonations galloises restait polie, déférente.

— Bryceland ?

Le jeune officier inclina la tête sans rien dire.

— Certes, vous pourrez me rendre service. Allez chercher votre colonel, je n'ai pas un moment à perdre.

— Je ne puis appeler le colonel. Il dort pour la première fois depuis trois jours et trois nuits ; et Dieu sait si nous allons avoir besoin de sa présence demain matin...

— Je sais et cependant il faut que je le voie.

Farnholme se tut attendant que le crépitement frénétique d'une mitrailleuse se fût arrêté dans le voisinage, puis reprit d'un ton posé :

— Capitaine Bryceland, n'essayez même pas de deviner l'importance de l'entretien que je dois avoir avec votre colonel. L'importance de Singapour n'est rien en comparaison.

Et Farnholme glissant une main sous sa chemise en tira un pistolet automatique – le Colt lourd 45.

— S'il me faut chercher moi-même le colonel, je le trouverai, dussé-je faire usage de ceci mais je pense que ce ne sera pas nécessaire. Allez dire à votre chef que le général de brigade Farnholme est ici. Il viendra.

Bryceland le regarda un long moment sans rien dire, l'air hésitant. Il fit un signe de tête et sortit sans un mot. Trois minutes plus tard il était de retour et s'effaçait pour laisser passer l'homme qui s'avavançait derrière lui.

Le colonel, de l'avis de Farnholme, devait être âgé de quarante-cinq à cinquante ans tout au plus. Il en portait soixante-dix. Il s'avança du pas chancelant des ivrognes, ou de ceux dont les forces ont été mises à l'épreuve pendant trop longtemps. C'est à peine s'il pouvait tenir les yeux ouverts. Il parvint à sourire en traversant lentement la pièce et tendit poliment la main à Farnholme.

— Bonsoir, mon général. D'où venez-vous donc ?

— Bonsoir, colonel.

Farnholme qui s'était levé, parut ignorer la question.

— Vous me connaissez ?

— J'ai entendu parler de vous pour la première fois il y a trois nuits.

— Très bien, fit le général d'un air satisfait. Voilà qui simplifie les choses. Je n'ai pas de temps à perdre. Droit au but.

Il se détourna à demi car un obus explosait tout près, faisant trembler la pièce ; au déplacement d'air les bougies faillirent s'éteindre. Déjà Farnholme s'adressait de nouveau au colonel.

— Je désire un avion pour sortir de Singapour. Peu m'importe la nature de l'avion, peu m'importe sa destination, que ce soit la Birmanie, l'Inde, Ceylan, l'Australie, cela m'est parfaitement

indifférent. Je veux un avion qui m'éloigne de Singapour immédiatement.

— Vous voulez un avion pour quitter Singapour ? répéta le colonel d'une voix sans timbre, une voix figée comme l'expression de son visage. Il eut un sourire très las.

— N'est-ce pas notre désir à tous, mon général ?

— Vous ne comprenez pas.

Farnholme écrasa la cendre de son cigare dans le cendrier avec un geste d'extrême patience.

— Je sais bien que des centaines de blessés, de malades, de femmes, d'enfants attendent...

— Le dernier avion est parti, répondit simplement le colonel, en frottant ses yeux fatigués de son avant-bras nu. Y a-t-il un jour, deux jours de cela ? je ne saurais l'affirmer.

— Les Hurricanes ont quitté Singapour le 11 février, mon colonel ; ils se rendaient à Palembang.

— En effet, c'étaient bien les Hurricanes, il nous ont quittés en toute hâte.

— Le dernier avion ? La voix de Farnholme ne trahissait pas la moindre émotion.

— Mais il y en avait d'autres, je le sais. Les avions de chasse Brewster, les Vildebeeste.

— Détruits.

À présent le colonel observait Farnholme avec une sorte de curiosité.

— Et même s'il en restait, cela ne ferait aucune différence. Les Japs sont en possession de tous les aérodromes Seletar, Sembawang, Tengah. L'aéroport de Kallang est inutilisable.

— Bon. Mais alors, dit Farnholme en jetant un coup d'œil au sac posé à ses pieds, que pensez-vous des hydravions à coque, colonel ? des Catalinas ?

Le colonel secoua la tête tristement comme pour clore l'entretien.

Farnholme le considéra un instant sans cligner des yeux, puis il fit un geste de résignation et regarda sa montre.

— Puis-je vous voir seul, colonel ?

Le colonel n'eut pas une seconde d'hésitation. Il attendit que la porte se fût refermée doucement derrière Bryceland et le sergent, puis

avec un faible sourire il dit :

— Je crains que le dernier avion ne soit parti, mon général.

— Je n'en ai jamais douté.

Farnholme qui était en train de déboutonner sa chemise leva les yeux :

— Vous savez qui je suis, colonel. Je veux dire que vous ne me connaissez pas seulement de nom ?

— Je le sais depuis trois jours. Je sais que vous êtes ici dans le plus absolu secret, et tout le reste. On se doutait que vous étiez dans nos parages...

Pour la première fois le colonel regardait son interlocuteur avec une curiosité non dissimulée.

— Je sais que vous avez fait pendant dix-sept ans du contre-espionnage en Asie sud-orientale, que vous parlez plus de langues asiatiques que qui que ce soit...

— Épargnez ma modestie.

Après avoir déboutonné sa chemise, Farnholme desserra la large ceinture en tissu caoutchouté qui lui entourait la taille.

— J'imagine que vous ne parlez aucune langue orientale, colonel ?

— Si, malheureusement. Pour la punition de mes péchés, je parle le japonais, c'est pourquoi je suis ici. Cette connaissance me sera fort utile au camp de concentration je pense.

— Vous savez le japonais. Voilà qui peut nous être d'un grand secours.

Farnholme défit la fermeture éclair de deux poches de sa ceinture et en vida le contenu devant lui sur la table.

— Voyez ce que vous ferez de ceci, colonel.

Le colonel lui lança un regard pénétrant, puis baissa les yeux sur les photostats et les rouleaux de pellicules posés sur la table. Il hocha la tête, se leva, sortit un instant de la pièce et revint portant une paire de lunettes, une loupe et une lampe de poche. Il resta penché sur les documents sans parler, sans lever la tête pendant trois minutes. On entendit le fracas d'une bombe, le bruit saccadé d'une mitrailleuse, le miaulement diabolique d'un projectile ricochant au hasard dans la nuit enfumée. Le colonel assis devant la table paraissait taillé dans de la pierre, seuls ses yeux vivaient. Farnholme avait allumé un nouveau cigare. Allongé dans son fauteuil, il affectait la plus complète indifférence.

Enfin le colonel regarda Farnholme. Quand il parla, ses mains et sa voix tremblaient.

— Inutile de savoir le japonais pour comprendre l'importance de ces documents. D'où les tenez-vous, grand Dieu !

— De Bornéo. Deux de nos meilleurs soldats et deux Hollandais sont morts pour les obtenir. Mais ceci n'entre plus en ligne de compte maintenant. Ils sont en ma possession et les Japonais ne s'en doutent pas, c'est l'essentiel.

Le colonel semblait ne pas entendre, il hochait la tête en considérant les documents qu'il tenait à la main, mais il finit par les replacer sur la table, plia ses lunettes, les remit dans leur étui et alluma une cigarette. Ses mains ne cessaient de trembler.

— C'est inimaginable, murmura-t-il, inimaginable ! Il n'en existe certainement que peu d'exemplaires. Tout le décalque du plan d'invasion de l'Australie septentrionale.

— Oui, acquiesça Farnholme, aucun détail n'y manque. Les ports de débarquement, les aérodromes, le temps nécessaire à la minute près, l'importance de la puissance militaire jusqu'au moindre bataillon d'infanterie.

— C'est vrai. Le colonel ne quittait pas les photostats des yeux. Il fronçait les sourcils. Pourtant il y a là quelque chose...

— Je sais, je sais, s'écria Farnholme avec amertume. Nous n'avons pas obtenu la clé, c'était inévitable. Les dates, les premiers et les deuxièmes objectifs sont chiffrés. Ils ne pouvaient courir le risque d'exposer tout cela dans la langue de tout le monde. Personne, du reste, n'a déchiffré un document secret japonais, ou plutôt si. Un petit vieillard de Londres y est parvenu, bien qu'à le voir, on pourrait douter qu'il sache écrire son propre nom.

Farnholme se tut. De ses lèvres s'échappaient de petites volutes de fumée bleue.

— Enfin tels que, ces documents valent bien quelque chose, n'est-ce pas, colonel ?

— Mais par quel hasard sont-ils en votre possession ?

— Aucune importance, je vous l'ai dit, colonel.

Le camouflage d'indifférence paresseuse laissait transparaître une armature d'acier... Farnholme secoua la tête et se mit à rire doucement.

— Je suis désolé, colonel, du ton péremptoire que je suis obligé de prendre. Il n'y a pas eu de hasard, je vous assure. Pendant cinq ans,

j'ai travaillé uniquement, uniquement, entendez-vous, pour que ces documents tombent entre mes mains au moment voulu, et à l'endroit voulu. Les Japonais ne sont pas incorruptibles. Et je suis arrivé à ce qu'on me les remette en temps voulu, mais pas à l'endroit voulu. C'est pourquoi je suis ici.

Le colonel n'écoutait même plus. Comme hypnotisé par les documents il hocha lentement la tête, puis leva les yeux. Son visage était décomposé. Il paraissait brusquement vieilli.

— Ces papiers sont inestimables, dit-il, en regardant Farnholme d'un air absent. Dieu du ciel ! Toutes les richesses du monde ne sont rien comparées à ceci. C'est... mais songez donc, mon général, songez à l'Australie. Il faut que les nôtres voient ces papiers. Il le faut.

— Certes, dit Farnholme, il le faut.

Le colonel le regardait en silence. Ses yeux fatigués s'élargissaient, il commençait à comprendre ; il se rassit lourdement et sa tête tomba sur sa poitrine. Les spirales de fumée de sa cigarette lui piquaient les yeux, il ne semblait pas s'en apercevoir. Farnholme répéta d'un ton bref :

— Il le faut. Il s'empara des pellicules et des photostats et les remit avec soin dans les poches imperméables de sa ceinture.

— Peut-être devinez-vous à présent pourquoi je désirais si fort... un transport aérien pour quitter Singapour.

Tout en parlant il rajustait la fermeture éclair.

— Je le désire toujours autant, vous savez.

Le colonel fit un vague signe d'assentiment mais ne dit rien. Farnholme insista derechef.

— Pas un seul avion ? Même pas un coucou déglingué, tout démoli ?

Une expression singulière du visage du colonel le frappa soudain.

— Et un sous-marin ?

— Pas de sous-marin.

Farnholme serra les lèvres.

— Un destroyer, une frégate, un quelconque bâtiment de guerre ?

— Aucun. Le regard du colonel restait impassible.

— Pas même un bateau marchand. Les derniers, la *Sauterelle*, le *Tien Kwang*, le *Katjdid*, le *Kuala*, la *Libellule* et quelques autres navires côtiers du même genre ont quitté Singapour la nuit dernière. Ils ne reviendront pas. Ils n'iront d'ailleurs pas au-delà d'une centaine de

milles, l'aviation japonaise est partout dans l'archipel. Sur tous ces navires, il y a des femmes blessées et des enfants, mon général. La plupart finiront leur vie au fond de l'eau.

— Ou dans un camp de prisonniers, au Japon. Je sais tout cela, colonel.

Farnholme bouclait sa lourde ceinture.

— Les circonstances sont on ne peut plus favorables vraiment. Où irons-nous en partant d'ici.

Le colonel s'écria avec aigreur :

— Pourquoi, au nom du ciel, êtes-vous venu à Singapour ? Pourquoi entre tous les lieux de la terre avoir choisi Singapour en ce moment ? Et comment êtes-vous ici ?

— J'ai pris un bateau à Banjermasin, dit Farnholme. Le *Kerry Dancer*, c'était bien le plus misérable rafiot de la mort qui existât. Il ne tenait pas la mer. Un type louche du nom de Siran le manœuvrait. Pour un peu je jurerais que c'était un Anglais renégat et en termes plus qu'amicaux avec les Japs. Il m'avait affirmé qu'il s'en allait à Kota Bharu, mais en cours de route il est venu ici.

— Il a changé d'idée ?

— Je l'ai bien payé : ce n'était pas mon argent. Je pensais que Singapour m'offrait de suffisantes garanties de sécurité. J'étais à Bornéo quand par mon poste particulier j'ai appris la chute de Hong Kong, de Guam et de Wake ; mais certaines circonstances m'obligèrent à vider les lieux précipitamment. Des jours passèrent avant qu'il me fût possible d'entendre les dernières nouvelles et, à ce moment, j'étais à bord du *Kerry Dancer*. Nous avons attendu dix jours à Banjermasin avant que Siran consentît à mettre, à la voile.

Farnholme poursuivit avec amertume :

— Le seul appareil convenable, et le seul homme respectable qu'on pût trouver sur ce bateau étaient dans la cabine de la radio. Il est probable que Siran les jugea nécessaires à ses infâmes entreprises. Le deuxième jour de la traversée, j'étais dans la cabine radio avec ce garçon, un certain Loon. C'était le 29 janvier. Nous avons capté le message de la B.B.C. concernant le bombardement d'Ipoh. Je jugeai que l'avance japonaise était lente, que nous avions largement le temps d'arriver à Singapour et de dénicher un avion.

Le colonel fit un signe d'assentiment.

— Moi aussi j'ai entendu le communiqué. Dieu seul peut savoir qui est responsable de ce désastreux boniment. Les Japonais se sont emparés d'Ipoh plus d'un mois auparavant et le 29 janvier ils n'étaient

plus qu'à quelques milles de la digue :

— Quel sacré gâchis...

— Votre appréciation de l'événement est bien modérée,

— Où en sommes-nous en réalité ?

— Nous nous rendons demain.

Le colonel regardait ses mains.

— Demain ?

— Nous sommes tous fichus. Plus rien à faire. Et nos réserves d'eau sont épuisées. Si nous faisons sauter la digue, nous détruirons la seule conduite d'eau du continent.

— Les types qui ont imaginé le plan de défense de Singapour ont véritablement fait preuve de clairvoyance, murmura Farnholme. Dire qu'on a dépensé trente millions de livres pour obtenir ce résultat. Singapour, forteresse imprenable ! Cela vaut tous les bla-bla du monde.

Le général de brigade eut un reniflement de mépris, puis se leva en soupirant.

— Enfin puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, allons rejoindre le vieux *Kerry Dancer* et que Dieu sauve l'Australie !

— Le *Kerry Dancer* ? Il aura quitté nos parages une heure après le lever du jour. Je vous l'ai dit : les détroits fourmillent d'avions japonais.

— Que me proposez-vous d'autre ?

— Rien. Et qu'est-ce qui vous garantit que le capitaine ira où vous voulez ?

— Rien, acquiesça Farnholme. Cependant à bord, il y a un Hollandais assez débrouillard du nom de van Effen ; à nous deux nous serons peut-être capables de maintenir le capitaine dans le sentier du devoir.

— Peut-être ? Une idée soudaine parut alors se présenter à l'esprit du colonel.

— Êtes-vous sûr même que le capitaine attendra votre arrivée au rivage. Avez-vous une garantie ?

— Voilà ma garantie, dit Farnholme en désignant la valise minable posée à ses pieds. Voilà ma garantie et ma police d'assurance, j'espère que Siran croit cette valise bourrée de diamants. Quelques-uns d'entre eux m'ont servi à le décider à venir à Singapour et il n'est pas absolument dans l'erreur. Tant qu'il croira à une chance de me séparer

de ces diamants, il ne me lâchera pas.

— Il ne se doute pas... cependant...

— Impossible ! Il croit que je suis un vieil aventurier, ivrogne par-dessus le marché, qui a fichu le camp avec des profits mal acquis. Je passe aussi pour avoir eu quelques difficultés avec les tribunaux. Ne détruisez pas cette légende.

Je comprends, mon général.

Le colonel tendit la main vers la sonnette, il avait pris une décision. Le sergent se présenta.

Dites au capitaine Bryceland de venir me parler.

Farnholme leva le sourcil en signe d'interrogation.

— C'est la seule chose que je puisse faire, reprit le colonel. Impossible de vous procurer un avion. Certes je ne vous garantis pas que vous ne serez pas tout au fond de l'eau avant demain, mais je vous garantis que le capitaine du *Kerry Dancer* suivra vos infractions au pied de la lettre : je vous ferai accompagner à son bord par un lieutenant et deux douzaines d'hommes.

Le colonel sourit :

— Quand tout va bien, ce sont des bougres, mais en ce moment ils sont d'une humeur particulièrement sauvage. Je ne pense pas que vous ayez de grandes difficultés dans vos rapports avec le capitaine Siran.

— Je vous suis plus que reconnaissant, colonel.

Farnholme boutonna sa chemise, s'empara de son sac et tendit la main.

— Merci pour tout ce que vous faites. C'est idiot de vous souhaiter bonne chance sachant que le camp de concentration vous attend mais je le fais quand même.

— Merci, mon général et bonne chance à vous aussi. Dieu sait que vous avez besoin de mes vœux, dit le colonel en jetant un regard furtif du côté où se trouvait la mystérieuse ceinture contenant les photostats. Il ajouta d'un air morne.

— En somme, nous avons fini par trouver quand même une chance de salut...

La fumée se dissipait lentement quand le général de brigade Farnholme se retrouva dans l'obscurité de la nuit ; l'atmosphère conservait cette singulière odeur, mélange de poudre, de mort et de pourriture que le vieux soldat connaissait bien. Un sous-lieutenant et sa compagnie l'attendaient.

Le feu des mitrailleuses augmentait d'intensité, la visibilité étant meilleure. Mais le bruit de la canonnade avait presque entièrement cessé. Sans doute les Japonais ne jugeaient-ils pas nécessaire de provoquer de plus grandes destructions dans une ville qui de toute façon, serait à eux le lendemain. Farnholme et son escorte traversèrent d'un pas rapide les rues désertes et au bout de quelques minutes atteignirent le bord de mer. La pluie s'était mise à tomber et le bruit assourdissant de la canonnade emplissait l'espace.

La fumée s'était presque entièrement dissipée. Farnholme inspecta les alentours et ses doigts se crispèrent sur la poignée de son sac. Le canot de sauvetage du *Kerry Dancer* qu'il avait laissé se balançant doucement sur ses amarres près du débarcadère avait disparu. Un sinistre pressentiment s'empara de l'esprit du général. D'un rapide regard il parcourut la rade, mais dans la rade il n'y avait rien à voir. Le *Kerry Dancer* était parti comme s'il n'eût jamais existé. Seules subsistaient la pluie, le vent léger et à quelque distance les sanglots d'un enfant perdu dans la nuit et qui pleurait à fendre l'âme.

CHAPITRE II

Le lieutenant qui commandait la compagnie, toucha le bras de Farnholme en faisant un signe de tête en direction de la mer.

— Le navire a disparu.

Farnholme fit un effort pour dominer son émotion. Lorsqu'il parla, ce fut d'un ton calme et objectif comme toujours.

— Il paraît que oui, lieutenant. Pour employer les termes d'une vieille chanson : « Ils nous ont laissés sur le rivage. » Le moins qu'on en puisse dire, c'est que c'est diablement gênant.

— C'est bien mon avis.

La gravité de la situation ne semblait pas grandement émouvoir son interlocuteur.

— Qu'allons-nous faire ?

— On peut se le demander, mon garçon.

Farnholme garda le silence pendant quelques instants. Il se frottait le menton d'un air absorbé.

— Entendez-vous cet enfant qui pleure là-bas près de la mer ? interrogea-t-il.

— Oui, monsieur.

— Envoyez un de vos hommes chercher ce petit et qu'il nous l'amène. Vaudrait mieux que ce soit quelqu'un du genre paternel, qui n'épouvante pas l'enfant par sa brusquerie.

Le lieutenant ne put cacher sa surprise.

— Faut-il vraiment vous amener ce gamin des rues. Il y en a des centaines en ville... Il se tut brusquement en voyant que Farnholme le toisait d'un regard glacial, les sourcils froncés.

— J'espère que vous n'êtes pas sourd, lieutenant Parker, fit-il d'un faux air de sollicitude.

Il parlait bas, ses paroles ne s'adressant qu'au lieutenant.

— Oui, monsieur, c'est-à-dire non, monsieur, balbutia Parker.

La nécessité de réviser le jugement qu'il venait de porter sur Farnholme s'imposait de toute urgence.

— Je vais envoyer un de mes hommes.

— Merci. Envoyez-en quelques-autres dans toutes les directions le long du rivage et qu'ils ramènent toute personne ou toutes les personnes qu'ils rencontreront. Peut-être obtiendrons-nous quelques renseignements sur le départ de ce bateau. Vos hommes feront au besoin usage de persuasion.

— De persuasion ?

— De persuasion sous toutes ses formes. Cette nuit nous ne sommes pas là pour rire. Et quand vous aurez donné vos ordres en conséquence, je voudrais avoir avec vous un petit entretien en particulier.

Farnholme s'éloigna de quelques pas dans la pénombre. Une minute plus tard le lieutenant Parker le rejoignait. Le général allumait un nouveau cigare, tout en considérant le jeune officier d'un air méditatif.

— Savez-vous qui je suis, jeune homme ?

— Non.

— Je suis le général de brigade Farnholme ; et il ne put s'empêcher de sourire devant l'imperceptible mouvement de garde-à-vous du lieutenant.

— Maintenant que vous le savez, oubliez-le. Vous n'avez jamais entendu parler de moi. Compris ?

— Non, mon général, répondit Parker, courtoisement. Mais j'ai parfaitement entendu l'ordre que vous me donnez.

— C'est tout ce que vous avez besoin de comprendre et dorénavant laissez les « mon général » de côté. Savez-vous de quoi je m'occupe ?

— Non, mon général, je...

Farnholme l'interrompit :

— Pas de « mon général ». Si vous évitez ce terme dans nos conversations privées, vous ne risquerez pas de l'employer en public.

— Excusez-moi. Bien entendu, j'ignore la nature de vos occupations, mais le colonel m'a confié qu'il s'agissait de choses d'une extrême importance.

— Le colonel n'a nullement exagéré, murmura Farnholme d'un ton pénétré. Il vaut mieux, beaucoup mieux que vous restiez dans l'ignorance à ce sujet. Si jamais nous nous retrouvons sains et saufs, je vous promets de tout vous dire. Pour l'instant moins vous saurez, et mieux nous nous en porterons tous.

Il s'arrêta, et tira de fortes bouffées de son cigare.

— Savez-vous ce que c'est qu'un « pirate », lieutenant ?

— Un « pirate » ? répéta Parker interdit par ce brusque changement de ton. Bien sûr que je le sais.

— Bon, c'est ce que je serai à partir d'aujourd'hui et vous aurez la bonté de me traiter comme tel : un vieux pirate, ivrogne et sans importance, qui ne se sauvera pas de l'enfer s'il parvient à sauver sa peau. Je serai pour vous un objet de mépris indulgent, voire teinté de bienveillance. Mais vous aurez une attitude ferme au besoin sévère. Vous raconterez que vous m'avez trouvé errant dans les rues en quête d'un moyen de transport pour quitter Singapour et que vous avez dû réquisitionner pour votre propre usage le petit vapeur sur lequel j'ai abordé sur l'île selon mes dires.

— Mais ce vapeur est parti, objecta Parker.

— Admettons. Il est possible que nous en trouvions d'autres, mais j'en doute. De toute façon il vous faut pouvoir arguer d'une histoire plausible et adopter une attitude en conséquence quoi qu'il arrive. À propos nous avons l'Australie pour objectif.

— L'Australie ! De stupéfaction Parker en oublia sa promesse. Mon général, l'Australie est à des milliers de kilomètres d'ici...

— C'est une distance honorable, concéda Farnholme. Nous devons nous rendre en Australie, dussions-nous nous embarquer sur une barque à rames.

Farnholme s'interrompit et tourna la tête :

— Voilà un de vos hommes qui revient, lieutenant.

En effet, un soldat émergeait de l'ombre, on distinguait nettement les trois galons blancs de sa manche. C'était un homme grand et gros, haut de six pieds et large en proportion. Le petit être qu'il tenait dans ses bras paraissait encore plus menu comparé à son porteur. Son visage d'enfant qui se pressait contre le cou bronzé du soldat était baigné de larmes.

— Le voilà, monsieur, dit le solide gaillard en caressant le dos du petit. M'est avis que ce pauvre petit bougre a eu fameusement peur ; mais il va se calmer.

— Bien sûr, sergent. Farnholme effleura de la main l'épaule du gamin. Comment t'appelles-tu, mon petit ?

Le petit homme lui adressa un rapide regard puis, jetant ses bras autour du cou du sergent, il se remit à pleurer. Et Farnholme recula en toute hâte. Puis hochant la tête avec philosophie :

— Je n'ai jamais eu beaucoup de succès auprès des enfants. Les vieux garçons bourrus sont maladroits par définition. Rien ne presse d'ailleurs quant à son nom.

— Il s'appelle Peter, dit le sergent, Peter Talion. Il est âgé de deux ans et trois mois, il habite la rue de Mysore dans le quartier septentrional de Singapour et il est membre de l'Église d'Angleterre.

— C'est lui qui vous a raconté tout cela ? s'écria Farnholme d'un air incrédule.

— Lui ! Il n'a pas ouvert la bouche. On lui a attaché au cou une plaque d'identité.

— Évidemment. Ce seul mot murmuré par Farnholme était bien le seul commentaire approprié aux circonstances. Le général attendit que le sergent eût rejoint sa compagnie puis il regarda Parker, d'un air dubitatif.

— Je vous fais toutes mes excuses, dit Parker sincèrement. Comment donc pouviez-vous deviner qu'il s'agissait d'un enfant anglais ?

— Je serais le pire des imbéciles si je ne le savais pas, après avoir vécu vingt-trois ans en Extrême-Orient. Vous trouverez, bien entendu, des enfants abandonnés de race malaise ou chinoise, mais, s'ils sont abandonnés, c'est parce qu'ils ont choisi de l'être. Vous ne les verrez jamais pleurer. Ou bien s'ils pleurent ce ne sera pas pour longtemps. Les asiatiques n'abandonnent jamais leurs enfants ; ni aucun être de leur race.

— Il s'arrêta. Son œil brillait d'un éclat un peu moqueur.

— Avez-vous une idée de ce que l'ami Jap aurait fait de ce poussin, lieutenant ?

— Je le devine, murmura Parker. J'ai vu certaines choses et j'en ai entendu raconter bien plus...

— Croyez tout, et doublez la quantité de faits. Cette racaille ennemie est inhumaine...

Puis, brusquement Farnholme changea de sujet.

— Allons rejoindre vos hommes. Injuriez-moi en route. Cela fera excellente impression.

Cinq minutes passèrent, puis dix. Les soldats désœuvrés s'impatientèrent. Quelques-uns d'entre eux fumaient, d'autres s'étaient assis sur leurs paquets, personne ne disait mot. Le petit garçon lui-même avait cessé de pleurer.

Par moments on entendait nettement crépiter la canonnade au

nord-ouest de la ville, mais la plupart du temps la nuit était très calme. Le vent avait tourné et les restes de fumée se dissipaient lentement. La pluie tombait toujours, plus drue même qu'au début et l'air se refroidissait sensiblement. Puis un faible bruit de pas se fit entendre du côté de la baie de Kallang, pas mesurés de soldats marchant à la queue leu leu, pas plus rapides, plus irréguliers de femmes en chaussures à talons. Parker eut un sursaut à la vue des nouveaux arrivants et s'adressant au soldat qui les dirigeait :

— Qui sont ces gens ? Que venez-vous faire ici ?

— Ce sont des infirmières, mon lieutenant. Nous les avons rencontrées à une petite distance du rivage. Le soldat, ajouta, comme pour s'excuser : « je crois qu'elles s'étaient égarées, perdues dans la nuit.

— Égarées, perdues ? Parker regarda la jeune fille qui s'était approchée de lui :

— Qui diable vous a poussées à vous promener ainsi à travers la ville au milieu de la nuit ?

— Nous sommes à la recherche de soldats blessés.

La jeune fille parlait d'une voix douce un peu voilée.

— Des soldats blessés et malades, mais nous ne les trouvons pas.

— Je m'imagine que ce n'est pas facile, dit Parker avec amertume. C'est vous qui êtes responsable de votre groupe ?

— Oui, monsieur.

— Puis-je vous demander votre nom ?

Le lieutenant parlait d'un ton un peu moins péremptoire. La voix de cette jeune fille était agréable, et il s'aperçut qu'elle était très lasse et frissonnait sous cette pluie froide.

— Je m'appelle Drachmann.

— Eh bien Miss Drachmann, n'auriez-vous pas aperçu par hasard, un petit canot automobile, ou un vapeur côtier quelque part au large ?

— Non, monsieur, répondit-elle avec surprise. Tous les bateaux ont quitté Singapour.

— Fasse le ciel que vous vous trompiez, murmura Parker.

Il dit tout haut :

— Avez-vous l'expérience des enfants, Miss Drachmann ?

— Des enfants ? s'écria-t-elle.

— Le sergent a trouvé un petit garçon.

Parker fit un petit signe d'amitié au bébé que le sergent tenait toujours dans ses bras, et qu'il avait enveloppé d'un imperméable pour le protéger du froid et de la pluie.

— Il s'est perdu. Il est fatigué. Il s'appelle Peter. Voulez-vous vous occuper de lui pour le moment ?

— Bien sûr.

Tandis qu'elle s'approchait de l'enfant, on perçut un nouveau bruit de pas, venant de la gauche. Ce n'était plus le pas mesuré des soldats, ni le claquement rapide de talons de femmes, mais la marche traînante de gens parvenus à l'extrême vieillesse ; ou encore de grands malades. On vit apparaître entre les rafales de pluie une file d'hommes à l'allure incertaine, chancelants, trébuchants qui s'avançaient deux par deux. Un petit homme à l'épaule gauche très relevée dirigeait les autres. À sa main droite pendait un très lourd fusil mitrailleur ; il portait un balmoral posé de guingois sur sa tête et son kilt trempé battait contre ses maigres genoux. Il s'arrêta à deux mètres de Parker et cria à ses compagnons de faire halte. Puis il se retourna pour surveiller ceux qui dépassaient les brancards ; c'est alors que Parker s'aperçut que trois soldats de sa compagnie aidaient les brancardiers, puis revenaient sur leurs pas pour chercher le soldat chargé de veiller à l'arrière du convoi et qui n'ayant plus rien à faire ne trouvait pas son chemin dans la nuit.

Les regards de Farnholme allaient du retardataire aux malades, ces hommes blessés, épuisés, exposés à la pluie, chacun d'eux perdu dans sa souffrance et sa fatigue. Grand Dieu ! et le général hochait la tête en se posant cette question : Quel profit ce joueur de chalumeau bariolé a-t-il jamais tiré de son rôle de chef de troupe ?

Le petit homme en kilt était revenu à la tête de la colonne. Il déposa maladroitement, péniblement son fusil mitrailleur sur le sol mouillé, puis se redressant il porta la main à son balmoral et salua d'une façon qui aurait été digne d'une parade de la garde.

— Caporal Fraser, mon lieutenant. À vos ordres.

Il parlait en roulant doucement les r à la façon des montagnards du nord-est de l'Écosse.

— Repos caporal, dit Parker. Il remarqua : Ne serait-ce pas plus commode pour vous de tenir cette mitrailleuse de la main gauche ?

Le lieutenant se rendait parfaitement compte qu'il posait là une question stupide ; il se sentait étrangement bouleversé ; cette file de corps décharnés, à demi morts qui surgissaient de la nuit ténébreuse comme des ombres qui essaieraient de prendre forme...

— Oui, mon lieutenant, mais je vous prie de m'excuser. Je crois

que j'ai une sorte de fracture de l'épaule gauche...

— Une fracture ? répéta Parker qui ajouta : Quel est votre régiment, caporal ?

— *Argyll et Sutherland*, mon lieutenant.

— Naturellement, il me semblait bien que je vous reconnaissais.

— Vous êtes bien le lieutenant Parker, n'est-ce pas ?

— En effet.

Parker désigna d'un geste la rangée d'hommes debout sous la pluie.

— C'est à vous que l'on a confié ces gens ?

— Oui, mon lieutenant.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Les traits ravagés par la fièvre se contractèrent. On eût dit que le caporal cherchait la solution d'une énigme.

— Je ne sais pas, mon lieutenant. Peut-être m'a-t-on choisi parce que j'étais le seul homme valide.

— Le seul valide... Parker s'interrompt au milieu de sa phrase. C'était à n'y pas croire. Après un profond soupir il reprit :

— Ce n'est pas ce que je voulais vous demander, caporal. Je voudrais savoir ce que vous allez faire d'eux. Où les emmenez-vous ?

— Je n'en sais trop rien, mon lieutenant, avoua Fraser. On m'a dit de les conduire en quelque endroit où ils seraient en sécurité et de les faire soigner par un médecin, si possible. Du pouce, le caporal indiqua la direction de la canonnade intermittente. Mais les choses sont un peu compliquées par ici, dit-il en manière de conclusion, et comme pour s'excuser.

— Elles sont plus que compliquées. Cependant que venez-vous faire sur le rivage ?

— Je cherche un bateau, un navire, une embarcation quelconque.

Le caporal semblait toujours vouloir s'excuser.

— On m'a donné l'ordre de trouver un endroit où mes hommes seraient en sécurité. Je pensais que cela valait la peine de tenter l'aventure.

— Tenter l'aventure ? Le lieutenant se sentait à nouveau dans l'irréel. Mais ne savez-vous donc pas, caporal, que vous ne trouverez de sécurité nulle part, à moins d'aller par exemple jusqu'en Australie, ou peut-être aux Indes.

— Mais si, mon lieutenant.

Le visage de Fraser restait impassible.

— Juste ciel ! Vous envisagez donc de partir pour l'Australie, dans une barque à rames avec ces... ces...

Farnholme pour la première fois se mêlait à la conversation et désignait d'un geste stupéfait le groupe des malades et des blessés. La stupéfaction l'empêcha d'en dire davantage. Fraser répondit d'un air buté.

— Bien entendu. On m'a chargé d'une mission, c'est à moi de la remplir.

— Vous ne renoncez pas facilement à une entreprise, caporal, reprit Farnholme. Mais vous avez cent fois plus de chances de salut dans un camp de prisonniers japonais. Remerciez votre étoile pour cette disparition de tous les bateaux de Singapour.

— Il se peut qu'il en reste ; il se peut aussi qu'il n'en reste pas, dit tranquillement le caporal. En tout cas j'en ai vu un mouillé dans la rade. Je cherchais tout juste comment le rejoindre quand vos hommes sont venus vers nous.

— Comment ?

Farnholme s'avança et saisit le caporal à l'épaule droite.

— Il y a un bateau par là ! En êtes-vous certain ?

— Mais oui, j'en suis certain, répondit Fraser, en se dégageant avec dignité. J'ai entendu lorsqu'on a jeté l'ancre, il y a à peine dix minutes.

— Peut-être qu'on levait l'ancre au contraire, dit Farnholme.

— Écoutez, camarade, j'ai peut-être l'air idiot et peut-être suis-je idiot mais que je sois pendu si j'ignore la différence entre...

Parker lui coupa la parole.

— Ça va, caporal, où se trouve ce bateau ?

— Derrière les docks, mon lieutenant, à un mille d'ici. C'est un peu difficile de se rendre compte exactement à cause de cette fumée qui subsiste encore par là-bas.

— Les docks ? Ceux de Keppel Harbour ?

— Non, mon lieutenant. Je n'ai pas été de ce côté cette nuit. Le bateau se trouve à une distance d'un mille environ, un peu au-delà de la pointe de Malaisie.

Le trajet ne dura pas plus d'un quart d'heure, en dépit de l'obscurité. Les soldats de Parker portaient les civières, d'autres soutenaient les blessés et les malades pendant la marche. Tous

hommes et femmes bien portants ou éclopés étaient pris du même désir d'avancer, d'avancer vite.

En temps normal, nul d'entre eux n'aurait ajouté grande confiance à ce grincement supposé d'une ancre jetée dans la nuit. Mais ils avaient été trop éprouvés par la retraite des dernières semaines, par les pertes subies, par la certitude d'être faits prisonniers avant la fin de la journée pour que ce faible rayon d'espoir ne fût pas pour eux le fanal annonciateur du salut. L'énergie retrouvée comme par miracle n'en excédait pas moins leurs forces. La plupart d'entre eux étaient à bout de souffle, trop heureux de se cramponner à leurs camarades quand le caporal Fraser donna au convoi l'ordre de s'arrêter :

— C'est par ici, mon lieutenant, que j'ai entendu jeter l'ancre.

— Dans quelle direction ? interrogea Farnholme en explorant du regard l'endroit vers lequel pointait le fusil mitrailleur du caporal. Mais il ne vit rien. La fumée, comme l'avait dit Fraser, subsistait encore sur les flots sombres. Tout à coup il sentit derrière lui la présence du lieutenant Parker. La bouche du lieutenant touchait presque son oreille :

— La lampe électrique ? Puis-je faire un signal ?

C'est à peine si le général percevait le faible murmure de Parker. Il hésita pendant quelques secondes, pas davantage. Rien à perdre de toute façon.

Parker devina plus qu'il ne vit le geste de l'autre et se tournant vers son sergent :

— Faites des signaux avec votre lampe électrique, sergent, dans cette direction jusqu'à ce qu'on vous réponde ou que vous voyiez ou entendiez quelque chose. Deux ou trois d'entre vous iront faire une reconnaissance du côté des docks. Peut-être apercevront-ils un bateau.

Cinq minutes passèrent, puis dix. La lampe du sergent s'allumait et s'éteignait avec un bruit sec et monotone, mais rien ne bougeait sur la mer obscure. Cinq minutes s'écoulèrent de nouveau et les hommes envoyés en reconnaissance vinrent dire qu'ils n'avaient rien vu. Encore cinq minutes. La pluie qui tombait doucement devint une averse torrentielle. L'eau giclait très haut sur la chaussée. Soudain le caporal Fraser se racla la gorge :

— On vient, dit-il du ton naturel d'une simple conversation.

— Où ?... Qu'est-ce qui vient ?

— C'est une barque à rames. J'entends grincer les rames dans leurs tolets. Je crois qu'elle vient droit sur nous.

— En êtes-vous sûr ? Le crépitement de la pluie empêchait

Farnholme d'entendre. Sous le fouet de l'averse la mer n'était plus qu'une étendue d'écume.

— En êtes-vous sûr ? répéta le général, je n'entends pas le moindre son.

— Mais oui, j'en suis sûr, on l'entend sans peine.

— Le caporal a raison.

Cette fois c'était le gros sergent qui parlait d'une voix tremblante.

— Il a raison, je l'entends aussi.

Bientôt tout le monde perçut le grincement dans leurs tolets, de rames maniées avec vigueur.

L'attente anxieuse qu'avait fait naître les premiers mots de Fraser se transforma en un soulagement inexprimable qui submergea tout. Un bruit de voix extasiées monta de ce groupe d'hommes, désespérés un instant plus tôt. Parker profita du bruit pour s'approcher de Farnholme.

— Que ferons-nous des autres ? Les infirmières et les blessés ?

— Qu'ils viennent avec nous, Parker, s'ils le désirent. Les chances sont faibles. Faites-leur bien comprendre que s'ils nous accompagnent c'est qu'ils auront choisi de le faire. Dites-leur de se tenir tranquilles et de ne pas se montrer. Quel que soit ce bateau, et ce ne peut être que le *Kerry Dancer*, il ne faut pas les renvoyer. Dès que vous entendrez le frottement d'une embarcation qui accoste, avancez-vous et montez à bord.

Parker fit un signe de tête affirmatif, et alla retrouver ses soldats. Il leur parla à voix basse, mais d'un ton pressant qui arrêta le bavardage des autres :

— Reprenez les civières, allez vous ranger tous de l'autre côté de la route et ne faites plus de bruit. Pas le moindre bruit si vous désirez revoir votre patrie un jour ou l'autre. Caporal Fraser ?

— À vos ordres, mon lieutenant.

— Voulez-vous vous joindre à nous, vous et vos hommes ? Il est plus que probable que nous coulerons avant la fin de la journée si nous nous embarquons sur ce bateau. Il faut que vous le sachiez.

— Je comprends, mon lieutenant.

— Avez-vous consulté vos compagnons ?

— Non, mon lieutenant.

Le ton offensé du caporal ne laissait subsister aucun doute sur son opinion concernant les procédés démocratiques ridicules de l'armée

moderne. Farnholme sourit dans l'ombre.

— Ils viendront tous.

— C'est vous qui en êtes responsable. Et vous Miss Drachmann ?

— Je vous accompagne. Et elle fit le geste un peu singulier de poser sa main gauche sur son visage. Je vous accompagne bien entendu.

— Et les autres ?

— Je les ai consultées. Lena veut partir elle aussi, dit-elle en désignant la jeune Malaise debout à côté d'elle. Les trois autres ne savent trop que décider, elles ont été très ébranlées ; une bombe a touché notre camion cette nuit. Je crois qu'il vaut mieux les emmener.

Parker allait répondre mais Farnholme lui fit signe de se taire. Il prit la lampe de poche des mains du sergent et avança vers l'extrémité du bassin. À présent on voyait le bateau dont la silhouette apparaissait vaguement à une centaine de mètres du rivage grâce à la faible lueur de la lampe électrique. Farnholme put même distinguer au travers des rafales de pluie le jaillissement de l'écume lorsque un personnage assis à l'arrière de la barque donna un ordre et que les rames s'enfoncèrent dans les flots produisant un violent remous avant l'arrêt de l'embarcation. Celle-ci s'immobilisa et ne fut plus qu'une tache imprécise dans la pénombre.

— Hello ! le *Kerry Dancer* ! cria Farnholme.

— Oui ! – une voix profonde troua le rideau de pluie – Qui est là ?

— Farnholme !

Le général perçut nettement le ton de commandement de l'autre et il vit les rameurs reprendre leurs avirons.

— Van Effen ?

— C'est moi.

— Vous êtes un chic type !

L'exclamation de Farnholme exprimait la joie la plus sincère. Il poursuivit :

— De toute ma vie, je n'ai été aussi heureux de revoir quelqu'un. Que s'est-il passé ?

À présent cinq à six mètres au plus séparaient Farnholme du bateau et la conversation était facile.

— Pas grand-chose. – Le Hollandais parlait parfaitement l'anglais courant, c'est à peine si l'on discernait un léger accent.

— Notre honorable capitaine, changeant d'idée, avait pris le parti

de ne plus vous attendre et il s'était mis en route avant que je ne sois arrivé à le persuader de n'en rien faire.

— Mais comment savez-vous si maintenant le *Kerry Dancer* ne va pas appareiller avant votre retour ? Voyons, Van Effen, il aurait fallu nous envoyer quelqu'un d'autre. On ne peut avoir aucune confiance en ce chenapan.

— Je le sais bien. Van Effen tenant la barre d'une main ferme se dirigeait vers la jetée.

— Si le *Kerry Dancer* appareille, il appareillera sans son capitaine, qui est au fond de cette barque, les mains liées, et sous la menace de mon fusil. Je ne crois pas qu'il se sente très heureux. Farnholme suivit du regard le rayon lumineux de la lampe électrique dirigé vers l'embarcation. Impossible de dire si le capitaine Siran était heureux ou non, mais c'était indubitablement le capitaine Siran qui apparaissait au fond de la barque.

— Pour ne rien négliger, poursuivit Van Effen, j'ai installé les deux mécaniciens pieds et poings liés dans la chambre de Miss Plenderleith. Ils ne se sauveront pas. La porte est fermée et Miss Plenderleith leur tient compagnie, un revolver en main. Elle ne s'est jamais servie d'une arme à feu, mais elle m'a dit qu'elle est toute disposée à faire un essai. Quelle admirable vieille dame, Farnholme !

— Vous pensez à tout, dit Farnholme avec admiration. Si seulement...

— Allons cela suffit. Écartez-vous Farnholme.

Parker apparut tout à Coup à côté du général et le rayon de sa puissante lampe électrique tomba sur les visages dressés vers lui. Il s'écria :

— Ne faites pas l'imbécile ! et il ajouta quand Van Effen fit mine de braquer son revolver :

— Laissez ce truc-là. Les canons d'une douzaine de fusils mitrailleurs sont braqués sur vous.

Van Effen abaissa lentement son arme et regarda tristement Farnholme.

— Bien joué, Farnholme, dit-il. Le capitaine Siran eût été fier de réclamer la paternité d'un tel chef-d'œuvre de trahison.

— Ce n'était pas une trahison, protesta Farnholme ; ces gens sont des soldats anglais, nos amis, mais je n'avais pas le choix, je vous expliquerai.

— Fermez-la, tonna Parker. Vous vous expliquerez plus tard. Puis,

son regard fixé sur van Effen : Nous vous accompagnerons, que cela vous plaise ou non. Vous avez un canot de sauvetage à moteur. Pourquoi vous servez-vous de rames ?

— Pour faire moins de bruit, apparemment, ajouta van Effen avec amertume.

— Mettez le moteur en marche, dit Parker.

— Que le diable m'emporte si je vous obéis.

Parker riposta froidement.

— Il vous emportera peut-être, mais mort, si vous n'obéissez pas. Vous paraissez intelligent, van Effen. Vous avez des yeux et des oreilles et vous devriez comprendre que la situation où nous nous trouvons nous rend capables de tout. Vous n'avez rien à gagner en faisant preuve d'une obstination puérile ?

Van Effen le considéra en silence pendant un long moment, puis il eut un geste d'acquiescement, donna un coup de crosse dans les côtes de Siran et dit quelques mots sur un ton de commandement. Une minute plus tard le moteur était en marche. Il ronflait régulièrement quand on installa le premier soldat blessé sur le banc de nage. Une demi-heure plus tard tous les hommes et les femmes rangés au bord de l'eau étaient installés sains et saufs à bord du *Kerry Dancer*. Il fallut faire deux trajets du débarcadère au navire, de courts trajets cependant. Le caporal ne s'était guère trompé dans son évaluation de la distance : le *Kerry Dancer* était à l'ancre à la limite des fonds de trois brasses de Pagar Spit.

On se mit en route à deux heures et demie du matin.

Dernier navire ayant pu quitter Singapour, le *Kerry Dancer* devait tomber entre les mains des Japonais, ce même jour du 15 février 1942. Le vent était tombé, la pluie se réduisait à un léger crachin et un lourd silence planait sur la ville qui s'évanouissait rapidement dans la nuit. On n'apercevait plus aucun feu, plus la moindre lumière. La canonnade des mitrailleuses avait cessé elle aussi. Le silence, un silence anormal, inquiétant, submergeait tout. C'était véritablement le silence de la mort. Mais la tempête se déchaînerait dès que les premières lueurs du jour viendraient effleurer les toits de Singapour.

* * *

Dans le château arrière, froid et humide, du *Kerry Dancer*, Farnholme aidait deux des infirmières et Miss Plenderleith à panser les blessés, quand on frappa à la porte, la seule qui ouvrait sur l'archipompe. Le général coupa la lumière, sortit et ferma soigneusement la porte derrière lui, puis se retourna pour regarder la

silhouette imprécise qui se profilait dans l'ombre.

— Lieutenant Parker ?

— Lui-même – Parker fit un geste – peut-être ferions-nous mieux de monter sur la dunette. Ici on peut nous entendre.

Ils grimpèrent ensemble l'escalier de fer et se dirigèrent tout droit vers la lisse de couronnement.

Il ne pleuvait plus, la mer était très calme. Farnholme se pencha au dossier de la rambarde, pour contempler le sillage phosphorescent du *Kerry Dancer*. Il avait envie de fumer. Ce fut Parker qui rompit le silence.

— Les nouvelles que je dois vous communiquer sont plutôt singulières, mon général (oh ! pardon, je ne le dirai plus). Le caporal vous en a-t-il touché un mot ?

— Il ne m'a rien dit. Du reste, il n'y a pas deux minutes que Fraser nous a rejoints dans le château arrière.

— Il semble que le *Kerry Dancer* n'était pas le seul navire en rade de Singapour cette nuit. Lorsque nous sommes arrivés à bord du *Kerry Dancer* avec notre premier chargement, nous avons aperçu un autre canot automobile qui entrait dans la rade et s'arrêtait à un quart de mille de nous. Son équipage était anglais.

Farnholme sifflotait dans son coin.

— Qui diable peuvent bien être ces gens et que font-ils ici ? Qui les a vus ?

— Le caporal Fraser et l'un de mes soldats. Ils ont entendu le bruit du moteur (nous autres évidemment ne l'avons pas entendu parce que le ronflement de notre propre moteur nous empêchait de percevoir tout autre son) et sont allés perquisitionner sur les lieux. Ils n'ont trouvé que deux hommes armés de fusils. Le seul de ces deux-là qui parlât anglais était un Highlander des îles à l'ouest de l'Écosse. C'est ce que dit Fraser et il sait ce qu'il dit. Mais cet homme de l'avis de Fraser était fort peu communicatif, bien qu'il posât lui-même quantité de questions. Au bout de quelques instants, Fraser entendit le canot automobile du *Kerry Dancer* revenir au débarcadère. Il croit qu'il a été suivi par l'un des occupants de l'autre embarcation, mais il n'en est pas certain.

— Le mot singulier convient bien à cette histoire, lieutenant, dit Farnholme qui mordillait sa lèvre supérieure d'un air pensif. Fraser n'a-t-il pas la moindre idée d'où venaient ces hommes, ni à quel navire ils appartenaient et où ils allaient ?

— Fraser ne sait rien, affirma Parker. Ils pourraient aussi bien

descendre de la lune, à son avis.

L'entretien du général et du lieutenant prit bientôt fin.

— N'en parlons plus, dit Farnholme, au bout de quelques instants, oublions cet incident qui est passé et ne nous a fait aucun tort. Nous partons sans difficulté, c'est tout ce qui importé. Et délibérément le général changea de sujet de conversation.

— Tout va bien ?

— Plus ou moins : Siran se résigne au départ avec nous. Il y va de sa tête aussi bien que de la nôtre et il ne l'ignore pas. La bombe ou la torpille qui nous frappera, ne le manquera pas non plus. Un de mes soldats le surveille, un autre surveille le quartier-maître, un troisième a l'œil sur le mécanicien de service. La plupart de mes autres hommes dorment dans le gaillard d'avant et Dieu sait qu'ils ont besoin de dormir tout leur saoul. J'en ai installé quatre dans une des cabines centrales, l'endroit est très commode en cas d'urgence.

— C'est parfait. Farnholme hocha la tête en signe d'approbation. Qu'avez-vous fait des deux infirmières chinoises et de la plus âgée des malaises ?

— Je leur ai aussi attribué une cabine d'aspirant. Ces trois-là sont vraiment malades, elles ont reçu un fameux choc.

— Et van Effen ?

— Il dort sur le pont sous un canot de sauvetage tout près de la timonerie et à trois mètres du capitaine. Parker grimaça un sourire.

— Il n'est plus furieux contre vous, mais il continue à l'être contre Siran. Je crois que l'endroit est bien choisi pour y faire dormir van Effen. C'est un type auquel on doit pouvoir se fier.

— Certes oui. Vous avez jeté un coup d'œil sur les provisions ?

— De la vraie cochonnerie mais en quantité. Nous en avons suffisamment pour une semaine, voire dix jours.

— Autre chose, dit Farnholme. Avez-vous persuadé tout le monde et plus spécialement Siran que je suis ici un individu sans aucune importance et que le seul personnage important c'est vous ?

Parker prit un air modeste.

— Je ne crois pas que l'on vous ait en aussi haute estime qu'auparavant, dit-il.

— Bravo. Farnholme toucha dans un mouvement presque inconscient la ceinture qui se trouvait sous sa chemise.

— N'exagérez pas cependant, contentez-vous de m'ignorer chaque

fois que ce sera possible. Et à propos rendez-moi un service si vous allez du côté de l'avant, vous savez où se trouve la cabine de la radio.

— Derrière la timonerie ? Oui, je l'ai vue,

— L'opérateur y couche, ce garçon s'appelle, je crois, Willie Loon. À mon avis il est très chic. On se demande ce qu'il vient faire à bord de ce cercueil flottant. Je ne voudrais pas aller le trouver moi-même. Parlez-lui. Essayez de lui faire dire quelle est sa longueur d'onde et venez me le répéter avant le lever du jour. À ce moment-là j'aurai sans doute un appel à faire.

— Oui, mon général. Parker hésita, parut sur le point de parler, puis changeant d'avis conclut simplement :

— J'y vais tout de suite. Bonne nuit.

— Bonne nuit, lieutenant. Pendant quelques minutes encore, Farnholme resta penché sur la rambarde, écoutant le vrombissement asthmatique du vieux moteur. Le *Kerry Dancer* avançait régulièrement en direction est, sud-est sur la mer calme et huileuse. Enfin le général se redressa en soupirant et redescendit. Les bouteilles de whisky se trouvaient dans une de ses valises au château arrière et il lui fallait entretenir sa réputation.

La plupart des gens protesteraient si on les réveillait à trois heures et demie du matin pour leur poser des questions purement techniques sur leur travail ; mais tel ne fut pas le cas de Willie Loon. Il s'assit tout simplement sur sa couchette, sourit à Parker, lui dit que la portée de son appareil ne dépassait pas 200 kilomètres. Puis il sourit de nouveau. Le sourire qui éclairait cet aimable visage tout rond était la gaieté et la bienveillance mêmes et Parker estima que Farnholme avait vu juste en ce qui concernait le caractère de Willie Loon. Ce jeune homme n'était pas à sa place sur le *Kerry Dancer*. Parker le remercia et s'apprêtait à sortir de sa cabine quand un objet posé sur le poste de radio frappa ses regards. Jamais il ne se fût attendu à rien voir de pareil sur un bateau de ce genre. C'était un beau gâteau glacé, dont l'aspect trahissait un peu d'inexpérience mais dont la surface s'ornait généreusement de petites bougies. Parker loucha du côté de Willie Loon.

— Qu'est-ce que c'est que ça, grand Dieu ?

— Un gâteau d'anniversaire, répliqua fièrement Willie Loon. Ma femme, (vous voyez là-bas son portrait), l'a fait il y a deux mois pour être sûre qu'il m'arriverait à temps. C'est un beau gâteau, n'est-ce pas ?

— Il est magnifique, dit avec componction le lieutenant Parker, aussi beau que la jeune femme qui l'a confectionné. Vous êtes un

homme heureux !

— C'est vrai. Et Willie Loon sourit encore d'un air de béatitude.

— Et quand est votre anniversaire ?

— Aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai sorti mon gâteau de sa boîte. J'ai vingt-quatre ans aujourd'hui.

— Aujourd'hui ? Vous avez merveilleusement choisi ce jour de fête, tout le prouve. Mais il se fait tard. Je vous présente mes meilleurs souhaits pour d'heureux anniversaires à venir.

Et, se dirigeant vers la porte, il l'ouvrit au souffle du vent qui se levait, puis la referma soigneusement derrière lui.

Willie Loon mourut à l'âge de vingt-quatre ans le jour même de son anniversaire, à midi, quand le soleil équatorial dardait ses rayons impitoyables à travers, le hublot grillé. Lumière blanche, lumière brillante et cruelle qui raillait la clarté fumeuse de la bougie solitaire en train de se consumer sur le gâteau. La flamme de la bougie était jaune, elle diminuait, reprenait force, pâlisait encore avec une régularité monotone ; le vaisseau tanguait et le grillage noir du hublot projetait son ombre dansante tantôt sur le gâteau, tantôt sur l'un des portraits de la jeune femme de Batavia au sourire timide qui avait confectionné ce chef-d'œuvre.

Mais Willie Loon ne voyait ni la bougie, ni le gâteau, ni le portrait de sa jeune épouse. Willie Loon était aveugle, car la dernière des balles l'avait atteint en plein crâne dix secondes plus tôt. Il ne voyait plus le soleil... il ne voyait même plus le bouton de son poste... mais peu importait, car Mr. Johnson de l'École Marconi avait toujours affirmé que nul ne pouvait être un vrai opérateur Marconi s'il ne se débrouillait pas aussi bien dans la nuit noire qu'à la lumière du jour. Et Mr. Johnson disait aussi que le radio devait rester le dernier à bord et ne quitter le navire qu'avec son capitaine. La main de Willie Loon continuait donc ses mouvements ascendants et descendants au rythme saccadé et machinal d'un opérateur compétent. Il lançait sans arrêt le même message : S.O.S. Attaque ennemie aérienne par 0.45 N. 10 h. 21. Incendie à bord. S.O.S. attaque aérienne ennemie 0.45. N. 10 h. 21. Incendie à bord. S.O.S...

Son dos le faisait atrocement souffrir. Combien de balles de mitrailleuses avait-il reçues, il l'ignorait, mais elles l'avaient rudement frappé. Enfin, songeait-il, mieux vaut qu'elles m'aient frappé moi que le poste. Si le dos de Willie Loon n'avait protégé l'appareil, celui-ci eût été réduit en miettes. Et alors adieu les signaux d'alarme. Tout espoir eût été perdu. Ce serait un bien médiocre opérateur Marconi qui, sur le point d'envoyer le message le plus important, n'y parviendrait plus !

Mais lui, il l'enverrait ce message, bien que sa main fût déjà trop lourde et que le bouton échappât à ses doigts tremblants en faisant de capricieux écarts. Un bourdonnement sourd emplissait les oreilles de Willie Loon. Peut-être cette étrange sensation était-elle due au ronflement des moteurs d'avions, ou à celui de l'incendie qui faisait rage sur le gaillard d'avant ou peut-être aussi au bruissement de son propre sang ? Sans doute cette supposition était-elle la bonne car les bombardiers avaient dû s'éloigner, leur travail accompli et il n'y avait plus de vent pour activer les flammes. Peu importait d'ailleurs. La seule chose importante était de tourner le bouton et d'envoyer le message.

CHAPITRE III

Et Willie Loon continua à transmettre le message mais les points et les traits se confondaient à présent en un méli-mélo dénué de sens. Willie Loon ne le savait pas. Il ne comprenait plus parfaitement ce qui lui arrivait. Tout s'obscurcissait pour lui. Il crut qu'il allait tomber, puis il sentit encore le rebord de sa chaise le presser sous les genoux. Donc il était encore assis devant son poste et il sourit de sa bêtise tout en repensant à Mr. Johnson ; Mr. Johnson n'aurait pas honte de lui s'il pouvait le voir. Il songea aussi à la douce Anna May et il sourit une fois de plus sans amertume. Puis il songea au gâteau, à ce délicieux gâteau qu'elle seule était capable de confectionner. Dire qu'il n'y avait même pas goûté ! Cette fois Willie Loon hocha tristement la tête ; mais un cri lui échappa, une douleur lancinante venant de son crâne fracassé parvint jusqu'à ses yeux. Willie Loon reprit conscience l'espace d'un instant mais pas davantage. Sa main venait de lâcher le bouton. Il savait qu'il lui fallait à tout prix le ressaisir mais il ne commandait plus les mouvements de son bras droit. Avançant donc la main gauche il essaya de s'en servir pour soulever le poignet droit. Que ce poignet était lourd ! On aurait pu croire qu'il était cloué à la table. Willie Loon eut encore une vague et brève pensée pour Mr. Johnson, il espéra avoir fait de son mieux pour être digne de son maître. Puis doucement, silencieusement, sans même pousser un soupir, il tomba en avant, la tête sur ses mains jointes. Son épaule gauche vint heurter le gâteau et la bougie s'inclina jusqu'à l'horizontale tandis que la cire coulait sur la table de bois verni et que des spirales de fumée noire montaient vers le plafond de la minuscule cabine. C'était une fumée épaisse et huileuse mais elle n'interceptait pas les cruels rayons du soleil et ne cachait pas davantage les trois petites taches rouges qui trouaient le dos de Willie Loon. Peu à peu la flamme de la bougie cessa de vaciller, elle jeta encore un vif éclat, puis s'éteignit.

* * *

Le capitaine Francis Findhorn, O.B.C. commodore de la Compagnie anglo-arabe des pétroles, commandant pour le moment le *Viroma*, navire à moteur de 12 000 tonnes, frappa de l'ongle deux coups (les derniers) sur le baromètre. Pendant un moment il regarda l'aiguille d'un air distrait puis revint tranquillement à sa place dans le coin bâbord de la timonerie. Dans un geste irréfléchi il dirigea vers lui le

ventilateur et il reçut en plein une bouffée d'air chaud et humide qui lui arracha un gémissement ; puis il le repoussa rapidement mais sans précipitation. Le capitaine Findhorn ne faisait jamais rien avec précipitation. Celui qui aurait observé sa manière d'ôter ensuite sa casquette blanche à visière dorée et de frictionner ses cheveux noirs un peu clairsemés avec un mouchoir sans se bousculer, sans la moindre hâte inutile aurait compris d'emblée que cette délibération calme, cette économie de gestes superflus, faisaient partie intégrante du caractère de l'homme. Le capitaine entendit derrière lui un bruit de pas discrets. Quelqu'un passait sur le pont en bois de teck, ce bois qui a la dureté du fer. Findhorn remit sa casquette, se retourna sur sa chaise. Il vit son second qui consultait le baromètre comme il venait de le faire lui-même ; mais l'autre avait l'air soucieux. Pendant quelques instants le capitaine l'examina en silence. Il se disait que son second réfutait l'opinion généralement reçue selon laquelle les blonds au teint clair ne peuvent brunir. La nuque de l'officier était pareille à du bois de chêne noirci, entre la chemise blanche, et les cheveux presque blancs tant ils étaient blonds. Le second sentit le regard du capitaine dirigé sur lui et se retourna. Findhorn lui adressa un sourire bref.

— Qu'en pensez-vous Nicolson ?

Quand les membres de l'équipage pouvaient l'entendre, le capitaine était avec ses officiers les plus anciens d'une extrême correction. Nicolson haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Il avait une démarche particulièrement légère, quasi aérienne, comme s'il avait craint de briser des branches sèches en posant le pied dessus.

Nicolson leva les yeux vers le ciel cuivré et les abaissa sur les flots qui avaient pris l'éclat rouge des nuages. Puis il inspecta du regard la ligne d'horizon d'un bleu métallique et enfin la houle vitreuse qui se gonflait au nord-est et courait à bâbord. Après cela il haussa encore les épaules, regarda le capitaine que suivirent une fois de plus les yeux bleu clair dans ce visage bronzé. Jamais Findhorn n'avait vu des yeux pareils, des yeux sereins et insondables, qu'il comparait mentalement à des lacs alpestres. Il en éprouvait une sorte d'irritation, car l'esprit du capitaine était précis et logique et il n'avait jamais été dans les Alpes.

— Pas de doute, commandant.

La façon de parler de Nicolson s'accordait exactement avec sa façon de marcher. Il s'exprimait doucement, posément. Sa voix avait une résonance profonde, qui lui permettait de se faire entendre nettement dans une pièce où bavardaient quantité d'autres gens, ou au milieu même d'une violente bourrasque. Il désigna la portière entrouverte.

— Tous les signes. Le baromètre ne marque que 28° 5, mais il n'y a pas une heure, il marquait 28° 75. Il tombe avec une rapidité surprenante mais il se trompe de date. Je n'ai jamais entendu parler d'un typhon à cette époque de l'année dans ces parages. Pourtant il faut nous attendre à un peu de vent, je le crains.

— Vous possédez l'art de ne pas exagérer, Mr. JNicolson, dit Findhorn d'un ton sec. Ne qualifiez pas irrespectueusement un typhon d'un peu de vent. Il pourrait vous entendre.

Le capitaine se tut, et reprit en souriant :

— J'espère qu'il vous entend.

— Ce serait une aubaine.

— Ce sera ce qu'on voudra, murmura Nicolson, et il pleuvra, il pleuvra à torrents.

— Il pleuvra à seaux, ajouta Findhorn d'un air satisfait. La pluie, la grosse mer, un vent de dix ou onze. « Pas une âme dans toute l'armée ou la marine japonaise n'aura la moindre chance de nous apercevoir cette nuit. Quelle est notre vitesse, Nicolson ?

— Cent trente, commandant.

— Maintenez-la. Si nous sommes au détroit de Carimata, vers midi demain, nous aurons une chance. Vous ne changerez de route que devant le gros de la flotte, mais nous ne ferons volte-face devant rien d'autre.

L'attitude de Findhorn restait calme et sereine. Il reprit :

— Croyez-vous que l'on nous recherche ?

— Non, si l'on ne tient pas compte de quelques pilotes d'avions et de tous les navires qui sillonnent la mer de Chine.

Nicolson ébaucha un sourire. Ses yeux se plissèrent légèrement, et déjà le sourire avait disparu.

— Je me demande s'il existe un seul de nos petits copains jaunes pour ignorer notre départ de Singapour la nuit dernière. Nous sommes le vrai morceau de choix, depuis que le *Prince-de-Galles* a coulé et le coup qu'on nous destine correspondra à notre importance. Ils ont dû ratisser toutes les portes de sortie : Macassar, Singapour, Durian et Rhio. Le haut commandement en a certainement des convulsions et ces messieurs doivent faire hara-kiri à la douzaine.

— Mais ils n'ont jamais songé à contrôler les passes du détroit de Tjombol et du Temiang ?

— J'imagine qu'ils ont, malgré tout, quelques grains de bon sens et qu'ils nous font l'honneur de nous en accorder également, dit Nicolson

d'un air pensif. Aucun homme tant soit peu raisonnable ne promènerait un grand pétrolier avec le tirant d'eau que nous avons, par une nuit pareille et sans le moindre feu en vue.

La tête du capitaine Findhorn s'inclina. Était-ce en signe d'assentiment, était-ce un salut ?

— Vous avez une étrange façon de vous faire des compliments, Mr. Nicolson.

Nicolson ne répondit pas. Il s'en retourna de l'autre côté du pont, passant devant l'homme de barre et Vannier, le deuxième lieutenant. Le bruit qu'il faisait en marchant était aussi léger que celui de feuilles qui tombent. Arrivé à l'extrémité du pont il s'arrêta, jeta un coup d'œil à travers la porte à tribord de la timonerie sur la silhouette embrumée de l'île de Linga qui se fondait dans le brouillard pourpré du large, puis il revint sur ses pas. Vannier et le maître d'équipage observaient ses allées et venues en silence ; une interrogation découragée se lisait dans leurs yeux las.

Ils entendaient par instants au-dessus de leur tête un murmure de voix, des bruits de pas. Les canonniers, là-haut, manœuvraient les deux Hotchkiss placés de chaque côté de la plate-forme.

C'étaient de vieux canons, d'efficacité très faible, tout juste suffisants pour remonter le moral à ceux qui n'avaient jamais eu à en faire usage contre l'ennemi. Ces deux canons avaient été baptisés « l'arme du suicide », le sommet exposé de la timonerie, le plus haut point de la superstructure du pont jouissant toujours d'un droit de priorité dans les attaques à basse., altitude.

Les canonniers ne l'ignoraient pas et les canonniers n'étaient que des hommes. Ils étaient fort malheureux depuis des jours et des jours et leur inquiétude ne cessait d'augmenter. Mais l'agitation des canonniers, les gestes savants de l'homme de barre qui se déplaçaient lentement sur la roue du gouvernail, n'étaient là que pour souligner cet étrange et lourd silence qui enveloppait le *Viroma* comme d'un cocon ouaté presque tangible. Ces bruits légers s'arrêtaient, reprenaient, s'arrêtaient encore, laissant le silence plus profond, plus oppressant, ce silence était celui de la grosse chaleur moite qui inonde de sueur le corps et les bras à la moindre gorgée de liquide que l'on absorbe. C'était ce silence morne et sans vie qui règne sur la mer de Chine, quand la tempête se prépare attendant son heure derrière l'horizon. C'était le silence des hommes qui n'ont pas dormi de longtemps et sont très fatigués. Mais surtout c'était le silence qui accompagne l'attente et impose à la résistance humaine un trop cruel effort. Chaque nouvelle heure d'attente accroît la tension nerveuse et lorsque l'attente se prolonge indéfiniment le système nerveux ne

résiste plus. La fin de l'attente est souvent pire que l'attente elle-même ; la fin de l'attente signifie en général la fin de tout.

L'équipage du *Viroma* attendait depuis longtemps. Peut-être, en réalité les jours d'attente n'avaient-ils pas été très longs ; une semaine à peine s'était écoulée depuis que le *Viroma* pourvu d'une fausse cheminée, de ventilateurs postiches arbora le nom nouveau, celui de *Resistencia* et, battant le pavillon de la République Argentine, doubla la pointe septentrionale de Sumatra et entra en plein jour dans le détroit de Malacca. Une semaine se compose de sept jours et chaque jour se compose de vingt-quatre heures, chaque heure de soixante minutes ; une minute même peut paraître d'une désespérante longueur lorsqu'on attend un événement qui se produira inmanquablement, lorsque l'on sait que les lois qui régissent la chance sont toujours inexorablement contraires, et que l'on ne peut rien pour retarder la déplorable fin. Une minute même peut-être désespérément longue quand l'éclatement de la première torpille, de la première bombe est imminent et que l'on a quatre cents tonnes de mazout et d'essence d'aviation sous les pieds.

La sonnerie du téléphone retentit, aiguë, discordante au-dessus du compartiment du pavillon, coupant le lourd silence qui régnait sur le pont. Vannier qui n'avait que dix semaines de métier fut le premier à l'entendre. Il sursauta, se retourna brusquement, déposa ses jumelles derrière lui, sur le haut du compartiment et décrocha nerveusement le récepteur.

— Qu'y a-t-il ?

On voyait une vive rougeur se répandre jusqu'à son cou sur son visage. Le jeune officier mince et brun cherchait à donner à sa voix un accent d'autorité, un peu cassant sans y réussir tout à fait. Il écouta pendant un moment, remercia, raccrocha, et en se retournant il aperçut Nicolson derrière lui :

— Un autre signal de détresse, dit-il très vite..

Les yeux bleus et froids de Nicolson le troublaient toujours.

— Quelque part vers le nord.

— Quelque part vers le nord, répéta Nicolson d'une voix presque naturelle, dont l'accent intimida Vannier.

— Quelle position ? Quel navire ?

Cette fois Nicolson parlait sévèrement.

— Je l'ignore. Je ne l'ai pas demandé.

Nicolson le considéra un instant, puis se détournant alla au téléphone d'appel.

Le capitaine Findhorn fit signe à Vannier de venir le rejoindre et attendit pour parler que le jeune homme se fût rendu avec hésitation dans le coin du pont où il s'était installé.

— Vous auriez dû poser la question ! Le capitaine ajouta gaiement : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je pensais que ce n'était pas nécessaire.

Vannier restait embarrassé et sur la défensive :

— C'est le quatrième appel de la journée. Vous n'avez pas pris garde aux autres... En sorte que...

— C'est exact, acquiesça Findhorn. Question de priorité. Je ne vais pas risquer un navire précieux, un chargement inestimable et la vie de cinquante hommes pour le vague espoir de ramasser deux ou trois survivants d'un caboteur. Mais dans le cas présent il s'agissait peut-être d'un transport de troupes ou d'un croiseur. Je sais que non, cependant la chose était possible. Et la position de ce navire aurait pu être telle que nous pouvions le secourir sans même aller jusqu'à lui. Avant tout, il faut savoir où est ce navire, et ce qu'il est.

Findhorn effleura de la main ses épaulettes galonnées d'or.

— Savez-vous ce que signifient ces épaulettes ?

— Elles signifient que c'est à vous qu'incombe la décision, commandant, répondit Vannier avec raideur. Je vous fais mes excuses.

— Oubliez cet incident, mon petit, mais rappelez-vous que vous devez de temps en temps dire « capitaine » en vous adressant à Mr. Nicolson ; c'est régulier.

Vannier rougit et tourna les talons.

— Je m'excuse une fois de plus, commandant. D'ordinaire je n'oublie pas. Je... je crois que je suis un peu fatigué et que j'ai les nerfs à fleur de peau.

— Nous sommes tous énervés et fatigués, dit tranquillement Findhorn. Mais le capitaine Nicolson n'est jamais ni l'un ni l'autre...

Le commandant éleva la voix :

— Eh bien ! Nicolson ?

Nicolson raccrocha, se retourna et dit d'une voix neutre :

— Navire bombardé, incendie à bord ; il va plus que probablement couler, 0.45 N. 104.24. s. Il doit se trouver à l'entrée du détroit de Rhio. Le nom de ce navire n'est pas clair. Walters dit que le message très rapide, très clair au début s'est très vite transformé en un galimatias incompréhensible.

Il croit que l'opérateur doit être grièvement blessé, et qu'il a dû finalement tomber sur sa table, car le message se continue par un trait ininterrompu. Pour autant que Walters a compris le nom du navire, c'est le *Kenny Danke*.

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là. C'est curieux qu'il n'ait pas envoyé son indicatif international. De toute façon, ce n'est pas un gros bâtiment. Avez-vous la moindre idée sur ce *Kenny Danke* ?

— Pas la moindre, commandant.

Nicolson poursuivit, s'adressant à Vannier :

— Cherchez cependant dans le registre du Lloyd. Voyez la lettre K... Il y a certainement une erreur.

Nicolson se tut pendant quelques secondes ; le regard froid de ses yeux bleus paraissait errer très loin. Puis il dit encore :

— Voyez donc le *Kerry Dancer*. Il doit s'agir de ce bateau-là.

Vannier tournait les pages. Findhorn considéra son second d'un air interrogateur,

— Il y a de grandes chances pour que nous tombions justes ; les n et les r sont très semblables en morse ; de même que le c et le k. Un homme malade peut facilement les confondre. D'ailleurs même un opérateur entraîné le fait, et celui-ci devait être plutôt mal fichu.

— Vous avez raison, capitaine, dit Vannier, qui parcourait une page de l'annuaire. Le *Kerry Dancer*, 540 tonnes, est marqué Clyde 1922. La Subaimiya Compagnie Commerciale.

— Mais je la connais ! s'écria Findhorn. C'est une société arabe, financée par des Chinois. Elle possède sept ou huit de ces petits vapeurs. Il y a vingt ans, elle n'avait que deux dhows. Ce fut alors que la société renonça aux affaires régulières, trouvant qu'elles ne rapportaient rien, et se lança dans des entreprises clandestines : le trafic des armes, de l'opium, des perles, des diamants, denrées illégalement acquises pour la plupart. Il faut ajouter que tous ces gens sont plus ou moins des pirates.

— Ne pleurons, pas le *Kerry Dancer* par conséquent !

— Ne le pleurons pas, Mr. Nicolson. Tenez-vous à la vitesse 130 !

Et le capitaine Findhorn disparut derrière la portière, se dirigeant vers la porte à bâbord.

L'incident était clos !

— Commandant !

Findhorn hésita ; il se retourna sans hâte, et regarda Evans avec

curiosité. Evans, le quartier-maître de service à la barre, était noir, nerveux. Il avait le visage étroit, les dents abîmées par la fumée du tabac. Ses mains reposaient légèrement sur la roue du gouvernail. Il regardait droit devant lui.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, Evans ?

— Commandant, le *Kerry Dancer* était en rade la nuit dernière, dit Evans.

Il fixa le capitaine pendant un court instant, puis reprit son air absorbé.

— C'était un navire de la Flotte, commandant.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Cette fois la sérénité du capitaine Findhorn était mise à une rude épreuve.

— Un navire de la Marine Royale ? Vous l'avez vu ?

— Non, je ne l'ai pas vu, commandant. Mais le maître d'équipage l'a vu, je crois. En tout cas, je l'ai entendu qui en parlait la nuit dernière, immédiatement après votre retour à bord.

— En êtes-vous absolument certain ? Qu'a-t-il dit ?

— J'en suis sûr, commandant.

La voix claire du Gallois n'exprimait aucune hésitation.

— Faites venir immédiatement le maître d'équipage ! dit Findhorn. Puis il alla se rasseoir. Il avait retrouvé son équilibre, et songeait à la nuit qui venait de s'écouler, se rappelant avec quelle surprise, quel soulagement, il avait aperçu le maître d'équipage et le charpentier en train d'équiper le canot de sauvetage qui devait le conduire à terre. Quels n'avaient pas été sa surprise et son soulagement de voir la crosse de deux Lee Enfields courts, pointant, sous un bout de toile à voile qu'on avait jeté négligemment sur eux. Il n'avait d'ailleurs soufflé mot de sa découverte.

Il se souvenait aussi du bruit lointain de la fusillade ; du rideau de fumée sous lequel disparaissait Singapour après le dernier bombardement.

Chaque matin, on savait exactement l'heure de l'apparition des bombardiers japonais au-dessus de Singapour. Findhorn se rappelait le silence étrange, surnaturel, qui pesait sur la ville et la rade. La rade était vide. Jamais Findhorn ne l'avait vue à ce point déserte, et il n'avait certes pas aperçu le *Kerry Dancer*, ou quelque autre navire battant le pavillon bleu de la Marine de réserve.

Quand il avait pénétré dans la rade, il faisait trop sombre d'ailleurs,

et il était trop préoccupé pour inspecter sérieusement les environs ; en revenant à bord, il avait encore plus de motifs d'inquiétude, car il avait appris que les îles de Poko Bukum, Pulo Sambo et Pulo Sebarok, avaient été bombardées, ou allaient l'être. Mais le nuage de fumée supprimait toute visibilité.

La dernière des unités navales avait appareillé, et personne ne pouvait prendre livraison du mazout de Findhorn ou de son essence d'avion. Les Catalinas étaient partis, et les Brewsters, les Buffalos, et les Yildebeeste (avions lance-torpilles) restants étaient réduits à l'état de squelettes carbonisés sur l'aérodrome de Selengar ; 10 400 tonnes de carburant explosif bloqués dans le port de Singapour...

— Mac Kinnon !

— Commandant. Vous m'avez fait appeler ?

Vingt ans, au cours desquels il avait parcouru toutes les mers, visité tous les ports dignes d'être vus, avaient fait de Mac Kinnon, ce jeune garçon timide, ignorant, sans expérience, le synonyme d'obstination, de sagacité et de compétence infaillible pour les soixante navires de la Compagnie anglo-arabe. Mais ces vingt années n'avaient rien changé aux inflexions lentes et douces de sa voix de Highlander.

— Serait-ce au sujet du *Kerry Dancer* ?

Findhorn fit signe que oui, sans cesser de considérer le personnage trapu, aux cheveux noirs, debout en face de lui. Puis une pensée sans rapport avec le reste de ses préoccupations traversa son esprit. Le commodore officier le plus ancien de la compagnie jouit de certains privilèges, se dit-il. Mac Kinnon est le meilleur second, et le meilleur maître d'équipage de la Compagnie de Navigation.

Mac Kinnon reprit tranquillement :

— J'ai vu hier soir son canot de sauvetage. Le navire est parti avant nous, avec un plein chargement de passagers. C'était un véritable bateau-hôpital, commandant !

Findhorn descendit de son siège et s'immobilisa en face de Mac Kinnon. Les deux hommes étaient de taille égale, leurs yeux au même niveau. Ils restèrent en face l'un de l'autre sans bouger comme si, d'un commun accord, ils eussent craint de rompre ce silence, brusque et complet, qui régnait sur le pont.

Le *Viroma* dévia d'un, puis de deux, puis de trois degrés de sa route. Evans ne fit aucun mouvement pour corriger la déviation. Findhorn répéta, d'une voix sans timbre :

— Vous parlez d'un navire-hôpital, Mac Kinnon ; mais le *Kerry Dancer* n'est qu'un petit caboteur de 500 tonnes environ, qui fait un

service irrégulier.

— Exact ! Mais il a été réquisitionné. J'ai parlé à l'un des soldats blessés pendant que nous vous attendions, Ferris et moi. Le capitaine a dû choisir : ou bien perdre son bateau, ou faire voile vers Darwin. Une compagnie à bord veille à ce qu'il exécute sa promesse.

— Et puis ?

— C'est tout ! commandant. Ils remplissaient la deuxième bâtelée comme vous arriviez. La plupart de ces gens étaient des blessés capables de marcher, mais quelques-uns étaient sur des civières. Je crois aussi qu'il y a cinq ou six infirmières et un petit garçon.

— Des femmes ! des enfants ! des blessés ! Et on les installe à bord d'un de ces cercueils flottants de la Compagnie Sulaimiya tandis que tout l'archipel fourmille d'avions japonais ! Quel sinistre imbécile, à Singapour, a pu faire ce coup de génie ?

— Je n'en sais rien, commandant ! répondit Mac Kinnon, d'un air impassible.

Findhorn lui jeta un regard scrutateur, puis détourna les yeux :

— Ma question était de pure forme, Mac Kinnon, dit-il. Puis sa voix baissa de presque une octave, et il continua, comme se parlant à lui-même, exprimant à haute voix ses sombres pensées.

— Si nous nous dirigeons vers le nord, nos chances de parvenir jusqu'à Rhio se réduisent singulièrement, ou plutôt elles n'existent plus. Ne nous faisons pas d'illusions à ce sujet. Peut-être nous pose-t-on un traquenard. C'en est un probablement. Le *Kerry Dancer* est parti avant nous. Il aurait dû passer le détroit de Rhio il y a six heures. Si ce n'est pas un traquenard, le *Kerry Dancer* doit être en train de couler, ou bien il a coulé déjà. Même s'il flotte encore, l'incendie a obligé les passagers et l'équipage à quitter le bord. Supposons que ces hommes, blessés pour la plupart, nagent aux alentours, il n'en restera presque plus quand nous arriverons, nous, dans six ou sept heures ; et il nous faudra bien ce temps-là.

Findhorn se tut ; alluma une cigarette en dépit du règlement de la Compagnie, et de ses propres ordres, puis il reprit, du même ton monotone :

— Il est possible qu'ils aient mis leurs canots à la mer, s'il leur restait des canots après les bombes, les mitrailleuses et le feu. En ce cas, les survivants pourraient aborder dans peu de temps sur une île quelconque ; il y en a une vingtaine. Quelle chance aurions-nous de repérer cette île dans la nuit noire, si nous étions assez insensés, ou assez casse-cou pour dédaigner l'espace vital qu'il nous faut avoir pour

nous engager, en plein typhon, dans le détroit de Rhio.

Une spirale de fumée, qui vint irriter ses yeux fatigués, arracha à Findhorn un grognement. Le capitaine, qui n'avait pas quitté le pont de la nuit, considéra d'un air de doux étonnement la cigarette qu'il tenait entre ses doigts. Il paraissait la voir pour la première fois. Tout à coup, il la jeta par terre, et l'écrasa du talon de sa sandale. Son regard s'attarda sur les cendres éparpillées à ses pieds. Puis il leva les yeux sur les quatre hommes réunis dans la timonerie. Il ne posa aucune question. Jamais le capitaine n'aurait eu l'idée de prendre l'avis du maître d'équipage ou du second lieutenant.

— Je ne vois aucune raison de mettre en danger le bateau et nos propres vies, sans compter la cargaison, pour courir après l'impossible.

Personne ne dit rien ; personne ne fit un geste. Le silence régna de nouveau dans la timonerie, un silence de mauvais augure lourd et impénétrable.

L'air était calme, étouffant. Sans doute la tempête se rapprochait-elle.

Niçois on, appuyé contre le compartiment du pavillon, contemplait ses mains jointes. Les autres regardaient le capitaine sans ciller. À présent, le *Vtroma* avait dévié de 10, peut-être de 20 degrés de sa route. Les oscillations restaient régulières. Le regard du capitaine finit par s'arrêter sur Nicolson. Il avait perdu son expression lointaine.

— Eh bien ! Nicolson ?

— Vous avez parfaitement raison, bien entendu.

Nicolson regardait à travers la fenêtre le mât de misaine qui se balançait doucement sous la houle.

Parions mille contre un que c'est un traquenard. De toute façon, le navire, l'équipage et les passagers sont à présent perdus.

Nicolson considéra d'un air grave l'homme de barre, puis il se tourna de nouveau vers Findhorn.

— Mais je m'aperçois que nous nous sommes déjà écartés de 10 degrés de notre route, et que nous continuons à dévier à tribord. Autant vaut éviter les difficultés et revenir sur tribord. La vitesse serait alors d'environ 320.

— Merci, Nicolson.

Findhorn poussa un long soupir, que les autres entendirent à peine. Il s'avança vers Nicolson, et lui tendit son étui à cigarettes.

— Envoyons le règlement au diable, pour une fois ! Vannier, vous avez noté la position du *Kerry Dancer*, n'est-ce pas ? Faites la route

pour l'homme de barre, s'il vous plaît.

Lentement, tranquillement, le gros pétrolier vira de bord et reprit la direction nord-ouest, vers Singapour, droit vers le typhon qui se préparait.

Nicolson aurait bien parié mille contre un qu'il s'agissait d'un traquenard, et le capitaine serait allé plus loin encore. Mais il ne s'agissait pas d'un traquenard. Le *Kerry Dancer* n'avait pas été abandonné, du moins pas entièrement. Il était toujours, à flot à deux heures de l'après-midi, en cet étouffant après-midi de février 1942 ; mais il y avait peu de chance qu'il y restât encore longtemps. L'avant profondément enfoncé, il donnait si fortement de la bande à tribord que la rambarde de l'embelle plongeait déjà, et que la houle se brisait sur le pont fortement incliné comme les vagues qui se brisent sur la grève. Le mât de misaine n'existait plus. Seul, un tronçon de deux mètres environ, se dressait au-dessus du pont, et tout ce qui restait de la cheminée était un trou noir, béant, d'où s'échappait de la fumée.

On devinait que l'amas incohérent de plaques d'acier tordues et de cornières brisées, dont la silhouette surréaliste se découpait sur le ciel cuivré, représentait ce qui restait de la passerelle. Le gaillard d'avant, le quartier de l'équipage à l'avant de l'embelle, paraissaient avoir été crevés par un ouvre-boîte gigantesque. Sur les flancs du navire, les hublots avaient complètement disparu, et il n'y avait plus trace d'ancre, de cabestan ou de treuil, ni du mât de charge. Tous ces dégâts provenaient apparemment d'une bombe, qui, ayant percé le fragile blindage du pont sans faire explosion, n'avait éclaté qu'après avoir pénétré profondément à l'intérieur du navire. Personne, à ce moment-là, ne pouvait se douter de ce qui se passait, car le souffle destructeur avait été plus rapide que la pensée. L'arrière de l'embelle, les cabines aux cloisons de bois du pont principal et du pont supérieur, avaient été brûlés. On apercevait nettement la mer et le ciel à travers cette sinistre charpente tordue.

Aucun être humain n'avait pu survivre à ces pilonnements, ce feu, cette chaleur sans flammes, de métal fondu, qui avaient fait du *Kerry Dancer* une épave, dérivant insensiblement au sud-ouest vers le détroit d'Abang et la lointaine Sumatra. En effet, nul signe de vie n'apparaissait sur ce qui subsistait des ponts du *Kerry Dancer*, et pas davantage au-dessus et au-dessous. Le *Kerry Dancer* n'était plus qu'un, squelette muet et désert, une coquille morte sur la mer de Chine...

Et cependant, vingt-trois personnes vivaient encore au gaillard d'arrière du *Kerry Dancer*.

Vingt-trois personnes ! mais dont plusieurs n'avaient plus guère de temps à vivre, du moins les soldats blessés, étendus sur des civières, et

si proches de la mort dès le départ de Singapour. Le choc des bombes, l'haleine brûlante de l'incendie, qui ne s'était arrêté qu'après l'écroulement de l'embelle, avaient détruit ce qui restait de vie chez la plupart d'entre eux. Si on les avait descendus à temps sur les radeaux et les canots de sauvetage, ils auraient pu conserver quelque faible espoir de guérison. Mais le temps avait manqué ; tout s'était fait trop vite. À quelques secondes de la chute de la première bombe, quelqu'un avait, de l'extérieur fermé au marteau, par huit boulons, la seule porte donnant sur le pont supérieur.

On entendait des cris au travers de cette porte : la douleur n'en était pas cause, mais bien plutôt d'angoissants souvenirs qui déchiraient les brumes d'une conscience de mourant. Certains blessés poussaient des gémissements, mais là aussi il n'était pas question de souffrance physique. L'infirmière eurasienne avait à portée de la main tous les stupéfiants et les calmants nécessaires pour ceux qui allaient mourir, et qui ne proféraient plus qu'une sorte de murmure plaintif et sans raison.

De temps à autre s'élevait une voix de femme, douce et consolante, ponctuant quelque grondement irrité. Mais on percevait surtout des râles sourds et rauques annonciateurs de la mort, et parfois les sanglots désolés d'un enfant.

* * *

Le crépuscule, ce bref crépuscule tropical, prêtait à la mer une blancheur de lait d'un horizon à l'autre ; c'est-à-dire que la mer était blanche dans le lointain. De près, les vagues, d'un vert transparent, se dressaient comme des murailles abruptes, que brisaient des stries d'écume blanche. Elles s'effondraient dans la marmite bouillonnante des flots phosphorescents pour rejaillir aussitôt et bondir à nouveau à l'assaut du *Viroma*, dont les ponts se couvraient d'écume.

Tout disparaissait sous l'eau : les panneaux de cale, les tuyaux, les soupapes, et même, par moments, les passavants, qui se dressaient à l'avant et à l'arrière, à près de trois mètres au-dessus du pont.

Mais, au-delà du navire, aussi loin que s'étendait le regard dans la nuit tombante, ce n'était que l'étincelante et mystérieuse blancheur des crêtes d'écume aplaties par le vent, et de la poussière d'eau qu'il chassait devant lui.

Le *Viroma*, dont l'hélice unique, mais puissante fonçait à plein effort, roulait, chancelait dans la tempête, en direction du nord. Il aurait dû aller vers le nord-ouest, mais le vent, qui filait 50 nœuds, l'avait frappé par le travers à tribord, avec une force accrue par le typhon, et les vagues de fond, projetées à une extrême vitesse, l'avaient détourné de sa course vers le sud et l'ouest. À présent, il était

près de l'île de Sebang, roulant et tanguant en pleine mer avec une régularité monotone, tandis que les énormes vagues rongeaient son avant, et l'inondaient de toutes parts. Il tremblait chaque fois qu'il tombait avec fracas au creux d'une lame, puis frémissait et peinait tout entier quand l'avant se redressait, et se frayait un chemin dans les cascades d'écume. Le *Viroma* subissait un dur traitement, mais c'était bien pour résister aux coups durs qu'il avait été construit.

Sur l'aileron tribord de la passerelle, le capitaine Findhorn, enveloppé dans son ciré, était accroupi derrière l'abri illusoire des toiles de protection. Il fermait à demi les yeux pour éviter l'averse cinglante, et essayer de percer l'obscurité grandissante. Il n'avait pas l'air inquiet ; son visage joufflu gardait son calme et son impassibilité ordinaires, mais il était inquiet, et son affreuse inquiétude ne venait pas de la tempête.

Les mouvements sauvages du *Viroma*, le frémissement saccadé de l'avant qui plongeait jusqu'aux tuyaux de l'écubier, dans une mer déchaînée, auraient épouvanté un terrien. Le capitaine Findhorn se contentait d'en prendre note. Le centre de gravité d'un navire-citerne, lourdement chargé, est placé très bas, et sa stabilité s'en accroît d'autant. Il n'en roule pas moins, mais l'important n'est pas qu'un bateau roule plus ou moins, c'est de savoir s'il survivra à ce roulis, et les pétroliers survivent toujours, leur système de cloisons étanches leur conférant une énorme résistance. En outre, quand les petites écoutes d'accès sont rigoureusement condamnées, le balancement doux et continu de ses ponts en acier lui permet de se maintenir à flots presque aussi victorieusement qu'un sous-marin.

Un pétrolier est, en quelque sorte, indestructible par les intempéries. Le capitaine Findhorn ne le savait que trop bien ; il avait dirigé des vaisseaux-citernes au cours de typhons plus redoutables que celui-ci. Il les avait dirigés non seulement sur le bord, comme aujourd'hui, mais au cœur même du typhon. Il n'était pas inquiet au sujet du *Viroma* et ne s'inquiétait pas davantage de sa propre personne.

Et d'ailleurs, par quoi aurait-il pu être troublé ? Si le passé lui laissait beaucoup de souvenirs, il n'avait plus rien à redouter de l'avenir. Ni la mer, ni les employeurs du plus ancien capitaine de la British Arabian Tanker Company (Société anglo-arabe de pétroliers) n'avaient autre chose à lui offrir que deux ans d'activité de plus, la retraite et une pension suffisante. Il n'avait plus de foyer où s'installer après avoir quitté le service. Vers le milieu de janvier, des bombes avaient détruit le modeste bungalow de la rue Bukit Timor dans un faubourg de Singapour, qui avait été son foyer pendant les huit dernières années.

Ses deux fils jumeaux, qui prétendaient de tout temps qu'il fallait être fou pour entrer dans la marine, s'étaient engagés dans la R.A.F. au début de la guerre, et étaient morts dans leurs Hurricanes, l'un au-dessus des Flandres, l'autre au-dessus de la Manche. Sa femme, Helen, n'avait survécu à son second fils que pendant quelques semaines ; « Troubles cardiaques », ce terme employé par le docteur équivalait assez bien dans le langage médical à celui de « cœur brisé ».

Le capitaine Findhorn n'avait nulle raison de se tourmenter, nulle raison au monde, au moins en ce qui le concernait. Mais l'égoïsme n'avait aucune prise chez le capitaine Findhorn, et la vie qui l'attendait lui-même ne l'empêchait pas de s'inquiéter pour ceux auxquels la vie promettait encore beaucoup. Il pensait aux hommes qu'il commandait, ces hommes qui avaient des parents, des enfants, des épouses, des amantes, et il se demandait de quel droit moral, si toutefois il y avait un droit, il risquait la vie de non-combattants, en revenant vers l'ennemi.

Il songeait aussi au mazout sous ses pieds, et se demandait s'il avait le droit de risquer un chargement aussi précieux, dont sa patrie avait un besoin désespéré. La perspective de la perte éventuelle que ferait la société ne lui arracha qu'un haussement d'épaules indifférent.

Le capitaine Findhorn se tourmentait surtout pour son second John Nicolson, qui avait été son principal adjoint pendant trois ans. Il ne connaissait, ni ne comprenait John Nicolson. Peut-être une femme réussirait-elle un jour là où il échouait mais jamais un homme ne réussirait. La personnalité de Nicolson était double : aucun de ces deux ; aspects ne se rattachait directement à ses devoirs professionnels, ou à sa manière de les observer, qui était exceptionnelle.

Nicolson avait le numéro 1 sur la liste des officiers proposés pour le commandement de la flotte anglo-arabe, et le capitaine Findhorn tenait Nicolson pour le plus remarquable de tous ceux qui avaient servi sous ses ordres pendant les trente-deux ans de sa vie en mer.

Toujours compétent quand le service exigeait de la compétence, brillant quand la compétence ne suffisait pas, John Nicolson ne commettait jamais une erreur. Il était d'une rigueur presque inhumaine. Voilà le mot, se disait Findhorn : le deuxième aspect de sa personnalité est inhumain. En général, Nicolson était courtois, prévenant, et même d'une affabilité pleine d'humour. Et puis, tout à coup, il changeait, se montrait distant, froid, et surtout impitoyable.

Il devait y avoir un point de contact entre les deux Nicolson, une sorte de déclic permettant le passage d'une personnalité à une autre. Mais, quel était ce déclic ? Le capitaine Findhorn l'ignorait. Il ignorait

même la nature du lien qui les unissait, Nicolson et lui-même. Certes, il n'avait aucune intimité avec Nicolson, mais il croyait être plus proche de son second que nul autre. Peut-être le fait d'être veuf tous les deux les rapprochait-il. C'était plausible, car les circonstances de leurs vies étaient d'un parallélisme frappant. Les deux femmes avaient vécu à Singapour : celle de Nicolson pendant sa première période de cinq ans de service, en Extrême-Orient, la sienne pendant sa seconde. Toutes deux étaient mortes à moins d'une semaine d'intervalle. Mrs. Findhorn était morte de chagrin chez elle. Caroline Nicolson avait péri dans une auto lancée à toute vitesse, qui était venue se fracasser presque devant les grilles peintes en blanc du bungalow du capitaine Findhorn. Le responsable de l'accident, un fou ivrogne, s'en était tiré sans une égratignure.

Le capitaine Findhorn se redressa, serra davantage la serviette autour de son cou, essuya ses yeux et sa bouche brûlés par le sel, et jeta un coup d'œil du côté de Nicolson. Celui-ci, debout un peu plus loin sur l'aileron de la passerelle, le corps très droit, ne cherchait pas à s'abriter derrière la toile de protection. La main se posait légèrement sur la rambarde. Je regard intense de ses yeux bleus inspectait l'horizon, qui disparaissait sous le brouillard. Ses traits exprimaient une indifférence impassible. Rien ne pouvait émouvoir Nicolson, pas plus la chaleur paralysante du golfe Persique, que les cruelles tempêtes de neige du Scheldt en janvier. John Nicolson restait insensible à l'une comme aux autres. Il restait toujours indifférent, impassible. Personne ne pénétrait le secret de ses pensées.

Le vent tournait doucement, doucement, tout en ne cessant d'augmenter. Le bref crépuscule tropical touchait à sa fin, mais les vagues, qui s'avançaient vers les ténèbres, restaient plus que jamais d'un blanc de lait. Findhorn en distinguait les eaux phosphorescentes à tribord. Elles formaient comme un vaste fer à cheval à l'arrière du navire. Mais de l'avant il ne voyait rien.

Le *Viroma* courait vers le nord, livré sans défense aux attaques violentes du vent et de la pluie singulièrement froide après la chaleur du jour.

L'averse, presque horizontale, balayait les ponts et la passerelle, de l'avant à l'arrière, cinglait le visage du capitaine comme de mille lancettes, et faisait pleurer ses yeux. Elle pénétrait même sous les paupières, fermées jusqu'à ne plus laisser subsister qu'une imperceptible fente. Et sur le *Viroma* ne restaient plus que des aveugles, tâtonnants dans un monde aveugle, un monde à sa fin.

Le capitaine Findhorn secoua la tête avec impatience, une impatience faite d'anxiété et d'exaspération, et il appela Nicolson.

Mais il ne semble pas que son appel eût été entendu. Il fit une coupe de ses mains devant sa bouche, et appela encore, mais par ce vent, le faible son de sa voix semblait s'engloutir dans les flots, se fondant avant de disparaître, dans la plainte aiguë des drisses et des gréements.

Il se dirigea vers l'endroit où se trouvait Nicolson, lui frappa sur l'épaule ; et, faisant un signe de tête du côté de la timonerie, s'engagea dans la même direction. Nicolson-le suivit.

Dès qu'il fut à l'intérieur de la pièce, Findhorn attendit un nouveau plongeon du navire, fit mouvoir la porte à glissière et la fixa. Le passage de la pluie torrentielle, des hurlements de la tempête, et du grondement des flots, à la sécheresse, la chaleur et la paix miraculeuse, constituait un changement si abrupt, si complet qu'il fallut quelques secondes aux deux hommes pour retrouver leur équilibre physique et mental.

Findhorn se sécha la tête, puis s'en alla vers l'avant et regarda au travers du hublot tournant, en verre, mû avec une rapidité extrême par un moteur électrique, à l'aide d'une courroie de transmission. Par un vent ou une pluie normaux, la force centrifuge suffit à maintenir la transparence de l'écran, et à procurer une visibilité suffisante. Mais cette nuit-là les conditions n'étaient rien moins que normales, et la courroie de transmission usée, impossible à remplacer, glissait fort mal. Findhorn poussa un grognement de dégoût, et se détourna.

— Eh bien ! Nicolson, que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense la même chose que vous, commandant.

Nicolson ne portait pas de casquette, et ses cheveux blonds étaient plaqués sur sa tête et son front.

— Je ne vois absolument rien.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh ! Je le sais.

Nicolson sourit, et chercha à retrouver son équilibre après une nouvelle et sournoise plongée du navire. Le choc fit tinter désagréablement les hublots de la timonerie.

— Voilà la première fois depuis une semaine que nous ne risquons pas d'être repérés.

Findhorn fit un signe d'assentiment.

— Vous avez raison sans doute ; un fou lui-même ne viendrait pas nous chercher par une nuit pareille. Ces heures de sécurité sont précieuses, Johnny, murmura-t-il tranquillement, et nous emploierons

peut-être mieux notre temps en nous éloignant de quelques précieux kilomètres de plus de nos frères les Japs.

Nicolson fixa un instant le capitaine puis détourna les yeux. À quoi pensait-il ? Il était impossible de le dire. Cependant Findhorn finit par deviner ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon. Pardieu ! C'était à lui à faciliter les choses. Nicolson n'aurait qu'à se déclarer d'accord.

— Il n'y a guère de chance que nous trouvions quelques survivants, dit-il. Songez à la nuit qu'il fait. L'espoir de sauver l'un ou l'autre de ces pauvres gens paraît de plus en plus fallacieux. Essayez donc de percer ces ténèbres. Comme vous, le dites vous-même on ne voit rien devant soi. En revanche, nous avons toutes chances de nous fracasser contre un récif, ou un îlot trop bien placé.

Tout en parlant, Findhorn regarda au travers d'une vitre les furieuses rafales de pluie, et les nuages bas emportés par le vent.

— Il faut abandonner tout espoir d'y voir un peu clair à la lueur des étoiles, si le temps ne change pas.

— Je suis bien de votre avis, opina Nicolson, en allumant une cigarette.

Il remit automatiquement l'allumette consumée dans sa boîte et suivit, d'un air distrait, les volutes de la fumée bleutée, qui se déroulaient à la lumière voilée de l'habitacle. Puis il reprit :

— Croyez-vous qu'il y ait quelques survivants sur le *Kerry Dancer*, commandant ?

Findhorn considéra pendant un moment les yeux bleus de son interlocuteur, mais il ne dit rien, et Nicolson poursuivit :

— S'ils ont pris les canots de sauvetage avant le déchaînement du typhon, ils doivent être sur une île en ce moment. Il y a des douzaines d'îles dans ces parages. Mais, s'ils se sont embarqués plus tard, ils sont fichus depuis longtemps, même en se mettant à douze pour manœuvrer une seule de ces embarcations. S'il reste quelques survivants, ils seront sur le *Kerry Dancer*. Faible chance, il est vrai, une vraie aiguille dans une meule de foin. Pourtant l'aiguille est plus grosse qu'un radeau ou qu'une poutre.

Le capitaine Findhorn se racla la gorge.

— Je ne puis que vous donner raison, Nicolson. Le *Kerry Dancer* dérive certainement plus ou moins vite vers le sud.

Nicolson l'interrompit. Il consultait la carte étalée sur la table I.

— Il dérive vers le détroit de Merodong à une vitesse de deux

nœuds, peut-être trois. Il va immanquablement couler à pic dans le courant de la nuit. Nous pourrions venir un moment sur bâbord, en passant cependant à bonne distance de l'île de Metsana, et jeter un coup d'œil de ce côté.

— Vous allez au-devant de difficultés incroyables, dit lentement Findhorn.

— Je le sais. J'essaie de prétendre que le *Kerry Dancer* n'est pas au fond de l'eau depuis plusieurs heures.

Nicolson eut un bref sourire, ou bien n'était-ce qu'une grimace ? L'obscurité était presque complète dans la timonerie à présent.

— Peut-être que j'ai l'esprit un peu dérangé cette nuit, commandant, ou bien serait-ce mon hérité Scandinave qui se fait sentir. Nous pourrions y être dans une heure et demie, deux heures au plus, étant donné l'état de la mer.

Findhorn s'écria avec colère :

— C'est parfait ! Allez au diable ! Je vous accorde deux heures, et puis nous rebrousserons chemin.

Il regarda les chiffres lumineux de sa montre-bracelet et dit simplement à l'homme de barre :

— Il est 6 h. 25. À 8 heures et demi nous abandonnerons la recherche.

Puis il suivit Nicolson, qui soulevait la portière pour le laisser passer.

Au-dehors, ils se heurtèrent à la muraille hurlante du vent, contre laquelle ils étaient sans défense. Ils furent projetés, souffle coupé, vers l'arrière de la passerelle. La pluie ne pouvait plus être qualifiée de pluie, mais de déluge ; elle était presque horizontale, coupant jusqu'aux os, comme une lame de rasoir froide, les joues et la face de Findhorn. Le vent n'était plus qu'un gémissement, un cri, un hurlement aigu, qui dépassait le registre normal, et qui déchirait les oreilles.

Le *Viroma* pénétrait au cœur du typhon.

CHAPITRE IV

Le capitaine Findhorn leur avait accordé deux heures. Deux heures à l'extrême limite ; mais il aurait pu tout aussi bien, pour l'espoir qui restait encore, leur accorder deux minutes, ou deux jours. Chacun le savait ; chacun savait que cette tentative n'était qu'un simple geste, une concession au sentiment du devoir, peut-être aussi de la pitié pour quelques soldats blessés, un petit groupe d'infirmières, et un opérateur de radio qui s'était penché jusqu'à la mort sur son appareil transmetteur.

De toute façon, ce geste était désespéré.

Ils tombèrent sur le *Kerry Dancer* à 10 h. 27, trois minutes avant le dernier délai.

On le trouva, premièrement parce que les prédictions de Nicolson se confirmèrent d'une façon troublante : le *Kerry Dancer* était presque exactement à l'endroit supposé ; et, deuxièmement, parce qu'un formidable éclair projeta, pour un court instant, sur l'épouvantail incendié, une lumière aveuglante comme le soleil de midi. En dépit de ces circonstances favorables, il eût été impossible d'atteindre le *Kerry Dancer* si l'ouragan ne s'était brusquement apaisé, et si la pluie n'avait cessé comme si l'on eût fermé un robinet quelque part, au ciel.

Le capitaine Findhorn n'ignorait pas que le changement pour ainsi dire instantané n'était pas un miracle : au cœur même d'un typhon, il y a toujours une sorte d'oasis de paix, et ces éléments qui semblaient retenir leur souffle pour se préparer à une nouvelle attaque, n'avaient rien d'inconnu pour lui. Mais, lorsqu'il s'était trouvé en face de la même situation, c'était au large. Il pouvait virer de bord, prendre telle direction qu'il lui plairait si la route s'avérait trop dangereuse. Cette fois c'était impossible : au nord, ouest, au sud-ouest, le *Viroma* était bloqué par les îles de l'Archipel.

Il n'aurait pu pénétrer dans le cœur du typhon à un pire moment, et n'aurait pu s'y trouver à un meilleur. S'il restait un être vivant sur le *Kerry Dancer*, les chances de le sauver ne pouvaient être plus favorables qu'en cet instant.

S'il restait un être vivant ? L'aspect de l'épave ne le faisait pas prévoir, pour autant qu'on pouvait en juger à la lumière du projecteur de signalisation de bâbord, et du projecteur du canal.

C'était impossible ! Impossible !

Le navire paraissait abandonné, perdu plus que jamais, à cette lumière crue. Il enfonçait au point que l'embelle de l'avant avait disparu, et que le château arrière avait l'air d'un rocher isolé, tantôt découvert, tantôt recouvert, par les flots en furie.

Le vent s'était calmé ; il ne pleuvait plus, mais les vagues restaient aussi hautes, aussi désordonnées.

Le capitaine Findhorn contemplait tristement, sans rien dire, le *Kerry Dancer*, qu'il voyait, dans le cône lumineux, se présenter par le travers aux assauts de la mer. Il roulait paresseusement au creux des vagues, son centre de gravité poussé droit vers le fond par le poids de centaines de tonnes d'eau.

Il est mort ! songea Findhorn, autant qu'un navire peut être mort, mais il ne disparaît pas.

Puis, par une sorte d'illogisme, Findhorn poursuivit toujours in petto : « Il est mort, et ceci n'est que son fantôme ! » En effet, le *Kerry Dancer* avait bien l'air d'un fantôme irréel et mystérieux. Findhorn apercevait nettement les brèches quadrangulaires de ses œuvres mortes, tordues par l'incendie. Que lui rappelait donc cette carcasse brûlée ? Soudain, il se souvint : c'était le Vaisseau Fantôme de l'ancien marin hollandais, ce navire, dont la charpente squelettique se profilait sur le ciel rouge. Il n'était pas plus mort que ce bateau-là ! songeait Findhorn. Rien au monde n'était plus dépourvu de vie que ce qui restait du *Kerry Dancer*.

Mais, tout à coup, le capitaine perçut une présence derrière lui.

— Eh bien ! Qu'en pensez-vous, Johnny ? murmura-t-il. N'est-ce pas un candidat choisi pour la mer des Sargasses, ou quelque cimetière des bateaux morts ? L'excursion a été pleine de charmes ! Rebroussons chemin à présent.

— Oui, commandant ! Nicolson paraissait ne rien entendre :

— Permettez-moi de mettre une chaloupe à la mer !...

La réponse fut catégorique :

— Non ! Certes ! Nous avons vu tout ce que nous désirions voir.

Nicolson reprit, d'un ton presque indifférent :

— Nous avons fait une longue route pour venir ici. Vannier, le maître d'équipage, Ferris, moi-même et deux autres, nous pourrions bien risquer le coup.

— Peut-être le pourriez-vous...

Findhorn, qui s'occupait de garder son équilibre malgré le balancement du bateau, se dirigea vers l'extrémité de l'aileron de la

passerelle bâbord, et fixa la mer du regard : même à l'abri du navire, la distance entre le creux et le sommet des vagues restait toujours de trois à cinq mètres. Les vagues en tumulte se dressaient toutes droites.

— Mais, peut-être aussi, ne le pourriez-vous pas ! Je n'ai pas envie de risquer une vie humaine dans le seul but de m'en assurer.

Nicolson se taisait.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Findhorn reprit. Le ton de sa voix révélait une certaine irritation :

— Voyons, Nicolson, êtes-vous toujours « troublé », comme vous dites ?

D'un geste impatient, il désignait le *Kerry Dancer* :

— Je veux bien être pendu s'il y a encore âme qui vive dans ce bâtiment incendié, détruit par les bombes, et qui n'est plus qu'une passoire flottante. Croyez-vous vraiment que des hommes aient pu survivre à pareille aventure ? Et si, par miracle, il en restait à bord, pourquoi ne viennent-ils pas tous danser sur le pont supérieur, agitant leurs chemises au-dessus de leurs têtes ? Dites-le-moi, si vous le savez ?

Le ton du commandant était franchement sarcastique. Nicolson riposta sèchement :

— Je n'en ai pas la moindre idée, commandant. Pourtant j'imagine qu'un soldat grièvement blessé – et Mac Kinnon dit qu'il y avait des civières à bord – jugerait difficile, bien trop difficile même, de quitter son lit et d'ôter sa chemise, à plus forte raison de l'agiter au-dessus de sa tête sur le pont supérieur ! Accordez-moi encore une dernière faveur, commandant. Allumons et éteignons alternativement les projecteurs, et tirons quelques coups de notre pièce de 12 livres. S'il reste un être vivant sur le *Kerry Dancer*, il verra et entendra.

Findhorn réfléchit pendant un court instant, puis il hocha la tête :

— C'est la dernière chose que je puis faire. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il y ait un Jap dans les parages. Allez-y, Nicolson !

Mais les lueurs alternées des projecteurs, le claquement sec des coups des pièces de 12 livres, ne provoquèrent aucune réaction. Plus que jamais, toute vie semblait s'être retirée du *Kerry Dancer*, ce squelette carbonisé, qui ne cessait de s'enfoncer. Seul l'avant affleurait au creux des lames.

Puis vinrent les fusées, qui éclatèrent sept ou huit fois traçant dans les ténèbres opaques leurs courbes éblouissantes. L'une d'elles échoua sur le gaillard d'avant du *Kerry Dancer*. Pendant un long moment, le pont resta baigné dans sa blanche clarté avant les derniers

jaillissements d'étincelles. Mais rien ne bougea sur le navire.

— Plus rien à faire !

La voix de Findhorn était lasse et triste. Lui, qui n'avait rien espéré, éprouvait un réel désappointement, bien plus qu'il n'eût voulu l'avancer.

— Satisfait, Nicolson ?

Nicolson n'eut pas le temps de répondre.

— Regardez commandant, regardez...

C'était Vannier qui parlait. Regardez là-bas, en haut !

Findhorn s'appuyait à la rambarde, et prenait ses jumelles de nuit avant que l'autre n'eût terminé sa phrase. Pendant quelques secondes il resta comme pétrifié ; puis il poussa un juron à voix basse, baissa ses jumelles, et se tourna vers Nicolson. Celui-ci le devança :

— Je les vois, commandant. Ce sont des brisants, à moins d'un mille au sud du *Kerry Dancer*. Il s'y fracassera dans vingt minutes, une demi-heure au plus. Ce doit être l'îlot de Metsana ; ce n'est pas exactement un récif.

— C'est Metsana ! gronda Findhorn. Seigneur ! Jamais je n'aurais supposé que nous en étions si près ! Voilà qui est concluant. Éteignez les feux... et en avant ! à tribord toute ! Maintenez le à 90 le plus possible ! Et au large, en vitesse ! Nous devons sortir de l'orbite du typhon d'un instant à l'autre ; Dieu seul sait quelle sera la violence du vent ! Mais, que diable me voulez-vous encore ?

Nicolson l'avait saisi par le bras ; ses doigts lui labouraient les chairs. De l'autre main, le second désignait le navire en perdition : -

— Je viens de voir une lumière... au moment où les nôtres s'éteignaient !

Nicolson parlait doucement, presque à voix basse.

— C'était une lueur très faible, celle d'une bougie, peut-être d'une allumette, derrière le hublot le plus rapproché de l'embelle.

Findhorn lui jeta un long regard, puis se retourna vers la silhouette ténébreuse du caboteur. Il secoua la tête :

— Vous vous trompez, je le crains, Nicolson. La rétine, dans certains cas, peut retenir de singulières images. Il se peut aussi que vous ayez été abusé par le dernier éclat de l'un de nos...

Nicolson lui coupa la parole :

— Je ne fais pas d'erreurs de ce genre !

Quelques secondes s'écoulèrent, secondes de silence complet, avant que Findhorn ne reprît :

— Quelqu'un d'autre a-t-il vu cette lumière ?

Son ton était calme, impersonnel, et laissait à peine deviner une nuance de colère.

Nouveau silence, plus long cette fois. Puis Findhorn fit demi-tour et cria, de sa voix de commandement :

— En avant ! Toute ! Mac Kinnon !... Que faites-vous, Nicolson ?

Nicolson raccrocha sans se hâter, et murmura laconiquement :

— Je cherche simplement à en savoir un peu plus long.

Et, tournant le dos au capitaine, il considéra de nouveau les flots. Findhorn serra les lèvres ; il s'avança rapidement de quelques pas, puis son allure se ralentit brusquement quand la lueur réapparut derrière le hublot. Elle vacillait, comme incertaine, puis se fixa sur le château arrière du *Kerry Dancer*.

Le capitaine allait de plus en plus lentement. Quand il fut tout près de Nicolson, épaule contre épaule, il tendit ses deux mains vers la rambarde de la passerelle, comme pour garder son équilibre. Mais ce ne pouvait être dans ce seul-but qu'il s'agrippa assez fort pour faire blanchir ses jointures jusqu'à les rendre semblables à de l'ivoire, dans le halo de lumière, réfléchi par le faisceau du projecteur fixé sur le *Kerry Dancer*.

Le caboteur n'était plus qu'à 300 mètres, et nul doute ne subsistait plus quand à l'existence de ses signaux. Tout le monde voyait nettement sortir de l'étroit écoutillon, un long bras nu, qui agitait frénétiquement une serviette blanche, ou était-ce une chemise ? Un bras, qui se retira soudain puis réapparut brandissant un ballot de papiers ou de chiffons en flammes, jusqu'au moment où les flammes léchèrent le poignet. La torche fumante et grésillante tomba alors dans les flots.

Le capitaine Findhorn poussa un soupir, un pénible soupir, et lâcha la rambarde. Ses doigts lui faisaient mal. Il parut se voûter sous le poids d'une grande lassitude, la lassitude d'un homme qui n'est plus jeune, et qui a porté un trop lourd fardeau pendant trop longtemps. Son visage avait, pour ainsi dire, perdu toute couleur sous le hâle :

— Excusez-moi, mon vieux !

Ces paroles n'étaient qu'un murmure, que le capitaine fit entendre sans se retourner, en secouant lentement la tête.

— Dieu soit loué ! Vous l'avez vu à temps !

Personne ne perçut cette phrase ; il ne parlait que pour lui-même.

Déjà Nicolson n'était plus là. Il se laissait glisser, à la force de ses poignets, le long des lisses en bois de teck de l'échelle, sans toucher les barreaux avec ses pieds. Et, avant que le capitaine eût terminé sa phrase, le second avait fait détacher le canot de sauvetage à bâbord, et il était en train de mettre en mouvement le frein à main, en criant au maître d'équipage de doubler l'équipage d'urgence habituel.

La hache de pompier dans une main, une lourde lampe de poche dans un étui de caoutchouc dans l'autre, Nicolson fit rapidement le trajet le long des passerelles de l'avant et de l'arrière, en passant par le château milieu du navire, dont l'extrême chaleur de l'incendie avait bosselé et tordu le pont d'acier. Il avait pris des formes fantastiques, et des morceaux de bois carbonisés fumaient encore dans les recoins les plus abrités. À plusieurs reprises, Nicolson fut projeté contre les parois du couloir par un roulis plus fort du navire. Il s'y brûlait les mains, en dépit de ses gants.

Le *Kerry Dancer* avait dû être un véritable brasier, à en juger par la chaleur qui subsistait après des heures de vent furieux et de pluie torrentielle. Il n'était guère difficile d'imaginer la nature de la cargaison. En tout cas c'était une marchandise de contrebande.

Nicolson n'avait pas fait les deux tiers du trajet qu'il aperçut une porte intacte, et fermée. Il s'appuya contre le mur, et donna un grand coup au verrou avec la semelle de ses chaussures. La porte s'entrebâilla légèrement, mais le verrou tint bon. Nicolson lui asséna un féroce coup de hache et élargit de son pied la fente de la porte, puis il alluma sa lampe de poche et franchit la vassole d'écouille.

Par terre, à ses pieds, gisaient deux ballots carbonisés. Peut-être ces deux ballots avaient-ils été des êtres humains, peut-être aussi que non ? La puanteur était affreuse, intolérable. Les narines du second en éprouvèrent une souffrance quasi physique. En moins d'une minute, il fut de retour dans le couloir, ayant refermé la porte du plat de la hache. Vannier était derrière lui, portant l'extincteur d'incendie sous son bras, et Nicolson sut aussitôt que, même en ce bref instant, l'autre avait eu le temps de jeter un regard à l'intérieur de la cabine. Ses yeux étaient élargis par l'horreur, et son visage d'une pâleur de cire.

Nicolson se retourna tout d'une pièce, et redescendit le couloir. Vannier, suivi du maître d'équipage, qui brandissait un marteau, marchait derrière lui, et Ferris, armé d'une pince, venait en dernier.

Le second parvint à entrouvrir deux portes de plus, et y projeta la lumière de sa lampe : les cabines étaient vides.

Arrivé au coffre, espace vide du pont supérieur, entre le château

milieu et le gaillard arrière, d'où il voyait mieux grâce aux projecteurs du *Viroma*, il jeta autour de lui un bref coup d'œil, cherchant une échelle, ou un escalier, et sa découverte fut aussi rapide que son regard : quelques morceaux de bois carbonisés, à 2 mètres 50, plus bas sur le pont, étaient tout ce qu'il en restait. L'escalier avait été complètement détruit par le feu.

Nicolson se tourna vivement vers le charpentier :

— Ferris, retournez au canot, et dites à Ames et à Docherty de l'amener jusqu'à l'embelle. Peu importe comment ils feront, ou quels seront les dégâts du canot. Il est impossible de faire monter des malades et des blessés. Laissez votre marteau...

Avant d'avoir fini de parler, Nicolson s'était suspendu par les mains pour retomber légèrement sur le pont inférieur. Il ne lui fallut que dix pas pour le traverser, et il heurta violemment du manche de sa hache la porte de fer du gaillard d'arrière :

— Y a-t-il quelqu'un ? cria-t-il.

Un moment de silence. Puis, ce fut un brouhaha de voix confuses, toutes s'adressant à la fois à lui.

Nicolson se retourna vivement vers Mac Kinnon et vit son propre sourire se refléter sur le visage du maître d'équipage. Reculant d'un pas, il examina la porte en promenant la lumière de sa lampe de tous côtés.

L'un des boulons qui n'avait pas été fixé se balançait en mesure avec le navire plein d'eau. Les sept autres étaient fortement bloqués. Le lourd marteau de forgeron ne fut qu'un jouet pour Mac Kinnon. Il l'abattit sept fois en tout et pour tout : une fois pour chaque boulon. Les coups sonnèrent creux sur le métal, se répercutant dans tout le navire en train de couler.

La porte s'ouvrit d'elle-même, et ils se trouvèrent à l'intérieur de la pièce. Nicolson examina derechef la porte de fer : le boulon non fixé était le seul qui traversait l'épaisseur de la porte ; les autres se terminaient par de simples rivets unis. Le second se retrouvait encore une fois face à l'arrière, tandis que le rayon lumineux tournait lentement autour du château arrière. Il faisait sombre et froid dans ce donjon ruisselant d'eau d'une place forte sans abri. On glissait sur les plaques de fer du pont, et c'est à peine si un homme de haute taille pouvait rester debout.

Des couchettes métalliques superposées trois par trois, étaient rangées des deux côtés de la pièce, et à trente centimètres environ au-dessus de chaque couchage un pesant anneau de fer avait été rivé à la cloison. Une table, longue et étroite, et quelques chaises de bois

meublaient la pièce.

Nicolson estima que celle-ci contenait environ vingt personnes : certaines assises sur les couchettes inférieures, d'autres debout, se retenant pour ne pas tomber aux barres horizontales ; mais la plupart étaient couchées.

C'étaient des soldats, et quelques-uns d'entre eux ne se relèveraient plus. Nicolson n'en pouvait douter. Il avait vu trop de mourants, visages livides, yeux sans éclat, aux corps mous, comme désossés dans des vêtements flottants.

Il y avait aussi un petit groupe d'infirmières en jupes kaki, et blouses serrées par une ceinture ; et quelques civils. Tous ces gens, et même les infirmières à la peau brune, étaient pâles, et avaient l'air épuisé.

Le *Kerry Dancer* s'enfonçait sans doute depuis le début de l'après-midi, secoué pendant des heures et des heures par un continu roulis.

— Quel est le responsable, ici ? fit Nicolson.

Les parois de fer du gaillard d'arrière lui renvoyèrent les résonances creuses de sa voix.

— Je pense que c'est lui. C'est du moins ce qu'il prétend.

Ainsi s'exprimait une vieille dame. Petite, très droite, ses cheveux blancs rejetés en arrière formant un chignon serré sous un chapeau de paille généreusement pourvu d'épingles, elle avait conservé une flamme d'autorité dans ses yeux clairs. Pourtant, c'était le dégoût que ces yeux exprimaient en cet instant, tandis qu'elle désignait du doigt un homme recroquevillé sur lui-même devant une bouteille de whisky à moitié vide, posée sur la table.

... Mais il est saoul, bien entendu.

— Vous dites que je suis saoul, madame ? Ai-je bien entendu ?

Cet homme, du moins, n'était ni pâle, ni malade : son visage, sa nuque et même ses oreilles avaient pris la couleur de la brique, et contrastaient singulièrement avec ses cheveux et ses sourcils hérissés d'un blanc de neige.

— Vous avez l'effronterie de... de... bredouilla-t-il, et, se redressant, il ajusta la veste froissée de son complet de toile blanche :

— Sachez bien, madame, que si vous étiez un homme...

— Je sais, je sais...

Nicolson interrompit le dialogue.

— Vous la cravacheriez à mort. Fermez-la ! et rasseyez-vous.

Et, s'adressant de nouveau à la femme :

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Miss Plenderleith, Constance Plenderleith.

Nicolson dit rapidement :

— Miss Plenderleith, le bateau s'enfonce d'instant en instant ; nous serons sur les récifs dans une demi-heure, et le typhon peut recommencer à nous secouer à n'importe quel moment.

D'autres lampes de poche s'allumèrent, et Nicolson vit plus distinctement les visages qui l'entouraient.

— Dépêchons-nous ! La plupart d'entre vous me semblent trop épuisés pour faire un pas, et je suis certain que c'est ce que vous pensez aussi ; mais, de toute façon, il faut nous dépêcher. Un canot de sauvetage nous attend à bâbord, à dix mètres d'ici. Quels sont les hommes qui peuvent marcher jusque-là, Miss Plenderleith ?

— Demandez-le à Miss Drachmann, l'infirmière.

Miss Plenderleith avait changé de ton. On devinait, à l'inflexion de sa voix, qu'elle appréciait fort Miss Drachmann.

— Miss Drachmann ? fit Nicolson.

Une jeune fille apparut au fond de la pièce ; son visage restait dans l'ombre.

— Rien que deux, je le crains, monsieur.

Le ton dont elle prononçait ces paroles trahissait un grand épuisement, mais la voix restait cependant douce et musicale.

— Deux ?

— Tous les autres blessés sur les civières sont morts ce soir, dit-elle. Ils étaient très malades ces cinq-là, et nous avons bien mauvais temps.

En dépit du calme apparent de la jeune fille, la voix tremblait un peu, Nicolson hocha lentement la tête. Il répéta :

— Cinq sont morts ?

— Oui, monsieur.

Miss Drachmann enveloppa plus étroitement dans sa couverture l'enfant qu'elle tenait dans ses bras :

— Ce petit a faim, monsieur ; il est terriblement fatigué.

Elle voulut doucement empêcher l'enfant de sucer son pouce malpropre, mais il résista énergiquement et se contenta de regarder Nicolson d'un air de grave détachement.

— Il mangera et dormira bien cette nuit, promit le second.

— Allons ! Que tous ceux qui le peuvent se dirigent vers la chaloupe. Les mieux portants d'abord, vous pourrez aider à maintenir l'embarcation en équilibre, et installer les impotents. Combien avez-vous de bras et de jambes blessés, sans compter les deux soldats sur les civières ?.

— Cinq, capitaine.

— Inutile de m'appeler capitaine. Vous autres, cinq, attendez jusqu'à ce que quelqu'un puisse vous soutenir et vous guider.

Nicolson tapa sur l'épaule du buveur de whisky :

— C'est vous qui dirigez les autres.

Mais l'interpellé parut indigné :

— Je suis le chef de ce navire, le capitaine en réalité, et le capitaine est toujours le dernier à...

— Guidez les autres ! reprit patiemment Nicolson.

— Dites-lui qui vous êtes, Foster ! proposa Miss Plenderleith d'un air moqueur.

— Je le lui dirai, bien entendu.

Cette fois, l'homme au teint fleuri était debout. Il tenait d'une main un sac gladstone en cuir noir, de l'autre la bouteille de whisky à moitié pleine :

— Je suis le général de brigade Foster Farnholme ! et il ajouta en saluant d'un air ironique :

— À votre service, capitaine !

Nicolson eut un sourire glacial :

— Charmé de le savoir. Allez ! Faites ce que je vous dis !

Dans le silence qui suivit, le rire amusé de Miss Plenderleith parut presque choquant.

— Nom de Dieu ! Vous allez me le payer, jeune insolent !

Mais Farnholme voyant que Nicolson se rapprochait de lui, recula d'un pas.

— Allez au diable ! bégaya-t-il. La tradition en mer veut que les femmes et les enfants passent d'abord.

— Je le sais. Obéissons donc à la règle : rangeons-nous en file sur le pont, et mourons en grands seigneurs aux flonflons de l'orchestre. Allez ! Farnholme, je ne voudrais pas répéter mon ordre.

— Le général de brigade Farnholme, s'il vous plaît !

— On vous saluera de 70 coups de canon à votre arrivée à bord, dit Nicolson, et, tendant le bras, il fit tomber Farnholme dans ceux de Mac Kinnon, qui sortit le général en moins de cinq secondes.

Nicolson promena la lumière de sa lampe autour du château arrière, et l'arrêta sur un personnage vêtu d'un manteau et tout recroquevillé sur une couchette :

— Eh là ! fit le second. Êtes-vous blessé ?

— Allah est bon pour ceux qui aiment Allah !

L'homme parlait d'un ton tragique, sépulcral. Ses yeux sombres, profondément enfoncés, luisaient au-dessus d'un nez en bec d'aigle. Il se redressa d'un air digne et rajusta son bonnet noir sur la tête, en disant : Je ne suis pas blessé.

— Bon ! Au suivant !

Nicolson continuait à faire pivoter sa lampe. Cette fois, il aperçut un caporal et deux soldats.

— Et vous autres ? Ça va ?

— Oh ! Très bien !

Le caporal, dont les regards étonnés et méfiants ne quittaient pas la porte par où Farnholme avait disparu, se tourna vers Nicolson, et grimaça un sourire, qui contrastait avec ses yeux injectés de sang, et son visage jeune ravagé par la fièvre :

— Nous, les vaillants fils de l'Angleterre, nous sommes en excellente forme !

— Bluffeurs ! s'écria Nicolson en riant. Mais vous êtes épatants. Vannier, voulez-vous les installer dans le canot. Faites-les sauter chaque fois que les vagues l'amèneront près du pont supérieur, il peut se trouver à une distance de 60 à 70 centimètres. Et munissez chacun d'une bouline, au cas où... Le maître d'équipage vous donnera un coup de main.

Nicolson attendit que le large dos de l'homme au manteau eût disparu de l'autre côté de la porte, puis il considéra avec curiosité la petite demoiselle debout à côté de lui.

— Quel est ce nouvel amoureux, Miss Plenderleith ?

— C'est un prêtre musulman de Bornéo, répondit la vieille demoiselle en faisant une moue dédaigneuse. J'ai passé près de cinq ans à Bornéo. Tous les voleurs de grands chemins dont j'ai entendu parler étaient musulmans.

— Il devait avoir une paroisse très fortunée, ce type-là ! murmura Nicolson.

— Donc, Miss Plenderleith, vous embarquez tout de suite. Après vous, les infirmières, mais peut-être accepterez-vous de rester un peu plus longtemps, Miss Drachmann ? Vous pourriez veiller à ce que nous ne fassions pas trop mal à vos allongés, en les transportant.

Il n'attendit pas la réponse de la jeune fille et courut à la suite des autres infirmières. Arrivé sur le pont supérieur, il resta quelques secondes immobile, tout ébloui par les lumières du *Viroma*. Ce qui restait du *Kerry Dance* apparaissait sous un jour impitoyable : les parties en relief alternant avec les ombres opaques. Le *Viroma* n'était certainement pas à plus de 150 mètres. Par une mer aussi forte, le capitaine Findhorn risquait gros.

Il n'y avait pas dix minutes que Nicolson et ses compagnons se trouvaient sur le *Kerry Dancer*, et déjà le navire enfonçait davantage. Les vagues l'inondaient à tribord, et assaillaient le pont supérieur à l'arrière. Le canot lui était à bâbord. Parfois il faisait un plongeon de 4 mètres dans le fond d'une cuvette. L'instant d'après, il était presque au niveau de la rambarde. Les hommes, qui étaient dans la chaloupe, fermaient les yeux hermétiquement, et détournaient la tête, quand le pinceau des projecteurs les atteignait.

Au moment où Nicolson les suivait des yeux, le caporal lâcha la rambarde et sauta dans la chaloupe, où il fut saisi par Docherty et Ames, et disparut comme une pierre qui tombe à l'eau. Déjà Mac Kinnon avait soulevé l'une des infirmières par dessus la rambarde, et attendait la nouvelle remontée du canot. Nicolson s'approcha, ralluma sa lampe électrique et se pencha par-dessus bord.

Le canot était dans le creux de la lame, et, en dépit de tous les efforts de l'équipage pour l'en écarter, venait frapper des coups désordonnés la coque du *Kerry Dancer*, sous l'effet des vagues opposées. Le bordage supérieur était enfoncé et brisé, mais le plat-bord, en bois dur d'orme d'Amérique, tenait bon. À l'avant et à l'arrière, Farnholme et le prêtre mahométan s'accrochaient désespérément aux cordages qui les retenaient le long du *Kerry Dancer*, faisant de leur mieux pour maintenir le canot en position, et pour adoucir le choc des vagues, ou les heurts contre le caboteur. Pour autant que Nicolson pouvait en juger dans la confusion et l'obscurité, leurs efforts étaient d'une efficacité surprenante.

— Commandant !

Vannier surgit à côté de lui, désignant du bras un point dans les ténèbres.

— Nous sommes presque sur les récifs ! dit-il, d'une voix étranglée.

Nicolson se redressa, et suivit du regard la direction du bras tendu. Des éclairs en nappe illuminaient encore l'horizon, mais on apercevait même quand ils s'éteignaient, la longue traînée irrégulière d'écume blanche, qui se gonflait et retombait, rejetait sa crête mousseuse, et mourait, tandis que les lourdes vagues s'abattaient sur les rochers avancés de la côte.

Nicolson estimait à 200 mètres, 250 au plus, la distance qui les séparait des brisants. Le *Kerry Dancer* avait dérivé vers le sud deux fois plus vite qu'il ne l'avait prévu. Pendant quelques instants, le second resta immobile. Rapide comme l'éclair, son esprit supputait les chances qui lui restaient ; puis il chancela et faillit tomber tandis que le *Kerry Dancer* raclait un récif sous-marin, avec un bruit rauque et perçant de métal qui se déchire, et que les ponts s'inclinaient de plus en plus à bâbord. Nicolson aperçut Mac Kinnon, qui les pieds bien plantés, maintenait étroitement de son bras serré l'infirmière, qu'il avait fait passer par-dessus la rambarde. Ses lèvres s'écartaient sous l'effort, découvrant ses dents blanches, et il fermait hermétiquement ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites quand il se trouvait en face de la lumière éclatante des projecteurs.

Nicolson était certain que Mac Kinnon avait la même pensée que lui.

— Vannier ! dit-il d'un ton pressant. Prenez le fanal. Signalez au capitaine de rester à bonne distance. Il y a des hauts-fonds et des rochers. Nous sommes échoués sur un écueil.

« Ferris ! Prenez la place du maître d'équipage ; embarquez-les n'importe comment. Nous sommes fixés par l'avant, et si le *Kerry Dancer* pivote sur lui-même et plonge la tête la première dans les flots, nous ne sauverons personne.

« Vous, Mac Kinnon, venez avec moi ! »

Cinq secondes plus tard, il était de retour au gaillard d'arrière, et d'un geste brusque il braqua sa lampe sur les couchettes métalliques. Il restait huit hommes en tout, les cinq blessés en état de marcher, Miss Drachmann, et les deux soldats très sérieusement atteints. Ceux-ci étaient étendus de tout leur long sur la couchette du bas. L'un d'eux respirait à grand bruit par sa bouche entrouverte. Parfois, dans son lourd sommeil, il gémissait, agité de mouvements convulsifs. L'autre, immobile sur son grabat, respirait à peine. Son visage était d'une pâleur d'ivoire. Seuls ses yeux, où passait de temps en temps l'expression d'une grande douleur, prouvaient qu'il vivait encore.

— Vous, les cinq ! Nicolson indiquait les soldats, sortez aussi vite

que possible, Bon Dieu ! Vous n'avez pas l'air de vous en faire, hein !

Il tendit la main, arracha un sac des mains d'un soldat qui essayait de passer ses bras dans les courroies, et le lança dans un coin.

— Vous pouvez dire que vous êtes un petit veinard de vous en tirer ! Fichez-moi la paix avec vos sacrés bagages ! Allez ! Filez ! Et en vitesse !

Quatre soldats, poussés par Mac Kinnon sortirent en trébuchant. Le cinquième, un garçon d'une vingtaine d'années, au visage exsangue, n'avait pas fait un mouvement pour se lever. Les yeux élargis, les lèvres agitées d'un tremblement perpétuel, il serrait ses mains contre sa poitrine. Nicolson se pencha sur lui, et l'interrogea doucement :

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?

— C'est mon copain, fit l'homme, sans regarder Nicolson, et en désignant une forme étendue sur l'une des couchettes derrière lui. C'est mon meilleur ami ! Je veux rester avec lui.

— Seigneur ! murmura Nicolson. Faire preuve d'héroïsme en un moment pareil !

Il éleva la voix et tourna la tête vers la porte :

— Filez au plus vite !

Le soldat poussa un juron étouffé, mais il se leva lorsqu'un grondement sourd se répercuta au travers du navire, le faisant vibrer tout entier. Le bruit s'accompagna d'une violente embardée, assez violente pour vous soulever le cœur, et qui se fit sentir jusqu'à bâbord.

— Je crois, capitaine, que la cloison étanche de la chambre des machines à l'arrière a été emportée, dit tranquillement Mac Kinnon, de son doux accent de montagnard écossais. Pour un peu on eût pu croire qu'il engageait une conversation amicale.

— Et le bateau fait eau à l'arrière, ajouta Nicolson.

Mais il ne perdit pas de temps en paroles. Se penchant sur le soldat, il saisit sa chemise de la main gauche, le força sauvagement à se mettre debout, mais la surprise paralysa ses mouvements quand l'infirmière se jeta en avant, et lui prit le bras droit dans ses deux mains. Elle était grande, plus grande qu'il n'aurait cru. Ses cheveux lui balayèrent les yeux, et il sentit une légère odeur de bois de santal. Ce qui retint le plus son attention, cependant, ce furent ses yeux, ou plutôt son œil, car le faisceau de la lampe de Mac Kinnon n'éclairait que la partie droite du visage de la jeune fille. Cet œil était d'une couleur, d'une intensité, qui choqua presque Nicolson. Jamais il n'avait vu un œil pareil sinon dans son propre miroir.

Il était clair, d'un bleu arctique. En ce moment, ce mot arctique lui convenait à merveille, car il exprimait une froideur glaciale et hostile.

— Attendez ! Ne le frappez pas. On peut employer d'autres moyens.

La voix n'avait pas changé : elle restait douce, bien modulée mais l'intonation respectueuse un instant plus tôt, passait à présent au mépris :

— Vous ne comprenez pas ; il est malade !

Et, tournant le dos à Nicolson, elle effleura légèrement de la main l'épaule du jeune homme :

— Venez, Alex. Il le faut, vous le voyez bien. Je m'occuperai de votre ami. Vous savez que je le ferai. Je vous en prie, venez, Alex.

Hésitant, il jeta un regard sur l'homme couché derrière lui. La jeune fille lui prit la main, et le persuada doucement de se lever. Il marmotta quelques paroles indistinctes, hésita encore ; mais enfin, il passa en chancelant devant Nicolson et sortit sur le pont.

— Je vous félicite ! dit Nicolson, en faisant un signe de tête du côté de la porte.

— À votre tour, Miss Drachmann !

— Non. Vous avez entendu la promesse que je lui ai faite. Et d'ailleurs, vous m'aviez demandé, il y a quelques instants, de rester la dernière.

Nicolson s'écria avec impatience :

— Il y a quelques instants mais pas maintenant. Nous n'avons plus de temps à gaspiller avec ces gens. Allez sur le pont, et vous comprendrez.

Elle demeura incertaine pendant quelques secondes, puis baissa la tête sans rien dire, et se retourna dans l'ombre, la main tendue vers une couchette derrière elle.

Nicolson reprit durement :

— Dépêchez-vous ! Peu important vos précieuses petites affaires ! Vous avez entendu ce que j'ai dit à ce soldat ?

Miss Drachmann répondit froidement :

— Ce ne sont pas mes petites affaires ! Et elle enveloppa plus soigneusement encore l'enfant endormi dans ses bras.

— C'est un bien très précieux pour quelqu'un d'autre, soyez-en sûr !

Nicolson considéra l'enfant, puis il hocha la tête :

— Vous pouvez me traiter de tous les noms, Miss Drachmann ; je

l'avais tout simplement oublié. Donnez aussi à mon attitude le nom qu'il vous plaira : négligence criminelle, par exemple ?

— Nos vies sont entre vos mains. Elle ne parlait plus avec animosité : Vous ne pouvez penser à tout.

Et elle le devança sur le pont fortement incliné, se retenant d'une main aux couchettes. Une fois de plus, le délicat parfum de bois de santal frappa Nicolson : un parfum faible, fugitif, comme un souvenir éphémère, et qui subsistait à peine perceptible dans l'atmosphère étouffante et humide du gaillard d'arrière.

Près de la porte, l'infirmière glissa et manqua tomber. Mac Kinnon tendit la main pour la soutenir ; elle la prit sans aucune hésitation, et ils sortirent ensemble. Une minute plus tard, les deux blessés graves avaient été transportés sur le pont. Nicolson s'était chargé de l'un ; Mac Kinnon de l'autre. Le *Kerry Dancer*, son arrière presque entièrement immergé, restait fixé à l'avant. À chaque vague, qui venait le pilonner à tribord, il était secoué de saccades, qui le faisaient tourner, le nez pointant inexorablement vers la mer.

Nicolson jugeait que dans une minute, au plus, rien ne protégerait plus la chaloupe, dont la proue ferait face aux vagues déferlantes, plus courtes et plus verticales, à mesure qu'elles se succédaient sur les hauts-fonds. Déjà le canot, tantôt plongeant, tantôt secoué par un mauvais roulis, tournoyait sur lui-même dans les flots qui l'assaillaient de tous côtés, et embarquait des tonnes d'eau par-dessus le plat-bord. Plus une minute à perdre, Nicolson en était sûr.

Il sauta par-dessus la rambarde, et attendit que le maître d'équipage lui passât le premier des blessés. Encore quelques secondes, rien que des secondes, et tout embarquement deviendrait impossible ; le canot serait forcé de jeter des gens par-dessus bord pour ne pas sombrer. Des secondes ! et le diable voulait qu'on sauvât des malades, peut-être des mourants dans une obscurité presque totale !

À présent, le *Kerry Dancer* avait viré de bord au point que sa superstructure cachait presque entièrement la lumière des projecteurs du *Viroma*.

Nicolson s'était appuyé à l'intérieur contre le pont en pente. Il prit le premier blessé des bras de Mac Kinnon et attendit que le maître d'équipage se fût agrippé à sa ceinture. Il fit demi-tour et se pencha aussi loin qu'il put lorsque le canot surgit des ténèbres dans l'étroit rayon lumineux de la lampe de Vannier. Docherty et Ames, solidement retenus par deux soldats assis sur les bancs de côté, arrivaient presque au niveau de Nicolson. L'arrière du *Kerry Dancer* plongeant dans l'eau, le canot se trouvait comparativement plus haut que le navire.

Les deux hommes saisirent, du premier coup, le blessé et le descendirent sur le banc, au moment même où le canot disparaissait au creux d'une nouvelle lame, dans un éclaboussement de gouttelettes et d'écume phosphorescentes.

Six ou sept secondes plus tard, l'autre blessé avait rejoint son compagnon au fond du canot. On n'avait pu éviter d'y aller rudement et de faire souffrir mille morts aux malheureux, mais ni l'un ni l'autre n'avait poussé le moindre gémissement.

Nicolson appela Miss Drachmann, mais elle fit passer d'abord deux blessés pouvant marcher. Ils sautèrent ensemble et arrivèrent sains et saufs dans le canot.

Il restait un soldat.

« Même en se hâtant au maximum, la réussite de l'opération tient à un fil ! » songeait Nicolson.

Le *Kerry Damer* s'enfonçait de plus en plus, mais le dernier soldat ne venait pas. L'obscurité empêchait Nicolson de le voir, il entendait seulement sa voix au timbre aigu, qui exprimait la peur. L'autre était à peine à quinze pas du second, qui percevait aussi les paroles, douces et persuasives, de l'infirmière. Ces instances pressantes semblaient n'avoir aucun succès.

— Que diantre faites-vous donc ? tonna Nicolson.

Il y eut un murmure confus, puis la jeune fille cria :

— Une minute, je vous en prie...

Nicolson se retourna. Ses regards explorèrent l'avant, à bâbord du *Kerry Dancer*. Puis, par un geste de défense instinctif, il avança un bras, lorsque le projecteur du *Viroma* éclaira la superstructure du *Kerry Dancer*, qui oscillait lentement, et que son éclat vint frapper ses yeux inaccoutumés à la lumière.

Le *Kerry Dancer* avait entièrement viré de bord à présent. Il s'enfonçait droit dans les flots et le canot n'était plus protégé par rien. Nicolson vit la première vague, veinée d'écume, pareille à une muraille en marche, s'abattre doucement, silencieusement, sur le flanc du navire qui penchait, penchait, tandis que la vague suivante la serrait de près. Impossible d'évaluer la hauteur de ces vagues. Les projecteurs, qui aplanissaient la surface des flots, éclairaient vivement les crêtes blanches, mais laissaient les creux dans d'insondables ténèbres. Ces vagues, cependant, n'étaient que trop hautes et trop abruptes. Il suffirait d'une douzaine d'entre elles pour remplir le canot et le faire chavirer.

De toute façon, elles noieraient la prise d'air du moteur et le

résultat serait tout aussi néfaste.

Nicolson pivota sur lui-même et sauta par-dessus la rambarde. Il enjoignit à Vannier et à Perris d'entrer dans le canot, et cria à Mac Kinnon de larguer à l'arrière. Puis, moitié courant, moitié trébuchant sur le pont glissant et donnant de la bande, où la jeune fille et le soldat se trouvaient, entre la porte du gaillard d'avant et l'échelle menant à la dunette, il ne perdit pas de temps en vaines cérémonies. Il prit la jeune fille par les épaules, la fit virevolter sans façon et la poussa assez rudement vers la rambarde.

Il revint ensuite sur ses pas pour attraper le soldat et se mit en devoir de le traîner à travers le pont. Le garçon résista, et, comme Nicolson cherchait une meilleure prise, il frappa sauvagement le second entre les deux yeux. Nicolson chancela, et faillit tomber sur le pont mouillé et en pente, mais il se remit d'aplomb et bondit comme un chat vers le soldat. Mais, aussitôt, il poussait un juron étouffé : quelqu'un, derrière lui, avait saisi son bras déjà lancé en avant et le retenait avec force.

Avant qu'il n'ait pu se libérer, le soldat s'était retourné, et, à toute allure, escaladait l'escalier de la dunette. Ses semelles griffaient avec une sorte de fureur les marches métalliques.

— Quelle sottise ! dit tranquillement le second. Quelle petite sottise, ridicule !

D'un geste brutal, il dégagea son bras et il allait parler encore, quand il vit le maître d'équipage lui faire des signes frénétiques. La silhouette de Mac Kinnon se détachait nettement à la lumière du projecteur à l'extérieur de la rambarde. Nicolson n'attendit pas davantage. Il obligea l'infirmière à faire volte-face, la bouscula le long du pont et la souleva pardessus la rambarde. Mac Kinnon lui prit le bras. Il chercha du regard le canot, aux trois quarts enfouis dans le linceul d'un creux de lame, et attendit une possibilité de sauter.

L'espace d'une seconde, il tourna la tête. Son visage exprimait la colère et l'exaspération. Sans aucun doute, il avait vu ce qui s'était passé :

— Avez-vous besoin de moi, capitaine ?

— Non ! Nicolson secoua la tête avec décision.

— Ce qui importe, c'est le canot !

Il fixait du regard le canot, qui émergeait paresseusement hors d'une énorme vague, dont la crête s'écroulait en cascade sur son avant :

— Grand Dieu ! Mac Kinnon ! il est plein d'eau presque jusqu'au

bord. Il faut l'éloigner d'ici à toute vitesse. Je vais larguer devant.

— Bien ! capitaine.

Mac Kinnon hocha la tête comme si la chose allait de soi. Puis, évaluant le temps dont il disposait avec une parfaite précision, il sauta droit vers le banc du mât, en entraînant la jeune fille. Des mains empressées les reçurent tous deux et les soutinrent quand le canot plongea à nouveau.

Une seconde plus tard, l'amarre de l'avant se déroulait jusque dans le canot. Nicolson la suivit des yeux, penché au-dessus de la rambarde.

— Tout va bien, Mac Kinnon ?

— Ne vous en faites pas, capitaine ! Je vais me mettre en panne à l'arrière.

Nicolson s'en alla sans attendre de voir comment les choses se passeraient. Elles étaient plus faibles que jamais, les chances de salut d'une embarcation pleine d'eau, lancée dans le vent, au moment même où elle appareillait par forte mer, mais si Mac Kinnon disait que tout était en règle, c'est que tout était en règle, et s'il disait qu'il s'arrêterait sous l'arrière, il attendrait là-bas.

Nicolson partageait la confiance implicite du capitaine Findhorn en l'initiative, le sentiment de responsabilité et les qualités de marin absolument remarquables de Mac Kinnon. Il remonta l'échelle de l'avant, et, la main posée sur la rambarde, il examina les alentours.

Devant lui se dressait la superstructure du navire, et, un peu plus loin, de chaque côté, il voyait l'ombre longue et étroite du réservoir, tache obscure, plus devinée qu'aperçue sous la blanche clarté du projecteur.

Pourtant, la lumière, il s'en rendit brusquement compte, n'avait plus du tout son intensité primitive. L'espace d'une seconde, Nicolson supposa que le *Viroma* devait être au large, et s'était éloigné des hauts-fonds. Puis il comprit, d'après la position inchangée de l'avant et de l'arrière, et l'aspect de la vague silhouette, que le vaisseau n'avait pas bougé d'un pouce. Il était à la même place ; les projecteurs étaient les mêmes, mais leur lumière semblait avoir diminué de force, comme absorbée-par les ténèbres de la mer. Et il y avait autre chose encore : la mer était noire, d'une noirceur que n'atténuait plus le moindre point blanc, même pas la crête d'écume d'une vague. Nicolson sursauta tout à coup : le mazout ! c'était le mazout ! Il n'en pouvait douter. Entre les deux bateaux, la mer était couverte d'une épaisse couche de mazout. Au cours des dernières minutes, on avait dû vider le *Viroma*, de milliers de litres d'huile lourde.

C'en était assez pour affaiblir l'effet de la tempête la plus violente.

Le capitaine Findhorn avait vu danser le *Kerry Dancer*, l'avant pointant vers les flots, et avait très vite compris le péril que courait la chaloupe : elle allait être submergée par les vagues.

Nicolson sourit en lui-même, et revint sur ses pas. Admettant que la nappe d'huile assurât la sécurité du canot, le second n'était nullement enchanté à la perspective d'avoir les yeux brûlés, les oreilles, le nez et la bouche pleins de fumée quand il sauterait par-dessus bord dans quelques secondes, en compagnie du jeune soldat Alex.

Il traversa sans peine la dunette vers l'arrière. Il y trouva le soldat collé contre la lisse, dans une attitude figée, singulièrement peu naturelle, le dos appuyé et les mains cramponnées au bastingage.

Nicolson s'approcha de lui, et vit ses yeux élargis, son corps frémissant sous l'effet d'une tension trop forte. Sauter dans l'eau avec ce garçon, se dit Nicolson, c'est une invitation au suicide, soit par noyade, soit par strangulation. La terreur d'un individu le rend capable de tout.

Le second soupira, se pencha par-dessus la rambarde, et alluma sa lampe. Mac Kinnon se trouvait exactement où il avait annoncé qu'il serait arrêté, à l'abri de l'arrière, et à 5 mètres à peine de distance.

On entendit le déclic de la lampe, et Nicolson quitta la rambarde tranquillement et sans hâte. Il se retrouva en face du jeune soldat. Celui-ci n'avait pas bougé ; il respirait à petits coups haletants. Nicolson prit sa lampe de la main gauche, la braqua sur Alex, l'alluma. Il vit, comme dans un éclair, un visage exsangue et tourmenté, des lèvres pâles écartées découvrant les dents, des yeux fixes, qui se fermèrent hermétiquement au choc de la lumière. L'officier lui asséna aussitôt un coup droit et violent à la mâchoire et reçut dans ses bras le jeune homme avant même qu'il n'eût commencé de tomber. Il le souleva par-dessus la rambarde, puis l'enjamba lui-même. Il resta suspendu un instant, vivement éclairé par une lampe qui venait de s'allumer dans le canot.

Mac Kinnon avait prudemment attendu, ayant entendu le coup de poing retentissant de Nicolson.

Celui-ci, enlaçant d'un bras la taille du soldat, sauta. Les deux hommes tombèrent à l'eau, à 5 mètres du canot. Ils disparurent presque en silence sous les flots huileux.

Dès qu'ils remontèrent à la surface, on les saisit, et on les hâla dans la chaloupe. Nicolson toussait, jurait, essayait de débarrasser ses yeux, son nez et ses oreilles de la crasse qui les recouvrait. Le jeune soldat resta sans mouvements sur le banc à tribord. Vannier et Miss

Drachmann s'empressaient autour de lui, armés de morceaux de toile arrachés à la chemise de Vannier.

Le trajet jusqu'au *Viroma* n'offrait pas de danger. Il fut bref, mais pénible, tous les passagers ayant le mal de mer. Ils étaient d'une faiblesse telle qu'on dut les aider à sortir de l'embarcation quand elle se rangea contre le *Viroma*.

Quinze minutes après le saut qu'il avait fait avec le jeune soldat dans ses bras, Nicolson avait remis le canot, sain et sauf, dans son bossoir. Le dernier des écrous était fixé.

Le second jeta encore un regard du côté du *Kerry Dancer*. Mais il n'y avait plus aucune trace du caboteur. Il avait disparu comme s'il n'eût jamais existé. Rempli d'eau à pleins bords, il s'était détaché du récif pour couler à pic.

Pendant quelques secondes, Nicolson ne put quitter du regard les flots ténébreux. Puis il se retourna lentement vers l'échelle et grimpa jusqu'au pont.

CHAPITRE V

Une demi-heure plus tard, le *Viroma* roulait régulièrement, avançant vers le sud-ouest de toute la puissance de ses machines. La tache, longue et basse, des récifs de Metsana s'éloignait à tribord et disparaissait dans la nuit. Chose étrange, la reprise offensive du typhon tardait ; l'ouragan n'avait pas repris, pour la seule raison, sans doute, que le navire suivait le sillage même de la tempête. Mais il allait bien falloir en sortir et percer ce rempart naturel.

Près de la fenêtre grillagée de la passerelle, Nicolson douché, frictionné et à peu près débarrassé de son huile, s'entretenait avec le premier lieutenant, quand le capitaine Findhorn vint les rejoindre, et frappa légèrement sur l'épaule de l'officier.

— Je voudrais vous dire un mot dans ma cabine, Nicolson. Vous vous débrouillerez bien tout seul, Barrett ?

— Bien sûr, commandant. Je vous appellerai s'il survenait quelque incident.

La réponse de Barrett, mi-question, mi-affirmation, était bien de lui. Il était de quelques années l'aîné de Nicolson. Flegmatique et digne de confiance, il ne désirait en aucune façon assumer une responsabilité. C'est pourquoi il n'était encore que premier lieutenant.

— D'accord ! Appelez-moi !

Findhorn traversa la chambre des cartes, d'où l'on passait à sa cabine de jour. Celle-ci se trouvait sur le même pont que la passerelle. Il ferma la porte, et veilla à ce que les écouteillons du blackout fussent bien clos. Il alluma l'électricité et fit signe à Nicolson de s'asseoir. Puis il se baissa pour ouvrir un placard, et reparut apportant deux verres et une bouteille de whisky. Il décacheta la bouteille, versa trois doigts de liquide dans les verres, et tendit l'un d'eux à Nicolson :

— Prenez de l'eau à votre convenance, Johnny ! Dieu seul sait combien vous avez mérité ce petit réconfort, et, en plus, quelques heures de sommeil. Allez-vous coucher dès que vous sortirez d'ici.

— Vraiment, murmura Nicolson. J'irai dormir alors que vous n'avez pas quitté le pont de toute la nuit dernière !

— C'est bon ! C'est bon ! Findhorn leva la main comme pour se défendre.

— Nous discuterons de cela plus tard.

Il but une gorgée de whisky, et regarda Nicolson d'un air pensif, par-dessus le bord de son verre.

— Eh bien ! Johnny, qu'en pensez-vous ?

— Du *Kerry Dancer* ?

Findhorn inclina la tête. L'autre répondit tranquillement :

— C'est un négrier. Vous rappelez-vous ce vapeur arabe, que la Marine royale a arrêté au large de Ras-ab-Hadd, l'an dernier ?

— Oui, je me le rappelle.

— Le *Kerry Dancer* lui ressemble à s'y méprendre : des portes de fer partout, sur le pont principal, sur le pont supérieur. La plupart d'entre elles ne pouvaient s'ouvrir que d'un seul côté. Des écoutillons de 20 centimètres, quand il y avait des écoutillons. Des pitons à chaque couchette. Sans doute avait-il les îles pour base d'opérations, et ne manquait-il pas de travail dans les parages d'Amoy et de Macao.

— Ce vingtième siècle, murmura Findhorn, qui fait le commerce d'êtres humains !

— En somme, on respectait leurs vies. Attendez un peu que ces gens deviennent aussi civilisés que nous et fassent leurs affaires à la grosse, avec les gaz, les camps de concentration, les bombardements de villes ouvertes, et tout le reste. Donnez-leur du temps. Jusqu'à présent, ils travaillent en amateurs.

— Vous êtes cynique, jeune homme ! opina Findhorn, en hochant la tête d'un air de reproche. Quoi qu'il en soit, ce que vous dites du *Kerry Dancer* confirme le récit du général Farnholme.

— Vous avez donc parlé à Son Excellence ? fit Nicolson d'un ton railleur. Demain à l'aube, Elle me fera passer en conseil de guerre !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai pas conquis ses faveurs, et il ne s'est pas fait prier pour me le dire.

— Faut croire qu'il a changé d'avis, dit Findhorn, en remplissant les verres une nouvelle fois. « Il est très capable ce jeune homme, très capable, mais, oh ! oh ! un peu impétueux. » Voilà à peu près ses paroles.

Nicolson approuva d'un signe de tête :

— Je le vois fort bien gavé jusqu'aux oreilles, cuisant dans son jus, et ronflant tout son saoul, la tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil, au Bengale Club. Mais, c'est un drôle d'oiseau. Il a fait du bon

travail avec une corde dans le canot. Croyez-vous qu'il soit vraiment timbré ?

— Il ne l'est guère. Findhorn réfléchit pendant quelques secondes.

— Peut-être l'est-il un peu, mais très peu. Sans aucun doute, c'est un officier en retraite. Peut-être exagère-t-il un peu son grade, depuis qu'on lui a fendu l'oreille.

— Mais que diable peut bien faire un type de ce genre à bord du *Kerry Dancer*, s'écria Nicolson.

— Toutes sortes de gens s'arrangent aujourd'hui à vivre avec les compagnons les plus singuliers, répondit Findhorn mais vous vous trompez en ce qui concerne ce Club du Bengale, Johnny. Farnholme ne venait pas de Singapour. Il fait des affaires à Bornéo. Il n'a pas été très explicite au sujet de ces affaires. Il a rejoint le *Kerry Dancer* à Banjermasin, en même temps que quelques autres Européens qui trouvaient que les Japs rendaient leur situation un peu trop intenable. Le *Kerry Dancer* allait en principe à Bali, et tous ces passagers occasionnels espéraient rencontrer un autre bateau pour les emmener à Darwin. Mais, selon toute apparence, Siran, c'est le nom du capitaine, un scélérat fini, s'il faut en croire le vieux Farnholme, reçut par radio, de son patron de Macassar, l'ordre de se rendre à Kota Bharu. Farnholme usa de moyens de persuasion suffisants pour l'obliger à se rendre à Singapour. Pourquoi Siran se laissa-t-il gagner ? Dieu le sait, car les Japs étaient aux portes de la ville. Mais il y a toujours moyen d'exploiter les situations pour des hommes sans scrupules. Peut-être Siran et ses gens espéraient-ils faire une fortune rapide en faisant payer cher les transports hors de Singapour.

« Or, il arriva ce à quoi ils ne s'attendaient guère. Ce fut l'armée qui réquisitionna le *Kerry Dancer*.

— C'est vrai, ce fut l'armée ! murmura Nicolson. Je me demande ce qui est arrivé à ces soldats. Mac Kinnon dit qu'ils étaient au plus deux douzaines, qui montèrent à bord pour s'assurer que le *Kerry Dancer* se rendait droit à Darwin, sans leur jouer de tours pendables.

— C'est bien curieux, reprit Findhorn, les lèvres serrées. Farnholme m'a raconté qu'ils étaient installés au gaillard d'avant, qui était peut-être fermé par une de ces intelligentes petites portes, qu'on ne peut ouvrir que d'un côté. L'avez-vous constaté.

Nicolson secoua la tête :

— Non, tout l'avant était pratiquement sous eau, au moment où nous sommes montés à bord, mais je n'en serais pas surpris. La porte avait pu aussi être bloquée par l'éclatement des bombes.

Nicolson avala une nouvelle gorgée de whisky, et faisant une moue de dégoût, non pas à cause du whisky, mais par l'effet de ses pensées :

— Quelle agréable alternative : la noyade ou la crémation ! J'aurais bien envie de rencontrer un jour ce capitaine Siran, et je pense que je ne suis pas le seul. Comment vont nos autres passagers ? Ont-ils quelque chose à ajouter à ce que vous savez déjà ?

Findhorn secoua la tête :

— Ils sont trop malades, trop fatigués, trop ébranlé ? pour parler, ou bien ils ne savent rien.

— Je pense qu'on les a lavés et mis au lit pour la nuit ?

— Plus ou moins. Je les ai installés un peu partout : les soldats ensemble à l'arrière. Les deux malades graves à l'infirmerie, les huit autres au fumoir et dans les deux cabines à bâbord. Farnholme et le prêtre musulman partagent le bureau des ingénieurs-mécaniciens.

Nicolson eut un sourire sarcastique :

— Le spectacle doit valoir la peine : la souveraineté britannique respirant le même air que cet obscur païen.

— Vous vous trompez, grogna Findhorn. Ils sont assis l'un en face de l'autre devant une table qui supporte des verres et une bouteille de whisky presque pleine. Ils s'entendent admirablement bien.

— La dernière fois que je l'ai vu, sa bouteille était à moitié pleine, fit Nicolson songeur. Sans doute l'avait-il vidée sans même remonter sur le pont. Il trimballe partout un énorme sac gladstone, et je vous garantis que ce sac ne contient que des bouteilles de whisky. Et les autres ?

— Lesquels ? Ah ! oui ! La vieille petite dame est dans la cabine de Walters. Il a porté un matelas pour lui-même dans la pièce de la radio. Quant à l'infirmière principale, celle qui semble diriger le service...

— Miss Drachmann ?

— Oui, en effet, elle occupe la cabine des apprentis avec le bébé, et le cinquième ingénieur-mécanicien partage la cabine de Barrett et du quatrième ingénieur. Deux des infirmières ont trouvé place dans la cabine de Vannier, et les autres dans celle du cinquième ingénieur.

— Alors, tout est en règle !

Nicolson soupira. Il alluma une cigarette et suivit du regard la fumée bleue qui s'élevait paresseusement vers le plafond.

— J'espère qu'ils ne seront pas tombés de Charybde en Scylla. Allons-nous essayer une fois encore de passer par le détroit de Çarimata, commandant ?

— Pourquoi pas ? Où donc pourrions-nous...

Findhorn s'interrompit en voyant Nicolson s'emparer du récepteur du téléphone, et le porter à son oreille.

— Oui ! La cabine du capitaine... Ah ! c'est vous, Willy ? Oui, il est là, raccrochez une minute.

Nicolson se leva d'un mouvement rapide, laissant son siège vide à côté du capitaine.

— C'est le deuxième ingénieur-mécanicien, commandant !

Findhorn parla l'espace d'une demi-minute, ou plutôt il poussa quelques grognements monosyllabiques.

« Que veut donc Willoughby ? » songeait Nicolson. Sa voix avait une inflexion presque ennuyée, mais qui donc avait vu Willoughby se passionner pour qui que ce soit. À son avis, rien ne valait jamais la peine que l'on s'excitât. C'était un vieil original, un peu rêveur, le plus vieux de tout l'équipage. Son adoration pour la littérature ne pouvait se comparer qu'au mépris qu'il éprouvait pour les machines, et pour lui-même, qui, grâce aux machines, gagnait sa vie. C'était bien le plus honnête homme du monde, et le moins égoïste. Nicolson n'avait pas encore rencontré son pareil.

Willoughby n'avait d'ailleurs aucun orgueil. Sans doute, ignorait-il ses propres qualités. Il était de ces gens qui, ne possédant pas grand-chose, ne désirent rien du tout. Il n'avait guère de points communs avec Nicolson, ou, du moins, ces points étaient-ils superficiels.

Mais, était-ce l'attrait des contrastes ? Nicolson éprouvait une vive sympathie et une grande admiration pour le vieil ingénieur, et Willoughby, le célibataire, qui ne disposait que d'une pièce servant à la fois de salon et de chambre à coucher, au Club de la Société à Singapour, avait passé bien des soirées dans la maison de Nicolson. Celui-ci se souvenait que Caroline appréciait énormément le vieux Willy, et mettait d'ordinaire son point d'honneur à faire préparer pour lui les meilleurs repas et les boissons les plus fraîches.

Nicolson contemplait distraitement son verre ; un amer souvenir faisait trembler ses lèvres.

Tout à coup, il s'aperçut que le capitaine Findhorn était debout et le regardait d'un air un peu singulier.

— Qu'avez-vous, Johnny ? Vous n'êtes pas bien ?

Nicolson sourit :

— J'ai laissé vagabonder mes pensées, commandant ! dit-il, et il ajouta en désignant d'un geste la bouteille de whisky.

— Voilà qui vous aide efficacement quand on se promène trop dans ses souvenirs.

— Eh bien ! Acceptez ce secours, et faites un nouveau tour d'horizon mental.

Findhorn prit sa casquette, et se dirigea vers la porte :

— Voulez-vous m'attendre ici. Il faut que je descende pour un moment.

Deux minutes plus tard, le capitaine rappelait Nicolson au téléphone et lui demandait de venir à la salle à manger. Sans lui dire pourquoi. En descendant, Nicolson rencontra Vannier, qui sortait de la cabine de l'opérateur de T.S.F. Il avait l'air malheureux, mécontent. Nicolson le regarda, les sourcils relevés en signe d'interrogation. Les yeux de Vannier fixaient la porte, qu'il referma d'un air d'anxiété et d'indignation mêlées.

— Cette vieille toupie est en larmes, capitaine, dit-il à voix basse.

— Cette quoi ?

— Miss Plenderleith. Elle est dans la cabine de Walters. J'allais m'endormir quand elle s'est mise à taper sur la cloison qui nous sépare, et quand j'ai feint de ne rien remarquer, elle est sortie dans le couloir et m'a appelé.

Vannier s'arrêta, puis reprit d'un ton convaincu : « Elle a une voix retentissante, capitaine. »

— Mais que voulait-elle ?

— Elle voulait voir le capitaine : « Jeune homme, il faut que je voie le capitaine à l'instant même ! Dites-lui de venir. » Puis elle m'a littéralement poussé hors de chez moi. Que dois-je faire ?

— Évidemment, ce qu'elle vous demande.

Nicolson grimaça un sourire.

— Mais je vous accompagne. Le capitaine est en bas. J'ai envie d'être présent à votre entretien.

Ils descendirent ensemble à la salle à manger. C'était une vaste pièce, meublée de deux tables, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, et de sièges pour vingt convives. Mais elle était presque vide. Les trois personnes qui s'y trouvaient étaient debout. Le capitaine et le deuxième ingénieur-mécanicien, tournés côte à côte vers l'avant, cédaient au rythme du roulis.

Findhorn souriait, impeccable dans son uniforme, comme toujours. Willoughby souriait aussi, mais là s'arrêtait la ressemblance entre les deux hommes.

Grand, courbé, le visage bruni, couvert de rides ; ses épais cheveux gris mal peignés, Willoughby était le cauchemar des tailleurs. Il portait une chemise blanche, ou qui avait été blanche à l'origine, non repassée, sans boutons, effrangée au col et aux demi-manches ; un pantalon de toile kaki, fripé comme des pattes d'éléphant, et bien trop court pour lui ; des chaussettes à carreaux, et des souliers de toile dépourvus de leurs lacets. Il ne s'était pas rasé ce jour-là, ni de toute la semaine probablement.

Moitié debout, moitié appuyée contre la desserte, une jeune fille les regardait, tandis qu'elle s'agrippait des deux mains au rebord du meuble pour se maintenir en équilibre. Nicolson et Vannier ne l'aperçurent que de profil, en entrant, cependant ils pouvaient voir qu'elle souriait aussi. Le coin de sa bouche se relevait, creusant une fossette dans sa joue olivâtre. Elle avait le nez droit, délicatement ciselé ; le front large et lisse. Ses longs cheveux soyeux formaient un lourd chignon sur sa nuque : des cheveux de ce noir intense, aux reflets bleus sous les rayons ardents du soleil, et qui brillent comme les ailes d'un corbeau.

Les cheveux, le teint, les hautes pommettes faisaient de cette jeune fille un type caractéristique de beauté eurasiennne, mais en la regardant plus longuement – (et quel homme n'eût pas regardé longuement Miss Drachmann ?) – on s'apercevait qu'elle n'avait rien de caractéristique, ni d'eurasien. Son visage n'était pas assez large, ses traits étaient trop fins. Ses yeux, d'un bleu invraisemblable trahissaient une origine nordique. Ils étaient tels que Nicolson les avait vus pour la première fois à la lueur de sa lampe de poche, à bord du *Kerry Dancer*, d'un bleu surprenant, extrêmement clair. Ils attiraient le regard, faisant même oublier la beauté du reste du visage. Autour, et au-dessus de ces yeux, apparaissaient les cernes de la fatigue.

Nicolson remarqua qu'elle avait ôté son chapeau et sa veste à ceinture ; elle ne portait plus que sa jupe kaki tachée, et une chemisette blanche, propre, bien trop grande pour elle, dont les manches étaient relevées très haut sur ses bras minces. Nicolson aurait parié que c'était une chemise de Vannier.

Le second lieutenant était resté assis à côté d'elle dans le canot, et lui avait parlé à voix basse, semblant fort soucieux de son bien-être. Nicolson sourit à part soi, et se rappela les jours où il était lui aussi un jeune Raleigh, au cœur sensible, toujours prêt à servir de chevalier servant à une femme dans la détresse. Mais il ne put se souvenir exactement d'aucun de ces jours. Sans doute y en avait-il eu trop peu.

Nicolson fit passer Vannier devant lui. Il avait grande envie de voir comment Findhorn réagirait aux injonctions de Miss Plenderleith. Puis

il entra lui-même et ferma la porte. Il allait avancer rapidement, mais s'arrêta à temps avant de se heurter à Vannier, qui s'était immobilisé au garde-à-vous à moins d'un mètre de la porte, les poings serrés. Les trois autres s'étaient tus à l'entrée de Nicolson et de Vannier. Vannier ne regardait ni Findhorn, ni Willoughby : il n'avait d'yeux que pour l'infirmière, et ses lèvres s'entrouvraient de stupéfaction.

Miss Drachmann s'était retournée et la lumière éclairait en plein le côté gauche de son visage, et ce côté-là n'avait rien de beau.

Une longue cicatrice irrégulière, encore fraîche et livide, le zébrait depuis la racine des cheveux sur la tempe jusqu'au menton doucement arrondi, déchirant la joue. Elle formait sur toute sa longueur un épais bourrelet, où l'on distinguait de grossiers points de suture. Au sommet, juste au-dessus de la pommette, la balafre avait plus d'un centimètre de large.

Sur tout autre visage, cette balafre eût été affreuse à voir ; sur ces traits délicats et charmants, elle avait l'air d'une caricature, choquante comme un blasphème.

Miss Drachmann regarda Vannier pendant quelques secondes en silence, puis elle sourit. Elle ne souriait pas réellement, mais le pli de ses lèvres suffit à creuser une fossette dans sa joue droite, et à faire blanchir la cicatrice de l'autre, au coin de la bouche et derrière l'œil. Elle leva la main gauche et toucha légèrement cette joue :

— N'est-ce pas que c'est laid ? dit-elle.

Sa voix n'exprimait ni condamnation, ni reproche, mais plutôt une sorte de pitié étrange, qui ne s'adressait pas à elle-même, car elle avait presque l'air de s'excuser.

Vannier ne répondit rien. Il était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais, quand l'infirmière parla, ses joues et sa nuque se couvrirent d'une vive rougeur. Il détourna la tête, et l'effort physique qu'il faisait pour ne pas regarder cette hideuse blessure était presque visible.

Il ouvrit la bouche, mais ne dit rien. Peut-être ne pouvait-il rien dire ?

Nicolson passa rapidement devant lui, fit un signe de tête amical à Willoughby, et s'arrêta près de la jeune fille. Le capitaine Findhorn l'observait avec attention, mais il ne s'en aperçut pas :

— Bonsoir, Miss Drachmann ! dit-il d'un ton un peu froid mais cordial. Vos malades sont-ils tous confortablement installés ?

« Quelles banalités... » pensa Findhorn.

— Oui, je vous remercie, capitaine.

— Ne m'appellez pas capitaine, je vous l'ai déjà dit, fit-il en levant doucement la main pour effleurer la joue blessée.

Elle ne broncha pas. Seuls ses yeux bleus s'élargirent dans le visage impassible.

— C'est notre petit frère jaune, j'imagine ?

La voix était aussi douce que la main.

— Oui. Vous ne vous trompez pas. J'ai été prisonnière près de Kota Bharu.

— Un coup de baïonnette ?

— Oui.

— C'était une de ces baïonnettes dentées, destinées à un usage particulier, n'est-ce pas ?

Il examinait la blessure : au menton, l'incision était étroite et profonde, mais sous la tempe, on voyait une déchirure large et grossière.

— Vous étiez couchée par terre pendant toute l'opération ?

— Vous êtes très perspicace, dit-elle à mi-voix.

— Comment leur avez-vous échappé ?

— Un gros homme est entré dans ma chambre. Nous avons transformé un bungalow en hôpital de campagne. C'était un gros homme à cheveux roux. Il m'a dit qu'il était un Argyll, ou un mot de ce genre. Il arracha la baïonnette à l'homme qui m'avait frappée, et m'a demandé de ne pas regarder. Quand je me suis retournée vers lui, le soldat japonais était étendu mort sur le plancher.

— Hurrah pour l'Argyll, murmura Nicolson. Qui est-ce qui a recousu la plaie ?

— Le même homme. Il m'a dit qu'il ne s'entendait pas très bien à ces choses-là.

— En effet ! On pouvait faire mieux, admit Nicolson. Mais l'amélioration est toujours possible.

— Cette cicatrice est horrible, fit-elle, en appuyant sur ce dernier mot. Je sais qu'elle est horrible.

Elle baissa les yeux pendant quelques secondes, puis les releva et essaya de sourire à Nicolson ; mais le sourire manquait de gaieté. En tout cas, un coup pareil n'embellit pas, vous le voyez bien !

— Cela dépend !

Et Nicolson, désignant du doigt le deuxième ingénieur, ajouta :

— Une cicatrice pareille irait très bien à Willy. C'est de toute façon un vieux grincheux ; mais vous, vous êtes une femme !

Il se tut pour la considérer pendant un moment, puis reprit :

— Vous êtes plus que jolie, je crois, Miss Drachmann : vous êtes belle ; et, sur vous, ce coup de baïonnette paraît affreux. Excusez-moi de le dire !

Et il termina brusquement par une exclamation :

— Il faut que vous alliez en Angleterre !

— En Angleterre ?

Une vive rougeur monta aux hautes pommettes.

— Je ne comprends pas.

— En Angleterre ! Je suis convaincu qu'il n'y a pas, dans cette partie du monde, de chirurgien esthétique assez habile, mais il y en a deux ou trois en Angleterre (pas davantage, sans doute) pour réparer ce dommage, et vous rendre votre beauté intacte, sans que même un danseur puisse s'apercevoir de quoi que ce soit. Bien sûr, il faudra mettre un peu de poudre et de peinture de guerre ! fit Nicolson.

Elle le regardait en silence, enfin elle dit d'un ton morne :

— Vous oubliez que je suis moi-même infirmière, et je ne vous crois pas.

— On ne croit rien aussi fermement que ce qu'on sait le moins, opina Willoughby.

Miss Drachmann sursauta :

— Quoi ? Que dites-vous là ?

— Ne faites pas attention à lui.

Le capitaine Findhorn fit un pas vers elle, en souriant :

— Mr. Willoughby veut nous faire croire qu'il a toujours une citation adéquate toute prête, mais Mr. Nicolson et moi nous savons bien qu'il crée ces citations de toutes pièces au fur et à mesure des besoins.

— Que vous soyez chaste comme la glace, pure comme la neige, vous n'échapperez pas cependant à la calomnie ! dit Willoughby, en hochant tristement la tête.

— En effet, dit Findhorn. Mais il a raison, Miss Drachmann. Vous ne devriez pas être aussi sceptique. Nicolson sait ce qu'il dit. Selon lui, il n'y a que trois chirurgiens au courant de ces questions-là en Angleterre, et l'un d'eux est son propre oncle, puis, d'un geste, le

capitaine écarta le sujet :

— Je ne vous ai pas amenée ici pour parler de chirurgie esthétique ou pour avoir le plaisir personnel de jouer à l'arbitre. Nicolson, je pense que nous sommes sortis du...

Il s'interrompit brusquement et serra les poings au bruit de la sirène, qui mugissait au-dessus de sa tête, étouffant ses paroles sous ses rauques clameurs, dont le son brutal et discordant, dans cet espace trop étroit, emplissait la salle à manger : deux coups longs, un court... Deux coups longs, un court ! C'était le signal d'alerte.

Nicolson fut le premier à se précipiter hors de la pièce ; Findhorn le suivit à moins d'un pas.

Le tonnerre grondait sourdement à l'horizon du côté de l'est, et des éclairs en nappe s'allumaient par intermittence tout le long du détroit de Rhio, dans le tourbillon intérieur du typhon. Plus haut, des nuages, à peine visibles encore, s'empilaient les uns sur les autres, rempart sur rempart. Les premières gouttes de pluie tombaient lourdement sur le toit de la timonerie du *Viroma*, si lentement qu'on pouvait les compter une à une.

Au sud et à l'ouest il ne pleuvait pas, le tonnerre ne se faisait pas entendre ; il n'y avait que ces brusques et intermittents jets de lumière sur les îles. Les voyait-on en réalité, ou les imaginait-on ? En tout cas la nuit paraissait plus noire encore quand ils s'éteignaient.

Pour la cinquième fois en deux minutes, les veilleurs sur la passerelle du *Viroma*, les coudes arc-boutés contre les vitres et les jumelles de nuit bien ajustées devant leurs yeux fatigués, avaient aperçu le même signal dans les ténèbres du sud-ouest. Il consistait en une série de jets de lumière brefs et fugitifs, six en tout, qui ne duraient pas plus de dix secondes :

— Vingt-cinq à tribord, cette fois ! murmura Nicolson, et je suis presque certain que le signal est juste au ras de l'eau.

Findhorn abaissa ses jumelles, et frotta du dos de la main ses yeux douloureux ; puis il reprit les jumelles... et dit :

— Je vous écoute penser tout haut, Nicolson.

Nicolson grimaça un sourire dans l'ombre. Findhorn se comportait comme s'il avait été installé au salon de son bungalow, et non pas dans l'orbite d'un typhon, ignorant où celui-ci allait éclater, mais sachant que lui-même était responsable d'un million de livres, et de soixante-dix vies humaines, tandis qu'un nouveau danger inconnu, se dressait, menaçant, dans les ténèbres.

— Je suis votre serviteur, commandant ! fit Nicolson.

Nicolson abaissa ses propres jumelles, mais ses regards préoccupés ne se détournèrent pas de l'espace obscur :

— Ce pourrait être un phare, une bouée, ou une balise, mais ce n'est ni l'un, ni l'autre. Il n'y en a pas dans ces parages, et je ne connais ni phare, ni bouée, ni balise, dont les feux se succèdent à ce rythme-là. Ce sont peut-être des naufrageurs, les types de Rommey. Rye et Penzance n'étaient que des apprentis en comparaison de ceux d'ici... Mais non ! L'île la plus proche est située à six milles, au moins, au sud-ouest, et ce feu n'est pas à deux milles de nous.

Findhorn alla à la porte de la timonerie, et donna l'ordre de réduire la vitesse de moitié, puis il revint vers Nicolson :

— Continuez ! dit-il.

— Qui sait s'il ne s'agit pas d'un vaisseau de guerre japonais, un contre-torpilleur, ou quelque chose de ce genre. Pourtant, c'est impossible. Il faut avoir l'idée du suicide, comme nous, pour se planter au beau milieu d'un typhon, au lieu de chercher un abri. De plus, le capitaine d'un contre-torpilleur intelligent se tiendrait coi au lieu de nous faire bénéficier obligeamment de ses projecteurs à un minimum de distance.

— Vous exprimez mes propres pensées, dit Findhorn ; mais avec qui avons-nous affaire en définitive ? Tenez ! Voilà que ça recommence !

— Oui ! Et, à présent, les signaux sont plus rapprochés. En ce moment, ils sont stationnaires. Qui sait si ce n'est pas un sous-marin, auquel son hydrophone fait croire que nous sommes un navire très important, et qui, se rendant mal compte de notre route et de notre vitesse, veut que nous lui répondions en lui donnant une ligne de visée pour ses torpilles. Vous ne paraissez pas bien convaincu ?

— Aucune supposition ne me paraît vraiment acceptable, commandant ! Mais je ne suis pas très inquiet. Par une nuit pareille, un sous-marin serait secoué au point qu'il n'atteindrait pas le *Queen Mary* à 30 mètres de distance.

— Vous avez raison. Tout autre que nous, ayant le même esprit soupçonneux en serait persuadé. Quelqu'un appelle au secours sur une barque non pontée, ou sur un radeau. Mais il n'a aucune chance de salut.

— Mettez-vous en communication avec tous les canons sur le circuit et dites-leur de tenir leur pointage sur cette lumière le doigt sur la détente. Et dites à Vannier de venir me trouver. Téléphonez qu'on ralentisse la marche.

— Entendu ! commandant.

Nicolson entra dans la timonerie, et Findhorn rajusta, une fois de plus, ses jumelles... Mais il poussa un grognement de colère quand il sentit que quelqu'un lui touchait le coude. Il abaissa sa jumelle, se tourna à demi, et sut de qui il s'agissait avant même d'avoir vu le personnage. Même au grand air, les vapeurs du whisky étaient presque insupportables.

— Que diable se passe-t-il donc, capitaine ?

Farnholme parlait d'une voix acariâtre :

— Pourquoi tout ce raffut ? Votre sacrée sirène a manqué me déchirer le tympan !

— J'en suis fâché, général, dit Findhorn poliment, de l'air de se désintéresser de la question.

— C'est notre signal d'alerte : nous avons aperçu un feu inquiétant. Nous allons peut-être nous trouver en face de difficultés imprévues.

Tout à coup, le timbre de voix changea :

— Et je crains d'être forcé de vous demander de vous en aller d'ici. On n'autorise personne à monter sur la passerelle sans permission spéciale. Excusez-moi !

— Quoi ?

Farnholme avait l'air ahuri de quelqu'un auquel on demande de comprendre l'incompréhensible :

— Bien entendu, vous ne pensez pas que ce règlement me concerne, moi !

— Mais si ! et je m'en excuse.

La pluie tombait à présent de plus en plus serrée. Les lourdes gouttes tambourinaient si fort les épaules de Findhorn qu'il en sentait le poids à travers son surôit. On allait inévitablement être trempé une fois de plus, et Findhorn n'appréciait guère cette perspective.

— Il faut descendre, général !

Chose curieuse, Farnholme ne protesta pas. Il ne dit même pas un mot, tourna les talons et disparut dans la nuit. Findhorn fût à peu près certain qu'il n'était pas parti, mais qu'il restait caché dans l'obscurité, au fond de la timonerie. Peu importait, en somme. La passerelle était vaste. Cependant Findhorn détestait qu'on se cramponnât à lui lorsqu'il s'agissait, pour lui, de se mouvoir rapidement, et de prendre des décisions immédiates.

Quand il releva ses jumelles, il revit le signal lumineux. Cette fois,

il était plus rapproché, beaucoup plus rapproché mais plus faible. La batterie de la lampe s'éteignait ; pourtant, la lueur était encore assez forte pour que chacun vît le message, lancé par les éclats successifs. Ce n'était plus la série régulière de jets lumineux des instants précédents, mais un incontestable S.O.S. : 3 éclairs courts, 3 longs, 3 courts, le signal universel de détresse en mer.

— Vous m'avez fait demander, commandant ?

Findhorn abaissa ses jumelles pour regarder autour de lui.

— Je regrette de vous faire sortir dans ce déluge ; mais il me faut une main ferme pour manier la lampe de signalisation. Voyez-vous ce signal, là-bas ?

— Oui, commandant ! Quelqu'un qui est en détresse, j'imagine.

— Je l'espère, dit Findhorn d'un air sombre, sortez l'Aldis, et demandez qui appelle.

Il se retourna en entendant que l'on soulevait la portière :

— C'est vous, Nicolson ?

— Oui, commandant. Nous avons fait de notre mieux. Tout le monde est paré. Je n'ai qu'une crainte, c'est que les aventures de ces derniers jours n'aient excité nos gens, et qu'ils ne tirent trop vite. J'ai dit au maître d'équipage de disposer deux lampes à réflecteur à tribord à hauteur de la citerne à mazout n° 3...

— Merci, Nicolson ! Vous pensez à tout. Que dites-vous du temps ?

— Humide, fit Nicolson l'air morose.

Il serra la serviette plus étroitement autour de son cou, tendit l'oreille au déclic de l'Aldis, et attendit que le rayon lumineux traçât son blanc sillage dans l'averse.

— Humide et venteux. La tempête ne se fera plus attendre. Ou nous poussera-t-elle ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais, en vérité, la loi de Buys-Ballot, et l'ouvrage qui traite des tempêtes tropicales, nous sont à peu près aussi utiles qu'une allumette aux enfers.

— Vous n'êtes pas le seul de votre avis. Nous voici, depuis une heure et cinquante minutes, au cœur de cet ouragan. Je me suis trouvé dans la même situation il y a environ dix ans pendant vingt-cinq minutes, et je croyais que c'était un record.

Il secoua la tête lentement, éparpillant les gouttes de pluie.

— Insensé ! Un véritable typhon doit se déclencher en principe six mois plus tôt, ou six mois plus tard. Quoi qu'il en soit il ne fait pas assez clair pour que ce soit un ouragan de force 12.

— Mais le phénomène est vraiment hors de saison, et tout à fait anormal dans ces parages en toute saison. Il y a de quoi jeter au panier tous les ouvrages concernant les lois et les règles des tempêtes. Je suis sûr que nous en sommes au point où la tempête s'inverse, et presque sûr qu'elle va éclater au nord-est. Quant à prétendre que nous nous trouverons dans le secteur dangereux, ou...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur le petit point minuscule de lumière jaune, que l'averse rendait de plus en plus imprécis :

— Ne dit-il pas qu'il s'enfonce ? Que dit-il encore, Walters ?

— Van Effen s'enfonce ! C'est tout, commandant. Du moins, je le crois. Le morse est très mauvais. Le *Van Effen* ?...

— Seigneur ! Quelle sacrée nuit ! Serait-ce un autre *Kerry Dancer* ? s'écria Findhorn. Le *Van Effen* ? Qui donc a jamais entendu parler du *Van Effen* ? Vous, par hasard, Nicolson ?

— Certes non !

Nicolson se retourna pour crier à travers la portière.

— Etes-vous là, second ?

— Qu'y a-t-il, capitaine ?

La voix venait de l'ombre toute proche.

— Consultez vite le registre. Le *Van Effen*, en deux mots ? C'est un nom hollandais ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous !

— « Van Effen ! » N'ai-je pas entendu quelqu'un dire « Van Effen » ? Pas de doute, cette façon d'escamoter la moitié des syllabes n'appartenait qu'à un homme. Mais, à présent il parlait avec agitation.

La haute silhouette de Farnholme sortit de l'obscurité qui régnait au fond de la timonerie :

— Vous ne vous trompez pas, connaissez-vous un navire de ce nom ?

— Ce n'est pas un navire ! C'est un homme ! Un de mes amis. Un Hollandais, qui était sur le *Kerry Dancer*. Il est monté à bord avec moi à Banjermasin. Il a dû descendre dans la chaloupe quand le *Kerry Dancer* a pris feu. Il n'y avait qu'une seule chaloupe, à ma connaissance.

Farnholme souleva la portière et passa sur l'aileron de la passerelle, pour regarder par-dessus la toile de protection, sans se soucier de la pluie, qui se déversait à flots sur son dos, que rien ne protégeait..

— Sauvez-le !

— Comment savoir si ce n'est pas un piège ?

Le ton du capitaine parut une douche froide après les paroles véhémentes de Farnholme.

— Peut-être est-ce bien votre van Effen, mais qui peut l'affirmer ? Et si c'est lui, comment être sûr que nous pouvons avoir confiance en lui ?

— Vous le demandez ?

Le ton de Farnholme était celui d'un homme ayant une haute opinion de lui-même :

— Ecoutez-moi ! J'étais précisément en train de parler à ce jeune homme, Vannier, si j'ai bien retenu son nom...

Findhorn l'interrompit froidement :

— Au fait, s'il vous plaît. Ce bateau, si c'est un bateau, n'est plus qu'à 20 mètres de nous.

— Voulez-vous m'écouter ?

Farnholme criait presque. Puis il poursuivit avec plus de calme :

— Savez-vous pourquoi je suis vivant, savez-vous pourquoi infirmières et soldats ne sont pas morts ? Il n'y a qu'une seule raison à ce miracle. Lorsque le capitaine du *Kerry Dancer* voulut déguerpir de Singapour, pour sauver sa propre peau, quelqu'un lui appuya un canon de revolver dans les reins, et le força à rebrousser chemin. Ce quelqu'un, c'était van Effen, et c'est van Effen, qui est là-bas dans cette barque. Nous devons tous notre vie à van Effen, capitaine Findhorn !

— Merci, général !

Findhorn restait calme, et ne s'agita pas plus qu'à son ordinaire.

— Le projecteur ! Nicolson ! Demandez au maître d'équipage d'allumer les deux réflecteurs ; dès que j'en donnerai le signal en arrière, lentement.

Le rayon du projecteur perça l'obscurité, éclairant une mer houleuse, toute blanche, sous la pluie torrentielle. Pendant un court instant, il resta stationnaire, projetant une pâle clarté sur le rideau presque opaque de l'averse. Puis le pinceau lumineux reprit sa recherche, et tout à coup s'arrêta sur un canot de sauvetage, en quelque sorte à portée de la main. L'embarcation chevauchait les vagues, son ancre flottante, plongeait, se relevait sur les courtes lames dressées autour d'elle, s'enfonçant lorsqu'elles s'écroulaient avec violence. Mais les vagues, au cœur d'une tempête tropicale, n'ont pas un mouvement régulier, et bien souvent une vague en fureur se recourbe et s'abat vers l'intérieur. Il y avait 6 ou 7 hommes dans le bateau. Ils se baissaient, se redressaient, se baissaient, se redressaient,

écopant de toutes leurs forces pour empêcher l'embarcation de sombrer. Lutte impuissante, car déjà ils enfonçaient profondément : une minute de plus et c'était la noyade.

Un seul homme paraissait indifférent, assis dans la chambre arrière, face au pétrolier. Il abritait d'un bras ses yeux contre la clarté aveuglante du projecteur. Au-dessus de ce bras quelque chose de blanc brillait à la lumière, un bonnet peut-être, mais à cette distance il était difficile d'en être certain.

Nicolson se laissa glisser au bas de l'échelle de la passerelle, passa en courant devant le canot de sauvetage, dégringola au bas d'une autre échelle vers le passavant de l'avant et de l'arrière. La troisième échelle aboutissait au réservoir n° 3.

De là, le second se fraya un chemin, sans hésiter au milieu des soupapes, du labyrinthe des tuyaux d'écoulement, des conduites de gaz et de vapeur, ces dernières toutes fumantes. Enfin, il fut à tribord du *Viroma*. Farnholme le suivait de près. Comme Nicolson posait la main sur le garde-fou, et se penchait par-dessus, les deux réflecteurs s'allumèrent à la fois.

Douze cents tonnes, et une seule hélice ! Mais Findhorn manœuvrait son lourd navire par cette grosse mer comme il aurait manœuvré un contre-torpilleur. Le canot n'était plus qu'à une quarantaine de mètres. Déjà il était dans le halo de la lumière des lampes, et il se rapprochait d'instant en instant. Les hommes, qui étaient à présent à l'abri du *Viroma*, avaient cessé d'écoper et s'agitaient sur leurs bancs, les yeux fixés sur ceux qui se penchaient du haut du pont, prêts à sauter.

Nicolson observait attentivement l'homme de la chambre arrière. Il voyait à présent qu'il ne portait pas de bonnet, mais que sa tête était enveloppée d'un pansement grossier maculé de sang. Il remarqua aussi la position singulière et rigide du bras droit. Se tournant vers Farnholme, il désigna l'homme de la chambre arrière :

— C'est votre ami, ce type-là ?

— En effet, c'est van Effen, répondit Farnholme d'un air satisfait. Que vous avais-je dit ?

— Vous aviez raison !

Nicolson marqua un temps d'arrêt.

— La confiance semble régner, dites donc !

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que votre ami tient ses petits copains sous la menace d'un revolver. Il ne les a pas quittés un seul instant du regard

pendant que je l'observais.

Farnholme tressaillit, puis murmura doucement :

— Vous avez raison ! Il siffla doucement : Vous avez, ma foi, raison !

— Pourquoi ce revolver ?

— Je n'en sais rien, et ne puis le deviner. Mais vous pouvez me croire, Mr. Nicolson : si mon ami juge nécessaire de les avoir à l'œil, c'est qu'il a ses raisons, et qu'elles sont excellentes.

* * *

Les raisons de van Effen étaient, en effet, excellentes.

Appuyé contre la cloison étanche de la salle à manger, un grand verre de whisky à la main, ses vêtements dégouttant d'eau sur le linoléum, il faisait un récit bref, concis et convaincant. Le canot de sauvetage avait été pourvu d'un moteur, et les avait emportés rapidement loin du *Kerry Dancer* incendié. Ils étaient parvenus à se mettre à l'abri d'un îlot, à quelques milles au sud du navire en feu, juste avant le déchaînement de la tempête. La barque ayant été hâlée sur les galets, du côté sous le vent, ils avaient attendu pendant des heures, blottis les uns contre les autres, que le vent cessât. Et brusquement, il avait cessé. Peu de temps après, ils avaient aperçu des fusées s'élevant au nord-ouest :

— C'étaient les nôtres ! dit Findhorn. Vous avez alors décidé de nous alerter.

— Mais oui !

Le visage énergique du Hollandais s'éclaira d'un pâle sourire, tandis qu'il désignait d'un geste le groupe d'hommes aux yeux noirs, au teint basané, qui se serraient les uns contre les autres dans un coin de la pièce :

— Siran et ses petits amis n'étaient pas très désireux de le faire. Ils ne sont pas précisément pro-alliés, et ils savaient bien qu'il n'y avait pas de bateaux japonais dans les eaux voisines. De plus, nous ne pouvions croire qu'à des fusées provenant d'un navire en détresse, en train de couler.

Van Effen vida d'un coup le reste de son verre, et le déposa soigneusement sur la table, à côté de lui :

— Mais j'avais mon revolver !

— Je l'ai vu, fit Nicolson. Et ensuite ?

— Nous avons mis le cap au nord-ouest. Nous avons filé à toute allure sur une mer houleuse, mais pas trop grosse, et cela ne marchait

pas mal. Puis, de grosses vagues nous tombèrent dessus, noyèrent le moteur. Nous ne pouvions que rester impuissants à nos places, et nous pensions que nous étions fichus, quand j'ai aperçu votre phosphorescence. On voit de loin la lueur par une nuit aussi noire. S'il avait plu cinq minutes plus tôt, jamais nous ne vous aurions vus. Mais nous vous avons vus, et j'avais ma lampe électrique...

— Et votre revolver, acheva Findhorn.

Il considéra van Effen pendant un long moment de ses yeux froids et réfléchis.

— Il est vraiment regrettable que vous n'en ayez pas fait usage plus tôt, Mr. van Effen.

Le Hollandais sourit :

— Je crois que je suis de votre avis, capitaine...

Il leva le bras, fit une grimace, et arracha le linge maculé de sang qui lui couvrait la tête. Une profonde balafre aux bords sanguinolents courait de son front à son oreille :

— Avez-vous une idée sur cette balafre ?

— Elle n'est pas belle à voir, opina Nicolson. Du travail de Siran ?

— De l'un de ses hommes. Le *Kerry Dancer* était en feu. Le canot – il n'y en avait qu'un – était hors de ses garants, et Siran, avec tout son équipage, était prêt à s'y installer.

Nicolson l'interrompit :

— Ils avaient le souci de leurs précieuses petites personnes.

— Leurs précieuses petites personnes ! répéta van Effen. J'ai pris Siran par la gorge, et l'ai forcé de repasser par-dessus la rambarde. C'était une erreur. J'aurais dû me servir de mon revolver. Ils ont dû me frapper avec un cabillot... J'ai repris conscience au fond du canot.

— Vous avez ?... s'écria Findhorn d'un air incrédule.

Van Effen sourit encore, d'un sourire un peu las.

— Incroyable, n'est-ce pas ? Ils auraient dû me laisser crever. Mais j'étais au fond de la barque, vivant, et avec un joli pansement autour de ma tête. Curieux, n'est-ce pas, capitaine ?

— Curieux est bien faible.

Findhorn parlait d'un ton uni, sans inflexions :

— Est-ce bien la vérité, Mr. van Effen ? Ma question est plutôt sottise, car de toute façon vous répondrez : oui.

— Il dit vrai, capitaine Findhorn !

La voix de Farnholme avait un singulier accent de confiance. Ce n'était plus du tout la voix du général de brigade Farnholme :

— J'en suis absolument sûr !

— Vraiment ?

Findhorn se retourna pour le regarder, comme tous les autres que le ton de Farnholme avait frappés :

— Qu'est-ce qui motive cette certitude, général ?

Farnholme leva la main comme pour protester, de l'air de quelqu'un que l'on prend plus au sérieux qu'il n'aurait voulu :

— Après tout, je connais van Effen mieux que personne ; et son histoire ne peut être que vraie. Si elle n'était pas vraie, il ne serait pas ici en ce moment.

Findhorn hocha la tête d'un air pensif, mais ne fit aucun commentaire. Le silence régna pendant quelques instants dans la salle à manger, un silence qu'interrompaient seules les plongées de l'étrave dans le creux des lames, et les indéfinissables craquements d'un navire en lutte avec les vagues par gros temps. On percevait aussi les pas traînants de l'équipage.

Findhorn consulta sa montre, et se tourna vers Nicolson :

— Il est temps de remonter sur la passerelle, Nicolson. M'est avis que nous allons être à nouveau dans un sacré pétrin.

Les yeux de Findhorn n'exprimaient pas plus d'agitation que sa voix :

— Cependant, il y a un petit détail que je voudrais éclaircir avant de m'occuper de toute autre chose : faites surveiller le capitaine Siran et ses hommes par une grande armée.

Et il s'en alla sans hâte vers l'équipage du *Kerry Dancer*, se balançant au gré du roulis. Puis il s'arrêta à un geste de van Effen :

— Je ne les lâcherais pas d'un pouce, si j'étais vous ! dit tranquillement le Hollandais. Ils ont des couteaux et n'hésiteraient pas à s'en servir.

— Avez-vous une arme ?

Findhorn tendit la main, et prit le pistolet automatique, que van Effen avait enfoncé dans la poche de son gilet :

— Vous permettez ?

Il considéra l'arme, et vit qu'elle était toujours au cran d'arrêt :

— C'est un Colt 38 ?

— Vous vous y entendez en fait d'engins de ce genre ?

— Un peu.

Findhorn se dirigea, à pas lents, vers le premier marin du groupe assemblé dans le coin de la pièce. C'était un homme de haute taille, aux larges épaules ; le visage brun et lisse n'exprimait rien. On aurait dit que ses traits avaient perdu l'habitude de rien exprimer depuis des temps infinis. Il portait une moustache filiforme, et des favoris qui allaient jusqu'au-dessous des oreilles. Le regard de ses yeux noirs était absolument vide.

— C'est vous, Siran ? demanda Findhorn, d'un ton presque indifférent.

— Le capitaine Siran, à votre service !

Le mot capitaine accentuait l'insolence du ton, et de l'inclinaison imperceptible de la tête. Mais le visage restait impassible :

— Les formalités m'ennuient !

Tout à coup Findhorn regarda le capitaine Siran avec intérêt :

— Vous êtes anglais, n'est-ce pas ?

— Peut-être !

Cette fois, les lèvres esquissèrent un sourire ; puis Siran dit d'un air de mépris parfaitement joué :

— Disons anglo-saxon !

— Peu importe ! Vous êtes, c'est-à-dire vous étiez le capitaine du *Kerry Dancer*. Vous avez abandonné votre navire, et condamné tous ceux que vous y avez laissés, à mourir derrière des portes de fer. Peut-être se sont-ils noyés, peut-être ont-ils été brûlés vifs, cela ne fait plus aucune différence maintenant. Vous les avez livrés à la mort.

— Pas de mélodrame !

Siran étouffa distraitemment un bâillement, chef-d'œuvre d'insolence ennuyée.

— Vous oubliez les traditions de la mer. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour ces malheureux.

Findhorn hocha lentement la tête et se détourna vers les six compagnons de Siran. Ils n'avaient l'air heureux ni les uns ni les autres, mais l'un d'eux surtout, un homme au visage étroit et qui louchait d'un œil, paraissait plus nerveux, plus inquiet que le reste de la bande. Il raclait le sol de ses pieds ; ses mains et ses doigts semblaient vivre indépendamment du reste de son corps. Findhorn s'arrêta en face de lui :

— Parlez-vous anglais ?

Pas de réponse, à part un froncement de sourcils, un haussement d'épaules, et des mains ouvertes en signe de protestation.

— Vous avez bien deviné, fit van Effen d'une voix traînante. Il parle anglais presque aussi bien que vous.

Findhorn leva le pistolet automatique, l'appuya contre la bouche de l'homme, et donna une poussée assez rude. L'homme recula, et Findhorn le suivit. Un pas de plus, et l'homme était contre la paroi à laquelle ses paumes semblaient vouloir se coller. La terreur élargissait son œil qui fixait l'arme posée sur ses dents.

— Qui a fermé les verrous, et bloqué les taquets au marteau à la porte du pont de l'avant ? demanda doucement Findhorn. Je vous accorde cinq secondes pour répondre.

Et, ce disant, il appuya plus fort son pistolet, et le déclic brusque du cran d'arrêt fit un bruit sinistre dans le silence angoissé de la pièce.

— Une... deux...

— C'est moi ! C'est moi !

Sa bouche tremblait, la peur le faisait bredouiller.

— J'ai fermé la porte.

— Sur l'ordre de qui ?

— Du capitaine. Il disait...

— Qui a fermé la porte du gaillard d'arrière ?

— Yussif ! Mais Yussif est mort.

— Qui lui en a donné l'ordre ? interrogea Findhorn.

— Le capitaine Siran.

L'homme regardait Siran ; il bégayait de terreur :

— Et je vais mourir à cause de cela ?

— C'est probable ! répondit Findhorn avec insouciance. Il remit l'arme dans sa poche, et revint vers Siran.

— Ce petit entretien a été fort intéressant, n'est-il pas vrai, capitaine Siran ?

Siran riposta dédaigneusement :

— Ce type-là n'est qu'un imbécile. Un homme épouvanté dit n'importe quoi, lorsqu'on lui met un revolver sous le nez.

— Il y avait des soldats anglais, vos compatriotes sans doute, au gaillard d'avant. Ils étaient plus d'une vingtaine, je n'en sais pas le

nombre, mais vous ne pouviez leur permettre de vous barrer le chemin lorsque vous vous êtes enfui sur l'unique canot.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Le visage bronzé de Siran restait le même, sans expression, mais sa voix avait pris un ton circonspect. Chez lui, toute insolence s'en était allée.

— Et il y avait plus de vingt personnes au gaillard d'arrière.

Siran aurait tout aussi bien pu se taire. Findhorn ne faisait plus attention à lui.

— Des blessés, des mourants, des femmes et un petit enfant.

Cette fois, Siran ne dit rien. Son visage lisse restait impassible, mais ses yeux s'étaient rétrécis imperceptiblement. Cependant, quand il parla, ce fut avec une indifférence affectée :

— Et qu'espérez-vous prouver avec cette stupide histoire inventée de toutes pièces ?

— Je n'espère rien.

Les traits ridés de Findhorn s'étaient durcis. Une implacable résolution se lisait dans ses yeux pâles.

— Il n'est pas question d'espoir, mais de certitude : la certitude de votre tentative d'assassinat. Demain, matin, nous recueillerons les libres témoignages de votre propre équipage, en présence du mien. Je prends personnellement la responsabilité de vous emmener en Australie sain et sauf, et en bonne santé.

En disant ces mots, Findhorn prit sa casquette et se disposa à partir :

— On vous permettra de vous défendre loyalement, capitaine Siran, mais on verra très vite ce qui en résultera : le châtiment pour meurtre. Et nous connaissons tous, bien entendu, le châtiment réservé à un meurtrier.

Pour la première fois, le masque d'impassibilité de Siran eut une fêlure, et l'ombre de l'épouvante passa dans ses yeux noirs. Mais Findhorn n'était plus là pour s'en apercevoir.

Déjà, il escaladait le passavant qui menait à la passerelle grinçante du *Viroma*.

CHAPITRE VI

L'aube, une aube couleur de perle, sans nuage et sans un souffle de vent, trouva le *Viroma* bien loin au sud-est du détroit de Rhio, à 20 milles au nord de Rifleman Rock, et à mi-chemin par conséquent du détroit de Garimata. Le gros pétrolier donnait toute sa vision : une bouffée de fumée bleue s'échappait de sa cheminée. Le pont arrière vibra avec un bruit de crécelle lorsque Carradale, le chef mécanicien, poussa sa machine jusqu'à l'extrême limite, puis ralentit un peu. Le typhon de cette interminable nuit avait disparu comme s'il avait jamais existé, et la longue et lourde houle, qui avait persisté des heures durant, aurait bien pu n'être qu'un rêve. Mais tant qu'elle avait duré, elle n'était certes pas un rêve ; tout au plus aurait-on pu la qualifier de cauchemar, tandis que le capitaine Findhorn dirigeait son esquif, roulant et tanguant sur la vaste mer aux flots hachés.

Le capitaine n'accordait alors pas une seule pensée à l'épreuve terrible à laquelle le *Viroma* était soumis, encore moins au bien-être de ses passagers et de l'équipage. Il ne pensait qu'à mettre le plus grand nombre possible de lieues entre lui et Singapour avant l'aurore, avant que l'ennemi puisse apercevoir son navire.

En moins d'une minute, la délicate teinte pastel à l'Orient, pâlit ; le ciel prit une couleur blanche, et le large disque solaire, tout embrumé encore, s'éleva rapidement au-dessus de l'horizon ; puis un rayon de lumière éblouissante se tendit comme un large ruban entre l'astre et le *Viroma*, par-dessus les flots.

Au loin, à quelques lieues, un objet flottait sur les eaux : une barque de pêcheurs sans doute, ou un petit vapeur côtier. La coque disparaissait sous l'horizon, et la silhouette des mâts se découpait en noir sur la clarté du levant. L'embarcation filait à toute vapeur vers l'est. Elle ne fut bientôt qu'un petit point à grande distance, et finit par disparaître tout à fait.

Le capitaine Findhorn, debout sur la passerelle avec Barrett, observa attentivement les mouvements du bateau jusqu'à sa disparition complète. Les avait-il vus ? Peut-être que oui, peut-être que non. Peut-être était-il pourvu d'un poste de T.S.F. peut-être que non. Peut-être était-il japonais, ou pro-japonais ? Peut-être que non ? De toute façon, on ne pouvait rien faire.

Le soleil, comme toujours au large, paraissait monter droit vers le

ciel. À 7 heures et demie, il faisait déjà chaud, assez chaud pour sécher les ponts inondés de pluie, assez chaud pour que Findhorn se débarrassât de son ciré, courût jusqu'au bout de l'aileron de la passerelle, prendre un bain de soleil, et respirer à pleins poumons l'air frais du matin.

Le capitaine, d'ailleurs, se sentait lui-même frais et dispos, bien qu'un peu las. Nicolson l'avait persuadé de regagner sa cabine vers le milieu du quart, lorsque la tempête avait perdu de sa violence. Il avait dormi d'un sommeil de mort pendant plus de trois heures.

— Bonjour, commandant ! Quel changement, n'est-ce pas ?

La voix douce du second tira Findhorn de sa rêverie. Il se retourna :

— Bonjour Johnny ! Déjà levé !

Findhorn était convaincu que Nicolson n'avait pu dormir plus de deux heures, pourtant il avait l'air reposé de quelqu'un qui se réveille après huit bonnes heures de sommeil. Ce n'était pas la première fois que le capitaine devait se rappeler que Nicolson était un homme d'une résistance peu commune. Il consulta sa montre :

— Huit heures bientôt !

Il ajouta avec un sourire un peu railleur : La conscience et l'appel du devoir, commandant !... Je viens de faire une tournée chez nos pensionnaires non payants.

— Et personne ne se plaint ? interrogea gaiement Findhorn.

— Je pense que la plupart étaient un peu déprimés par le mauvais temps pendant la nuit, mais, à part cela, personne ne se plaint.

Findhorn fit un signe d'assentiment :

— Et ceux qui auraient eu toutes raisons de se plaindre ? Comment vont les infirmières malades ?

— Les deux Chinoises, et les plus âgées parmi les autres vont beaucoup mieux. Deux d'entre elles sont descendues à l'infirmierie et au fumoir, pour changer les pansements. Les cinq soldats en excellente forme ont une faim de loup.

— Bon signe ! Et que pensez-vous des deux garçons à l'infirmierie ?

— Ils tiennent le coup, disent les infirmières. Je crois qu'ils souffrent beaucoup, ce qui n'est pas le cas pour notre digne général de brigade et son copain. Vous les entendez ronfler à vingt pas, et il règne au bureau des mécaniciens une de ces odeurs de distillerie.

— Et Miss Plenderleith ?

— Elle fait un petit « footing », d'un bout du passavant à l'autre.

Les Anglais adorent se croire une nation maritime, et Miss Plenderleith est très à son aise sur le *Viroma*.

— Dans la salle à manger, j'ai trouvé trois soldats : le caporal Fraser et ses deux hommes. Ils sont assis confortablement Chacun sur une chaise, leurs 303 et leurs Brens bien en main. Je m'imagine qu'ils font une petite prière pour qu'un soupir particulièrement profond de Siran, ou de l'un des siens, leur serve d'excuse quand ils auront envie de tirer. Le groupe Siran sait exactement ce que ces garçons éprouvent à son sujet. Personne n'ose respirer librement, ou ne cligne que d'un oeil à la fois.

— Je voudrais partager la confiance que vous éprouvez pour Fraser et ses hommes.

Findhorn jeta un regard de côté à son second ; son visage avait une expression un peu moqueuse :

— Et que devient votre digne capitaine Siran, ce matin ? Un peu éprouvé peut-être ?

— Oh ! non ! Pas lui ! Chacun peut voir qu'il a dormi du sommeil profond et paisible de celui qui a la conscience tranquille du nouveau-né.

Nicolson contempla la mer pendant quelques secondes, puis il reprit tranquillement :

— Je serais enchanté si l'occasion se présentait pour moi de donner un coup de main au type qui le pendra.

Findhorn l'interrompit d'un ton sinistre :

— Vous serez probablement le dernier d'un long cortège. J'estime, Johnny, que ce type-là est un ennemi, qui n'a aucun caractère humain, et qu'il faudrait l'abattre comme un chien enragé.

— Il faudra bien en arriver là un de ces jours, commandant ! Qu'il soit enragé ou non, il est vraiment bizarre.

— Que voulez-vous dire ?

— Il est anglais, du moins aux trois quarts, j'en jurerais. Il sort d'un grand collège, et je parie qu'il a reçu une instruction bien plus soignée que la mienne. Cet homme, capitaine d'un rafiot comme le *Kerry Dancer*, voilà qui est bien étrange.

Findhorn haussa les épaules :

— Je pourrais vous suggérer au moins une douzaine d'explications ayant ceci de commun qu'elles pourraient être toutes fausses. Vous trouverez dans un rayon de 200 milles autour de Singapour toutes les épaves humaines, et toutes les brebis galeuses du monde entier ; mais

Siran n'entrerait dans aucune catégorie définie, et votre question reste sans réponse. Franchement, je ne sais que penser.

Findhorn tambourinait sur la rambarde avec ses doigts :

— Il me stupéfie, et m'intrigue, mais il n'est certes pas le seul.

— Qui encore ? Van Effen ? ou notre distingué général ?

— D'autres encore.

Findhorn secoua la tête.

— Nos passagers forment une curieuse société, mais la façon dont ils agissent est bien plus singulière encore. Prenez, par exemple, le général et le prêtre musulman : ils paraissent s'entendre comme larrons en foire. Avouez que c'est extraordinaire.

— Incroyable ! Si on le voyait ! Les portes du Club du Bengale et de celui de Singapour lui seraient à jamais fermées : *Cela ne se fait pas !*

Nicolson grimaça un sourire.

— Songez au scandale, aux morts violentes, si l'on savait la chose en haut lieu, dans les milieux militaires. Je vois d'ici tous les bars de l'Orient encombrés de gens frappés d'attaques d'apoplexie, tandis qu'ils serrent encore leur verre de cocktail dans leur main : le général Farnholme porte là une effrayante responsabilité.

Findhorn esquissa un sourire :

— Vous persistez à croire qu'il n'est pas cinglé ?

— Non ! Et vous ne le croyez pas plus que moi : c'est une parfaite vieille culotte de peau, puis, tout à coup, il dit, ou fait quelque chose qui ne va plus. Impossible de le définir. C'est vraiment un manque d'égards de sa part.

— Oui, vraiment ! murmura Findhorn. Il y a son autre copain : van Effen. Pourquoi, diable, Siran prend-il un tel souci de sa santé ?

— C'est difficile à dire, admit Nicolson, car van Effen ne paraît pas s'inquiéter beaucoup de la sienne, lorsqu'il le menace de lui trouer la peau, ou de l'étrangler. Je suis assez tenté d'avoir confiance en van Effen. Il me plaît ce type-là.

— Je suis comme vous. Mais Farnholme ne se contente pas de croire ce que dit van Effen, il sait qu'il dit la vérité, et, quand je lui demande pourquoi, il me raconte des histoires ; ses arguments sont aussi puérils et aussi peu dignes de confiance que ceux de Miss Plenderleith lorsqu'elle demanda à me voir, et que je la rejoignis dans sa cabine, immédiatement après notre... hum ! discussion avec Siran.

— Vous avez donc fini par y aller ? s'écria Nicolson, en riant. Je

regrette d'avoir manqué cette entrevue.

— En aviez-vous connaissance ?

— Vannier m'en avait parlé. Que vous a-t-elle dit ?

— D'abord elle a prétendu qu'elle ne m'avait nullement fait chercher. Elle m'a ensuite débité quelques sornettes au sujet d'un télégramme qu'elle désirait envoyer à sa sœur en Angleterre à notre arrivée dans un port, histoire fabriquée visiblement de toutes pièces. Il y a quelque chose qui tourmente Miss Plenderleith. Elle allait me le dire, quand, tout à coup, elle changea d'idée.

Le capitaine haussa les épaules et poursuivit sur un autre ton :

— Savez-vous que Miss Plenderleith vient, elle aussi, de Bornéo ? Elle y a dirigé une école de filles jusqu'à la dernière minute.

— Je sais. Nous avons eu une longue conversation, ce matin, dans le passavant. Elle m'a constamment appelé : « jeune homme », au point que je me demandais si je m'étais bien lavé les oreilles.

Nicolson regardait le capitaine d'un air pensif :

— Pour ajouter à vos soucis, il faut que je vous raconte un fait que vous ignorez. Miss Plenderleith a reçu la visite d'un ami dans sa cabine, la nuit dernière.

— Vous en a-t-elle fait la confidence ?

— Grand Dieu ! Non ! C'est Walters qui me l'a dit. Il s'étendait sur sa couchette après son quart, quand il entendit frapper à la porte de Miss Plenderleith : un coup très léger, qu'il perçut cependant. Sa couchette, dans le bureau de la radio, est tout contre la paroi. Walters m'a dit qu'il avait bien envie d'écouter à la porte de communication, mais elle était parfaitement close. Il n'entendait que des murmures. L'une des voix, cependant, avait un timbre grave : c'était indubitablement celle d'un homme. Le visiteur resta dix minutes ; après quoi, il s'en alla.

— Un rendez-vous à minuit, dans la cabine de Miss Plenderleith !

Findhorn n'était pas encore revenu de sa surprise :

— J'aurais parié qu'elle crierait à tue-tête.

— Elle craint sans doute trop de perdre la sienne ! Nicolson riait, en faisant un geste de dénégation.

— Miss Plenderleith est la respectabilité même, c'est vrai ! Tout visiteur nocturne aurait dû être sermonné, menacé du doigt par la vieille demoiselle, et renvoyé repentant. Mais il n'y eut pas de sermon j'imagine. Le tout se borne à un entretien chuchoté.

— Walters a-t-il quelque idée sur l'identité du personnage ?

— Aucune. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il a entendu une voix d'homme, mais qu'il était trop fatigué, trop endormi lui-même pour s'en inquiéter.

— C'est peut-être mieux ainsi.

Findhorn ôta sa casquette, et s'essuya le front avec son mouchoir. Il n'était que 8 heures, et déjà le soleil brûlait.

— Nous avons d'ailleurs mieux à faire qu'à nous inquiéter de tous ces gens. Tous plus bizarres les uns que les autres, y compris Miss Drachmann ! fit Nicolson.

— Grand Dieu, non ! Je vous les laisse tous pour cette fille-là.

Findhorn remit sa casquette. Il hocha lentement la tête, le regard perdu :

— Triste aventure, Johnny ! Ils ont fait un gâchis de son visage, ces sacrés bouchers !

Il regardait de nouveau Nicolson, cette fois d'un air sévère.

— Qu'y avait-il de vrai dans ce que vous lui avez dit, hier soir ?

— Au sujet de ce que pourraient faire les chirurgiens ?

— Oui.

— Pas grand-chose. Je n'en sais pas très long là-dessus ; mais, hélas ! la cicatrice se sera étalée et durcie bien avant que l'on puisse faire quoi que ce soit. On peut toujours essayer, bien entendu, quoiqu'un chirurgien ne puisse faire de miracles. Aucun d'eux n'a cette prétention.

— Alors, mon cher, vous n'avez pas le droit de lui faire croire qu'ils en sont capables.

Findhorn était aussi près de se mettre en colère que le lui permettait son caractère flegmatique :

— Avez-vous pensé à la désillusion qui l'attend !

— « Mangez, buvez, réjouissez-vous, car demain nous mourrons ! » cita Nicolson avec douceur. Croyez-vous que vous reverrez jamais l'Angleterre ?

Findhorn le considéra un moment, les sourcils froncés, puis il hocha la tête en signe de compréhension et se détourna.

— Dire que nous continuons à agir comme si nous avions une vie normale ! murmura-t-il.

— Excusez-moi, mon vieux, je n'ai pensé qu'à cela depuis le lever

du soleil : le petit Peter, les infirmières, eux tous, surtout cet enfant et cette jeune fille, je ne sais pourquoi...

Il garda le silence pendant quelques instants. Ses regards scrutaient l'horizon sans nuages. Il ajouta, avec une inconséquence apparente :

— Quelle belle journée, Johnny !

— Un beau jour pour mourir ! dit Nicolson, d'un air sombre.

Puis il saisit, un regard du capitaine, et il eut un bref sourire.

— L'attente est longue, mais les Japs sont de petits messieurs fort polis. Interrogez Miss Drachmann. Ils ont toujours été de petits messieurs fort polis. Je ne pense pas qu'ils nous fassent attendre encore longtemps.

* * *

Mais les Japonais les firent attendre. Ils les firent attendre fort longtemps.

Peut-être les secondes, les minutes, les heures, qui s'écoulaient dans l'attente ne furent-elles pas bien nombreuses, mais, pour des hommes désespérés, torturés par l'angoissante incertitude, et s'attendant d'un instant à l'autre à l'inévitable, les secondes, les minutes, les heures perdent toute leur signification d'unités absolues du temps, et n'existent plus qu'en fonction de cette attente, du moment critique qui va venir.

Aussi, les secondes se traînaient à la suite les unes des autres, se transformaient en minutes ; les minutes s'allongeaient interminablement jusqu'à devenir des heures, et toujours le ciel restait vide, et rien ne venait briser la molle courbe de la ligne d'horizon. Pourquoi donc l'ennemi tardait-il ainsi ? Findhorn n'y comprenait rien. Pourtant, il en était sûr : des centaines de bateaux et d'avions devaient explorer la mer à la recherche du *Viroma*. Ce retard dépassait toute prévision. Le capitaine ne pouvait que supposer une première inspection du secteur, au cours de l'après-midi de la veille. Après quoi, les Japonais auraient fait volte-face pour venir au secours du *Kerry Dancer*, et ils fouilleraient maintenant les régions plus méridionales. Peut-être aussi pensaient-ils que le typhon avait englouti le *Viroma*. Mais Findhorn rejeta cette tentative d'explication. Il ne fallait pas se bercer d'illusion : les Japs étaient obstinés. Quelles que fussent leurs intentions, le *Viroma* était toujours seul sur les flots, roulant en direction du sud-est, sur une vaste mer, et sous un immense ciel, vides tous les deux.

Une heure passa encore ; puis une autre. À présent, il était plus de midi. Un soleil radieux dardait ses rayons de feu presque

verticalement, et, pour la première fois, le capitaine Findhorn s'accorda le luxe d'un peu d'espoir : le détroit de Carimata, et, à la tombée de la nuit, la mer de Java... tout cela n'était presque plus un mirage... Alors, on pouvait rêver d'un retour chez soi...

Le soleil bascula au-delà du zénith. Midi était passé, et les minutes s'écoulaient toujours : cinq, dix, quinze, vingt minutes... chacune d'elles se traînant davantage à mesure que l'espoir grandissait.

Et puis, à midi vingt-cinq, l'espoir ne fut plus que poussière et l'interminable attente se termina.

Un canonnier, à l'avant, en fut le premier informé : il aperçut le minuscule point noir, bien au sud-ouest, se détachant sur la brume de chaleur, très haut au-dessus de l'horizon. Pendant quelques secondes, la petite tache noire eut l'air de ne pas bouger, point infime, sans importance, suspendu dans les airs. Soudain, ce ne fut plus un point. Il enflait à chaque inspiration de l'observateur. Il n'était plus sans importance, mais prenait forme : le fuselage et les ailes se profilèrent de plus en plus nettement sur l'arrière fond de brume lumineuse. Aucun doute ne pouvait subsister : c'était un *Zéro* avion de combat japonais, doté sans doute de réservoirs d'essence supplémentaires pour lui permettre un plus grand rayon d'action. Dès que les observateurs du *Viroma* reconnurent l'avion, ils perçurent le bruit sourd du moteur dans le silence de la mer.

Le « *Zéro* » vrombissait, perdant constamment de la hauteur, et pointant droit sur le vaisseau.

Au début, on aurait pu croire que le pilote avait l'intention de dépasser le *Viroma*, mais, à moins d'un mille, il vira fortement à tribord, et tourna au-dessus du navire, qu'il survola 2 à 300 mètres. Il ne fit pas mine d'attaquer, et le *Viroma* ne tira pas un seul coup de canon. Le capitaine Findhorn avait donné, à ce sujet, les ordres les plus stricts : interdiction de tirer, sauf pour se défendre. La quantité de munitions était limitée, et il fallait les réserver pour l'arrivée immanquable des bombardiers. En outre, il subsistait une chance : le pilote pouvait être induit en erreur par le nom de *Styushu Maru*, nouvellement peint sur la coque du *Viroma*, et le pavillon orné du Soleil Levant, qui avaient remplacé depuis deux jours, le nom de *Resistencia*, et le drapeau de la République Argentine.

— Une chance sur mille ! songeait Findhorn.

L'audace provocante, et l'attention flegmatique, grâce auxquelles le *Viroma* était arrivé aussi loin, avaient perdu leur efficacité. Le *Zéro* continua à tracer des cercles au-dessus du navire pendant dix minutes. Il ne s'en éloignait jamais au-delà d'un mille, virant sur l'aile la plupart du temps. Puis deux avions de renfort, des *Zéros* de chasse, eux

aussi, firent entendre leur vrombissement au sud-ouest, et vinrent rejoindre le premier. À deux reprises, tous les trois tournèrent au-dessus du navire, puis le premier pilote rompit la formation, et survola deux fois le *Viroma*, de l'avant à l'arrière, à moins de 200 mètres. Le capot de son cockpit relevé permit aux observateurs de la passerelle de voir son visage pendant qu'il examinait le *Viroma* dans ses moindres détails, ou du moins la partie que ne cachait pas le casque, les grosses lunettes, et l'embouchure de l'appareil transmetteur.

Puis, il fit un virage brusque, et rejoignit les autres.

Pendant quelques secondes, ils se formèrent en ligne, agitant leurs ailes comme pour un salut moqueur, puis ils filèrent en direction du nord-ouest, en prenant graduellement de la hauteur.

Nicolson poussa un long soupir silencieux, et s'adressant à Findhorn :

— Ce type-là ignorera toujours la chance qu'il a...

D'un geste du pouce, il désigna la position des Hotchkiss.

— Je sais, je sais !

Appuyé contre la toile de protection, Findhorn fixait, d'un œil morne, les chasseurs qui s'éloignaient.

— Et à quoi cela aurait-il servi ? À gaspiller des munitions précieuses, c'est tout. Il ne nous a fait aucun mal à présent. Tout le mal qu'il a pu nous faire, il l'a fait longtemps avant même de nous survoler : la description du *Viroma* jusqu'au dernier rivet ; sa position, sa route, sa vitesse, son commandant. Il l'a appris par radio bien avant qu'il ne nous ait survolé.

Findhorn abaissa ses jumelles, et se retourna avec effort :

— Rien à faire au sujet de la description du navire et de sa position, mais il nous reste quelque possibilité concernant sa route, Nicolson. Essayons de filer en direction du détroit de Macclesfield.

— Vraiment, commandant ?

Nicolson hésitait :

— Croyez-vous que cela changera en rien notre sort ?

— Non, sans doute.

Findhorn parlait d'un ton un peu las.

— Quelque part, à 150 milles d'ici, des bombardiers ont déjà quitté les aérodromes japonais. Avions de bombardement à haute altitude, avions de bombardement en piqué, avions bombardiers torpilleurs. Ils sont légion. Le prestige est une chose vitale pour eux. Si nous leur

échappions, le Japon, créateur du Grand Empire du Soleil Levant perdrait son prestige dans l'aventure. C'est impossible.

Findhorn regardait Nicolson bien en face, de ses yeux à la fois paisibles, tristes et lointains.

— J'en suis désolé, Johnny, désolé pour le petit Peter, pour cette jeune fille et tous les autres. Ils nous auront, c'est certain. Ils ont eu le *Prince of Wales* et le *Repulse*. Ils nous massacreront. Dans une heure, ils vont nous tomber dessus.

— Alors, pourquoi changer notre route, commandant ?

— Pourquoi tenter quelque chose ! Peut-être nous reste-t-il encore dix minutes avant qu'ils ne nous repèrent ? L'agneau lui-même essaie de se sauver avant que le loup ne le mette en pièces.

Findhorn se tut pendant quelques instants, puis il reprit. Cette fois il souriait :

— Puisque nous parlons d'agneau, Johnny, descendez donc, et faites rentrer notre petit troupeau au bercail.

Dix minutes plus tard, Nicolson était de retour sur la passerelle. Findhorn lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— Sont-ils tous parqués sans encombre dans la bergerie ?

— Je crains que non, commandant.

Nicolson effleura du doigt les trois galons d'or de ses épaulettes :

— Les soldats actuels sont singulièrement indifférents à toute autorité. Avez-vous entendu quelque bruit, commandant ?

Findhorn le regarda avec surprise, tendit l'oreille et inclina la tête :

— J'entends un bruit de pas, on dirait un régiment en marche au-dessus de nos têtes.

Nicolson fit un signe d'assentiment :

— Ce sont le caporal Fraser et ses deux joyeux compagnons.

Quand je leur ai dit de se rendre à l'office, et d'y rester, le caporal m'a dit d'aller me mettre moi-même au rebut.

— J'imagine que je l'ai froissé. Ils ont, à eux trois, trois fusils et une mitrailleuse, et je crois qu'ils feraient dix fois plus de besogne efficace que ces deux types, là-haut, avec leurs Hotchkiss.

— Et les autres ?

— Les autres sont tout pareils : ils sont montés droit à l'arrière, portant leurs armes. Ils ne jouent pas aux héros, d'ailleurs. Ces quatre-là sont seulement un peu farouches, des gosses, en réalité. Les malades

n'ont pas quitté l'infirmier ; ils sont en trop mauvais état. Deux infirmières les accompagnent.

— Vous dites qu'il y en a quatre ? Findhorn fronça les sourcils : Je croyais...

— Il y en avait cinq, reconnut Nicolson. Le cinquième a été « choqué » par un obus. Il doit s'appeler Alex, ou quelque chose de ce genre. Ses nerfs sont en lambeaux. Je l'ai trouvé à l'office avec les autres.

— Tous les autres se sont résignés. Le vieux Farnholme n'avait pas trop envie de quitter la cabine des mécaniciens ; mais, quand j'ai expliqué que l'office était la seule pièce du haut qui n'ouvrait pas sur l'extérieur, et que, de plus, ses parois étaient en fer, et non en bois, et qu'elle était pourvue de deux parois étanches de protection à l'avant et à l'arrière, et de trois de chaque côté, il s'y est précipité à la vitesse d'un boulet de canon.

Findhorn serra les lèvres :

— Voilà bien notre brillante armée ! On fait le matamore sur les remparts, mais adieu le courage sous le feu de l'ennemi. C'est écœurant ! Johnny, et, de plus, ce n'est pas dans la note. Ce qui sauve les « colonels Blimp » de ce monde, c'est qu'ils ignorent la peur.

— Mais Farnholme l'ignore aussi.

Nicolson parlait avec la plus grande assurance.

— J'en jurerais. Je crois qu'il est affreusement inquiet, À propos de quoi ? Je l'ignore. C'est un drôle d'oiseau, commandant. Il a une raison personnelle de se mettre à l'abri qui n'a rien à voir avec le désir de sauver sa peau.

— Peut-être avez-vous raison.

Findhorn haussa les épaules.

— D'ailleurs, cela n'a aucune importance. Van Effen est-il avec lui ?

— Van Effen est dans la salle à manger. Il craint que Siran, et ses copains ne profitent d'un moment critique pour nous créer des difficultés. Son revolver est prêt à faire feu sur eux.

Un faible sourire plissa les lèvres de Nicolson :

— Van Effen me paraît être un gentleman fort capable.

— Vous avez laissé Siran et son équipage dans la salle à manger ? interrogea Findhorn, avec une moue de surprise. Notre salon à suicides largement ouvert aux attaques sur l'avant et sur l'arrière. Un obus ne ferait même pas trembler ses vitres.

Cette phrase était plus une question qu'une constatation : le regard moitié railleur, moitié interrogateur, le prouvait. Mais Nicolson se contenta d'y répondre par un haussement d'épaules et s'en alla. Ses yeux froids n'exprimaient qu'indifférence, tandis que son regard parcourait l'horizon, noyé dans une brume lumineuse.

Les Japonais survinrent à 2 heures de l'après-midi. En force. Il eut suffi de 3 ou 4 avions ; on en envoya 50. Ils ne firent pas. Après avoir décrit une longue courbe vers le sud-ouest, ils lancèrent, du haut du soleil, une seule attaque destructrice, attaque calculée et dirigée avec précision au moyen de bombes-torpilles à queue d'aronde, lancées par les bombardiers en piqué et les *Zéros*.

La parfaite exécution de cette attaque n'avait d'égale que sa féroce sauvagerie. Trois minutes s'écoulèrent à partir du moment où le premier *Zéro* survola le pont, les bombes de ses canons jumelés brisant la passerelle, jusqu'à celui où le dernier avion lance-torpille vira sur l'aile pour s'élever au-dessus de violents courants d'air produits par l'explosion de sa propre torpille...

Mais ces trois minutes firent du *Viroma*, le pétrolier le plus moderne de la flotte anglo-arabe, jaugeant 12 000 tonnes, tout acier, ses canons défiant encore l'ennemi malgré leur impuissance, une scène de carnage, couverte de fumée. Les ruines s'amoncelaient ; les canons s'étaient tus ; les machines n'existaient plus ; tous les membres de l'équipage agonisaient, ou étaient morts.

Seule, la rapidité de ce massacre, massacre barbare, inhumain, avait tempéré un peu sa cruauté.

Ce n'était pas uniquement le bateau que les Japonais cherchaient à détruire. Ils visaient les hommes, obéissant à des ordres stricts, qu'ils exécutèrent brillamment. Ils avaient concentré leurs attaques sur la chambre des machines, la passerelle, l'avant et les canons. Les machines avaient particulièrement souffert : deux torpilles, et, pour le moins douze bombes, avaient pénétré dans la machinerie et les ponts au-dessus. La moitié de l'arrière avait été emportée, et dans le reste il ne subsistait plus un homme vivant. Seuls deux tireurs respiraient encore : Jenkins, un A.S., qui maniait un des canons de l'avant, et le caporal Fraser. Mais peut-être le caporal Fraser ne survivrait-il pas longtemps à l'attaque japonaise : la moitié de son bras estropié avait été emportée, et il était trop faible, trop ébranlé, pour faire l'effort d'arrêter le sang qui jaillissait de ses artères.

Sur la passerelle, Findhorn et Nicolson, aplatis par terre, derrière la cloison d'acier de la timonerie, étourdis par le fracas et le courant d'air des explosions, devinaient obscurément le sens du plan d'attaque ennemi. Ils devinaient pourquoi les Japonais s'étaient servis, pour

l'assaut, de cette quantité invraisemblable de bombardiers et de cette nombreuse escorte de chasseurs *Zéro* ? Ils devinaient aussi pourquoi la passerelle avait été miraculeusement épargnée par les bombes, pourquoi aucune torpille n'avait pénétré dans l'un des réservoirs à pétrole, objectif impossible à manquer ; pourquoi le cœur même du *Viroma* n'avait pas été arraché.

Les Japonais ne cherchaient nullement à détruire le *Viroma* ; ils désiraient sauver le *Viroma*, mais ils voulaient détruire son équipage. Peu importait qu'une explosion emportât l'arrière du navire, puisque ses 9 grands réservoirs à pétrole restaient intacts. Et le gaillard d'avant, seul, pouvait maintenir le *Viroma* à flot. Peut-être resterait-il à fleur d'eau, mais il ne sombrerait pas. L'ennemi espérait supprimer entièrement l'équipage, afin que personne ne puisse faire sauter, ou saborder le bateau endommagé. Alors 10 000 tonnes de mazout tomberaient entre ses mains : des millions de litres du plus précieux combustible pour ses navires, ses avions.

Et puis, tout à coup, le grondement presque continu, les vibrations des bombes et des torpilles faisant explosion, prirent fin. Le bourdonnement intempestif des puissants moteurs des bombardiers s'atténua progressivement. Ce fut le silence, presque aussi pénible pour les oreilles que le fracas précédent.

Nicolson secoua la tête pour reprendre ses esprits, après ce violent ébranlement, ce bruit, cette fumée, cette poussière suffocante. Il se redressa avec effort, en s'aidant des mains et des genoux, et enfin, s'agrippant à la portière, il se remit debout. Puis il se laissa retomber comme une pierre sur la passerelle, en entendant le sifflement sinistre d'obus, qui, passant par les fenêtres brisées, juste au-dessus de sa tête, vinrent exploser contre la paroi de la chambre des cartes, remplissant la timonerie de leur affreuse clameur, et d'une pluie mortelle de ferraille tordue.

Pendant quelques secondes, Nicolson resta à plat ventre sur le pont, les mains sur les oreilles, les avant-bras croisés pour protéger sa tête. Il était à demi étourdi, et s'injurait, in petto, d'avoir été assez fou pour se redresser si vite. Il aurait dû savoir que toute force assaillante des Japonais n'était pas éloignée. Immanquablement, l'ennemi chargerait un petit nombre d'avions de prendre soin des quelques survivants éventuels, qui auraient l'audace de se promener sur le pont, pour essayer de lui subtiliser le prix de sa victoire.

Cette fois, Nicolson se releva lentement, lentement, avec des précautions infinies, et il jeta un coup d'œil au travers de la vitre déchiquetée dans le bas de la fenêtre.

Au premier abord, il resta stupéfait ; puis, essayant de s'orienter

lui-même et de reconnaître la position du *Viroma*, il comprit ce qui s'était passé en voyant le trait noir formé par l'ombre du mât de misaine.

Une torpille avait emporté, ou écrasé, le gouvernail, et le *Viroma* perdant rapidement de la vitesse, jusqu'à s'arrêter presque entièrement, avait viré à un angle de 180 degrés, et s'était retourné vers la direction d'où il était venu.

Presque en même temps, Nicolson découvrit autre chose encore : quelque chose qui ôtait toute importance à la position du *Viroma*, et qui rendait complètement ridicule la surveillance des avions stationnés dans les airs.

Les bombardiers avaient fait une erreur de calcul ; ils avaient péché par ignorance : lorsqu'ils avaient attaqué le gaillard d'avant, détruisant les canons et les canonnières, et faisant usage d'obus capables de percer les blindages, ils tuèrent quelques membres de l'équipage réfugiés au-dessous du pont. Comment n'auraient-ils pas supposé que tout l'équipage ne pensait qu'à se mettre à l'abri ? Ce qu'ils ne savaient pas, et ne pouvaient savoir, c'est que l'espace libre sous le pont du gaillard d'avant, la cale de l'entrepont, et la cale la plus importante encore qui se trouvait en-dessous, n'étaient pas vides. Ils étaient pleins à craquer de tonneaux empilés les uns sur les autres, et contenant des milliers de litres d'octane, destinés aux misérables épaves, brûlées et fracassées, qui jonchaient l'aérodrome de Selengar. Des flammes de 40 à 60 mètres montèrent dans l'air immobile. La colonne de feu, pure de toute fumée, brillait d'un tel éclat qu'elle était à peine visible au soleil aveuglant de l'après-midi. Étaient-ce vraiment des flammes qui jaillissaient blanches et vibrantes, du brasier, ou bien, plutôt, une large bande d'air, que l'intensité de la chaleur faisait étinceler, et qui se rétrécissait, s'amenuisait en s'élevant, jusqu'à n'être plus, au-dessus du mât de misaine, qu'un petit point vacillant, qui s'éteignit et se résorba en une légère fumée bleu pâle.

De temps à autre, un nouveau baril faisait explosion à fond de cale, et, l'espace de quelques secondes, une étroite bande de fumée épaisse galonnait la flamme presque invisible, puis s'évanouissait brusquement. Nicolson n'ignorait pas que l'incendie n'était qu'à ses débuts. Quand le feu se déclarerait réellement, quand les barils éclateraient par douzaines, l'essence d'avion qui emplissait le réservoir n° 9, au gaillard d'avant, sauterait comme un dépôt de munitions.

Déjà la chaleur lui brûlait le front. Pendant quelques instants encore ses regards restèrent fixés sur le gaillard d'avant, essayant de supputer combien de temps il faudrait à l'incendie pour triompher. Mais il était impossible de le savoir, impossible même de le deviner.

Peut-être resterait-il deux minutes ? peut-être vingt ?

Après deux ans de guerre, la résistance des pétroliers, leur refus de mourir, étaient devenus presque légendaires ; mais, dans vingt minutes, sans aucun doute, tout serait fini.

Tout à coup l'attention de Nicolson fut attirée par quelque chose qui bougeait dans le dédale des tuyaux tordus et brisés sur le pont, à l'avant du mât de misaine. Ce quelque chose était un homme, vêtu seulement d'un pantalon bleu, en loques, et qui trébuchait et tombait en se dirigeant vers l'échelle menant au passavant. Il paraissait ébloui, et se frottait les yeux de son avant-bras, comme s'il ne voyait pas très bien. Mais il parvint quand même au pied de l'escalier, et se hissa jusqu'en haut. Puis il se trouva le long du passavant jusqu'à la superstructure du pont. Maintenant Nicolson le voyait nettement ; c'était Jenkins, matelot A.S., affecté au canon automatique du gaillard d'avant.

Quelqu'un d'autre l'avait vu également, et Nicolson n'eut que le temps de pousser un cri d'alarme désespéré, avant de se jeter lui-même à plat ventre sur le pont, et d'écouter, les poings serrés, le martèlement des obus explosant coup sur coup, quand le *Zéro* piqua brusquement vers le *Viroma* et le ratissa depuis le pont du gaillard d'avant jusqu'à la passerelle.

Cette fois, Nicolson ne se redressa pas : se remettre debout équivalait à un suicide. Une seule raison faillit l'y décider : il aurait aimé voir l'état de Jenkins, mais Jenkins avait dû profiter d'un moment favorable pour se sauver. Ou, peut-être était-il trop ébloui pour rien tenter, ou encore n'avait-il eu d'autre alternative que s'enfuir et être tué, ou bien rester et brûler vif.

Nicolson secoua sa tête pour chasser la fumée et l'odeur de la cordite et il parvint à retrouver la position assise. Puis il parcourut du regard la timonerie ravagée par les bombes.

Quatre personnes s'y trouvaient avec lui. Il n'y en avait que trois un instant plus tôt. Le maître d'équipage, Mac Kinnon venait d'arriver au moment où la dernière bombe faisait explosion à l'intérieur de la passerelle. Moitié accroupi, moitié couché sur le seuil de la chambre des cartes, il s'appuyait sur l'un de ses coudes, et regardait prudemment autour de lui. Il n'était pas blessé, mais paraissait ne pas vouloir risquer un mouvement en avant. Nicolson lui cria :

— Ne vous levez pas ! Baissez la tête, sinon elle sera emportée par une bombe !

Quelle voix enrouée ; c'était presque un chuchotement. Nicolson en était surpris lui-même.

Evans, le quartier-maître de quart, était assis sur le treillis de son caillebotis. De sa voix de Gallois au diapason aigu, il poussait sans arrêt, mais sans brusquerie des jurons abondants, le dos appuyé à la roue. Le sang coulait jusqu'à ses genoux d'une longue balafre au front, mais il n'y faisait pas attention, et s'occupait à envelopper son avant-bras droit d'un pansement de fortune.

Nicolson ne pouvait se rendre compte de la gravité de la blessure, mais les lambeaux de toile, arrachés à la chemise d'Evans, étaient imbibés de sang à peine touchaient-ils son bras.

Vannier était étendu à l'extrémité du pont. Nicolson rampa vers lui, et lui souleva doucement la tête. Le deuxième lieutenant présentait une forte éraflure à la tempe, mais, par ailleurs, il ne semblait pas blessé. Il respirait paisiblement, mais n'avait pas repris connaissance, Nicolson reposa la tête sur le pont, et il se mit en quête de Findhorn.

Le capitaine, assis de l'autre côté de la passerelle, le dos contre la paroi, considérait son second. Nicolson trouva le vieil officier un peu pâle. « Il a passé l'âge, il n'est plus fait pour ce genre de passe-temps », songeait-il. Puis, désignant Vannier du geste :

— Celui-ci est hors de combat, commandant ! Il a eu de la chance, comme nous autres, qui sommes tous en vie, mais vidés.

Nicolson ne se sentait pas aussi joyeux que le ton de sa voix aurait pu le faire croire.

Il parlait encore, lorsqu'il vit Findhorn se pencher en avant pour se redresser. La pression de ses mains contre le pont fit blanchir ses ongles.

— Pas facile, hein, commandant ? Restez où vous êtes. Il y a par ici quelques individus qui fouillent les alentours, passionnément désireux de vous apercevoir.

Findhorn fit un signe d'assentiment, et s'appuya de nouveau contre la paroi sans rien dire.

Nicolson lui jeta un regard scrutateur :

— Comment vous sentez-vous, commandant ?

Findhorn voulut lui répondre. Mais, au lieu de paroles, une toux singulière monta à ses lèvres, toux caillouteuse, qui les teintait de sang. Des gouttes brillantes coulèrent de sa bouche sur son menton, puis sur sa tunique d'uniforme d'une blancheur immaculée.

Nicolson se remit debout en moins d'une seconde. Il traversa le pont en courant, bien qu'il trébuchât à chaque pas, et vint tomber à genoux devant le commandant. Findhorn lui sourit et, une fois encore, essaya de parler mais, une fois encore, ce fut la toux qui vint, et les

bulles de sang artériel, qu'elle fit jaillir, contrastaient pitoyablement avec la pâleur des lèvres. Dans les yeux vitreux se lisait une extrême fatigue.

Nicolson essaya de découvrir la blessure. Au début, il ne trouva rien. Tout à coup, il vit la plaie, si petite qu'il l'avait prise pour une des gouttes de sang qui tachaient la chemise de Findhorn. Ce n'était pas une goutte de sang, mais un trou minuscule, insignifiant, absolument rond, et dont les bords rougissaient. Nicolson resta d'abord stupéfait de la petitesse de ce trou, de son aspect inoffensif. Il se trouvait presque au milieu de la poitrine du capitaine, mais pas tout à fait, à quelques millimètres à gauche du sternum, et un peu au-dessus du cœur.

CHAPITRE VII

Doucement, doucement, Nicolson prit le capitaine par les épaules, l'installa de son mieux contre la cloison, et chercha du regard le maître d'équipage. Mais déjà Mac Kinnon était agenouillé à côté de lui. Un coup d'œil sur le visage d'une impassibilité voulue de Mac Kinnon lui apprit que la tache, sur le devant, de la chemise, s'élargissait. D'un geste rapide, sans un mot, le maître d'équipage sortit son couteau, et fendit proprement la chemise dans le dos. Après avoir fermé le couteau, il prit les deux bords de la chemise fendue entre ses mains, et la déchira du haut en bas. Puis il se mit en devoir d'examiner le dos de Findhorn.

Quelques instants plus tard, il remplaçait l'un sur l'autre les deux côtés de la déchirure, et jetait un regard à Nicolson, en hochant la tête, après qu'il eût réinstallé le capitaine en l'appuyant contre la cloison.

— Pas de chance, mes amis, n'est-ce pas ?

La voix de Findhorn n'était qu'un murmure entrecoupé, une lutte contre le sang qui affluait à sa gorge.

— C'est un sale coup, capitaine, mais il aurait pu être pire.

Nicolson choisissait ses mots.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Non.

Findhorn ferma les yeux pendant une minute, puis les rouvrit.

— Répondez à ma question, s'il vous plaît. La plaie traverse-t-elle la poitrine de part en part ?

— Nicolson répondit d'un ton détaché, presque médical :

— Non, commandant. La balle a dû toucher le poumon, et se loger plus bas dans les côtes. Il s'agit d'extraire la balle.

Extraire la balle ! Opération chirurgicale réalisable seulement dans un hôpital parfaitement équipé. Findhorn sourit :

— Comment va le navire, Nicolson ?

— Il flambe.

D'un geste du pouce, il désigna les flammes, derrière lui :

— Vous les voyez, commandant. Il nous reste un quart d'heure, si nous avons de la chance. Me permettez-vous de descendre ?

— Bien sûr ! Bien sûr ! À quoi est-ce que je pense ?

Findhorn fit un effort pour se lever, mais Mac Kinnon le retint. Il lui parlait de sa voix chantante de Highlander, cherchant du regard l'appui de Nicolson.

Mais l'appui ne vint pas de Nicolson ; il vint sous la forme du vrombissement d'un moteur d'avion, du bruit saccadé et martelé d'un canon de D.C.A. ; puis d'une bombe qui fit trembler la fenêtre fracassée au-dessus des trois hommes. La porte de la chambre des cartes sauta hors de ses gonds.

Findhorn ne fit plus aucun effort pour se mettre debout. Il s'appuya de nouveau avec lassitude contre la paroi, et sourit à demi en regardant Mac Kinnon ; puis il tourna la tête pour s'adresser à Nicolson. Mais Nicolson était déjà parti, fermant la porte de la chambre des cartes, qui oscillait sur ses gonds à demi arrachés.

Le second dégringola au bas de l'échelle centrale, se dirigea vers l'avant et arriva à la porte à tribord de la salle à manger. Van Effen était assis sur le pont, près de la porte. Il n'était pas blessé, et il tenait son pistolet à la main. Il leva les yeux lorsque Nicolson ouvrit la porte :

— Beaucoup de bruit, n'est-ce pas, Mr. Nicolson ? Quel tintamarre ! Est-ce terminé ?

— Plus ou moins. Je crains que ce n'en soit fini avec le navire. Il ne reste plus là-haut que 2 ou 3 Zéros avides de pomper la dernière goutte de notre sang. Avez-vous eu des difficultés ?

— Avec eux ?

Van Effen brandit le canon de son revolver du côté de l'équipage du *Kerry Dancer*. Cinq hommes étaient pelotonnés anxieusement sur le pont, au pied des sètes, de l'avant, deux autres apparaissaient sous des tables.

— Ils craignent trop pour leur peau !

— Aucun d'eux n'a été blessé ?

Van Effen secoua la tête d'un air de regret :

— Le Malin protège les siens, monsieur Nicolson !

— Dommage !

Nicolson sortait déjà par la porte à bâbord de la salle à manger :

— Le navire est fichu ; nous n'en avons plus pour longtemps »

Amenez vos petits amis sur le pont supérieur, et qu'ils restent pour l'instant dans le passavant. N'ouvrez pas la portière.

Soudain Nicolson s'interrompit, arrêté en pleine course. Le panneau du passe-plats en bois de l'office avait été criblé de projectiles, et, de l'autre côté, un petit enfant sanglotait. Cinq secondes plus tard, Nicolson se battait avec la poignée de la porte. La poignée tourna, mais la porte refusa de s'ouvrir. Sans doute était-elle fermée au verrou. Il était plus probable qu'elle était coincée et tordue. Une hache de pompier pendait à la cloison de la cabine du cinquième ingénieur-mécanicien. Nicolson en frappa violemment le loquet de la porte. Au troisième coup, le loquet s'ouvrit, et la porte retomba avec fracas.

Tout d'abord Nicolson ne vit que la fumée de l'incendie, et un monceau de vaisselle cassée. Il ne sentit que l'odeur suffocante du whisky. Puis il aperçut les deux infirmières assises sur le pont, presque à ses pieds. Les yeux, d'un noir de jais, de Lena, la jeune Malaisé, étaient élargis par la terreur. À côté d'elle, Miss Drachmann, pâle, l'air épuisé, était très calme. Nicolson tomba à genoux près d'elle :

— Le petit ? interrogea-t-il avec angoisse.

— Ne vous tourmentez pas ; Peter va très bien.

Elle lui sourit gravement et poussa la lourde porte métallique du garde-manger déjà entrebâillée. L'enfant était dans la cabine, emmitouflé dans une couverture. Il fixa sur Nicolson un regard effrayé. Nicolson tendit une main et ébouriffa doucement les boucles blondes, puis il se releva brusquement en poussant un long soupir.

— Remercions Dieu pour cette grâce ! fit-il, et il sourit à Peter.

— Je vous remercie, vous aussi, Miss Drachmann. Vous avez eu là une idée géniale. Emmenez le gosse dehors. On suffoque ici.

Il s'apprêtait à tourner les talons, quand il s'arrêta pour jeter à ses pieds, un regard incrédule.

Alex, le jeune soldat, et le prêtre musulman, allongés côte à côte sur le pont, paraissaient tout à fait inconscients. Farnholme se redressait après avoir examiné la tête du prêtre. L'odeur de whisky, que dégageait sa personne, était violente au point que ses vêtements devaient en être imprégnés :

— Que diable se passe-t-il ici ? demanda Nicolson, d'un ton glacial. Ne pouvez-vous pas lâcher votre bouteille, ne fût-ce que pour cinq minutes, Farnholme ?

— Vous êtes un garçon bien obstiné, jeune homme ! La voix sortait du recoin le plus éloigné de l'office. « Mais n'établissez pas des conclusions trop hâtives ! ».

Nicolson essaya de percer l'obscurité : toutes lumières éteintes, les dynamos étant arrêtées, l'office, privé de fenêtres, était dans la pénombre. C'est à peine si Nicolson distingua la frêle silhouette de Miss Plenderleith. La vieille demoiselle était assise très droite, le dos appuyé contre le frigidaire ; la tête penchée sur ses mains ; le cliquetis régulier de ses aiguilles à tricoter semblait presque anormal dans le silence environnant. Nicolson la contempla avec stupéfaction :

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous faites, Miss Plenderleith ?

Le son de sa voix le frappa lui-même.

— Je tricote, évidemment. N'avez-vous jamais vu tricoter personne ?

— Vous tricotez ?

Cette fois, le ton de Nicolson exprimait le plus profond respect : « Vous tricotez, évidemment ! »

D'étonnement, il hochait la tête.

— Si les Japs savaient cela, ils demanderaient un armistice dès demain !

— Vous n'allez pas me faire croire que vous avez perdu l'esprit, vous aussi, demanda Miss Plenderleith d'un ton cassant.

— Moi aussi ?

— Oui, comme ce malheureux jeune homme, là-bas !

Et elle indiqua du doigt le jeune soldat :

— Nous avons entassé quelques plateaux contre le passe-plats. Ce n'est que du bois, vous comprenez. Le général pensait que cela constituerait une certaine protection contre les bombes.

Miss Plenderleith parlait vite. Elle avait déposé son tricot :

— Quand la première bombe a éclaté, ce jeune homme a essayé de sortir. Le général ferma la porte, et je vous garantis qu'il l'a fait rapidement. Puis l'autre a voulu ôter les plateaux, dans l'intention de s'échapper par le passe-plats, je suppose. Le prêtre musulman était en train de le repousser quand la première bombe a éclaté.

Nicolson se retourna brusquement, regarda Farnholme, puis le jeune garçon, étendu sur le sol :

— Je vous fais mes excuses, général ! Est-il mort ?

— Non, grâce à Dieu !

Farnholme se redressa sur ses genoux. Son accent traînant de Sandhurst avait temporairement disparu :

— Il est un peu cinglé, voilà tout ! Mais quel sacré jeune fou, ajouta-t-il en lançant un regard furieux au jeune garçon.

— Qu'a-t-il encore fait, celui-là ?

— Il a voulu l'assommer avec une bouteille de whisky, répondit brièvement Farnholme. La bouteille s'est cassée. Elle devait être fendue. C'est dégoûtant !

— Faites-la sortir, et faites sortir tous les autres ! dit Nicolson, mais il se détourna en entendant la porte s'ouvrir derrière lui :

— Walters ! Je vous avais oublié ! N'êtes-vous pas blessé ?

— Je suis en parfait état, capitaine ; mais la cabine radio est quelque peu démolie, je le crains.

Walters était pâle et avait l'air assez mal en point, tout en n'ayant rien perdu de son esprit de décision.

— La radio n'a plus d'importance.

Nicolson se sentait reconnaissant de la présence de Walters, de son calme, et de cette compétence qui le distinguait.

— Emmenez tous ces gens sur le pont des embarcations, dans le passavant, ou, mieux encore, gardez-les dans votre bureau ou dans votre cabine. Ne leur permettez pas de monter sur le pont. S'ils désirent prendre quelque objet dans leur propre cabine, accordez-leur deux minutes pour l'aller chercher.

Walters sourit :

— Allons-nous faire une petite excursion, capitaine ?

— Très courte, et tout juste pour ne pas courir de risques inutiles.

Tout en parlant, Nicolson se disait que le moral des passagers n'y gagnerait rien s'il ajoutait, ce que Walters ne pouvait ignorer, qu'en fait de perspectives, il y avait celle d'être brûlé vif, ou de se volatiliser quand le bateau sauterait.

Il sortit rapidement de la pièce, mais chancela lorsqu'une violente détonation parut soulever l'arrière du *Viroma* au-dessus de l'eau, et fit trembler convulsivement toutes les plaques métalliques et tous les rivets. D'un mouvement instinctif, Nicolson tendit le bras et s'agrippa au linteau de la porte. Il saisit Miss Drachmann et Peter, qui tombaient sur lui, et les soutint, tout en se tournant vivement vers Walters :

— Annulez mon dernier ordre : Personne n'est autorisé à se rendre à sa cabine. L'ordre donné tout à l'heure n'est plus valable. Il faut faire venir tout le monde ici et veiller à ce qu'on y reste.

En quatre enjambées, il fut à la portière donnant sur l'arrière et

l'ouvrit prudemment. Deux secondes plus tard, il était dehors, au-sommet de l'échelle de fer, qui conduisait au pont principal, et il regardait l'arrière avec stupéfaction. La chaleur le frappa comme un coup de massue, et fit monter des larmes à ses yeux.

De gros nuages de fumée noire, huileuse, escaladaient le ciel ; ils montaient de plus en plus haut à chaque seconde, mais, au lieu de s'éparpiller et de se perdre, ils s'épalaient, au-dessus du navire. Au niveau du pont il n'y avait pas de fumée du tout, rien qu'un large mur de flammes, d'environ 20 mètres de diamètre, un mur qui se dressait tout droit à 15 mètres au-dessus de sa base, puis se brisait en une dizaine de colonnes de feu. À voir ces jets incandescents, on aurait dit des langues affamées tendant leurs pointes pour engloutir les sombres volutes de fumée.

En dépit de l'intense chaleur, la première réaction de Nicolson fut de se boucher les oreilles plutôt que d'abriter son visage. Même à 50 mètres des flammes, le grondement était intolérable.

— Voilà encore une erreur de calcul des Japs ! songeait l'officier. Une bombe, destinée aux compartiments des machines avait fait explosion dans la soute à gas-oil soufflant vers l'arrière à travers la cloison avant de la machine et vers l'avant, directement à travers les deux cloisons du cafferdam dans la citerne n° 1. C'était évidemment la citerne n° 1 qui était en feu : ses 1 000 tonnes de gas-oil brûlaient. La flamme était encore activée par le courant d'air causé par le cafferdam éventré.

Alors même qu'on eût pu découvrir les extincteurs d'incendie, et les hommes pour les manœuvrer, chercher à se rendre maître de cet enfer eût été faire œuvre d'imbécile : la chaleur infernale aurait carbonisé le plus habile, avant qu'il se fût approché à 5 mètres du brasier.

Soudain, dominant le grondement continu des flammes, Nicolson perçut un autre bruit mortel : le hurlement strident, aigu, agressif d'un moteur d'avion, piquant au maximum, et il vit, comme dans un éclair, un *Zéro* mugissant par tribord.

L'avion était déjà à la hauteur du mât quand Nicolson, d'un mouvement convulsif, se rejeta en arrière à travers la porte ouverte dans son dos. Au même instant des obus explosaient à l'endroit même où il se trouvait deux secondes plus tôt :

— Canaille... murmura-t-il en se remettant debout.

Il referma la porte et regarda autour de lui. L'office et le couloir étaient vides.

Walters n'était pas homme à perdre son temps. Nicolson parcourut rapidement la salle à manger, et arriva au pied du passavant menant

au pont des embarcations. Il y trouva Farnholme, s'efforçant de hisser le jeune soldat sur l'escalier. Nicolson l'y aida sans rien dire. Arrivé en haut, il rencontra Walters qui le débarrassa de sa charge.

Nicolson jeta un regard à travers le couloir vers la cabine de la radio, dont le poste n'existait plus :

— Avez-vous réuni toutes vos brebis, Sparks ?

— Oui, capitaine. Le type arabe revient à lui, et Miss Plenderleith fait sa valise comme si elle allait passer quinze jours à Bornemouth.

— Elle ne manque pas d'allure.

Nicolson considérait l'extrémité du couloir vers l'avant. Siran et ses hommes se serraient près de l'échelle, qui menait à la chambre des cartes. Tous, à part le chef, paraissaient effrayés et malheureux ; mais lui, en dépit de ses blessures diverses gardait son impassibilité. Nicolson chercha Walters du regard :

— Où est van Effen ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, capitaine.

Le second s'avança vers Siran :

— Où est van Effen ?

Siran haussa les épaules, grimaça un sourire, mais ne dit rien. Nicolson enfonça un pistolet dans le plexus solaire de l'autre, et dit, comme en plaisantant, pendant que le sourire s'évanouissait sur le visage basané :

— Je ne vois aucun inconvénient à vous faire mourir à l'instant.

— Il est monté, fit Siran, en indiquant l'échelle d'un signe de tête, il y a une minute.

Nicolson se retourna :

— Avez-vous un revolver, Sparks ?

— Oui, dans le bureau.

— Allez le chercher. Van Effen n'a pas le droit de quitter cette racaille.

Il attendit le retour de Walters :

— Pas besoin de raisonner pour tirer dessus ; le moindre prétexte sera bon.

Il remonta l'escalier, enjambant trois marches à la fois, traversa la chambre des cartes et pénétra dans la timonerie. Vannier avait repris conscience. Il secouait la tête pour en chasser les derniers vertiges, et il était assez remis pour aider Evans à panser son bras. Mac Kinnon et

le capitaine étaient encore ensemble :

— Avez-vous aperçu van Effen, Mac Kinnon ?

— Je l'ai vu ici-même il y a une minute, capitaine. Il est monté sur le pont supérieur.

— Sur le pont sup... Pourquoi, au nom du ciel ?

Mais Nicolson se ressaisit ; il n'avait pas de temps à perdre.

— Comment vous sentez-vous, Evans ?

— Bigrement mal, capitaine, dit Evans ; et il en avait l'air en effet. Si je pouvais étrangler ces monstres !

Nicolson eut un bref sourire :

— Je vois que vous n'êtes pas encore à l'article de la mort. Restez ici avec le capitaine. Et vous, Vannier, comment va ?

— Je suis parfaitement remis à présent, capitaine. J'ai la tête un peu fêlée et c'est tout.

Vannier était fort pâle.

— Bien ! Amenez le maître d'équipage, et détachez les canots de sauvetage : le premier et le deuxième, car le troisième et le quatrième sont fichus.

S'interrompant, il se tourna vers le capitaine :

— Vous m'avez parlé, commandant ?

— Oui.

La voix de Findhorn restait faible, mais elle était plus claire qu'auparavant :

— Le troisième et le quatrième canots sont fichus, dites-vous ?

— Une bombe les a réduits en miettes, répondit Nicolson sans amertume. Le travail a été fort bien fait. Le premier réservoir est en feu, commandant.

Findhorn hocha la tête :

— Y a-t-il un peu d'espoir, mon vieux ?

— Non.

Puis, s'adressant à Vannier, Nicolson dit :

— S'ils sont utilisables tous les deux, prenez-les.

Il cherchait un signe d'approbation sur le visage de Findhorn.

— Il ne faudrait pas que Siran et sa troupe fussent dans le même canot que nous, à la tombée de la nuit.

Findhorn fit un geste d'acquiescement sans parler, et Nicolson poursuivit :

— Prenez toutes les couvertures qui restent et autant de provisions, d'eau, d'armes, de munitions et tous les médicaments et pansements de première nécessité que vous trouverez. Tout cela dans le meilleur des canots, le nôtre ! C'est bien entendu, n'est-ce pas Vannier ?

— Parfaitement capitaine !

— Autre chose encore : Quand vous serez prêt, amenez une civière pour le commandant, et ne vous faites pas trouer la peau par des projectiles variés, comme cela a failli m'arriver il y a une minute. Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous ! Je vous donne cinq minutes.

Nicolson franchit le seuil de la porte à tribord de la timonerie, et resta immobile pendant deux ou trois secondes pour se rendre compte du sinistre. Le souffle de la fournaise l'atteignait, sans qu'il y prît garde. La chaleur ne le tuerait pas encore, mais les *Zéros* le tueraient infailliblement s'il leur en laissait la chance. Les *Zéros* étaient à environ un demi-mille en ligne de file leurs ailes gauches inclinées vers la mer, pendant qu'ils tournaient autour du *Viroma*, attendant leur heure..

En cinq enjambées, Nicolson fut au pied de l'échelle qui partait du haut de la timonerie. Il escalada les trois premiers échelons à la fois, puis s'arrêta si brusquement que, seul, son bras replié put atténuer le choc, lorsqu'il tomba la tête en avant, heurtant les barreaux.

Van Effen, le visage et la chemise maculés de sang, était en train de descendre, portant à demi le caporal Fraser. Celui-ci était fort mal en point, et visiblement au bord de l'évanouissement, Son visage était exsangue sous le hâle, et, de son bras droit, il soutenait ce qui restait de l'avant-bras gauche tordu, cassé, horriblement abîmé. Seule une bombe avait pu causer ces ravages ; mais il semblait ne perdre que peu de sang : van Effen avait fait une ligature juste au-dessus du coude.

Nicolson les rattrapa au milieu de l'échelle. Il empoigna le soldat, faisant peser sur lui-même la moitié de ce poids mort pour en décharger van Effen. Et soudain, sans bien comprendre ce qui se passait, il supporta complètement le caporal, tandis que van Effen remontait vers la timonerie :

— Où allez-vous donc ? lui hurla-t-il, pour se faire entendre malgré le grondement des flammes.

— Nous abandonnons le navire ! Venez immédiatement.

— Faut que je voie s'il reste un survivant, hurla à son tour van

Effen. Il cria encore autre chose, et Nicolson crut entendre qu'il parlait de revolvers, sans en être sûr. Le violent grondement des deux incendies empêchait la voix de porter, et d'ailleurs l'attention de Nicolson était déjà orientée vers un autre objet : les *Zéros*, (il n'y en avait plus que trois), ne tournaient plus maintenant autour du *Viroma*, mais longeaient rapidement, ayant pris la ligne de front et se dirigeaient droit sur le château milieu.

Point n'était besoin d'un grand effort d'imagination pour comprendre que lui et ses compagnons, perchés ainsi au plus haut du navire, constituaient une cible des plus tentantes, et tout à fait accessible. Le second retint le caporal Fraser d'une poigne plus solide, fit un geste autoritaire du côté des flots et cria d'une voix de stentor :

— Vous n'avez aucune chance de réussir, maudit imbécile ! Seriez-vous aveugle ou fou, par hasard ?

— Occupez-vous de vous-même, mon ami ! riposta van Effen sur le même ton et il disparut.

Nicolson n'attendit pas davantage. Certes, il s'occuperait de lui-même, et ce serait sa vengeance. Quelques échelons encore, et il atteindrait la porte de la timonerie, mais, à présent, Frazer n'était plus qu'un fardeau inerte dans ses bras, et un *Zéro* ne mettrait pas six secondes à couvrir la distance qui les séparait. Déjà, il entendait le vrombissement strident du moteur, atténué par le bruit du feu, mais non moins menaçant, mais il n'osa pas lever les yeux, sachant trop bien que les avions étaient à 200 mètres, les viseurs de leurs canons braqués sur lui. La porte à glissière de la timonerie était bloquée. Il ne parvenait qu'à l'entrouvrir faiblement avec sa main gauche, quand brusquement elle céda. Le maître d'équipage tira le caporal Fraser à l'intérieur de la pièce, et Nicolson fut catapulté en avant sur le pont. Il poussa un gémissement involontaire, s'attendant à recevoir des éclats d'obus sur le dos. Et puis, roulant sur lui-même, retrouva abri et sécurité.

Dans un bruit de tonnerre, les avions passèrent à 30 centimètres au-dessus de la timonerie, mais sans tirer un coup de canon.

Nicolson hocha la tête de stupéfaction et se releva lentement. Peut-être la fumée, et l'éclat des flammes avaient-ils aveuglé le pilote ; peut-être les Japs, eux aussi, avaient-ils épuisé leurs munitions. La quantité de bombes que pouvait charger un avion était limitée. D'ailleurs cela n'avait aucune importance maintenant.

Farnholme était sur la passerelle et aidait Mac Kinnon à faire descendre le soldat. Vannier était parti, mais Evans se trouvait toujours là avec le commandant.

À ce moment-là, la porte de la chambre des cartes s'ouvrit avec violence, faisant craquer ses charnières brisées, et, une fois de plus, la surprise se peignit sur le visage de Nicolson.

L'homme qui se tenait devant lui était presque nu, vêtu seulement des restes de ce qui avait été une culotte bleue. Les sourcils grillés, la poitrine et les bras rouges et écorchés, l'homme respirait à petits coups brefs et saccadés comme si ses poumons avaient été privés d'air pendant trop longtemps. Il était très pâle.

— Jenkins !

Nicolson courut à lui ; le saisit aux épaules, mais recula quand l'autre poussa un cri de douleur :

— Comment, au nom du Ciel ?... J'ai vu les avions et...

— Il y a quelqu'un d'enfermé dans le compartiment avant des pompes.

Il parlait vite, d'un ton pressant, mais avec peine, n'articulant qu'un ou deux mots entre chaque inspiration.

— Tombé du passavant, abouti sur l'écoutille, choc très rude..

— Et puis ? Les taquets étaient bloqués. Jenkins hocha la tête d'un air de lassitude : je ne parvenais pas à les ouvrir.

— Il y a un tuyau fixé sur l'écoutille, dit brutalement Nicolson. Vous le savez aussi bien que moi.

Jenkins ne répondit rien, mais il montra ses paumes, et cette vue arracha un gémissement à Nicolson. Plus un brin de peau ! rien que les chairs à vif, et entre les chairs, on distinguait la blancheur des os.

— Grand Dieu !

Nicolson contemplait sans pouvoir en détourner ses regards ces pauvres mains, puis les yeux qui n'exprimaient plus que la souffrance :

— Excusez-moi, Jenkins ! Descendez, et attendez-moi dans la cabine de la radio.

Au même moment, quelqu'un toucha l'épaule du second, qui se retourna vivement :

— C'est vous, van Effen ? J'imagine que vous n'ignorez pas que, tout fieffé imbécile que vous êtes, vous pouvez du même coup vous présenter comme le plus heureux habitant de ce monde.

Le grand Hollandais fit choir sur le pont deux fusils, une carabine automatique, et des munitions. Puis il se redressa et dit tranquillement :

— Vous aviez raison, j'ai perdu mon temps, il n'y avait plus là-haut

que des morts.

Il hocha la tête en voyant Jenkins qui s'en allait :

— Je l'ai entendu. Il est dans la petite dunette, juste à l'avant de la passerelle, n'est-ce pas ? J'y vais.

Nicolson considéra les yeux gris, au calme regard.

— Accompagnez-moi, si vous voulez. J'aurai sans doute besoin d'être aidé.

Ils tombèrent sur Vannier, dans le passavant. Le deuxième lieutenant trébuchait sous le poids d'une pile de couvertures.

— Dans quel état sont les canots, Vannier ?

— Épatants, capitaine. Ils n'ont pas une égratignure. On pourrait croire que les Japs les ont épargnés avec intention.

— Tous les deux ? s'écria Nicolson avec surprise.

— Oui, capitaine.

— Cadeau inespéré ! murmura le second à part lui.

— Allez, Vannier, et n'oubliez pas la civière pour le commandant.

Sur le pont principal, la chaleur était suffocante et, au bout de dix secondes, les deux hommes haletaient. La violence de l'incendie du mazout dans la soute avait plus que doublé depuis cinq minutes, et l'on percevait vaguement, malgré le ronflement des flammes, le bruit presque ininterrompu des explosions, quand les barriques de métal se fendaient et éclataient sous l'intensité du feu. Mais Nicolson ne le remarquait qu'à demi. Il était devant la porte étanche qui donnait accès au panneau en acier du compartiment et il en raclait la surface avec le haut du tuyau de 60 centimètres de long, qui servait de levier pour ce genre de portes. Comme il se penchait, attendant une réponse, il voyait la sueur couler de son front, en filets continus. Mais l'air était si sec et parcheminé, le métal si brûlant, que la sueur s'évaporait à peine avait-elle touché le pont. Nicolson et van Effen sentaient la chaleur du pont au travers des semelles de leurs chaussures. Et puis, soudain, les deux hommes sursautèrent. Un coup, de l'autre côté de la porte, répondait à leurs coups : coup faible, mais certain. Nicolson n'attendit pas davantage. Les taquets étaient en vérité très bloqués : une explosion avait dû gauchir le métal, et il ne fallut pas moins de douze violents coups du marteau que Nicolson avait emporté pour faire sauter les deux taquets bloqués. Le troisième lâcha immédiatement.

Une bouffée de chaleur monta des profondeurs du compartiment des pompes, mais Nicolson et van Effen, n'y prêtèrent aucune

attention, et ils essayèrent de percer l'obscurité du regard. Puis van Effen alluma sa lampe de poche, et ils virent nettement les cheveux gris, striés d'huile, d'un homme en train d'escalader l'échelle. Deux longs bras se tendirent, et, un instant plus tard, l'homme était sur le pont, protégeant instinctivement son visage de son bras. Il dégouttait d'huile de la tête aux pieds. Le blanc de ses yeux faisait un effet presque effrayant dans son visage noir et barbouillé. Nicolson le considéra pendant une seconde, puis il s'écria :

— Willy ! C'est vous ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? répondit Willoughby. C'est moi ! Pas un autre ! C'est le bon vieux Willy. La belle jeunesse est destinée à périr et non pas les ingénieurs de seconde classe. Nous ne sommes pas des mortels ordinaires, nous autres.

— Que diable faisiez-vous là ?

— Enfin, n'importe ! L'explication peut attendre.

— Venez Willy, nous n'avons pas de temps à perdre. Nous abandonnons le *Viroma*.

Willoughby haletait en marchant vers la passerelle :

— Je cherchais un abri, mon vieux ! Le fil de mes jours a failli être coupé dans sa fleur. Où allons-nous ?

— Aussi loin du navire que possible. Il peut sombrer à tout moment.

Willoughby se retourna, protégeant ses yeux de la main :

— Ce n'est que du mazout qui brûle, Johnny ? Il reste une chance pour qu'il se consume sans exploser.

— Le réservoir n°1 a sauté.

— Alors aux canots, en vitesse ! dit Willoughby. Le vieux Willy veut vivre et encore se battre.

Au bout de cinq minutes, les deux canots, approvisionnés et mis à la mer, étaient prêts pour l'embarquement. Tous les survivants, y compris les blessés, étaient réunis sur le pont. Nicolson regarda le commandant. Nous sommes prêts et attendons vos ordres, commandant !

Findhorn eut un faible sourire. Ce sourire même semblait un effort, et se termina en une grimace de douleur :

— Trop modeste... C'est vous qui commandez, mon vieux !

Il toussa, ferma les yeux, puis les rouvrit. Son visage exprimait l'inquiétude :

— Et les avions ? Nicolson. Ils peuvent nous réduire en bouillie pendant que nous embarquons ?

— Pourquoi donc prendraient-ils cette peine, alors qu'il leur sera bien plus facile de le faire quand nous serons au milieu de l'eau. Et puis, ajouta Nicolson, en haussant les épaules, nous n'avons pas le choix, commandant.

— C'est vrai ! Pardonnez cette objection stupide !

Et Findhorn, appuyant sa tête en arrière, ferma les yeux.

— Les avions ne nous tourmenteront pas.

C'était van Effen qui parlait. Il paraissait étrangement certain de ce qu'il avançait, et il reprit, avec un sourire à l'adresse de Nicolson :

— Vous et moi nous aurions pu être tués à deux reprises : ou bien ils ne sont pas en mesure de tirer, ou bien ils ne veulent pas tirer. D'autres raisons aussi peuvent motiver leur attitude, mais nous n'avons pas le temps d'y penser, monsieur Nicolson.

Nicolson lui fit écho :

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Il serra les poings lorsqu'un grondement sinistre se répercuta à travers tout le navire. La superstructure du *Viroma* trembla toute, et ce tremblement se termina par une effroyable embardée. Le pont s'effondra vers l'arrière sous les pieds des naufragés. Nicolson s'accrocha à une porte pour se maintenir en équilibre et sourit faiblement à van Effen :

— Fallait-il que vous nous donniez une confirmation aussi éclatante de votre point de vue ?

Puis il éleva la voix :

— Tout le monde aux canots !

Désormais, on ne pouvait agir qu'avec une précipitation désespérée. La cloison du réservoir n° 2 s'était fendue, et l'un des autres réservoirs peut-être deux présentaient une ouverture béante sur la mer. Déjà l'arrière du *Viroma* était noyé. Nicolson comprenait qu'une hâte précipitée mettrait la panique dans le groupe des passagers, ou du moins la confusion, ce qui équivalait également à un dangereux retard. La présence de van Effen et de Mac Kinnon fut d'une inestimable valeur. Ils installaient leurs protégés, portaient les blessés, les couchaient entre les bancs, leur parlaient doucement, encourageaient tout le monde.

À l'intérieur du *Viroma*, ou plutôt à l'extérieur, il fallait hurler pour dominer le grondement fatal, terrifiant des flammes. Au sifflement strident qui mettait les nerfs à vif, se mêlait une sorte de grincement

continu, comparable au bruit, multiplié mille fois, qu'on produit en déchirant la toile.

La chaleur était intense. Les deux grands rideaux de flamme se rapprochaient irrésistiblement l'un de l'autre : rideau bleu pâle, transparent, brillant et irréel, du mazout en feu à l'avant, et rideau de flammes rouge sang, taché de fumée, à l'arrière.

La respiration n'était plus qu'un mortel effort, et Jenkins en particulier souffrait du contact de cet air surchauffé sur son épiderme à vif et ses mains ensanglantées. Le petit Peter Talion était, de tous, le moins terrorisé. Mac Kinnon avait plongé une grande couverture floconneuse dans l'évier de l'office, et en avait enveloppé le gamin de la tête aux pieds.

Trois minutes après que Nicolson en eût donné l'ordre, les deux canots étaient à la mer.

Le canot de sauvetage bâbord, dont l'équipage ne se composait que de Siran et ses hommes, partit le premier, avec un petit nombre de passagers, dont aucun n'était blessé. L'embarquement avait été plus rapide que sur le second canot, mais un coup d'œil suffit à Nicolson pour se convaincre, avant de courir à l'autre embarcation, que le groupe Siran mettrait beaucoup de temps à s'éloigner du navire en flammes. La manœuvre des garants de palans serait fort difficile, bien que Nicolson eût expliqué le fonctionnement, et le mécanisme de l'engrenage breveté. Deux des rameurs, que la peur affolait, se donnaient réciproquement de terribles coups en gesticulant, et tout le monde criait. Nicolson se détourna avec indifférence :

— Qu'ils se débrouillent, et s'ils échouent, le monde n'y perdra rien. Je leur ai donné ce qu'ils ont refusé au petit garçon : une chance de survivre !

Une minute plus tard Nicolson le dernier quitta le *Viroma*, se laissant glisser le long de la corde à nœuds de sauvetage dans le canot n°1, qui flottait à côté du navire. Il était surchargé de voyageurs et de matériel : ce serait un dur effort que d'armer les avirons et de démarrer, étant donné que, seuls, deux ou trois hommes étaient en état de ramer. Cependant, au moment même où les pieds du second touchèrent un banc, le moteur toussa, cracha, toussa encore, puis le bruit se réduisit en un doux murmure à peine perceptible au milieu du ronflement de l'incendie.

Un instant suffit à éloigner le canot du *Viroma*, qui tournait dans le sens opposé aux aiguilles d'une montre. Par le travers de l'avant, séparé du navire par 75 centimètres d'eau, la chaleur du feu brûlait encore les yeux des naufragés et les prenait à la gorge mais Nicolson maintenait le canot aussi près de l'avant qu'il l'osait.

Et puis, tout à coup, le *Viroma* s'ouvrit à bâbord dans toute sa longueur, et les occupants du premier canot aperçurent le deuxième. Trois minutes au plus s'étaient écoulées depuis qu'il avait été lancé et il n'était encore qu'à 20 mètres à peine du navire. Siran avait enfin réussi à remettre de l'ordre entre ses excès de langage et l'emploi inhabile de la gaffe, mais étant donné que deux de ses hommes étaient étendus, fort mal en point, au fond du canot, et qu'un troisième soignait un bras inutilisable, Siran ne disposait que de trois rameurs pour manœuvrer ses lourds avirons.

Dans le premier canot, Nicolson serrait les lèvres en regardant Findhorn. Le commandant interpréta correctement ce regard, et hocha la tête d'un air soucieux, et comme à regret. Une demi-minute suffit à Mac Kinnon pour envoyer une glène de filin se déroulant habilement au-dessus de l'eau. Ce fut Siran en personne qui la reçut, et l'amarra au pied du mât, et, presque aussitôt, le canot n° 1 tendit la remorque et commença à remorquer Siran et ses passagers les éloignant du navire.

Cette fois, Nicolson n'essaya pas de faire le tour du *Viroma*, mais il gouverna droit vers le large, pour s'en écarter le plus possible, en un temps record.

Cinq minutes passèrent, et l'on avait fait 500 mètres sans incident : le canot-moteur remorquant la barque à rames, allait à une vitesse extrême de 3 à 4 nœuds. Chaque mètre gagné était un pas vers la sécurité.

Les chasseurs croisaient toujours dans les airs, mais sans but à ce qu'il semblait. Ils n'avaient fait aucun mouvement qui pût indiquer une attaque prochaine depuis que les naufragés avaient commencé d'embarquer, et, visiblement, n'avaient aucunement l'intention d'attaquer.

Deux minutes encore... Le *Viroma* flambait plus que jamais. On voyait nettement les flammes de l'avant ; l'éclat du soleil ne les atténuait plus. L'épais nuage de fumée, qui s'élevait au-dessus des deux réservoirs de la cale, s'étendait à un quart de mille sur la mer, et l'intense lumière tropicale elle-même ne traversait pas ce rideau de ténèbres. Au-dessous, les deux colonnes de feu ne cessaient de se rapprocher : splendides et majestueuses, elles progressaient inexorablement. Leurs extrémités s'inclinaient l'une vers l'autre, phénomène curieux dû à l'atmosphère surchauffée, et Findhorn, qui se retourna sur son siège pour voir mourir son bateau, sut, avec une cruelle certitude, que ce serait la fin quand les deux flammes se toucheraient.

Et ce fut la fin.

Après la magnificence barbare de l'agonie, la mort s'instaura pour ainsi dire modestement, et sans prétention. Une flamme blanche jaillit à l'arrière de la passerelle, s'éleva jusqu'à 50, 80, 100 mètres, et s'éteignit aussi soudainement qu'elle s'était allumée. Dans le silence de la mer, au moment où elle disparut, un grondement sourd et prolongé parvint aux sinistrés. Peu à peu ce grondement cessa d'éveiller des échos dans l'espace vide. Ce fut le silence.

La fin arriva très vite, tout tranquillement. Elle fut simple et même empreinte d'une certaine grâce, d'une certaine dignité : le *Viroma* s'enfonça doucement sous la surface de l'eau, la quille calant autant à l'arrière qu'à l'avant. Le vaisseau fatigué, affreusement blessé, avait lutté jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et se réjouissait de trouver le repos. Ceux qui, dans le canot de sauvetage, assistaient au dénouement, purent entendre le sifflement, vite arrêté, de l'eau pénétrant dans les cales chauffées à blanc, et purent assister à la chute verticale des mâts lancés dans les flots. Puis quelques bulles apparurent sur l'étendue, et ce fut tout.

On ne vit pas une planche flottant sur les eaux huileuses ; pas une épave. Il ne restait rien. Rien.

Le *Viroma* aurait pu n'avoir jamais existé.

Le visage du capitaine Findhorn était de pierre, lorsqu'il s'adressa à Nicolson ; ses yeux avaient perdu toute expression. Presque tous les occupants du canot le regardaient, soit ouvertement, soit d'une manière furtive, mais il semblait ne rien remarquer, et être plongé dans une vaste et distraite indifférence :

— Ne changez en rien la route, Nicolson, s'il vous plaît ! dit-il d'une voix basse et entrecoupée, mais son altération ne provenait que de sa faiblesse, et de l'afflux du sang à la gorge.

— Notre objectif n'a pas changé : nous devons atteindre le détroit de Macclesfield, dans douze heures.

CHAPITRE VIII

Des heures passèrent, heures angoissantes, heures interminables, sous un ciel bleu, et sans un souffle de vent. Le soleil tropical dardait ses rayons brûlants, mais le canot de sauvetage n°1, remorquant l'autre bateau, poursuivait obstinément sa route vers le sud. En temps normal, un canot de sauvetage transporte le combustible nécessaire pour faire une centaine de milles, à la vitesse d'environ 4 nœuds. On ne s'en sert d'ailleurs que dans des cas d'urgence, par exemple lorsqu'il faut remorquer d'autres canots pour les éloigner d'un navire en train de sombrer ; ou bien pour croiser aux alentours des survivants d'un naufrage et apporter un secours immédiat. Il s'agit alors d'immobiliser le canot, de le mettre lui-même en panne au milieu des fortes lames.

Mais Mac Kinnon avait eu la précaution d'embarquer des bidons de mazout supplémentaires, et même en cas de gros temps la provision serait plus que suffisante pour le trajet jusqu'à Lepar, îlot de la dimension de celui de Sheppey, à tribord du détroit de Macclesfield.

Le capitaine Findhorn, qui comptait à son actif quinze ans de séjour dans l'archipel, connaissait cette île et la connaissait bien. Chose plus importante, il savait où il trouverait du mazout à Lepar, des quantités de mazout.

Le seul facteur inconnu dans tout cela était l'ennemi. Qui sait si les Japs n'avaient pas déjà pris possession de l'île ? Il est vrai que leurs forces terrestres n'étaient que trop éparpillées, trop étendues. Il eût été bien extraordinaire qu'ils aient eu le temps, ou des raisons suffisantes, pour occuper militairement un îlot insignifiant.

Les rescapés du *Viroma*, abondamment pourvus de mazout et d'eau fraîche, pouvaient espérer faire un très long trajet. Il ne serait pas impossible d'arriver au détroit de la Sonde, entre Sumatra et Java, surtout si l'on bénéficiait de l'aide des vents alizés du nord-est. Mais, en ce moment, les vents alizés ne soufflaient pas. On ne sentait même pas la plus légère brise. L'air était entièrement calme, et la chaleur étouffante. Le faible souffle, dû au mouvement des embarcations dans l'eau, n'était qu'une illusion dérisoire. Mieux valait ne rien sentir du tout.

Le soleil penchait vers l'ouest et son ardeur diminuait, mais ses rayons brûlaient encore. Nicolson avait fait tendre les voiles, en guise

de tente ; le foc à l'avant, et la voile à bourcet attachée à mi-hauteur du mât. L'abri atteignait presque l'arrière, mais la chaleur restait oppressante même là-dessous. Elle devait osciller entre 32 et 38 degrés, avec un taux d'humidité de plus de 85 %.

Il était bien rare, aux Indes orientales, à cette époque de l'année, que la température baissât au-dessous de 30 degrés et l'on ne pouvait attendre aucun soulagement d'un plongeon dans les flots, car la température de l'eau était sensiblement la même que celle de l'air. Les passagers n'avaient d'autres ressources que de se résigner à rester sous la tente improvisée, suant, soufflant, priant pour que le soleil disparût.

Nicolson, assis à la barre, dans la chambre arrière, jeta un regard circulaire sur ses compagnons de voyage, et serra les lèvres en constatant leur totale inertie.

En pleine mer, sous les tropiques, sur un canot non ponté, à 1 000 lieues de tout secours, entouré d'ennemis et en pays ennemi, il lui eût été difficile de dénicher une batelée moins capable de manœuvrer une embarcation, et ayant de moins grandes chances de se tirer d'affaires. Certes, il y avait des exceptions : des hommes tels que Mac Kinnon ou van Effen restaient des exceptions en toutes circonstances ; quant aux autres...

Sans compter Nicolson, il y avait dix-sept personnes à bord, et seules deux d'entre elles étaient capables de manœuvrer réellement ou de combattre : Mac Kinnon, imperturbable, compétent, plein d'infinies ressources, valait deux hommes à lui tout seul ; et van Effen – si étrange par ailleurs – avait largement fait preuve de courage et de valeur dans la détresse. Il était difficile de porter un jugement sur Vannier. Ayant à peine dépassé l'adolescence, il se révélerait peut-être capable, avec le temps de supporter un effort prolongé, voire de dures épreuves mais qui aurait pu l'assurer ? Walters, qui avait encore l'air fort mal en point, serait précieux une fois remis de son ébranlement.

Et c'était tout, côté crédit.

Gordon, le second steward, individu aux yeux aqueux, au visage maigre, inexorablement fermé, voleur notoire, avait mystérieusement abandonné son poste au cours de l'après-midi. Ce n'était ni un marin, ni un soldat, et on ne pouvait se fier à lui pour tout travail qui ne contribuait pas à sa sécurité, ou à son bénéfice personnel.

Le prêtre musulman, et ce déconcertant, énigmatique, Farnholme, assis l'un à côté de l'autre sur le même banc, engagés dans une conversation murmurée, ne s'étaient pas, non plus, montrés à leur avantage.

Il n'existait pas d'homme meilleur et mieux intentionné que

Willoughby ; mais, hors de la chambre des machines, et privé de ses chers livres, il était l'être le moins pratique, le moins débrouillard du monde, en dépit de son empressement touchant à venir au secours de tous.

Le capitaine Evans, le quartier-maître Fraser, et Jenkins, le matelot A.S. étaient trop blessés pour qu'on pût leur demander autre chose que de la bonne volonté. Alex, le jeune soldat – Nicolson avait découvert que son nom de famille était Sinclair – était plus agité que jamais. Le regard de ses grands yeux inquiets allait sans arrêt d'un membre de l'équipage à l'autre ; il ne cessait de frotter ses paumes contre ses hanches comme s'il eût cherché désespérément à se débarrasser de quelque contamination.

Restaient les trois femmes et le jeune Peter, et si l'on voulait faire état d'autres avantages encore, il y avait Siran et ses sicaires à 10 mètres de distance. La perspective n'avait rien d'engageant. Une seule personne, parmi les occupants des deux embarcations, n'avait aucun souci : c'était le petit Peter Talion. Pour tout vêtement, il portait un short à bretelles. La chaleur ne semblait pas l'incommoder, et il n'arrêtait pas de bondir de tous côtés au risque de tomber par-dessus bord une douzaine de fois par minute. La familiarité étant génératrice de confiance, l'enfant avait perdu toute crainte en face des autres passagers, sans toutefois leur faire entièrement confiance.

Chaque fois que Nicolson, dont le siège à la barre était le plus rapproché de celui de l'enfant, lui offrait un petit morceau de biscuit de mer, ou une timbale contenant du lait condensé additionné d'eau, il lui souriait timidement, se penchait en avant, saisissait l'offrande, mangeait ou buvait tête baissée, et considérait Nicolson d'un air méfiant entre la fente de ses paupières.

Mais si Nicolson tendait la main pour le toucher ou le saisir au passage, il se réfugiait contre Miss Drachmann, assise à tribord de la chambre arrière, et enfonçait sa main potelée dans les brillants cheveux noirs, souvent avec une violence qui arrachait un gémissement involontaire à la jeune fille. Puis il tournait la tête pour regarder gravement le second entre les doigts écartés de sa main droite. Cette façon de se faire un écran de ses doigts était une manie favorite de Peter. Il s'imaginait peut-être de la sorte qu'il était invisible.

Nicolson, absorbé par les petites manières de l'enfant, en oubliait pendant de longs moments la guerre, les blessés et la situation quasi désespérée de ses compagnons et de lui-même ; mais toujours l'amer présent revenait l'obséder. Son désespoir s'accroissait, ses craintes redoublaient à la pensée de ce qui arriverait à Peter quand les

Japonais finiraient par les rejoindre. Car, ils les rattraperaient, Nicolson n'en doutait pas un instant. Il ne doutait pas davantage que le capitaine Findhorn en était convaincu, comme lui, malgré ses paroles encourageantes au sujet de l'île de Lepar et du détroit de la Sonde.

Les Japonais, dont les positions n'étaient qu'à quelques milles de distance, les retrouveraient et les cueilleraient quand ils en auraient envie. Pourquoi ne l'avaient-ils pas déjà fait ? C'était là le seul mystère.

Nicolson se demandait si les autres savaient que leurs heures de liberté et de sécurité étaient comptées ; et que le chat jouait avec la souris. S'ils savaient, ils n'en laissaient rien paraître.

C'était un ramassis de gens incapables, inutiles en apparence, terrible handicap pour ceux qui espéraient encore voguer vers la liberté. Mais Nicolson était bien obligé d'avouer qu'ils faisaient preuve d'un moral magnifique, sauf, bien entendu, Gordon et Sinclair.

Ils avaient travaillé dur, et sans se plaindre, à entasser couvertures et provisions dans le canot, avec autant d'ordre que possible. Ils avaient fait place aux blessés, au détriment de leur propre confort ; et les blessés eux-mêmes, en dépit de leurs visibles souffrances, n'avaient jamais proféré la moindre plainte mais accepté de bon gré, les ordres de Nicolson.

Les deux infirmières, aidées avec une surprenante habileté par le général Farnholme, avaient passé plus de deux heures à soigner les blessés, faisant un travail magnifique. Jamais l'insistance du ministère des Transports, concernant la présence indispensable d'un équipement sanitaire d'urgence sur les canots de sauvetage, n'avait été plus justifiée, et jamais il n'aurait trouvé meilleur emploi. L'omnupon, régénérateur de forces, les sulfamides, la codéine, les pansements, les bandes de gaze, l'ouate hydrophile, la gelée contre les brûlures, tout y était, et tout servit. Miss Drachmann emportait elle-même une trousse de chirurgie. Mac Kinnon, à l'aide de son couteau et de la hachette du bord, n'avait pas mis cinq minutes pour extraire des planches du couronnement de l'arrière de quoi faire de parfaites attelles pour le bras cassé du caporal Fraser.

Quant à Miss Plenderleith, elle était merveilleuse. Elle avait le génie de réduire les circonstances, et les situations, à une échelle normale et on aurait pu croire qu'elle avait passé une vie entière dans un canot non ponté. Elle prenait les choses telles qu'elles étaient, et en tirait le meilleur parti possible. Son autorité suffisait pour que les autres suivent son exemple.

C'était elle qui enveloppait les blessés dans des couvertures et leur

donnait des ceintures de sauvetage pour oreillers ; elle les grondait comme on gronde des enfants indisciplinés récalcitrants s'ils faisaient preuve de la moindre désobéissance. Jamais Miss Plenderleith ne gronda deux fois ses protégés. Elle s'était chargée du service de l'intendance sur le canot et veillait à ce que rien des aliments ou des boissons qu'elle distribuait ne fût perdu. C'est elle, qui s'emparant du sac gladstone de Farnholme, l'avait arrimé sous le banc de côté de la banquette. La hachette déposée par Mac Kinnon à la main, elle avait averti le général, bouillant de colère, que c'en était fini de boire pour lui, et que le contenu du sac, qu'il avait été sur le point d'avaler lui-même, serait réservé dorénavant à un usage médical. Après quoi, la lueur combative de ses prunelles s'éteignit, et, à la stupéfaction générale, elle tira de son propre cabas des aiguilles et de la laine, et se remit paisiblement à tricoter.

C'était elle encore qui, une planche sur les genoux, découpait soigneusement des tranches de corned-beef, et de pain, distribuait du sucre d'orge, délayait le lait condensé, et faisait virevolter un Mac Kinnon dont elle avait fait son serviteur grave et digne, comme s'il eût été un de ses élèves les plus consciencieux, mais non les plus intelligents de son école.

— C'est magnifique ! songeait Nicolson, en voyant l'expression soumise de son maître d'équipage. C'est magnifique ! Il n'y a pas à dire !

Tout à coup, la voix de Miss Plenderleith monta presque d'une octave :

— Mac Kinnon, que faites-vous, au nom du ciel ?

Le maître d'équipage avait fait tomber son dernier chargement de pain et de corned-beef au fond du canot, et, à genoux à côté de la vieille demoiselle, il se penchait sous la tente sans se soucier de la question qui lui était posée. Miss Plenderleith la répéta trois fois, et, ne recevant aucune réponse, elle serra les lèvres et enfonça le manche de son couteau dans les côtes de l'autre. Cette fois, il réagit.

— Voyez donc ce que vous avez fait, espèce d'idiot !

Et elle avança la pointe du couteau vers le genou de Mac Kinnon. Entre le genou et la banquette, une livre de viande s'était écrasée.

— Excusez-moi, Miss Plenderleith, excusez-moi !

Le maître d'équipage se releva et débarrassa distraitement son pantalon des débris de corned-beef qui s'y étaient collés. Puis, se tournant vers Nicolson, il dit :

— Des avions s'approchent, capitaine ! Ils sont déjà tout près !

Nicolson lui jeta un regard entre ses paupières mi-closes, et, lui aussi se pencha sous la tente, les yeux fixés vers l'ouest. Presque aussitôt, il vit l'avion à moins de 2 milles de distance, et à une altitude d'environ 70 mètres. Walters, la vigie du canot, ne l'avait pas aperçu, mais il n'y avait là rien d'étonnant : l'appareil se mouvait exactement dans l'orbite du soleil. L'oreille exercée de Mac Kinnon avait perçu le vrombissement lointain du moteur. Comment y était-il parvenu malgré le flot de paroles dont Miss Plenderleith le submergeait, et malgré le bruit régulier du moteur du canot. Nicolson ne comprenait pas. Lui-même n'entendait rien même à présent. Il recula de quelques pas et regarda le capitaine Findhorn. Celui-ci, couché sur le côté, paraissait endormi ou dans le coma ? Le second n'avait pas le temps de s'en inquiéter.

— Larguez les voiles, Mac Kinnon, fit-il d'un ton bref. Gordon ! donnez-lui un coup de main. Dépêchons, Vannier !

Vannier, très pâle, semblait en pleine possession de ses moyens :

— Capitaine ! Les armes ? Il en faut une pour vous, pour le général, le maître d'équipage, van Effen, Walters et moi-même !

Puis, s'adressant à Farnholme :

— Nous avons ici une sorte de carabine automatique. En connaissez-vous le maniement ?

— Bien sûr.

Les yeux bleu pâle du général étincelaient positivement quand il tendit la main vers la carabine, l'arma d'une chiquenaude experte, et l'installa dans son bras replié. Après quoi, il inspecta le ciel, dans l'espoir de découvrir l'avion. Le vieux coursier de bataille sentait l'odeur chérie du combat.

Même en cet instant, Nicolson restait surpris du changement survenu depuis le début de l'après-midi : l'homme qui s'était précipité avec reconnaissance dans le sûr abri de l'office aurait pu n'avoir jamais existé. C'était incroyable. Nicolson devinait obscurément que les inconséquences du général étaient parfaitement voulues, et qu'une intention, nette mais bien cachée, était à la base de tous ses agissements. Peut-être ce vague soupçon n'avait-il aucune raison d'être, et Nicolson attribuait-il à ce jeu de bascule de Farnholme un motif qui n'existait pas. Quelle que fût l'explication de la conduite du général, il n'était pas l'heure d'y penser.

— Abaissez votre carabine ! fit Nicolson d'un ton péremptoire. Abaissez tous vos armes ! Cachez-les ! Le reste des passagers se couchera à plat sur les bancs, ou dans le fond du canot, aussi bas que possible.

Le petit garçon poussa un cri de protestation lorsqu'on l'obligea à s'accroupir à côté de l'infirmière, sans s'inquiéter si cela lui plaisait, ou non.

L'avion, curieux appareil d'un modèle inconnu, piquait droit vers les canots. Sans doute n'était-il qu'à un mille de distance ; il ne cessait de perdre de la hauteur, mais avançait très lentement. Ce genre d'avion n'était pas fait pour aller vite. Maintenant, il virait sur l'aile, et il commença à tourner autour des canots.

Nicolson le surveillait au travers de ses jumelles binoculaires. L'emblème du Soleil Levant apparaissait brillant sur le fuselage, quand l'avion obliqua d'abord vers le sud, puis vers l'est. C'était un appareil lourd et mal commode, tout juste bon à de petites reconnaissances.

Soudain Nicolson se rappela les trois chasseurs *Zéros*, qui les avaient survolés nonchalamment lorsqu'ils avaient abandonné le *Viroma* en flammes, et il eut une inspiration, qui devint une certitude absolue.

— Déposez vos armes ! dit-il tranquillement, et asseyez-vous ! Cet engin n'en veut pas à nos vies. Les Japs disposent d'un assez grand nombre de bombardiers et de chasseurs pour ne faire de nous qu'une bouchée. S'ils avaient envie de nous détruire, ils n'auraient pas envoyé ce vieux rossignol, qui a toutes chances de se faire abattre lui-même. Ils nous auraient envoyé des chasseurs et des bombardiers.

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous.

Farnholme, tout excité à l'idée de se battre, renonçait difficilement à braquer sa carabine sur l'appareil ennemi.

— Je ne me fiera pas à ces types-là.

— Qui donc s'y fierait ? acquiesça Nicolson. Mais je doute que le type en question soit muni de plus d'une mitrailleuse.

L'hydravion continuait à tracer des cercles à la même distance prudente.

— J'imagine qu'ils ont envie de nous avoir, mais de nous avoir vivants ; Dieu seul sait pourquoi. Ce gredin, comme diraient les Américains, n'est là que pour nous maintenir sur des charbons ardents.

Nicolson avait vécu trop longtemps en Extrême-Orient pour n'avoir pas entendu raconter, avec de sinistres détails, les atrocités des Japonais, et leurs actes de cruauté barbare pendant la guerre de Chine, et il savait que pour leurs ennemis la mort était une fin désirable, comparée à la situation de prisonnier.

— Pourquoi donc attachent-ils tant d'importance à nos personnes, je ne parviens pas à le deviner. Ils nous permettent tout juste de

compter les chances dont nous avons bénéficié, et de rester en vie quelques instants de plus.

— Je suis de l'avis du second, dit van Effen, qui avait déjà déposé son arme. Cet avion est en train de se moquer de nous. Il nous fichera la paix, ne vous inquiétez pas à son sujet, général.

— Peut-être le fera-t-il ? Peut-être ne le fera-t-il pas ?

Farnholme leva sa carabine de façon à la rendre bien visible :

— Par Dieu, c'est un ennemi, n'est-ce pas ? Une balle dans son moteur...

Farnholme respirait fortement..

— Vous ne ferez rien de ce genre, Foster Farnholme !

Le ton de Miss Plenderleith était froid, coupant, impérieux.

— Vous vous comportez comme un imbécile, comme un enfant irresponsable. Déposez cette carabine à l'instant !

Farnholme sous le regard autoritaire, et aux paroles cinglantes de la vieille demoiselle se calma :

— À quoi bon donner un coup de pied dans un nid de guêpes. Vous allez tirer sur lui, et, avant que vous ayez le temps de dire ouf, il nous mitraillera.

Nicolson n'avait pas la moindre idée de la tournure que prendraient les événements, mais, tant que durerait la situation actuelle, l'antipathie entre Farnholme et Miss Plenderleith promettait de rester fort divertissante. Jamais personne ne les avait entendus échanger une parole amicale.

— Voyons Constance ! dit Farnholme, moitié agressif, moitié conciliant, vous n'avez pas le droit...

— Ne m'appellez pas Constance ! riposta Miss Plenderleith, d'un ton glacial. Déposez cette carabine : c'est tout ce que je vous demande. Nul d'entre nous n'a envie d'être sacrifié sur l'autel de votre ardeur martiale, et votre bravoure se trompe d'heure.

Elle le gratifia d'un froid regard, puis lui tourna le dos.

Le débat était clos, et Farnholme avait subi la défaite écrasante qu'il méritait.

Nicolson risqua une question :

— Vous vous connaissez depuis longtemps, vous et le général ?

L'espace d'une seconde, l'éclat froid des yeux bleus fut à l'adresse de Nicolson, et il pensa qu'il était allé trop loin. Mais Miss Plenderleith

serra les lèvres et fit un signe d'assentiment :

— Oh oui ! depuis longtemps, bien trop longtemps pour moi. Le régiment du général tenait garnison à Singapour bien avant la guerre, mais je me demande si on le voyait jamais au quartier. Il vivait pratiquement au Club du Bengale. Il y buvait, bien entendu ; il n'arrêtait pas de boire.

— Par Dieu ! Madame, cria Farnholme, et ses sourcils blancs, hérissés, se contractaient furieusement, si vous étiez un homme ;...

Elle l'interrompit d'un air excédé :

— Calmez-vous. Vous vous répétez, Foster. C'est fatigant.

Farnholme murmura quelques mots pleins de colère mais l'attention de tous se porta sur l'avion. Le son rendu par le moteur s'était amplifié, et, pendant un bref instant Nicolson crut que l'attaque était imminente ; mais il s'aperçut presque tout de suite que les cercles autour du canot de sauvetage allaient s'élargissant, parce que l'hydravion cherchait uniquement à augmenter sa force ascensionnelle. Il continuait à tourner au-dessus des voyageurs, et il ne cessait de monter, quoique avec effort. Arrivé à 1 500 mètres environ, il se stabilisa, et se mit à décrire de vastes cercles, de 4 ou 5 milles de diamètre.

— Quelles sont les raisons de cette manœuvre ?

C'était Findhorn qui parlait. Sa voix plus claire et plus forte qu'elle ne l'avait été depuis qu'il avait été blessé.

— Ne trouvez-vous pas ces agissements bien curieux, Nicolson ?

Nicolson lui sourit :

— Je croyais que vous dormiez encore, commandant. Comment vous sentez-vous ?

— J'ai faim et j'ai soif. Oh ! Merci ! Miss Plenderleith.

Il avança la main vers la tasse qu'elle lui tendait, et poussa un gémissement : le geste lui causait une brusque souffrance ; mais se remettant vite, il reprit :

— Vous ne m'avez pas répondu, Nicolson.

— Et je m'en excuse, commandant. C'est difficile à dire ; mais je pensé qu'il veut nous faire voir à quelque compère, et qu'il s'est élevé lui-même si haut pour servir de poteau indicateur. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une simple supposition.

— Vos suppositions ont la fâcheuse habitude de se confirmer trop exactement à mon gré.

Pendant un moment Findhorn garda le silence, absorbé dans la dégustation d'un sandwich au corned-beef. Une demi-heure passa. L'avion éclairer restait toujours à la même altitude. Les occupants du canot de sauvetage prenaient des torticolis à force de regarder le ciel, et la tension nerveuse de tous était de plus en plus pénible. Mais enfin il parut évident que l'aviateur ennemi n'avait pas d'intentions hostiles immédiates. Au bout d'une autre demi-heure, le soleil rouge sang descendit vite, et presque verticalement vers la mer, lisse comme un miroir, qui pâlisait et s'obscurcissait à l'horizon embrumé du côté de l'est. Mais à l'ouest une vaste étendue vermillon resplendissait autour du soleil à son déclin. De ce côté-là, les flots n'avaient pas la transparence d'un miroir : deux ou trois îlots ridaient la surface rougeoyante de la mer. Leurs silhouettes apparaissaient toutes noires sous les rayons du soleil frappant presque à l'horizontale. À gauche, à tribord, une île très basse, mais plus grande, s'élevait imperceptiblement au-dessus des eaux tranquilles vers le sud-ouest. Les embarcations en étaient encore à environ quatre milles.

Ce fut peu après avoir aperçu l'île qu'ils virent l'hydravion perdre de la hauteur et se diriger vers l'est, en droite ligne. Vannier jeta à Nicolson un regard plein d'espoir :

— Le chien de garde a terminé sa journée. On dirait qu'il va rejoindre sa niche pour la nuit.

— J'ai peur que non, Vannier ! fit Nicolson, qui suivait l'appareil du regard. — De ce côté-là il n'y a que la mer et encore la mer pendant des centaines de milles, et puis vient Bornéo, mais notre ami ne loge pas à Bornéo. Il a repéré un confrère.

je le parie à cent contre un. N'est-ce pas votre avis, commandant ?

— Maudit garçon ! Vous avez sans doute raison une fois de plus.

Le sourire de Findhorn démentait ce que ses paroles pouvaient avoir l'air d'offensant ; et puis, tout à coup, le sourire s'effaça. Findhorn avait blêmi, car l'avion ne s'éloignait plus ; il reprenait son vol circulaire :

— Vous ne vous êtes pas trompé, Nicolson, dit le commandant, avec douceur. Il se retourna péniblement sur son siège, et regarda en l'air.

— À quelle distance estimez-vous cette île ?

— À deux milles et demi, peut-être trois !

— Plutôt trois, opina Findhorn.

Et, s'adressant à Willoughby, il indiqua le moteur d'un geste :

— Pouvez-vous obtenir quelques tours de plus de votre

mécanique ?

— Avec un peu de chance, commandant, je peux gagner un nœud ; deux, peut-être... et il posa la main sur la remorque qui reliait les deux embarcations.

— Ne me tentez pas ! Faites de votre mieux sans couper.

Le commandant fit un signe de tête à Nicolson, qui passa la barre à Vannier, et se rapprocha de Findhorn.

— Quelle est votre idée, Nicolson ?

— Au sujet du vaisseau, ou au sujet des prochains événements ?

— Des deux.

— Je n'ai aucune idée au sujet du vaisseau : ce pourrait être un contre-torpilleur, un M.T.B., un bateau de pêche, ou n'importe quoi. Quant au reste...

Nicolson fit une grimace... Il est clair qu'ils veulent nous avoir vivants. D'abord ils nous feront prisonniers, puis viendra la torture. Ils nous assommeront à coups de bambou, nous arracheront les ongles des orteils, et les dents ; ils nous infligeront le supplice de l'eau, celui du sel, et autres raffinements habituels.

Les lèvres de Nicolson n'étaient plus qu'une ligne blanche dans son visage hâlé. Ses yeux cherchaient la chambre arrière.

Peter et Miss Drachmann jouaient en riant aux éclats ; la jeune fille semblait n'avoir jamais connu souci, ni inquiétude. Findhorn suivit la direction du regard de son second.

— Eh oui ! Je suis comme vous, Johnny : cela me fend le cœur de voir ces deux-là. Ils s'entendent si bien.

Il ajouta, en frottant son menton au poil grisonnant :

— « Ambre translucide », c'est bien l'expression dont s'est servi cet écrivain pour parler du teint de son héroïne. À l'époque, je l'ai qualifié de parfait imbécile, ou de quelque chose de semblable. Maintenant, j'aimerais lui faire des excuses. Ce teint est exceptionnel, ne trouvez-vous pas ? Il grimaça un sourire : Imaginez la cohue à Piccadilly, si jamais vous l'emmenez par là..

Nicolson lui rendit son sourire :

— C'est l'effet du coucher de soleil, commandant, et vous y voyez mal avec vos yeux injectés de sang.

Il était reconnaissant au vieil officier de le distraire de ses pensées ; mais elles ne se laissaient pas oublier, et il reprit très vite son sérieux.

— Cette affreuse balafre sanglante est l'œuvre de nos frères jaunes.

Je crois qu'ils mériteraient bien une petite récompense. Findhorn acquiesça d'un hochement de tête :

— Il faudrait pouvoir retarder un peu notre capture, et laisser rouiller les instruments de torture pendant quelque temps encore. Cette perspective ne manque pas de charmes, Johnny.

Il s'arrêta, puis reprit avec calme :

— Il me semble que j'aperçois quelque chose.

Nicolson prit ses jumelles. Au bout d'un instant, il entrevit une embarcation, dont on ne voyait que les mâts vivement éclairés par les rayons dorés du couchant.

Puis il tendit les jumelles à Findhorn, qui les prit, et, les rendit à son second en murmurant :

— Nos chances s'avèrent bien problématiques, me semble-t-il. Prévenez-les, Johnny. Essayer de dominer le bruit de ce sacré moteur équivaldrait à me draguer la gorge avec des hameçons de pêche.

Nicolson se retourna vers les passagers :

— Je suis désolé de devoir vous inquiéter une fois de plus, mais je crains qu'un danger nouveau ne nous menace. Un sous-marin japonais est en train de nous rattraper, comme si nous restions immobiles. S'il s'était montré un quart d'heure plus tard, nous aurions sans doute rejoint l'île qui est là-bas...

Il la désignait d'un geste à tribord.

— Dans l'état actuel des choses, nous n'en serons pas à mi-chemin que le sous-marin sera sur nous.

— Et qu'arrivera-t-il alors, monsieur Nicolson ?

Le ton de voix de Miss Plenderleith était presque celui de l'indifférence.

— Le capitaine Findhorn croit, et je le crois comme lui, qu'ils vont essayer de nous faire prisonniers. Nicolson eut un bref sourire. Mais tout ce que je puis vous dire pour l'instant, Miss Plenderleith, c'est que nous essaierons nous, de ne pas être leurs prisonniers. Ce sera difficile.

— Et même impossible ! opina van Effen, qui était assis à l'avant.

Il parlait d'un ton glacial.

— C'est un sous-marin, mon cher. Que peuvent nos petites carabines contre une coque blindée ? Nos balles rebondiront tout simplement.

— Nous proposez-vous donc de nous rendre ?

Nicolson ne pouvait contester la logique des paroles de van Effen, et il savait aussi qu'elles n'étaient pas dictées par la peur. Pourtant, il éprouvait un vague désappointement.

— Pourquoi commettre un suicide manifeste ? C'est bien ce que vous nous suggérez de faire, poursuivit van Effen, en ponctuant ses dires de petits coups de poing sur le plat-bord. Il sera toujours possible, plus tard, de découvrir une meilleure occasion de leur échapper.

— On voit que vous ne connaissez pas les Japs ! fit Nicolson avec lassitude. Il nous reste une chance de salut, et c'est la dernière.

— Moi, je prétends au contraire, que vous êtes fou !

Une évidente hostilité apparaissait à présent sur les traits de van Effen :

— Mettons la décision aux voix, monsieur Nicolson !

Et, jetant un regard autour de lui, il ajouta :

— Lesquels d'entre vous sont en faveur de...

Nicolson l'interrompit rudement :

— Taisez-vous ! Ne dites pas de sottises ! Vous n'êtes pas dans un meeting politique, van Effen ! Vous êtes à bord d'un canot de la Marine marchande britannique, et ces canots ne sont pas sous l'autorité de comités, mais sous celle d'un seul homme : le capitaine. Le capitaine Findhorn décide que nous résisterons, cela suffit.

— La décision du capitaine est-elle irrévocable ?

— Oui.

— Alors, je vous fais mes excuses.

Van Effen fit un bref salut :

— Je m'incline devant la décision du capitaine.

— Merci.

Nicolson, vaguement troublé, reporta son attention sur le sous-marin. Il n'était plus qu'à un mille de distancé ; on le distinguait nettement, du moins quant aux détails essentiels. L'hydravion continuait à tourner au-dessus d'eux. Nicolson leva les yeux vers l'appareil et fronça les sourcils :

— Je voudrais bien que ce satané animal retournât chez lui ! dit-il entre ses dents.

— C'est vrai qu'il nous complique bien les choses, Johnny, acquiesça Findhorn. Il sera sur nous dans cinq minutes.

Nicolson hochait la tête d'un air absent :

— N'avons-nous pas déjà rencontré ce type de sous-marin, commandant ?

— Je crois que oui, répondit lentement Findhorn.

— J'en suis sûr maintenant : canon de D.C.A. de petit calibre à l'arrière ; mitrailleuse sur la passerelle, et, à l'avant, gros canons de 8 ou 10 centimètres, ou quelque chose de ce genre, je ne puis rien affirmer sur ce point-là. S'ils ont envie de nous prendre à bord, il faudra nous aligner le long de la coque, sous le kiosque, sans doute. Aucun des deux canons ne peut viser aussi bas.

Il se mordit les lèvres, et leva les yeux :

— Dans vingt minutes il fera nuit, et l'île ne sera pas à plus d'un demi-mille au moment où il nous arrêtera. C'est une chance, une misérable chance, et pourtant...

Il reprit ses jumelles, considéra le sous-marin, puis hocha la tête doucement :

— Oui, je crois bien m'en souvenir. Ce canon de 8 centimètres possède un abri blindé pour ses servants. C'est probablement une sorte d'appareil pliant à charnières.

Nicolson parlait lentement, et tambourinait le plat-bord de ses doigts, en regardant le capitaine d'un air absent :

— Une complication de plus ! Qu'en dites-vous, commandant ?

— Je ne vous suis pas bien, Johnny. Je n'ai pas l'esprit fait pour ce genre de choses. Avez-vous une idée ?

— Oui, j'en ai une : elle est folle, mais elle peut être efficace.

Après une explication rapide, Nicolson se pencha vers Vannier, qui passait la barre au maître d'équipage, et se leva :

— Fumez-vous, Vannier ?

— Non, capitaine.

Vannier considérait Nicolson de l'air de croire qu'il avait perdu la raison.

— Eh bien ! Vous allez commencer à fumer cette nuit.

Nicolson enfonça une main dans sa poche, et en retira une boîte plate de Benson and Hedges, et des allumettes. Il les remit au second lieutenant en lui donnant quelques brèves instructions.

— Tout droit vers l'avant ! Dépassez van Effen. N'oubliez pas que tout dépend de vous. Général ! un moment, s'il vous plaît !

Farnholme leva les yeux avec surprise, enjamba maladroitement deux bancs et vint s'asseoir à côté de Nicolson. Celui-ci le regarda pendant une ou deux minutes en silence, puis il dit :

— Vous connaissez vraiment le maniement de cette carabine automatique, général ?

— Grand Dieu ! oui ! grogna Farnholme, c'est moi qui ai pratiquement inventé cet engin.

Nicolson continua imperturbablement :

— À quelle distance atteignez-vous le but ?

Farnholme dit d'un ton bref :

— J'ai été champion de Bisley, monsieur Nicolson.

Bisley ? Les sourcils relevés de Nicolson trahissaient sa stupéfaction. Mais Farnholme poursuivit avec un calme, qui ne le cédait en rien à celui de Nicolson :

— Tireur d'élite du Roi. Jetez une boîte en fer blanc par-dessus bord, et quand elle sera à 30 ou 40 mètres, je vous ferai une démonstration. J'en ferai une passoire en deux secondes avec cette carabine.

Le ton était positif, et convaincant.

— Ne nous démontrez rien du tout, se hâta de dire le second ; c'est bien la dernière chose nécessaire en ce moment. Il faut que nos frères Japs s'imaginent que nous ne possédons même pas un pétard à nous tous. Mais voici ce que je vous demande de faire.

Il donna à Farnholme des instructions précises et nettes, et fit de même pour le reste des passagers. Le second n'avait pas de temps à perdre en longues explications pour s'assurer de s'être bien fait comprendre. L'ennemi était presque sur eux.

Le ciel, à l'ouest, brillait encore, véritable kaléidoscope, où se mélangeaient le rouge, l'orangé, le jaune. Les bandes de nuages à l'horizon flamboyaient, mais le soleil avait disparu. À l'est, c'était la grisaille, et la brusque nuit des tropiques tombait rapidement sur la mer.

Le sous-marin virait à tribord. Les flots d'une blancheur phosphorescente jaillissaient des deux côtés de l'étrave ; le bruit des moteurs Diesel n'était plus qu'un murmure, mais un murmure sinistre et menaçant dans la pénombre. La bouche sombre et mauve du gros canon de l'avant tournait, montait et redescendait, s'adaptant au mouvement du petit canot de sauvetage, avec une implacable régularité.

Et puis, vint un ordre bref, inintelligible pour eux, du haut du kiosque du sous-marin. Mac Kinnon, obéissant à un geste de Nicolson, arrêta le moteur et la coque d'acier du sous-marin vint racler la défense de l'embarcation. Nicolson tendit le cou, et jeta un rapide coup d'œil sur le pont et le kiosque du sous-marin. Le gros canon de l'avant pointait vers le canot, mais au-dessus de la tête des passagers, selon les prévisions du second. Déjà il avait atteint l'inclinaison la plus basse. À l'arrière, le canon de D.C.A. de petit calibre était également dirigé vers eux, vers le cœur de leur bateau. Nicolson s'était trompé sur ce point-là, mais il fallait courir la chance.

Trois hommes occupaient le kiosque : deux d'entre eux étaient armés. Un officier tenait un pistolet à la main, et un matelot portait un engin, qui devait être une mitrailleuse. Il y avait cinq ou six matelots au pied du kiosque ; un seul était armé. Ce comité d'accueil n'avait rien d'engageant, mais Nicolson avait envisagé qu'il le serait moins encore. Il s'était figuré qu'il susciterait de graves soupçons par le brusque changement de route du canot, changement opéré à la dernière minute et calculé pour le ranger à bâbord du sous-marin, le laissant à moitié caché dans les ténèbres de l'est, tandis que le navire japonais se découpait nettement sur le ciel éclairé par les dernières lueurs du couchant. Mais il dut être pris pour une tentative de fuite, due à la plus vive panique, et, dont la futilité apparaissait au premier instant. Un canot de sauvetage ne constitue de danger pour personne, et le commandant du sous-marin était évidemment convaincu d'avoir pris des précautions superflues contre une résistance aussi piètre.

Les trois embarcations : le sous-marin et les deux canots, avançaient toujours à la vitesse d'environ deux nœuds, quand une corde descendit en vrille du pont du sous-marin pour tomber à l'avant du premier canot. Vannier l'attrapa d'un geste automatique et se tourna vers Nicolson :

— Autant que vous l'attachez, Vannier !

Nicolson parlait avec une amère résignation.

— Que valent des poings solides et deux où trois couteaux grossiers contre cette racaille ?

— C'est ça ! Vous voilà raisonnables !

L'officier se penchait par-dessus le kiosque, les bras croisés. On apercevait le canon de son fusil le long de son bras gauche. Son anglais était bon. Il s'exprimait d'un ton satisfait, et le sourire de ses dents blanches éclairait la tache sombre de son visage :

— Ce serait fort désagréable pour tout le monde, si vous cherchiez à nous résister.

— Allez au diable !

— Quelle impolitesse ! Quel manque de courtoisie ! C'est bien anglo-saxon !

L'officier hocha la tête avec tristesse ; on le devinait enchanté de lui-même. Puis, tout à coup, il se raidit, regarda sévèrement par-dessus le canon de son fusil, et dit, d'une voix qui résonnait comme un claquement de fouet :

— Faites attention !

Lentement, sans hâte, Nicolson acheva son geste. Il tira une cigarette du paquet que lui tendait Willoughby, frotta une allumette, et alluma sa propre cigarette et celle de Willoughby, puis il lança l'allumette au loin.

— Il fallait s'y attendre, bien sur !

Le rire de l'officier était bref et méprisant.

— L'Anglais est flegmatique ; même lorsque ses dents claquent de frayeur, il songe à maintenir sa réputation aux yeux de son équipage. Tiens ! En voilà encore un autre !

La flamme vacillante de l'allumette mit en pleine lumière la tête de Vannier, qui apparaissait à l'avant du canot.

— Par tous les dieux ! C'est émouvant, tellement émouvant ! Puis son ton de voix changea : Mais assez de cette folie ! Montez tous à bord, et à l'instant même.

Il pointa son arme vers Nicolson :

— Vous d'abord.

Nicolson se leva ; l'un de ses bras s'appuyait à la coque du sous-marin, il serrait l'autre contre son corps :

— Qu'avez-vous l'intention de faire de nous ? Voulez-vous nous tuer tous, tant que nous sommes ?

Il criait plus qu'il ne parlait, et sa voix tremblait légèrement, d'un tremblement voulu.

— Pensez-vous nous torturer, nous traîner dans vos maudits camps de prisonniers au Japon ?

À présent, il hurlait vraiment de colère.

L'allumette de Vannier n'avait pas été jetée par-dessus bord, et le sifflement, à l'avant, était plus fort encore que Nicolson ne s'y attendait :

— Pourquoi au nom du ciel, ne pas nous tuer tous au lieu de...

Et puis, avec une soudaineté à vous couper le souffle, on perçut un grondement à l'avant du canot, et un double jaillissement d'étincelles, de fumée, de flammes raya le ciel crépusculaire, par-delà le pont du sous-marin, à un angle d'environ 30 degrés à partir de la verticale. Puis vinrent deux boules incandescentes, qui éclatèrent à 35 mètres au-dessus de l'eau. Les fusées du canot s'allumèrent presque au même instant.

Il aurait fallu à quelqu'un une puissance d'indifférence dépassant les possibilités humaines, pour réprimer l'impulsion irrésistible de lever les yeux, en entendant l'explosion des deux fusées dans le ciel. Or, l'équipage du sous-marin japonais se composait d'êtres humains. Tous, à la fois, comme des poupées entre les mains d'un montreur de marionnettes, ils se retournèrent pour voir ce qui se passait, et, tous à la fois ils moururent, à demi tournés vers le canot, et la nuque rejetée en arrière, afin de mieux contempler le ciel.

Le fracas des carabines automatiques, des fusils et des pistolets s'affaiblit de plus en plus. C'est à peine si quelques échos troublèrent encore l'étendue muette de la mer, quand Nicolson cria à tout le monde de se coucher à plat au fond de l'embarcation. Il criait encore quand deux cadavres de marins dégringolèrent du pont incliné du sous-marin, et vinrent s'écraser à l'arrière du canot. L'un deux cloua presque le second contre le plat-bord. L'autre, dont les bras et les jambes battaient inertes de tous côtés, tomba droit sur le petit Peter et les deux infirmières, mais Mac Kinnon l'attrapa au vol. Les deux lourdes chutes ne firent, pour ainsi dire, qu'un seul bruit.

Une seconde s'écoula, puis deux, puis trois. Nicolson à genoux, poings serrés, retenait son souffle.

D'abord il entendit le frottement de pieds contre le pont du sous-marin, puis un flot de paroles rapides échangées à voix basse derrière le gros canon.

Encore une seconde ; encore une autre. Les regards de Nicolson fouillaient le pont du navire ennemi, peut-être un survivant cherchait-il encore à mourir glorieusement pour son Empereur. Nicolson ne doutait pas du courage fanatique des Japonais ; mais, à présent, tout était silence, un silence de mort.

L'officier semblait se pencher nonchalamment par-dessus le kiosque, balançant son fusil dans sa main. Nicolson l'avait abattu d'un coup de pistolet, et les deux autres étaient tombés à l'intérieur du bâtiment. Quatre corps informes formaient un tas grotesque au pied du kiosque. Il n'y avait pas trace des deux matelots, qui servaient le canon de D.C.A. : la carabine automatique de Farnholme les avait littéralement balayés par-dessus bord.

La tension nerveuse de Nicolson ne pourrait tirer assez bas pour atteindre le canot de sauvetage, mais il se rappelait vaguement des histoires racontées par certains officiers de marine, et selon lesquelles on pouvait être décapité par la seule déflagration d'un coup de canon. Peut-être ce choc serait-il fatal à ceux qui se trouveraient directement au-dessous de la trajectoire de l'obus ? Comment le savoir. Tout à coup il se gourmanda d'être aussi stupide, et, se tournant vivement vers Willoughby :

— Mettez le moteur en mouvement, et faites machine arrière aussi vite que vous le pourrez. Le kiosque peut masquer le canon.

Les paroles de Nicolson se perdirent dans le grondement du canon. Ce n'était pas un grondement, en réalité, mais une sorte de violent coup de fouet, qui ébranlait le tympan avec une brutalité sauvage et paralysait l'ouïe par son intensité. Une langue de feu démoniaque jaillit de la bouche du canon et atteignit presque le canot. Le projectile tomba dans la mer, soulevant un léger voile d'écume et une gerbe d'eau de plus de 15 mètres dressée vers le ciel. Puis, le bruit s'éteignit ; la fumée disparut.

Nicolson, secouant désespérément la tête pour en chasser l'étourdissement, sut que nul n'avait été touché, mais que les Japonais, furieux, cherchaient à tirer encore... et que la fin était proche.

— Général !... dit-il, en voyant que Farnholme se relevait.

— Attendez que je vous en donne le signal !

Un coup de feu lui fit lever la tête, il jeta un rapide coup d'œil vers l'avant.

— Raté ! murmura van Effen avec dépit. Un officier vient de se montrer au-dessus du kiosque.

— Continuez à viser ! fit Nicolson.

Il entendait pleurer le petit garçon que le bruit du canon avait dû terrifier. Ses traits se crispèrent. Il cria à Vannier :

— Lieutenant, les costans rouges. Jetez-les dans le kiosque ! cela les occupera.

Tout en parlant, il ne cessait de surveiller les mouvements des servants du canon :

— Tous, tant que vous êtes, ne quittez pas des yeux le kiosque ni les écoutilles de l'avant et de l'arrière.

Quelques secondes de plus, et Nicolson perçut le bruit qu'il attendait : le roulement d'un obus dans la culasse.

— Allez-y ! cria-t-il.

Farnholme ne se donna même pas la peine d'épauler sa carabine. Il fit feu, en la maintenant sous son bras, sans même viser. C'était inutile, car il était encore plus excellent tireur qu'il ne le prétendait. Il tira cinq coups, pas un de plus, autour du gros canon. Puis le général se laissa tomber comme une pierre au fond du canot de sauvetage, tandis que la dernière balle allait se loger dans l'âme du canon, et déclenchait l'explosion. La secousse produite par un obus, éclatant à si courte distance, était effrayante, bien que singulièrement atténuée parce que l'explosion se produisit dans la culasse du canon. Les effets n'en furent pas moins spectaculaires : l'énorme canon se souleva au-dessus de son affût contre le kiosque, pour retomber en sifflant, dans la mer, entourant le sous-marin d'un cercle fantastique de débris. Les servants du canon avaient dû mourir sans s'être doutés de rien. L'explosion se produisant à une coudée de leurs visages avait été assez forte pour faire s'envoler une passerelle.

— Merci, général !

Nicolson s'était remis debout, et il forçait sa voix à ne pas trembler :

— Je vous fais mes excuses pour tout ce que j'ai jamais dit sur votre compte. En avant, toute ! Mac Kinnon.

Deux costans rouges tracèrent une courbe dans les airs et atterrirent sans encombre dans le kiosque. La vassole se profila nettement sur le rougeoiement du ciel.

— Bravo, Vannier ! Vous nous avez tirés d'affaire pour aujourd'hui.

— Nicolson !

— À vos ordres, commandant ?

— Ne ferions-nous pas bien de rester ici encore un moment ? Personne n'osera se montrer aux écoutilles, ou au-dessus du kiosque. Dans dix minutes, un quart d'heure au plus, il fera assez sombre pour que nous puissions rejoindre l'île sans que ces coquins nous bombardent sans arrêt.

— Je crains que ce ne soit pas sage, commandant, de ne pas appareiller maintenant ! objecta le second respectueusement, et comme à regret. Pour l'instant, les types du sous-marin sont stupéfiés ou assourdis ; mais Bientôt leur cerveau recommencera à fonctionner, et nous pourrions nous attendre, aussitôt, à recevoir une pluie de grenades. Ils les lanceront dans le canot sans même montrer le bout de leurs doigts. Une seule grenade ici, et nous sommes fichus.

— Très juste. Le commandant retomba sur son banc avec lassitude. Partons ! Nicolson !

Nicolson prit la barre, fit exécuter aux deux canots un angle de 180 degrés, et fit le tour de l'arrière, effilé en queue de poisson, du sous-marin, tandis que quatre hommes, fusil en main, ne quittaient pas le pont du regard.

Puis il ralentit exactement à l'arrière de la passerelle du bâtiment ennemi, pour permettre à Farnholme de fracasser le mécanisme du canon de D.C.A. d'un coup bien dirigé de sa carabine automatique.

Le capitaine Findhorn hocha la tête : il avait mis un peu de temps à comprendre, mais il avait compris :

— La voilà morte, leur pièce de siège ! Vous pensez à tout, Nicolson.

— Je l'espère, commandant ! Je l'espère devant Dieu.

L'île se trouvait à environ un demi-mille du sous-marin.

Quand il eut parcouru environ un quart du chemin. Nicolson se baissa, prit un des deux signaux type Wessex flottants de détresse de modèle courant, arracha le drapeau de protection de l'extrémité supérieure, l'alluma en arrachant le cordeau de mise de feu, et la brochette libérant l'allumage et le jeta aussitôt par-dessus bord à l'arrière, juste assez loin pour éviter de toucher l'embarcation de Siran.

Dès que le Wessex atteignit la surface de l'eau, il s'en éleva une épaisse fumée orangée. Cette vapeur resta suspendue immobile dans la pénombre, que n'agitait aucun souffle d'air. Elle formait un rideau impénétrable aux yeux de l'ennemi.

Deux minutes plus tard, des balles, venant du sous-marin, percèrent la fumée orangée. Elles sifflaient au-dessus de la tête des naufragés, en faisant gicler l'eau autour d'eux, mais les Japonais tiraient au hasard, et la colère les aveuglait.

Quatre minutes après l'émission du premier jet de fumée orange, qui commençait à se dissiper, un deuxième Wessex lui succéda, et, bien avant que le second nuage eut disparu, les embarcations avaient été amarrées au rivage, et tous leurs passagers étaient sur la terre ferme.

CHAPITRE IX

Cette terre ne méritait guère le nom d'île. Ce n'était qu'un îlot, rien de plus. De forme ovale, orienté d'est en ouest, l'îlot ne mesurait pas 100 mètres de long, et 50 de large, c'est-à-dire du nord au sud. L'ovale cependant n'était pas parfait : à environ 35 mètres de la pointe, les flots avaient fortement entamé le rivage des deux côtés, et les anfractuosités se trouvaient pratiquement opposées l'une à l'autre, de sorte que l'îlot était presque coupé en deux.

Nicolson avait pris la précaution d'en faire le tour avant d'accoster dans le renforcement sud. Ils tirèrent leurs canots de sauvetage sur la grève, et les amarrèrent à l'aide de solides pierres. L'extrémité droite de l'îlot, à l'est des anfractuosités, était basse, rocheuse et nue, mais l'ouest offrait quelque végétation : arbustes broussailleux et herbes rabougries.

Au centre, le terrain s'élevait à 15 ou 20 mètres de hauteur. Du côté méridional, et à mi-hauteur de cette colline, il y avait une petite cavité, ou plutôt un simple abri. C'est vers cet abri que Nicolson dirigea les passagers des canots, à peine les embarcations échouées. Il fallut porter le commandant et le caporal Fraser, mais le trajet était court, et on n'avait pas abordé depuis dix minutes que chacun se trouvait en sécurité dans le creux des rochers. De plus, toutes les provisions, l'eau, les objets transportables, et jusqu'aux avirons s'y trouvaient également.

Une brise légère s'était levée au coucher du soleil, et des nuages emplissaient le ciel au nord-est, cachant les premières étoiles du soir ; mais il faisait encore assez clair pour que Nicolson pût se servir de ses jumelles.

Il regarda pendant environ deux minutes, puis se frotta les yeux. Il devinait que tout le monde dans la grotte l'épiait anxieusement, tout le monde à l'exception de l'enfant, qui, enroulé dans une couverture, somnolait déjà.

— Eh bien ? dit Findhorn, rompant le silence.

— Ils se dirigent vers la pointe ouest de l'îlot, commandant, et sont déjà très près de la côte.

— En effet ! Je les entends.

— S'ils ne peuvent nous voir, ce n'est pas une raison pour que nous

ne puissions les voir, nous. Il ne fait pas tout à fait sombre.

Van Effen toussa légèrement.

— Que croyez-vous qu'ils vont faire, à présent, monsieur Nicolson ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. La décision appartient à eux seuls, je le crains. S'il leur restait leur gros canon-de D.C.A. ils pourraient nous déloger d'ici en l'espace de deux minutes.

Nicolson désigna de la main les roches basses qui bordaient la grotte, vers le sud, et que l'on ne distinguait pas à plus de deux mètres dans l'obscurité.

— Si nous avons un peu de chance, ceci arrêtera les balles.

— Et dans le cas contraire ?

— Nous aurons le temps de nous en inquiéter au moment voulu, répondit Nicolson d'un ton bref. Peut-être essaieront-ils de débarquer des hommes en différents points de l'îlot, et de nous encercler. Peut-être tenteront-ils une attaque de front.

Il reprit ses jumelles.

— Quoi qu'il arrive, ils ne peuvent pas rentrer chez eux, et dire qu'ils nous ont perdus en route. Ils y laisseraient leurs têtes. Ou bien toute la bande ferait hara-kiri.

Findhorn parlait avec l'accent de la certitude :

— Ils ne rentreront pas chez eux ; ils ont perdu un trop grand nombre de leurs compagnons.

Depuis un moment on entendait un murmure de voix derrière le capitaine et son second. Puis le murmure se tut et Siran dit :

— Monsieur Nicolson ?

Nicolson abaissa ses jumelles et jeta un regard par-dessus son épaule :

— Que désirez-vous ?

— Mes hommes et moi venons de discuter une proposition que nous voudrions vous faire.

Nicolson se détourna brusquement et reprit ses jumelles :

— Faites-la au capitaine Findhorn. C'est lui qui est le chef.

— Bon. Et bien voilà ce que c'est, capitaine Findhorn. Il est évident, que vous n'avez aucune confiance en nous. Vous nous avez obligés à monter dans un canot particulier, et ce n'est pas, j'imagine, parce que nous ne nous baignons pas deux fois par jour. Vous croyez, à tort, je

vous jure, qu'il vous faut nous surveiller constamment. Nous sommes pour vous... une lourde responsabilité, un danger, si je puis dire.

— Au fait ! s'écria Findhorn avec impatience.

— Comme vous voudrez. Je vous propose de nous laisser partir, et de ne plus vous soucier de nous. Nous préférons être prisonniers des Japonais.

— Quoi ?

C'était van Effen qui poussait cette exclamation indignée.

— Commandant ! Si j'étais vous, j'abattrais sur l'heure cette bande de gredins.

— Attendez !

Findhorn leva la main dans l'ombre, en jetant un étrange regard sur Siran, mais il faisait trop nuit pour qu'on pût voir son expression :

— Il serait intéressant de savoir comment vous vous proposez de vous rendre aux Japonais. Pensez-vous tout simplement descendre de cette colline jusqu'à la grève ?

— Oui, c'est à peu près cela.

— Et comment serez-vous assurés qu'ils ne tireront pas sur vous avant que vous ne vous soyez livrés entre leurs mains ? Ou bien, si vous parvenez à vous rendre, qu'ils ne vous tortureront pas et ne nous tueront pas ensuite ?

— Ne les laissez pas partir, commandant, s'écria van Effen, d'un ton pressant.

Mais Findhorn riposta :

— Ne vous tourmentez donc pas. Je n'ai nullement l'intention de faire droit à cette requête ridicule. Vous resterez ici, Siran, bien que nous ne désirions certes pas votre présence. Vous ne pensez quand même pas que nous sommes des imbéciles.

— Monsieur Nicolson ! implora Siran, vous, au moins vous vous rendez compte...

Nicolson l'interrompit :

— Taisez-vous ! Vous avez entendu ce que vous a dit le capitaine Findhorn. Nous croyez-vous donc si naïfs, si crédules ? Aucun de vous ne risquerait sa tête, s'il avait la moindre chance d'être tué, ou maltraité par ces Japonais.

— Je vous assure...

Siran essayait d'interrompre Nicolson, mais celui-ci ne le laissa pas

achever, et il dit avec mépris :

— Ne vous fatiguez pas. Vous vous imaginez, peut-être, que quelqu'un vous croit ? Vous êtes, sans aucun doute, compères et compagnons des Japonais. Nous ne pouvons nous offrir le luxe de sept ennemis supplémentaires.

Il y eut un silence ; Nicolson reprit, d'un air pensif :

— Quel dommage que vous ayez promis les galères à cet individu, commandant ! J'estime, pour ma part, que van Effen a été immédiatement au cœur de la question. Nous simplifierions tout en abattant cette racaille à l'instant même. Il faudra sans doute le faire tôt ou tard.

Le silence qui suivit fut plus long que le premier. Enfin, le capitaine reprit :

— Vous vous taisez, Siran. Vous avez fait peut-être un mauvais calcul, votre dernière gaffe, sans doute. Nous ne sommes pas des assassins de votre trempe, remerciez-en le ciel, mais rappelez-vous qu'à la première provocation de votre part, nous obéirons sans hésiter à la suggestion de van Effen et de Nicolson.

— Et maintenant, reculez un peu, dit ce dernier. Peut-être une rapide inspection de vos poches ne serait-elle pas superflue.

Le capitaine intervint :

— C'est déjà fait, Nicolson. Nous avons tiré tout un arsenal de leurs poches après votre départ de la salle à manger, la nuit dernière. Voyez-vous toujours le sous-marin ?

— Il est presque au sud par rapport à nous, à 200 mètres de la côte environ.

Il finissait à peine sa phrase qu'il laissa tomber ses jumelles et rentra précipitamment sous l'abri. Le pinceau d'un projecteur, venant du kiosque du sous-marin, promenait sa lumière éclatante le long du rivage rocheux de l'îlot. Il éclaira presque immédiatement la petite découpe de la côte, où l'on avait amarré les canots, et s'y attarda pendant quelques secondes, puis il remonta lentement la pente de la colline, presque en direction du renforcement où se cachaient les naufragés.

— Général ! dit Nicolson. Sa voix exprimait à la fois un ordre et une prière. Et Farnholme répondit, dans un grognement :

— Avec plaisir !

Il traîna sa carabine sur le sol, soupira et fit feu ; le tout en un clin d'œil.

C'était une carabine à un seul coup, mais ce seul coup de feu suffit. Les échos ne s'en taisaient pas encore que l'on percevait un bruit de verre cassé, et que la lumière, d'un blanc éclatant passa au rouge sombre, et s'éteignit.

— Restez avec nous quelques jours de plus, général ! dit Findhorn d'un ton bref. Je m'aperçois que nous avons besoin de vous par ici. Leur « brillante » tentative n'a pas eu trop de succès ; qu'en dites-vous, Nicolson ? Je pense quant à moi, qu'ils ont eu un « brillant » exemple des talents du général.

— Elle était quand même brillante, cette initiative, opina Nicolson. Le risque était prévu et il s'est avéré profitable, car ils ont découvert l'emplacement des embarcations, et l'éclair de la carabine leur a appris où nous étions. Un groupe de débarquement aurait mis fort longtemps à découvrir ces deux faits, et l'investigation leur aurait coûté plusieurs vies. Mais, en réalité, les Japs cherchaient nos embarcations, et ne nous cherchaient pas nous. S'ils peuvent nous empêcher de quitter cette île, ils nous ont à leur discrétion, et ils préféreront nous prendre en plein jour.

— J'ai bien peur de devoir vous donner raison, dit lentement Findhorn. Les canots importent plus que nous. Ils les feront couler sans débarquer. Nous sommes incapables de les en empêcher.

Nicolson secoua la tête :

— Non ! Ils ne les couleront pas du sous-marin, car ils ne les voient pas de là-bas. Il leur faudrait toute la nuit pour les couler en tirant au hasard. Il est plus probable qu'ils débarqueront pour démolir le fond des canots, et percer les réservoirs d'air ; ou bien, ils les remorqueront jusqu'au large.

— Mais comment débarqueront-ils ? demanda Vannier.

— Ils nageront, s'il le faut. La plupart des sous-marins sont pourvus de youyous pliants, ou gonflables. Le youyou paraît indispensable pour tout sous-marin opérant en mer fermée, devant rester en contact avec des troupes japonaises cantonnées sur une vingtaine d'îles.

Personne n'éleva plus la voix pendant quelques minutes. Le petit garçon murmurait des paroles indistinctes dans son rêve. Siran et sa troupe chuchotaient entre eux, dans le coin le plus reculé de la grotte. Puis, tout à coup, Willoughby toussa pour attirer l'attention.

— « Le fleuve du temps s'écoule » etc... Après cette citation, il dit : J'ai une idée !

Nicolson sourit dans l'ombre :

— Ne vous aventurez pas trop, Willy !

— La basse envie déteste la supériorité à laquelle elle ne peut atteindre, risposta Willoughby. Mon plan est d'une simplicité géniale : Embarquons-nous, et partons d'ici.

— Il est brillant, en effet, votre plan ! dit Nicolson, d'un air franchement sarcastique. Et jusqu'où irons-nous, à votre avis ?

— Voyons ! Vous me méconnaissez ! Willoughby plane dans les régions de la pensée pure, tandis que notre inappréciable second chemine péniblement dans le borbier. Parbleu ! nous nous servirons du moteur !

— Bien entendu ! Et comment obligerez-vous nos frères jaunes là-bas, à se boucher les oreilles ?

— Je n'y songe même pas. Accordez-moi une heure de « travail » sur ce tuyau d'échappement, et ces volets du silencieux, et je vous garantis que vous n'entendrez plus ce moteur à 100 mètres. Nous perdrons un peu de vitesse, c'est certain, mais pas beaucoup. Même s'ils nous entendent, vous savez vous-même combien il est difficile en mer, et de nuit, de déduire une position d'après un faible bruit. La liberté nous attend, messieurs ! Allons-y !

— Willy ! dit affectueusement Nicolson, je vais vous dire une chose. Il ne s'agit pas de faire dépendre le relèvement d'une position pendant la nuit, de l'acuité de l'oreille humaine. Les Japonais n'ont pas besoin de recourir à cette oreille. Ils se servent d'hydrophones, qui sont en vérité très précis, et pour lesquels il importe peu que vous assourdissiez, ou non, l'échappement, puisque le battement de l'hélice dans l'eau leur servira d'excellente indication.

— Que le diable les emporte ! fit Willoughby, d'un ton pénétré.

Il garda le silence pendant un moment, puis reprit :

— Ne désespérons pas. Willoughby trouvera une autre solution.

Et Nicolson ajouta :

— J'en suis convaincu. N'oubliez pas que la mousson du nord-ouest ne dure que deux mois environ, de sorte qu'il serait à propos de... Baissez-vous ! baissez-vous tous !

Les premières balles tombèrent sur la terre humide, en faisant un bruit mat, ou ricochèrent sur les rochers avec un gémissement plaintif. Puis elles sifflèrent au-dessus de la tête des naufragés, qui perçurent le tir de barrage déclenché sur le pont du sous-marin. Celui-ci s'était encore rapproché du rivage, et il semblait qu'il faisait feu d'au moins douze engins, y compris les deux mitrailleuses. Un des marins du navire ennemi avait repéré l'éclair de la carabine de Farnholme. Le feu était aussi précis qu'il était bien nourri.

— Quelqu'un est-il blessé ?

La voix basse, et enrouée du capitaine s'entendait à peine au milieu du bruit.

Personne ne répondit immédiatement. Puis Nicolson parla pour tout le monde :

— Je ne pense pas, commandant : j'étais seul à être exposé au moment où ils ont commencé.

— C'est une chance, et pour l'instant, ne vous livrez à aucune représailles, reprit Findhorn. Il n'y a aucune raison de risquer d'être décapité.

Puis le capitaine dit, plus bas avec un visible soulagement :

— Nicolson ! ceci me stupéfie complètement. Les *Zéros* ne nous ont pas touchés, quand nous avons abandonné le *Viroma* ; le sous-marin n'a pas essayé de nous couler, et l'avion nous a laissés tranquilles, même après que nous avons frappé ses compatriotes. Et voici qu'à présent, ils font leur possible pour nous massacrer. Je n'y comprends absolument rien.

— Et moi encore moins, fit Nicolson.

Il étouffa un cri involontaire lorsqu'une balle s'enfonça en terre, en passant à 50 centimètres au-dessus de sa tête.

— Mais, nous ne pouvons rester ici à faire l'autruche, commandant, le feu de l'ennemi est destiné à cacher l'attaque des embarcations ; il ne lui sert à rien d'autre, vraiment.

Findhorn hochait lentement la tête dans l'ombre :

— Que voulez-vous faire, Johnny ? Quant à moi, j'avoue que je ne vois aucune issue.

— Ne désespérons pas tant que nous sommes en vie, reprit Nicolson. Permettez-moi d'emmener quelques types jusqu'au rivage. Il faut les arrêter, ces Japs !

— Bonne chance ! mon ami.

Quelques secondes plus tard, pendant un court arrêt de la fusillade, Nicolson et ses compagnons, glissant et trébuchant, enjambèrent le rebord rocheux de l'excavation, et descendirent la colline. Ils n'avaient fait que quelques pas, quand Nicolson chuchota à l'oreille de Vannier, attrapa le bras du général, et remonta avec lui vers le bord oriental de la grotte. Ils se couchèrent sur le sol, essayant de percer l'obscurité du regard. Nicolson approcha ses lèvres des oreilles du général :

— Rappelez-vous que nous ne faisons que le strict nécessaire.

Il devina le signe d'acquiescement de Farnholme.

L'attente ne fut pas de longue durée.

Il ne se passa pas quinze secondes qu'ils entendirent un bruit de pas furtifs, suivi aussitôt par une brusque question, posée par la voix enrouée, mais impérative, de Farnholme. La réponse ne vint pas, mais le glissement suspect continua. Puis ce fut une course précipitée, suivie immédiatement du déclic de la lampe de poche de Nicolson, et de la vision de deux ombres, courant, le dos rond et les bras levés, l'éclair brusque de la carabine automatique de Farnholme, et le bruit sourd de corps qui s'écroulent. Enfin, le silence et l'obscurité se rétablirent à la fois.

— Quel imbécile je fais ! Je les avais oubliés, ceux-là !

Nicolson rampa autour de la grotte, sa lampe cachée dans sa main, et il arracha les armes que tenaient encore des mains inertes, puis il y jeta un bref regard à la lueur de sa lampe :

— Ce sont les deux hachettes du premier canot ! Ils auraient fait de fameux dégâts.

Nicolson braqua ensuite le rayon de sa lampe vers l'autre bout de la grotte : Siran s'y trouvait toujours. Il était assis, le visage tranquille et sans expression. Nicolson savait que c'était lui le coupable, que c'était lui qui avait envoyé trois de ses compères faire le travail au moyen des hachettes, alors que lui restait paisiblement à l'écart. Il savait aussi que ce visage impassible demeurerait impassible, et que Siran nierait qu'il eût connaissance de l'attaque. Les morts ne parlent pas, et les trois hommes étaient bien morts.

Il n'y avait pas de temps à perdre :

— Approchez, Siran !

La voix de Nicolson était aussi neutre que les traits de Siran.

— Les autres ne nous causeront pas de difficultés, commandant.

Siran se leva, fit les quelques pas qui le séparaient de Nicolson, et tomba à terre comme un arbre qui s'abat. Nicolson lui avait asséné un rude coup avec la crosse de son revolver de marine. Le coup était assez violent pour fendre le crâne, et, au bruit qu'il fit, on put croire que tel était le cas, mais Nicolson ne s'en inquiéta pas.

Il courait déjà avant la chute de Siran, et Farnholme courut sur ses talons. Tout l'incident n'avait pas duré dix minutes.

Les deux hommes dégringolèrent le long de la pente, à perdre haleine ; ils trébuchaient, glissaient, se redressaient et reprenaient leur course effrénée. À 30 mètres de la baie, ils entendirent une rafale de

coups de feu, des cris de douleur, des jurons, des voix aiguës, affolées, dans un baragouin incompréhensible. Puis vint une deuxième rafale, le bruit de nouveaux coups accompagné de celui d'une lutte violente : des hommes combattaient corps à corps en pataugeant dans l'eau.

À 10 mètres du rivage Nicolson, qui avait fortement dépassé Farnholme, alluma sa lampe sans cesser de courir à toutes jambes. Il aperçut obscurément un groupe d'hommes engagés dans un combat meurtrier près de la grève, et vit, dans un éclair, Mac Kinnon étendu sur le sol tandis qu'un officier brandissait un sabre ou une baïonnette au-dessus de sa tête. D'un bond, Nicolson saisit l'officier à la gorge. Une détonation retentit derrière son dos avant qu'il ne se retrouve sur ses pieds avec l'agilité d'un chat. Une fois de plus, il alluma sa lampe et la braqua un instant sur Walters et un soldat japonais, qui se battaient, et faisaient gicler l'eau tout autour d'eux, en s'envoyant rouler dans les flots boueux. Il n'y avait rien à faire de ce côté-là : on risquait de tuer l'un et l'autre des deux hommes.

Le rayon lumineux se fixa sur un autre point.

L'un des canots de sauvetage était amarré presque parallèlement au rivage. À la lumière crue de la lampe électrique, Nicolson vit tout près de l'arrière deux soldats japonais dans l'eau jusqu'à mi-jambes. L'un d'eux, penché en avant, baissait la tête ; l'autre, debout, levait les bras. Sa main droite s'agitait au-dessus de sa tête. Pendant une longue seconde, les deux hommes, aveuglés, furent incapables de changer de position, comme des danseurs de ballet brusquement pétrifiés. Puis, soudain, ils passèrent à l'unisson d'une attitude figée à une activité convulsive. L'homme penché se redressa : sa main droite serrait un objet qu'il avait tiré du filet pendu à sa ceinture. L'autre baissa l'épaule droite et fit un brusque mouvement en avant, tendit le bras, et, rapide comme l'éclair lança l'objet.

Avant même de presser sur la détente de son colt, Nicolson sut qu'il arrivait trop tard : trop tard pour lui-même, trop tard pour les marins japonais.

Pour la seconde fois, ils parurent se pétrifier soudainement par suite du geste inattendu d'une main invisible ; puis ils bougèrent de nouveau, mais lentement, lentement. On aurait dit que, de propos délibéré, ils n'avançaient que par saccades espacées de leurs jambes collées au sol.

La lampe de Nicolson s'était éteinte et la détonation de la carabine de Farnholme n'était plus qu'un souvenir quand les marins tombèrent l'un dans l'eau, et l'autre sur le plat-bord du canot, d'où il dégringola avec fracas jusqu'à la chambre arrière. Le bruit de sa chute se perdit dans celui de l'explosion, car la grenade qu'il tenait à la main éclata,

répandant alentour une nappe éblouissante de fumée blanche.

Après cela, les ténèbres de la nuit parurent plus profondes encore. Il faisait sombre partout : sombre sur la terre, sombre sur la mer et dans le ciel. L'obscurité était complète et resta impénétrable pendant un moment. Puis on vit, très loin au sud, scintiller quelques rares étoiles, dans un ciel indigo, mais, elles aussi, s'éteignirent l'une après l'autre lorsque le rideau de nuages invisibles se confondit avec l'horizon.

L'espace était obscur et complètement silencieux : pas un bruit, pas un mouvement nulle part.

Nicolson risqua un rapide éclair de sa lampe, puis il l'éteignit : tous les siens étaient là, tous debout, et l'ennemi avait cessé d'être l'ennemi : il se réduisait à deux cadavres muets, étendus dans les basses eaux. Les malheureux n'avaient pas eu de chance, ne s'attendant à aucune attaque et supposant l'équipage du *Viroma*, bien enfermé dans sa grotte par le feu du sous-marin. Mais leurs silhouettes profilées sur la mer, toujours plus claire de nuit que la terre, les avaient trahis, et ils avaient été pris au moment où ils descendaient de leurs youyous.

— Y a-t-il des blessés parmi vous ? interrogea Nicolson presque à voix basse. Et Vannier répondit aussi bas :

— Walters est blessé, capitaine, grièvement, je le crains.

— Voyons cela.

Nicolson s'avança du côté d'où venait la voix, et fit de sa main un abat-jour à la lampe électrique, et l'alluma : Vannier soutenait le poignet gauche de Walters, à demi-détaché du bras par une profonde entaille au-dessous de la naissance du pouce. Le deuxième lieutenant avait déjà pratiqué une ligature et le sang ne jaillissait plus de la blessure qu'à petits coups lents. Nicolson éteignit sa lampe :

— Un coup de couteau ?

— De baïonnette, capitaine.

Walters parlait d'un ton bien plus ferme que Vannier, sa voix tremblait moins fort. Il indiqua une forme immobile à ses pieds dans l'eau :

— C'est à lui que je le dois.

— Je m'en suis douté, dit Nicolson, qui ajouta : votre poignet est dans un affreux état. Allez le faire remettre en place par Miss Drachmann ; mais j'ai bien peur que vous ne puissiez vous en servir avant longtemps.

Le tendon avait été tranché, et certainement le nerf radial n'existait plus non plus : la paralysie était inévitable, de toute façon. Mais Walters dit gaiement :

— Ça vaut mieux qu'une balle en plein cœur.

— Montez là-haut aussi vite que possible ! Et vous autres, accompagnez-le. N'oubliez pas de vous faire reconnaître. Le commandant peut supposer que nous avons été vaincus, et il a un fusil. Mac Kinnon vous resterez avec moi. Il s'interrompt en entendant quelqu'un patauger dans l'eau au voisinage du canot le plus proche.

— Qui est là ?

— C'est moi, Farnholme, je me livre à une petite investigation, mon vieux. Il y en a des douzaines, des douzaines, entendez-vous.

— Mais de qui diable parlez-vous donc, fit Nicolson avec impatience.

— Des grenades, des sacs pleins de grenades. C'était un arsenal ambulant que ce type-là !

— Emportez-les, elles nous seront utiles, et faites vous aider par quelqu'un.

Mac Kinnon et Nicolson attendirent le départ du dernier de leurs compagnons puis se rendirent au canot en traversant les eaux basses. Comme ils arrivaient, deux mitrailleuses rouvrirent le feu dans les ténèbres du sud, des balles traçantes émirent une lueur blanche puis s'éteignirent en des plongeurs sournois qui firent jaillir des flots de gouttelettes phosphorescentes.

De temps à autre une balle capricieuse rebondissait hors de l'eau en gémissant faiblement dans l'ombre. Plus rarement encore, l'une d'elle tombait avec un bruit mat dans l'un des canots. Étendu de tout son long derrière un canot, la tête seule au-dessus de l'eau, Mac Kinnon toucha le bras de Nicolson.

— À quoi sert tout cela, capitaine ? La voix douce du montagnard exprimait la surprise, mais pas la moindre crainte. Nicolson grimaça un sourire dans la nuit.

— C'est une devinette, mon cher. Il est probable que leur groupe de débarquement devait signaler au moyen d'une lampe électrique ou par autre chose que l'expédition s'effectuait sans encombre. Réveille-matin, excursion sur la côte et nos petits copains du sous-marin attendant anxieusement le signal. Mais pas de signal.

— Et bien, si c'est un signal qu'ils attendent, pourquoi ne leur en enverrions-nous pas un ? Nicolson le regarda d'un air ébahi, puis il rit doucement :

— C'est du génie, Mac Kinnon, vraiment du génie. S'ils sont tous déconcertés et s'ils se figurent que leurs copains sont aussi déconcertés à terre qu'ils le sont eux-mêmes, n'importe quel vieux signal a des chances de réussir.

Et la suite des événements le prouva. Nicolson leva la main au-dessus du plat-bord du canot de sauvetage, agita sa lampe de poche d'une manière intermittente, puis retira précipitamment son bras. Ces pointes d'épingles lumineuses constituaient évidemment pour un tireur avide d'appuyer sur la détente de son arme, la réponse à une ardente prière, mais aucune balle traçante ne fut lancée de leur côté. Bien au contraire, les deux mitrailleuses cessèrent le feu en même temps et tout à coup ce fut le grand silence de la nuit. La mer et l'île semblaient désertes, vidées de toute vie. La silhouette indistincte du sous-marin qui se balançait paisiblement sur les flots n'était elle-même plus qu'une ombre irréelle, plus imaginée que vue. Toute tentative furtive pour se cacher semblait inutile, voire dangereuse. Les deux hommes se relevèrent sans hâte et examinèrent les canots à la lumière de la lampe de poche. Le canot n° 2, celui de Siran avait été percé de trous en plusieurs endroits mais ces trous étaient tous au-dessus de la ligne de flottaison, et l'embarcation semblait ne presque pas faire eau. Plusieurs de ces réservoirs imperméables à l'air étaient crevés mais il en restait suffisamment d'intacts pour qu'on pût espérer une marge de sécurité suffisante.

Le cas du canot n°1 était différent. Sa coque n'avait été percée que par quelques coups de feu tirés au hasard mais il enfonçait déjà profondément dans les eaux basses et le caillebotis était recouvert. À l'intérieur du canot l'eau était rougie par le sang du matelot japonais affreusement mutilé qui gisait sur le plat-bord et au-dessus de ces restes d'un être humain, à peine reconnaissables, Nicolson découvrit la cause de l'avarie. La même grenade qui avait emporté une main et la majeure partie du visage avait troué sérieusement le fond du canot, fracassant la virure de bâbord sur 40 centimètres de sa longueur et toutes les planches adjacentes jusqu'aux petits fonds à tribord. Nicolson se redressa lentement et regarda Mac Kinnon au faible reflet de la lumière dans l'eau.

— Il est percé, murmura-t-il simplement. Ma tête et mes épaules pourraient passer par le trou du fond. Il nous faudrait plusieurs jours pour le réparer.

Mac Kinnon ne l'écoutait pas. Le rayon de lumière avait changé de direction et le maître d'équipage fixait du regard l'intérieur de l'embarcation. Quand il parla enfin, ce fut d'un ton détaché, indifférent.

— Ce trou n’a de toute façon plus aucune importance, capitaine, car le moteur est foutu. Il fit une pause et reprit tranquillement : c’est la magnéto, la grenade a dû éclater juste au-dessus.

— La magnéto, c’est impossible. Peut-être l’ingénieur mécanicien en second...

Mac Kinnon l’interrompit avec patience :

— Personne ne pourra la réparer, capitaine.

— Je le crains. Nicolson hocha la tête tristement. Il considérait la magnéto fracassée.

— Il n’en reste plus grand-chose, n’est-ce pas ?

Mac Kinnon frissonna :

— Quelqu’un a marché sur ma tombe, gémit-il. Il se pencha encore vers le canot, n’en pouvant détacher ses regards, même après que Nicolson eût éteint sa lampe.

— La route sera bien longue jusqu’à Darwin, capitaine.

* * *

Elle lui raconta qu’elle s’appelait Gudrun, Gudrun Jürgensen Drachmann. Ce nom de Jürgensen était celui de son grand-père maternel. Aux trois quarts danoise, âgée de vingt-trois ans, elle était née à Odensee en 1918, le jour de l’armistice. À l’exception de deux courts séjours en Malaisie elle avait passé sa vie à Odensee jusqu’au moment où, infirmière diplômée, elle s’était rendue dans les plantations de son père près de Penang en avril 1939.

Nicolson était étendu sur le dos, les mains jointes contre le rebord rocheux de la grotte. Il considérait le sombre rideau de nuages, et attendait qu’il se dissipât, en espérant qu’il se reformerait. Quelle était donc cette citation que lui récitait jadis si souvent le vieux Willoughby, célibataire endurci entre tous. Mais oui c’était une citation du *Roi Lear*, « Elle parlait toujours d’une voix douce, basse, aimable. »

Willoughby invoquait une seule excuse pour avoir refusé de tomber dans « l’abominable piège du mariage ».

— Jamais, disait-il, je n’ai rencontré une *femelle* (et par ce mot il exprimait un immense dédain) qui ait « une voix douce, basse aimable... » Peut-être, en vérité, Willoughby eût-il changé d’avis s’il était resté à la place qu’occupait Nicolson pendant les vingt minutes qui s’étaient écoulées depuis son rapport à Findhorn. Et si, comme Nicolson, Willoughby était venu ensuite voir le petit garçon, il n’aurait pas persisté dans son jugement.

Deux minutes passèrent, puis trois, Gudrun ne disait plus rien et Nicolson finit par se tourner vers elle :

— Vous êtes bien loin de chez vous, Miss Drachmann. Bien loin du Danemark. Vous aimiez le Danemark ? Il parlait en somme pour ne rien dire mais la véhémence de la réponse le surprit.

— Je l'adorais. Ces paroles avaient quelque chose de définitif. Elle les prononça du ton dont on évoque ce qu'on a perdu pour toujours.

« Maudits soient ces Japs, maudit le sous-marin aux aguets », songea Nicolson avec fureur. Puis il changea brusquement de sujet de conversation.

— Et la Malaisie ? Vous ne l'appréciez pas autant, j'imagine.

— La Malaisie... Le ton qu'elle adopta pour dire ces deux mots n'était que l'accompagnement vocal d'un haussement d'épaule indifférent. Je me plaisais à Penang en somme, mais j'ai détesté Singapour.

Et tout à coup elle ne fut plus indifférente le moins du monde. Mais se rendant compte qu'elle trahissait la violence de ses sentiments, elle changea encore de ton et de sujet. Tendant la main, elle toucha le bras de l'officier.

— J'aimerais bien avoir une cigarette, mais peut-être que Mr. Nicolson me blâmera.

— J'ai bien peur que Mr. Nicolson n'ait manqué à toutes les lois de la courtoisie. Il lui passa un paquet de cigarettes et alluma une allumette. Comme elle se penchait pour approcher sa cigarette de la flamme, il sentit encore la fugitive odeur de bois de santal et le parfum subtil et suave de ses cheveux, avant qu'elle ne se redressât pour se retirer dans l'ombre. Il écrasa l'allumette et demanda avec douceur :

— Pourquoi détestez-vous Singapour ?

Elle mit presque trente secondes avant de répondre.

— Ne pensez-vous pas que vous me posez là une question très personnelle ?

— C'est bien possible. Il garda le silence pendant un moment puis reprit tranquillement : Quelle importance pouvez-vous y attacher maintenant ?

Elle saisit immédiatement le sens de ses paroles.

— Vous avez raison. Même s'il ne s'agit que d'une simple curiosité de votre part, quelle importance puis-je y attacher ? C'est drôle d'ailleurs, je n'hésite pas à vous raconter tout cela. C'est que je suis

sûre que vous êtes incapable d'accabler quelqu'un de fausse sympathie. Je ne pourrais le supporter, pour ma part.

Elle se tut l'espace de quelques secondes ; le bout de sa cigarette luisait dans les ténèbres.

— Je dis la vérité. Je déteste Singapour. Je déteste cette ville parce que je suis fière, parce que j'ai ma fierté personnelle, parce que j'ai pitié de moi-même et que je déteste vivre en marge des autres. Tout cela, monsieur Nicolson, vous est inconnu.

— Vraiment, on dirait que c'est vous qui connaissez tout de ma vie, murmura Nicolson. Continuez, je vous en prie.

Elle reprit lentement :

— Il me semble que vous sentez ce que je veux dire. Je suis européenne née en Europe, élevée en Europe, j'ai fait mes études en Europe et me suis toujours considérée comme danoise, de même que tous les citoyens du Danemark se considéraient comme danois. J'étais la bienvenue dans toutes les maisons d'Odensee. Mais on ne m'a jamais invitée dans une demeure européenne à Singapour, monsieur Nicolson.

Elle essaya de garder un léger accent :

— Marchandise invendable au marché social, pourrait-on dire. Je n'étais pas des gens avec lesquels on se fait voir. Ce n'est pas gai quand on entend dire : « C'est une métisse, mon vieux » et que celui qui parle ainsi ne se donne même pas la peine de baisser la voix tandis que tout le monde vous regarde. Certes la mère de ma mère était malaise mais c'était une délicieuse vieille dame et...

— Calmez-vous, je vous en prie. Je comprends. Les Anglais étaient pires que les autres, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, répondit-elle en hésitant. Pourquoi dites-vous cela ?

— Nous sommes les premiers du monde quand il s'agit d'édifier un empire ou de coloniser. Et en même temps nous sommes pires que tous les autres. Singapour est le meilleur terrain de chasse pour ceux qui commettent le pire. À ce sujet, nous pouvons frapper la terre entière de stupeur. Les représentants du peuple élu de Dieu ont une double mission. Ils doivent décaper leur foi dans un espace de temps aussi court que possible, et ils doivent veiller à ce que ceux qui ne comptent point parmi les élus restent à leur place. Les fils de Cham doivent rester bûcherons et porteurs d'eau jusqu'à la fin de leurs jours. Les Anglais sont d'excellents chrétiens bien entendu, des piliers de l'Église dont ils ne manqueraient pas un service quand ils sont assez dessaoulés le dimanche matin. Cependant, tous ne sont pas ainsi,

même à Singapour. Malheureusement vous n'avez pas eu la chance de tomber sur les meilleurs.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous me parliez ainsi, dit-elle d'un ton surpris.

— Pourquoi pas, puisque c'est vrai.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne pensais pas vous entendre exprimer ces choses... Elle se mit à rire un peu gênée : la couleur de ma peau n'a pas tant d'importance...

— Allez-y, retournez bien le couteau dans la plaie.

Nicolson écrasa sa cigarette sous son talon. À présent son ton était rude, presque brutal.

— Pour vous, c'est important, mais vous avez tort. Singapour n'est pas le monde entier. Vous nous plaisez à nous, et si vous aviez un teint héliotrope cela nous serait parfaitement égal.

— Votre jeune officier, Mr. Vannier ne pense pas que cela lui est égal, murmura Gudrun.

— Ne faites pas la sotte et essayez d'être juste... Il a vu cette balafre, et il en a été bouleversé ! Depuis, il est honteux d'avoir montré son émotion. Il est jeune voilà tout. Et le capitaine pense que vous êtes merveilleuse, que votre teint est pareil à de l'ambre translucide.

— Ce n'est pas vrai. Le capitaine est simplement bon et je l'aime de tout mon cœur. Sans s'inquiéter de la logique de ses paroles, elle ajouta :

— C'est vous qui lui faites croire qu'il est vieux.

— Avec une balle dans le poumon, dit durement Nicolson, qui ne se sentirait vieux ! Puis il s'écria, secouant la tête, voilà que je recommence. Excusez-moi, je vous prie, je n'avais pas l'intention de vous parler hargneusement. Déposons les armes voulez-vous, Miss Drachmann.

— Appelez-moi Gudrun. Ce fut à la fois la réponse à la requête, et une prière sans coquetterie.

— Gudrun ! J'aime ce nom. Il vous va bien.

— Mais faut-il... comment dit-on ? que je vous rende la pareille. Cette fois il y avait une nuance d'espièglerie dans l'accent de la jeune fille.

— J'ai entendu le capitaine vous appeler Johnny. Et, après un instant de réflexion elle poursuivit : c'est charmant. Au Danemark, c'est ainsi qu'on appelle les tout petits garçons. Mais je crois que je

parviendrai à m'y habituer.

— Sans aucun doute. Nicolson se sentait fort embarrassé. Cependant vous comprenez...

— Bien sûr que je comprends.

Elle se moquait de lui évidemment et son embarras en augmentait encore.

— Johnny, devant tout votre équipage, c'est impensable. Mais alors je vous dirai Nicolson, fit-elle avec une gravité enjouée, ou peut-être : *capitaine* ; cela vaudrait mieux ?

— Oh ! pour l'amour du ciel ! s'écria Nicolson. Il s'arrêta court et fit écho au rire à peine perceptible de Gudrun. Appelez-moi comme vous voudrez.

Il passa devant l'entrée de la grotte où le prêtre musulman faisait le guet. Les deux hommes eurent un bref échange de paroles, puis Nicolson descendit de la colline pour retrouver van Effen, en faction près du seul canot utilisable. Il s'assit à côté de lui, se demandant à quoi servait de garder cette embarcation. Peu après il revint à la grotte et trouva Gudrun encore éveillée. L'enfant endormi était serré contre elle. Nicolson s'installa tranquillement auprès d'eux.

— Il n'y a aucune raison de ne pas dormir pendant toute cette nuit, fit-il doucement. Peter ne risque rien. Pourquoi ne pas essayer de trouver le sommeil ?

— Dites-moi franchement, demanda-t-elle à voix très basse. Quelle chance de salut nous reste-t-il ?

— Aucune.

— Vous ne mâchez pas les mots. Et le répit va durer ?...

— Jusqu'à midi demain, en mettant les choses au mieux. D'abord le sous-marin Va certainement débarquer un groupe d'hommes – ou bien essayer de le faire. Puis il demandera l'aide des avions. Il est possible aussi que les avions soient là de toute façon, dès l'aube.

— Peut-être l'équipage du sous-marin suffira-t-il. Peut-être les Japs n'auront-ils pas besoin d'appeler à l'aide. Combien ?...

— Nous les mettrons en pièces, dit Nicolson, comme s'il s'agissait d'une chose tout ordinaire. Ils réclameront de l'aide ? Eh bien ! nous les aiderons... Après cela, ils nous auront. S'ils ne nous tuent pas tous avec des bombes ou des obus ils vous feront peut-être prisonnières, vous, Lena et Miss Plenderleith. J'espère que non.

— Je les ai vus opérer à Kota Bharu. Gudrun frissonna à ce souvenir. Moi aussi j'espère que non. Et le petit Peter ?

— Oh ! Peter, ce ne sera qu'un assassinat de plus, dit amèrement Nicolson. Qui donc se soucie d'un petit bonhomme de deux ans ?

Mais lui s'en souciait. Il s'était attaché à l'enfant bien plus qu'il ne se l'avouait à lui-même et surtout aux autres.

La voix de la jeune fille vint interrompre ses rêveries :

— N'y a-t-il donc rien que nous puissions tenter ?

— Je crains que non. Nous n'avons plus qu'à attendre.

— Ne pourrait-on faire une tentative du côté du sous-marin ?

— Oh ! je sais bien ! Aller à l'abordage le couteau aux dents, capturer le navire et le ramener triomphalement. Vous avez lu les livres qu'il ne faut pas, ma chère.

Sans attendre sa réponse, il lui prit le bras.

— Excusez-moi, Gudrun, je plaisante et grossièrement. Mais les Japs nous supplieraient littéralement d'obéir à votre suggestion.

— Ne serait-il pas possible de mettre à la voile et de quitter cet îlot sans être entendus ?

— Ma chère petite, c'est la première chose à laquelle nous avons pensé. Il n'y a rien à espérer. Nous partirions mais n'irions pas loin. Le sous-marin ou les avions nous rattraperaient au petit jour et ceux d'entre nous qu'ils ne tueraient pas se noieraient. C'est curieux, van Effen a eu cette idée lui aussi, et il a insisté pour la mettre à exécution. Mais ce serait presque commettre un suicide. Nicolson se tut brusquement. Gudrun restait pensive.

— Vous estimez cependant qu'il est possible de quitter l'île sans être entendus.

L'officier sourit.

— Pour être obstinée, vous êtes obstinée ! Oui, c'est possible surtout si quelqu'un faisait en quelque sorte diversion sur l'île elle-même pour détourner leur attention. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— L'unique chance de salut est de faire croire au sous-marin que nous sommes partis. Deux ou trois d'entre vous ne pourraient-ils emmener le bateau par exemple sur l'une des petites îles que nous avons vues hier tandis que le reste créerait cette diversion. — Elle parlait vite d'un ton pressant.

— S'apercevant que vous êtes partis, le sous-marin s'en irait aussi.

— Il irait droit vers ces petites îles, c'est clair et verrait que nous y sommes très peu nombreux. Après nous avoir tués et coulé le bateau,

il reviendrait ici en finir avec vous autres.

— Oh ! fit-elle humblement, je n'avais pas pensé à cela.

— Vous n'y avez pas pensé, mais notre petit frère japonais y penserait, Miss Drachmann.

— Johnny ! Rappelez-vous que nous avons mis bas les armes.

— Excusez-moi, Gudrun. Essayez de ne plus vous cogner la tête contre les murs. Nous avons cherché nous-mêmes une solution, mais en vain. Et si vous le permettez je vais essayer de dormir. Il faut que je relaie van Effen de sa faction dans un petit moment. Il commençait à somnoler quand elle le rappela :

— Johnny !

— Seigneur, pensa-t-il, encore une inspiration !

— Je viens d'avoir une idée.

— Vous avez le génie de l'invention, Gudrun.

Nicolson étouffa un soupir de résignation et dit en se rasseyant :

— De quoi s'agit-il ?

— Il n'y aurait aucun inconvénient à ce que nous restions ici, si le sous-marin s'en allait, n'est-ce pas ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Répondez-moi, s'il vous plaît, Johnny.

— Non, il n'y aurait aucun inconvénient. Ce serait une bonne chose, et si nous pouvions nous terroriser un ou deux jours sans que l'on soupçonne notre présence, les Japs renonceraient probablement à nous chercher. Du moins dans la région immédiate. À quel expédient proposez-vous d'avoir recours pour les faire partir ? Faut-il que nous allions les hypnotiser.

— Ce n'est même pas drôle ce que vous dites là, fit Gudrun sans s'émouvoir. Voyons, si à l'aube les Japs s'apercevaient du départ de notre canot – celui qui est en bon état – n'en concluraient-ils pas que nous sommes partis ?

— Bien sûr, toute personne normale aboutirait à cette conclusion.

— Ne faudrait-il pas craindre que, soupçonnant un piège, ils ne fouillent tout notre îlot ?

— Où diable voulez-vous en venir ?

— Je vous en prie, Johnny.

— C'est vrai, je m'excuse, je m'excuse, grommela Nicolson. Non, je ne pense pas qu'il prendraient la peine de fouiller l'île. Mais encore

une fois, où voulez-vous en venir Gudrun ?

Elle s'écria avec impatience :

— Faites-leur croire que nous sommes partis, cachez le bateau.,

— La voilà qui dit : cachez le bateau ! Il n'y a pas un coin du rivage où les Japs ne le découvriraient en moins d'une demi-heure. Et nous ne pouvons le cacher à terre. Il est trop lourd pour que nous puissions le traîner au-delà de la grève et nous ferions un tintamarre effroyable. Nous n'aurions pas avancé de trois mètres que nous tomberions tous sous le feu des petits camarades. Mais enfin admettons que nous réussissions à éloigner le canot de la côte, il n'y a pas sur ce rocher balayé par le vent des buissons assez épais derrière lesquels on puisse cacher un youyou de dimensions normales, à plus forte raison un canot de sauvetage de 7 mètres de long. J'en suis bien fâché mais votre idée ne tient pas debout. Impossible de dissimuler le canot ni sur la terre ni dans l'eau. Les Japs le verraient les yeux fermés.

— C'est vous qui suggérez des cachettes éventuelles et non pas moi, reprit Gudrun. Il est impossible de cacher le canot sur l'île ou autour de l'île, je suis d'accord avec vous sur ce point-là, mais pourquoi ne pas le cacher dans la mer.

— Qu'est-ce que vous dites ? Nicolson se redressa d'un mouvement brusque les yeux élargis par la surprise.

Elle reprit très vite :

— Créez quelque diversion à l'une des extrémités de l'île. Emmenez le bateau à l'autre extrémité vers la petite baie au nord, remplissez-le de pierres, ôtez le bouchon ou comment appelez-vous cela ? Le bateau enfoncera profondément sous l'eau, et puis quand les Japs se seront en allés...

— Mais c'est évident. C'est clair comme le jour, murmura Nicolson. Et il reprit en criant presque : Nom de Dieu ! Gudrun, vous avez trouvé le truc.

Il se releva d'un bond, serra dans ses bras la jeune fille qui riait et protestait, et courut vers l'autre côté de la grotte :

— Capitaine, Vannier, Mac Kinnon, réveillez-vous ! debout !

* * *

Enfin la chance leur souriait. Tout se passa sans un accroc.

On avait un peu discuté la nature de la diversion à opérer. Certains prétendaient que le commandant du sous-marin, ou l'officier qui avait pris le commandement se méfierait, et soupçonnerait un piège. Mais Nicolson affirma que tout individu assez bête pour envoyer des

hommes débarquer exactement à l'endroit où les barques avaient été amarrées au lieu de tenter une attaque de flanc, ne pouvait être assez malin pour ne pas tomber dans le panneau. Son insistance l'emporta sur les arguments contraires. Les événements prouvèrent qu'il avait raison.

Vannier fit office d'appât et tint son rôle fort intelligemment, exactement en temps voulu. Il parcourut le rivage le long de la pointe sud-ouest de l'île, pendant une dizaine de minutes, agitant furtivement et par intermittence sa lampe électrique à moitié voilée. Il emporta les jumelles de nuit de Nicolson et dès qu'il aperçut la sombre silhouette du sous-marin, qui se mettait silencieusement en marche, il déposa sa lampe et s'abrita derrière un rocher.

Deux minutes plus tard le sous-marin était alors directement à sa hauteur et à peine à 200 mètres de la côte. Il se releva, déclencha un fumigène et le lança dans la mer aussi loin qu'il put. Au bout de trente secondes la légère brise du nord avait emporté l'épais nuage de fumée orange jusqu'au sous-marin. Dans le kiosque, les marins aveuglés ne retrouvaient plus leur souffle.

Il faut en tout cinq minutes à Un fumigène pour se consumer, mais ce temps-là fut plus que suffisant. Quatre hommes ramant en sourdine amenèrent le canot n° 2 du côté nord de l'îlot, une longue minute avant qu'un sifflement n'annonçât que le fumigène s'éteignait. Le sous-marin ne bougeait pas. Nicolson amarra le canot contre une falaise abrupte, dans l'anse profonde au nord de l'île. Farnholme, Ahmed le prêtre, Willoughby et Gordon avaient fait, en attendant les rameurs, un énorme tas de galets plats. Willoughby insista pour que l'on emportât les chambres à air, la seule pensée d'y percer des trous blessant son âme d'ingénieur. Mais il faudrait beaucoup de temps pour faire ce travail avec le petit nombre d'outils dont on disposait. Impossible d'ailleurs d'agir sans lumière, et sans faire de bruit. Le commandant du sous-marin pouvait à tout instant se mettre en tête de croiser autour de l'île en éclairant au moyen de feux intermittents.

Il fallait bien risquer le coup.

On déboucha rapidement la virure de bâbord. Les hommes travaillaient à une allure folle et dans le plus complet silence à remplir de pierres le fond du canot en évitant soigneusement de boucher les trous des carburateurs.

Au bout de deux minutes, Nicolson dit quelques mots à voix basse à Farnholme qui remonta en courant sur la colline et ne mit qu'un temps record à tirer des coups de feu espacés en direction du sous-marin. Les détonations de la carabine, concordaient pour ainsi dire avec les tintements du métal frappé à coups réguliers par Nicolson et

ses compagnons qui ôtaient les volets des réservoirs de flottabilité et retiraient les caisses à air de métal jaune tout en laissant suffisamment de réservoirs en place pour garantir l'équilibre du bateau. Un jet de plus de pierres dans le canot, un peu plus d'eau pénétrant par les trous et le niveau de l'eau à l'intérieur et à l'extérieur de l'embarcation fut d'une égalité parfaite, elle léchait la partie basse du plat-bord. Quelques pierres encore et le canot glissa doucement dans la mer. Fixé par ses amarres, il s'immobilisa sous cinq mètres d'eau calant autant à l'avant qu'à l'arrière sur un fond de cailloux.

En revenant vers la grotte, Nicolson et ses compagnons aperçurent la lueur d'une fusée venant de la pointe orientale de l'île et obliquant vers le nord-est. Vannier avait bien calculé son temps, et si à présent le sous-marin se livrait à des investigations de ce côté-là il le trouverait aussi tranquille et désert que l'autre. Les Japonais seraient complètement déconcertés ; ils s'abandonneraient à quantité de suppositions contradictoires. Au matin, ils concluraient de leurs observations que les survivants de l'île étaient parvenus à les duper et avaient plié bagage au cours de la nuit.

En effet, ce fut leur conclusion. Le lendemain l'aube était grise, le vent soufflait de plus en plus fort et il n'y avait plus trace de soleil.

Dès qu'il fit jour, les veilleurs, soigneusement cachés derrière un rideau de broussailles, aperçurent les vigies qui portaient des jumelles à leurs yeux (le sous-marin s'était fort éloigné pendant la nuit) et gesticulaient les uns en face des autres. Peu après on entendit ronfler les moteurs Diesel, et le sous-marin vira et tourna rapidement autour de l'île. Arrivé à la hauteur du canot échoué, il s'arrêta et le canon de D.C.A. s'aligna sur l'embarcadère et fit feu. Les mécaniciens avaient dû réparer le mécanisme endommagé pendant la nuit. Six obus suffirent pour transformer le canot en une épave fracassée. Immédiatement après l'explosion du dernier obus, dans les basses eaux, les lourds moteurs Diesel ronflèrent derechef et le sous-marin s'éloigna à toute vitesse, droit vers l'ouest pour inspecter les deux autres îlots. Une demi-heure plus tard il avait disparu à l'horizon.

CHAPITRE X

Le canot restait immobile à la surface de la mer. Pas un mouvement, pas un signe de vie, pas une ombre pour rider le miroir bleu étincelant de l'océan qui reflétait le plus petit détail de la coque avec une fidélité absolue.

Une embarcation morte sur une mer sans vie et dans un monde vide et mort. Une mer vide, immense plaine scintillante, s'étendant à l'infini de tous côtés, pour se perdre enfin dans les brumes d'un ciel désert. Pas un nuage en vue pendant trois jours dans ce terrible ciel vide, si majestueux dans son indifférence cruelle ; d'autant plus vide que le soleil aveuglant projetait ses rayons de feu sur les flots au-dessous de lui. Tout n'était plus que fournaise ardente... Le canot semblait mort mais non pas vide. Il paraissait plein à craquer, mais cette impression était erronée. À l'ombre pitoyable que pouvaient offrir les restes de la voile, des hommes et des femmes étaient vautrés ou bien couchés, de tout leur long sur les bancs, les traverses et le couronnement de l'arrière, épuisés au-delà de toute expression, accablés par la chaleur. Quelques-uns étaient dans une sorte de coma, d'autres en proie à des cauchemars, d'autres encore, moitié éveillés, moitié endormis ne faisaient aucun mouvement, protégeant avec soin la petite étincelle de vie qui leur restait et leur volonté de la maintenir. Tous attendaient le coucher du soleil.

Seuls de toute cette cargaison de gens aux visages émaciés et brûlés par le soleil, deux êtres semblaient vivre. Ils étaient en aussi fâcheux état que les autres : joues décharnées, yeux creux, lèvres pourpres et craquelées, ampoules suppurantes, partout où l'eau salée et les vêtements décomposés par la chaleur avaient mis à nu l'épiderme inaccoutumé à la brûlure du soleil.

Les deux hommes se trouvaient à l'arrière du bateau. On voyait qu'ils étaient vivants parce qu'ils restaient assis tout droits dans la chambre arrière. Mais ils faisaient si peu de mouvements qu'ils auraient tout aussi bien pu être morts ou taillés dans la pierre. L'un d'eux s'appuyait du bras à la barre, bien qu'il n'y eût depuis quatre jours ni vent pour gonfler les voiles déchirées, ni hommes assez forts pour manier les lourdes rames. L'autre portait une carabine, il gardait une immobilité de rocher, ses yeux seuls vivaient.

Il y avait vingt personnes dans le canot. Vingt-deux avaient quitté le petit îlot au sud de la Chine six jours plus tôt, et à présent il n'en

restait plus que vingt. Deux d'entre elles étaient mortes. On n'avait jamais eu beaucoup d'espoir pour le caporal Fraser. Les fièvres l'avaient affaibli et usé bien longtemps avant que l'obus du *Zéro* n'eût emporté son bras gauche lorsqu'il tirait sur l'avion avec son misérable fusil du haut de la timonerie du *Viroma*. Plus un remède, plus un anesthésique et pourtant il s'était cramponné à la vie pendant quatre jours et il était mort depuis quarante-huit heures. Son agonie avait été cruelle, le bras était noir jusqu'à l'épaule.

Le capitaine Findhorn avait récité tout ce qu'il se rappelait de la liturgie des funérailles. Ç'avait été son dernier acte conscient, car à présent, il était tombé dans un coma agité, dont il semblait bien qu'il ne sortirait jamais.

L'autre décès fut celui d'un des survivants de l'équipage de Siran. Il était mort la veille dans l'après-midi et de mort violente, ayant tout à fait mal interprété le sourire de Mac Kinnon et son doux accent de montagnard. Peu après la mort de Fraser, Mac Kinnon auquel Nicolson avait confié la responsabilité de la provision d'eau avait découvert que l'un des réservoirs avait été détérioré la nuit précédente. Peut-être avait-il été percé, mais il était impossible de l'affirmer. En tout cas il était vide il ne restait aux naufragés qu'un peu moins de douze à treize litres d'eau dans l'autre réservoir. Nicolson avait aussitôt proposé que la ration de chacun fût réduite à quatre centilitres d'eau, deux fois par jour, mesurés dans le verre gradué faisant partie de l'habituel équipement des canots de sauvetage – sauf le petit garçon boirait autant qu'il voudrait. On n'entendit qu'un ou deux murmures et Nicolson les ignora. Le lendemain dans l'après-midi quand Mac Kinnon tendit à Miss Drachmann le troisième verre d'eau de l'enfant, deux des hommes de Siran avaient quitté leur place à l'avant, armés l'un et l'autre d'une lourde dame de nage en métal. Mac Kinnon avait jeté un rapide coup d'œil du côté de Nicolson et voyant le second endormi (il avait été de garde toute la nuit précédente) il leur enjoignit doucement de regagner leurs places. Le revolver qu'il tenait à la main appuyait cette suggestion. L'un des hommes hésita, l'autre se jeta en avant en grognant comme une bête et brandissant son arme avec une violence qui aurait fait éclater le crâne du maître d'équipage comme un melon pourri si le coup avait atteint son but. Mais Mac Kinnon s'était jeté de côté tandis que ses doigts pressaient sur la détente du revolver et l'élan de l'homme le projeta de tout son long par-dessus le bastingage vers l'arrière. Il était mort avant d'atteindre la surface de l'eau. Puis Mac Kinnon, sans un mot avait braqué le colt sur l'autre homme ; mais son geste s'avéra inutile car le malheureux fixait d'un regard épouvanté la mince colonne de fumée bleue qui sortait du canon du revolver. Ses traits étaient contractés par la peur. Il se

retourna et revint en trébuchant reprendre sa place à l'avant. Il n'y eut plus de difficultés au sujet de l'eau.

Six jours plus tôt, le moral était encore très élevé. L'espoir était grand. Même Siran, qui souffrait toujours des suites du coup qu'il avait reçu, avait abattu sa part de besogne, veillant à ce que ses hommes l'imitassent.

Siran n'était pas un imbécile, et comprenait que la vie des passagers du canot dépendait de l'effort commun. Il cédait à la nécessité et l'alliance qu'il concluait avec ses compagnons durerait autant que son intérêt propre.

Ils étaient partis trente-six heures après le sous-marin, vingt-quatre heures après que le dernier avion de reconnaissance eut survolé la petite île sans y trouver trace de vie. Ils avaient fait voile au coucher du soleil, la houle s'enflait doucement au souffle régulier de la mousson. Le voyage avait été facilité par le vent toute la nuit et presque toute la journée suivante. Pendant tout ce temps le ciel était resté vide. La seule embarcation visible avait été un prahu qui voguait très loin vers l'est. Pendant la soirée ils aperçurent la pointe orientale de l'île de Banka au-dessus de l'horizon rougeoyant à l'ouest. Un sous-marin raya la mer à deux milles de distance puis disparut vers le nord. Peut-être avait-il vu le canot de sauvetage se détachant à peine sur la mer sombre, contre le ciel à l'est. Nicolson avait largué les voiles oranges trop voyantes, et la voile à bourcet encore plus révélatrice dès l'apparition du navire ennemi sur les flots.

De toute façon il ne fit preuve d'aucune méfiance, et fut hors de vue avant le Coucher du soleil. Cette nuit-là ils avaient traversé le détroit de Maccliesfield. Les naufragés s'attendaient à ce que ce passage fût le plus dangereux de tous ; mais le vent gonflait les voiles dans le sens voulu, ou bien il changeait un peu d'orientation chaque fois que le canot risquait de perdre la sienne. Aussi la terre était en vue quand l'aube parut. La mousson continua à souffler régulièrement du nord. Ils avaient laissé Liao à bâbord peu après minuit et dépassé l'île de Lepar bien avant l'aurore. Cependant à midi, exactement midi, la chance tourna soudain. Le vent cessa complètement et pendant toute la journée ils restèrent encalminés à 22 milles à peine de l'île de Lepar. Vers la fin de l'après-midi un hydravion, peut-être celui qu'ils avaient vu précédemment, apparut à l'ouest et les survola pendant environ une heure, puis s'en alla sans rien tenter contre eux. Le soleil baissait et une faible brise commençait à souffler du nord quand un autre avion surgit encore à l'ouest. Il volait à une altitude de 100 mètres et venait droit sur les naufragés. Cette fois ce n'était pas un hydravion mais un *Zéro* et qui ne semblait pas disposé à perdre son temps. Arrivé à moins d'un mille du canot il piqua du nez et descendit

du ciel en hurlant ; ses deux canons placés à la naissance des ailes, lançaient des traits de feu dans la pénombre. Les obus striaient d'éclaboussures parallèles la surface paisible de la mer et l'écume jaillissait sur le canot sans défense, le couvrant de gouttelettes qui retombaient dans l'eau. Peut-être cependant le canot n'était-il pas absolument sans défense, du moins tant que le général veillait, sa carabine automatique entre les mains. En effet, le *Zéro* vira sur l'aile et retourna vers l'ouest en direction de Sumatra, son brillant fuselage maculé de noir par l'huile qui coulait du moteur. À moins de 2 milles du canot le *Zéro* rencontra l'hydravion et les deux appareils disparurent ensemble dans les derniers reflets dorés du couchant. Le bateau avait été sérieusement percé en deux endroits, mais chose remarquable un seul de ses occupants fut touché. Un éclat de *shrapnel* avait fortement entaillé la bouche de van Effen.

Une heure plus tard, le vent reprit et s'accrut à la force six ou sept. Et soudain, avant même que les voyageurs eussent compris ce qui leur arrivait, ce fut la tempête tropicale. Cette tempête dura dix heures, dix interminables heures, de vent et de pluie singulièrement froide. Elles furent suivies d'heures non moins interminables d'embardees et de tangage au cours desquelles les malheureux épuisés, à bout de force, écopaient pour sauver leur vie. Ils écopèrent toute la nuit tandis que les vagues déferlaient sur la chambre arrière et refluaient pardessus les bords du canot et que des paquets d'eau ne cessaient de se déverser sur le rapiéçage de fortune du fond. La provision de tampons de bois dans l'attirail de réparation s'était vite épuisée. Nicolson fit voile vent arrière vers le sud, le foc largué et la voile à bourcet au bas ris, jusqu'à ce qu'il eut tout juste la place nécessaire pour évoluer. Tout mille gagné au sud diminuait d'un mille la distance entre le canot et le détroit de la Sonde. Pourtant, même s'il l'avait voulu, Nicolson n'aurait pu faire rien d'autre que de se laisser pousser par l'ouragan, certain de faire couler le canot percé à l'arrière, et profondément enfoncé dans l'eau, s'il filait une ancre flottante à l'arrière.

Par ailleurs une vitesse suffisante, signifierait que la voilure risquait de démâter l'embarcation ou de la faire chavirer. Le bateau rempli d'eau et dont la vitesse était ridicule serait lancé dans le vent et s'enfoncerait au creux des vagues.

La longue agonie de la nuit se termina aussi brusquement qu'elle avait commencé. Ce fut alors l'agonie réelle.

À présent, appuyé contre le gouvernail inutile tandis que Mac Kinnon toujours armé veillait à côté de lui, Nicolson essayait d'oublier la torture obsédante de la soif, d'oublier sa langue enflée, ses lèvres gercées et son dos boursofflé par l'ardeur du soleil et d'évaluer les ravages dus aux épreuves terribles de ces derniers jours de

changement complet après la tempête. Jours torturants sous un soleil cruellement impersonnel et cruel au-delà de toute expression qui amenait de misérables êtres humains au bord de l'effondrement physique, moral et mental !

L'esprit de camaraderie avait complètement disparu, comme s'il n'avait jamais existé. Alors qu'auparavant chacun ne pensait qu'à aider son voisin, la plupart des naufragés ne songeaient qu'à eux-mêmes, et leur indifférence concernant le bien-être de leur prochain était totale. Lors de la distribution des pitoyables rations d'eau ou de lait condensé et de sucre d'orge (il n'y avait plus de biscuits depuis deux jours) une douzaine de paires d'yeux hostiles suivaient les moindres mouvements des mains décharnées et avides et des lèvres gercées par la soif. Tous voulaient être certains de recevoir leur juste ration et pas une goutte, pas une miette de moins. Il était affreux de lire la voracité, la concupiscence de la faim dans les yeux injectés de sang, dans les mouvements des mains hâlées qui se crispaient à faire blanchir leurs articulations quand Peter recevait un supplément d'eau et qu'il en faisait tomber quelques gouttes le long de son menton jusque sur le banc où elles s'évaporaient aussitôt. On en était au stade où la mort elle-même apparaît comme un soulagement.

Le revolver que Mac Kinnon tenait dans sa main n'était pas inutile. Le changement physique était pire encore que l'effondrement moral. Le capitaine Findhorn ne sortait plus d'un coma douloureux et agité. Nicolson avait pris la précaution de l'attacher au plat-bord et à l'un des bancs. On avait également attaché Jenkins bien qu'il restât conscient, dans des souffrances infernales et indescriptibles. Il n'y avait plus de pansements pour couvrir les horribles brûlures qu'il avait reçues au moment où l'on abandonnait le *Viroma* ; le flamboiement du soleil avait lacéré la moindre parcelle de chair exposée à ses rayons, et de douleur le marin avait perdu la raison. Ses ongles étaient maculés de sang par suite de ses incessantes tentatives d'arracher les chairs à vif. On lui avait lié les poignets et on l'avait attaché à un banc, non pour prévenir les retours de cette obsession démente mais pour empêcher Jenkins de se jeter par-dessus bord, comme il l'avait essayé à deux reprises. Il restait de longues minutes sans faire un mouvement, puis soudain il essayait de toute sa force de défaire la corde qui attachait ses poignets. L'effort le faisait haleter. Nicolson se demandait s'il n'allait pas couper cette corde. Pourrait-il condamner le marin à mourir d'une mort lente, sournoise, dans d'affreuses tortures au lieu de lui permettre d'en finir une fois pour toutes, d'en finir vite, proprement, en se jetant dans les flots. Car Jenkins allait mourir de toute façon ; il avait déjà le visage de la mort.

L'état du bras déchiré d'Evans et le poignet sauvagement mutilé de

Walters ne faisaient qu'empirer. La pharmacie, les pansements étaient inexistants. À défaut de remèdes prophylactiques, on se servait d'eau salée, les bandes déchirées séchaient et le sel avait envenimé les plaies ouvertes. Van Effen était un peu mieux loti que les autres blessés. Sa blessure était récente et il possédait une volonté de fer. Il restait sans bouger cependant des heures, couché dans le fond du canot, les épaules soutenues par un banc et les regards fixés vers le large. On aurait pu croire que chez lui le besoin de sommeil n'existait plus.

L'effondrement moral avait dépassé tous les autres. Vannier et le deuxième ingénieur mécanicien n'avaient pas glissé au-delà des limites de la raison, mais tout leur était désormais indifférent. Ils passaient tous deux par les mêmes périodes de mélancolie silencieuse, ils murmuraient tous deux des paroles sans suite, ils souriaient du même sourire d'excuse en s'apercevant qu'on les écoutait. Puis ils retombaient l'un comme l'autre dans la mélancolie et le silence. Lena, la jeune infirmière malaise n'était que mélancolie et complet détachement de tout, elle ne se parlait jamais à elle-même et ne parlait pas aux autres. Le prêtre musulman restait silencieux. Il était impossible d'avoir une opinion à son sujet. Le visage de Gordon pouvait s'épanouir dans un large sourire et prendre l'instant d'après une expression de désespoir. Nicolson qui se méfiait à l'extrême de la fourberie calculée de Gordon et qui à plusieurs reprises avait cherché à persuader Findhorn de se débarrasser du marin, le surveillait sans en avoir l'air. Peut-être les symptômes de dérangement mental étaient-ils réels. Il se pouvait aussi que cet homme ayant lu des articles de vulgarisation médicale sur les déprimés mentaux sût simuler la folie. Malheureusement celle de Sinclair, le jeune soldat ne faisait aucun doute ; il avait perdu tout contact avec la réalité. Il était vraiment fou et présentait tous les symptômes d'une schizophrénie aiguë.

La dépression physique ou nerveuse n'était pas générale. Sans compter Nicolson il restait deux hommes qui n'étaient pas atteints le moins du monde par la faiblesse ni le désespoir. C'étaient le maître d'équipage et le général. Mac Kinnon restait le Mac Kinnon d'autrefois, un Mac Kinnon, en apparence indestructible. Il gardait son sourire hésitant, sa voix douce, et n'avait pas cessé de tenir son colt à la main. Quant au général... Nicolson le regardait pour la centième fois avec un étonnement qui lui faisait hocher la tête. Farnholme était splendide. Plus les circonstances s'avéraient désespérées, plus le général montrait son courage. Chaque fois qu'il s'agissait de calmer une souffrance, d'installer un peu mieux les malades, de les abriter du soleil, d'écoper l'eau (le cas était bien rare à présent que le caillebotis n'était pas couvert d'eau et qu'une balle égarée sur l'île avait fracassé la pompe à main) le général était toujours là prêt à venir au secours

de tous, encourageant, souriant et travaillant sans se plaindre, sans espérer ni remerciements, ni récompense. Pour un homme de son âge, c'était incroyable. Nicolson l'observait avec une sorte de stupéfaction fascinée. Avait-il bien existé ce « colonel Blimp », fanfaron et irascible, cet officier de la vieille école éprise de titres et de distinctions qu'il avait rencontré à bord du *Kerry Dancer* en train de couler. Chose singulière, l'accent traînant de Sandhurst qu'affectait Farnholme avait disparu assez complètement pour que Nicolson en vînt à se demander s'il n'avait existé que dans son imagination. Pourtant les expressions militaires et les jurons victoriens qui, huit jours plus tôt, émaillaient encore si fréquemment le langage du général, étaient des plus rares aujourd'hui, preuve convaincante de cette conversion. Conversion était bien le mot qui convenait. Le général oubliait de se quereller avec Miss Plenderleith. Il passait au contraire la majeure partie de son temps assis près d'elle et lui parlant doucement à l'oreille. Elle paraissait affaiblie bien que sa langue n'eût rien perdu de son aptitude aux commentaires caustiques. Elle acceptait avec reconnaissance les innombrables petits services que lui rendait Farnholme. Nicolson les considérait avec une indifférence apparente mais en souriant à part lui. S'ils avaient eu trente ans de moins, il aurait parié que le général avait des visées fort honorables, bien entendu, sur Miss Plenderleith.

Quelque chose bougea contre le genou du second. Nicolson abaissa son regard. Gudrun Drachmann était restée assise depuis près de trois jours sur le banc transversal, retenant le petit quand il sautait autour du banc en face d'elle. Grâce aux suppléments illimités d'aliments solides et liquides que lui accordaient Miss Plenderleith et Mac Kinnon, Peter Talion était le seul passager du bateau qui disposât d'un excès d'énergie. Gudrun le couchait dans ses bras pendant de longues heures quand il dormait. Des crampes la torturaient, sans aucun doute, mais, pas une seule fois, elle ne se plaignit. Les pommettes saillaient dans son visage amaigri, et la balafre de sa joue gauche était de plus en plus livide et horrible à voir à mesure que son teint prenait une couleur plus foncée. En cet instant elle souriait à Mac Kinnon d'un pauvre petit sourire sur des lèvres gercées par la soif, puis elle se tourna vers Peter. Mais ce fut Mac Kinnon qui saisit ce regard, l'interpréta exactement, sourit en retour et plongea la louche dans l'eau tiède et saumâtre qui restait dans le réservoir.

Aussitôt et comme à un signal prévu, les têtes se relevèrent et une douzaine d'yeux suivirent chaque mouvement de la louche, le transfert très méticuleux de l'eau de la louche dans une tasse, l'avidité avec laquelle l'enfant prit la tasse dans ses mains potelées et avala son contenu. Puis les yeux se détournèrent de l'enfant et de la tasse vide pour se fixer sur Mac Kinnon ; des yeux injectés de sang, assombris

par la haine et la souffrance, mais Mac Kinnon se contenta de sourire de son sourire patient, revolver braqué.

La nuit, quand elle vint enfin, apporta quelque soulagement. L'ardeur brûlante du soleil avait cessé, mais l'air restait étouffant et les misérables rations d'eau distribuées juste avant le coucher du soleil n'avaient fait qu'augmenter la soif de tous. Pendant deux ou trois heures après la disparition du soleil derrière l'horizon, les naufragés s'agitèrent sur leurs sièges, quelques-uns même essayèrent de causer entre eux. Mais la conversation ne dura pas. Les gorges étaient trop parcheminées, les lèvres couvertes d'ampoules trop douloureuses. Sans doute, chacun pensait en secret et avec désespoir que le coucher du soleil serait le dernier de sa vie. Cependant la nature est miséricordieuse, les esprits et les corps étaient épuisés par la faim, par la soif, et ce cruel soleil qui tapait davantage de jour en jour, brisant toute énergie. Peu à peu chacun s'abandonna à un lourd sommeil peuplé de rêves agités ; Nicolson et Mac Kinnon s'endormirent aussi bien que ce ne fût pas leur intention première. Ils pensaient au contraire partager les veilles de la nuit, mais ils étaient à bout de forces comme les autres et, vaincus par la fatigue, ils s'assoupissaient puis se réveillaient en sursaut. Nicolson sortait ainsi d'un court sommeil quand il crut entendre marcher quelqu'un dans le canot. Il appela doucement et n'obtint pas de réponse et quand il réitéra son appel personne n'y répondit. Il chercha la lampe électrique posée sous son siège ; la pile était presque usée mais la faible lueur orangée qui persistait encore lui suffit pour voir que tout était tranquille ; personne n'avait quitté sa place, toutes les ombres inertes gisaient sur les bancs ou le couronnement de l'arrière dans la même position ou presque qu'elles occupaient au coucher du soleil. Un peu plus tard, comme il somnolait de nouveau il aurait juré d'avoir entendu vaguement le bruit d'une chute dans l'eau. Encore une fois il saisit sa lampe et ne vit rien. Personne ne bougeait dans le canot. Il compta toutes les ombres serrées les unes contre les autres, pas une seule ne manquait. Il y en avait dix-neuf en plus de la sienne.

Le second ne s'endormit plus de toute la nuit luttant sans cesse contre une fatigue accablante. Ses yeux se fermaient malgré lui, il ne parvenait pas à dissiper les brumes qui obstruaient son cerveau. Sa gorge parcheminée, sa langue sèche et enflée lui emplissait la bouche, tout l'incitait à s'abandonner, à permettre à ses paupières alourdies de s'abandonner pour quelques heures au bienheureux oubli. Mais au fond de lui-même, une voix lui disait de ne pas céder car il tenait entre ses mains le sort du canot et la vie de vingt personnes. Et quand ces arguments ne suffisaient pas, Nicolson pensait au petit garçon endormi à cinquante centimètres de lui, et il s'éveillait complètement.

Ainsi se passa la nuit, comme toutes les autres... Enfin après des heures qui se traînèrent à l'infini, les premières lueurs grises de l'aube parurent à l'horizon.

Nicolson distinguait déjà la silhouette du mât se profilant sur la grisaille du ciel, puis ce fut la ligne du plat-bord et enfin les formes éparées des dormeurs étendus un peu partout dans le canot. Le second jeta d'abord un coup d'œil sur l'enfant. Peter dormait paisiblement à côté de lui dans la chambre arrière. Seule la tache claire de son visage émergeait de sa couverture. Il avait posé la tête au creux du bras de Gudrun Drachmann. Elle-même était toujours assise sur le banc transversal dans une position malcommode. En se penchant davantage Nicolson put voir que la tête de la jeune fille ne reposait pas exactement sur le banc, mais contre le banc et que l'angle du bois s'enfonçait cruellement dans sa joue droite. Il releva avec précaution cette tête souffrante, écartant doucement la chevelure d'un noir bleuâtre qui retombait sur le visage et cachait la longue déchirure. Il posa sa main sur cette cicatrice pendant un court instant, doucement, légèrement, puis il vit briller les yeux de Gudrun dans la pénombre. Elle n'était donc pas endormie. L'officier ne se sentait ni embarrassé, ni coupable, il sourit tout simplement à Gudrun sans parler. Elle avait dû voir ses dents briller dans son visage basané, car elle lui rendit son sourire, pressa à deux reprises sa joue blessée contre la main de Nicolson, puis se redressa doucement afin de ne pas déranger l'enfant endormi.

Le canot s'enfonçait davantage dans l'eau dont le niveau à l'intérieur du canal dépassait déjà de quelques centimètres le caillebotis et Nicolson comprit qu'il était grand temps d'écoper. Mais on faisait du bruit en écopant. À quoi bon réveiller des malheureux auxquels le sommeil faisait oublier leurs peines et les dures réalités du lendemain. Le canot pouvait naviguer encore au moins une heure sans être vidé. Il est vrai que certains passagers étaient dans l'eau jusqu'aux chevilles, un ou deux d'entre eux étaient même assis dans l'eau ; menus inconvénients comparés aux souffrances qu'il faudrait endurer avant le coucher du soleil.

Et puis Nicolson brusquement n'eut plus aucune envie de repos, plus aucun désir de sommeil. Il secoua Mac Kinnon pour le réveiller et ce fut un geste nécessaire, car appuyé comme il était contre Nicolson Mac Kinnon serait tombé si l'autre s'était relevé sans l'avertir.

Déjà Nicolson avait enjambé le banc à l'arrière et tombait à genoux sur le banc transversal le plus rapproché. Jenkins le marin qui avait été si atrocement brûlé se trouvait dans une position singulière, à moitié accroupi, à moitié à genoux, ses poignets sanglants étaient toujours attachés au banc, sa tête coincée contre le revêtement de

plomb du réservoir. Nicolson se pencha et lui secoua l'épaule. Le marin s'affaissa davantage en avant sans faire aucun autre mouvement. Cette fois Nicolson le secoua plus fort, l'appela par son nom... Il ne devait plus réveiller Jenkins. Par accident ou à dessein plus que probablement à dessein et malgré les cordes dont on l'avait lié, il avait réussi à glisser de son banc pendant la nuit et s'était noyé dans quelques centimètres d'eau nauséabonde. Nicolson se redressa et regarda Mac Kinnon. Le maître d'équipage fit un signe de tête affirmatif ; il avait compris.

Il était inutile que les passagers vissent le cadavre : il convenait de le faire glisser au plus tôt par-dessus bord. Mais Jenkins était plus lourd qu'il y paraissait et son corps était coincé entre les bancs. Au moment où Mac Kinnon, parvenu à couper avec son coutelas les cordes qui retenaient le marin, aidait Nicolson à le hisser sur un des bancs de côté, la moitié au moins des passagers étaient éveillés et savaient que Jenkins était mort. Pourtant ils suivaient les opérations d'un regard éteint et curieusement incompréhensif. Personne ne parlait. Il sembla pendant un instant que l'on réussirait à faire glisser Jenkins par-dessus bord sans provoquer de crises de nerfs, quand soudain, un cri aigu s'éleva à l'avant. Ce cri qui était presque ; un hurlement fit sursauter même les plus fatigués, les plus apathiques. Tous les regards se portèrent vers l'avant. Effrayés Nicolson et Mac Kinnon laissèrent tomber le cadavre et se retournèrent.

D'où venait ce cri perçant qui résonnait si étrangement dans le silence de l'aube tropicale ?

Il avait été poussé par Sinclair, le jeune soldat. Et pourtant Sinclair ne regardait pas Jenkins, ni aucun de ceux qui se trouvaient de ce côté du canot. Agenouillé au fond, il se balançait de droite à gauche et de gauche à droite, les yeux fixés sur une forme immobile étendue sur le dos. Lorsque l'attention de Nicolson fut attirée par son cri, il se jeta de ce côté et appuya sa tête sur ses bras repliés sur le plat-bord en gémissant faiblement. Nicolson fut près de lui en moins de trois secondes et se pencha pour voir l'homme couché au fond de l'embarcation. En réalité son corps n'était pas tout entier dans le fond. Le creux de ses genoux s'accrochait à l'un des bancs, les jambes pointant vers le ciel d'une manière incongrue comme s'il était tombé de son siège la tête en arrière. Son crâne baignait dans quelques centimètres d'eau. C'était Ahmed le prêtre, l'étrange et taciturne ami de Farnholme ; mort, lui aussi.

Nicolson se pencha et enfonça rapidement sa main sous la robe noire pour trouver le cœur, mais il la retira aussitôt. Le corps était froid et visqueux ; la mort remontait à plusieurs heures. Nicolson hocha la tête presque inconsciemment. Il se sentait en proie à la plus

grande perplexité. Et quand il se retourna vers Mac Kinnon, il vit sa propre pensée se refléter sur les traits de l'autre. Se penchant derechef sur le cadavre, pour lui soulever la tête et les épaules, il demeura stupéfait. Impossible de déplacer le mort au-delà de quelques centimètres. Nicolson fit une deuxième tentative, avec le même résultat. Il appela Mac Kinnon à son aide. Le maître d'équipage souleva le corps d'un côté tandis que le second s'agenouillait auprès de lui jusqu'à toucher l'eau de son visage. C'est alors qu'il comprit pourquoi il n'avait pas réussi à relever Ahmed. Le coutelas planté entre les omoplates était enfoncé jusqu'à la garde et le manche coincé entre les planches du couronnement de l'arrière.

CHAPITRE XI

Nicolson se releva lentement et s'essuya le front de son avant-bras. Il faisait déjà chaud malgré l'heure matinale, ce n'était pas cette chaleur qui le faisait transpirer. Son bras droit pendait mollement à son côté, mais il serrait dans sa main la crosse de son revolver, sans se souvenir d'avoir tiré le colt de sa ceinture.

Désignant le prêtre d'un geste il dit :

— Cet homme est mort. Sa voix tranquille s'entendait aisément dans ce silence général.

— On lui a enfoncé un couteau dans le dos. Il a été assassiné par un des passagers du canot.

— Mort, vous dites qu'il est mort ! Poignardé !

Le visage de Farnholme était effrayant à voir quand il vint s'agenouiller à côté du prêtre. Un instant après il se relevait. Ses lèvres blanches formaient une ligne claire dans son visage basané.

— Il est mort pour de bon. Donnez-moi ce revolver, Nicolson, je sais qui l'a tué.

— Ne vous occupez pas de mon revolver, fit Nicolson en le retenant d'une main ferme, puis il ajouta : j'en, suis désolé, général. Puisque le capitaine est malade, c'est moi qui suis responsable de ce bateau. Je ne peux vous permettre d'y faire la loi. Qui est l'auteur du crime ?

— Siran, bien entendu.

Farnholme avait retrouvé son sang-froid ; ses regards trahissaient une fureur froide.

— Voyez donc ce chien d'assassin qui ricane dans son coin. Il sourit et dissimule un couteau sous son manteau.

C'était Willoughby qui faisait une citation ; sa voix était faible et enrouée, mais il parlait d'un ton calme et posé. Son sommeil de la nuit semblait lui avoir fait du bien.

— Le couteau n'est sous le manteau de personne, riposta Nicolson. Il est dans le dos d'Ahmed. Il ajouta : c'est ma négligence qui est cause de tout. J'avais oublié qu'il y avait un coutelas et deux hachettes dans le canot n° 2.

— Pourquoi accusez-vous Siran, général ?

— Mais, grand Dieu, c'est Siran. Farnholme désigna le prêtre du doigt. Vous cherchez un assassin qui ne s'encombre pas de scrupules, hein ? Alors ! C'est Siran.

Nicolson le regarda en face.

— Qu'avez-vous d'autre à ajouter, général ?

— Ajouter quoi ?

— Vous le savez fort bien. Je ne verserai pas plus de larmes que vous, si nous sommes forcés de le tuer ; mais avant tout il nous faut une preuve, si faible soit-elle de sa culpabilité.

— Quelle preuve vous faut-il encore ? Ahmed était tourné vers l'arrière, n'est-ce pas ? Et il a été frappé dans le dos. Par conséquent c'est quelqu'un de ceux qui se trouvaient à l'avant qui a fait le coup et ils n'étaient que trois à l'avant ; Siran et ses tueurs.

— Notre ami semble particulièrement éprouvé par la chaleur, intervint Siran d'une voix aussi douce et aussi peu expressive que ses traits. Tant de jours passés dans une barque non pontée, sur les eaux tropicales peuvent être la cause de curieuses extravagances.

Farnholme serra les poings, et voulut se précipiter vers l'avant, mais Nicolson et Mac Kinnon le retinrent. Nicolson dit rudement :

— Pas de sottise, ni de bagarre. Lâchant le bras de Farnholme il considéra d'un œil pensif les trois hommes assis à l'avant.

— Il est bien possible que vous ayez raison, général. J'ai entendu bouger à l'arrière cette nuit, une sorte de bruit sourd, puis j'ai également perçu celui d'une chute dans l'eau un peu plus tard. J'ai vérifié l'endroit où se trouvait le prêtre.

— Son sac a disparu, Nicolson. Avez-vous une idée où il a passé ?

— Je l'ai vu, ce sac, répondit Nicolson sans s'émouvoir. C'est un sac de toile fort léger ; il ne pouvait tomber au fond de l'eau. Mac Kinnon l'interrompt :

— Je crains que si, capitaine. Le grappin a disparu aussi. On a alourdi le sac pour le faire couler.

— Vous en arrivez donc quand même à cette conclusion, dit Farnholme avec impatience. Ils l'ont tué et lui ont pris son sac qu'ils ont jeté par-dessus bord. Par deux fois vous avez entendu un bruit, et par deux fois vous avez cherché à voir ce qui se passait. Ahmed était toujours assis. Quelqu'un a dû le maintenir peut-être par le manche du couteau planté dans son dos. Celui qui le soutenait ne pouvait qu'être assis derrière lui, à l'avant du canot. Et à, l'avant du canot, il n'y avait que ces trois sacrés assassins. Farnholme respirait avec effort et les

articulations de ses mains blanchissaient tant il serrait les poings. Il ne quittait pas Siran du regard.

— Tout concorde, admit Nicolson. Mais vous n'avez pas tout dit.

— Je n'ai pas tout dit ?

— Vous me comprenez parfaitement. Ils ne l'ont pas tué pour leur seul plaisir. Quelle raison avaient-ils de le faire ?

— Où diable voulez-vous en venir. Comment saurais-je pourquoi ils l'ont tué ?

Nicolson soupira.

— Général, nous ne sommes pas tous des imbéciles. Il est évident que vous savez. Vous avez immédiatement soupçonné Siran. Vous vous attendiez à la disparition du sac d'Ahmed. Et Ahmed était votre ami.

Pendant un instant très court une étincelle s'alluma au fond des prunelles de Farnholme, et ce faible éclat parut concorder avec un plissement soudain des lèvres de Siran. Pour un peu, on aurait pu croire que les deux hommes avaient échangé un regard d'intelligence. Mais il était parfaitement ridicule de supposer une entente entre ces deux-là. Une arme entre les mains de Farnholme et Siran est mort, songea Nicolson.

— Je crois en somme que vous avez le droit de connaître la vérité, reprit tout à coup Farnholme. Le général paraissait être entièrement maître de lui. Son cerveau travaillait fiévreusement à fabriquer une histoire plausible.

— D'ailleurs il n'y a plus de mal à le dire, plus à présent.

Saris accorder encore un regard à Siran ; il contempla le mort à ses pieds. L'expression de ses traits s'adoucit. Il en fut de même de sa voix.

— Ahmed était mon ami, vous ne l'ignorez pas. C'était un ami tout récent et je n'ai été le sien que parce qu'il avait désespérément besoin d'amitié. Il s'appelait en réalité Jan Bekker et était un compatriote de van Effen. Il a vécu à Bornéo (dans la partie hollandaise de Bornéo aux environs de Samarinda) pendant de nombreuses années. Il représentait une grosse firme d'Amsterdam, dirigeait une chaîne de plantations de caoutchouc des bords du fleuve. Et il faisait encore bien d'autres choses.

Farnholme se tut et Nicolson intervint :

— Ce qui veut dire ?

— Je crois simplement qu'il servait, en quelque sorte, d'agent au gouvernement néerlandais et qu'il y a quelques semaines il démasqua

une cinquième colonne japonaise fort bien organisée dans la partie orientale de Bornéo. On arrêta les gens par douzaines et on les fusilla sur-le-champ. Il parvint aussi à mettre la main sur la liste de tous les agents japonais et de tous les membres de la cinquième colonne aux Indes à Burma, en Malaisie et en Insulinde. Il la cachait dans son sac, cette liste qui eût été une fortune pour les Alliés. Les Japs savaient qu'elle était en sa possession et ils avaient mis sa tête à prix, offrant des sommes fantastiques pour sa capture et pour la destruction de la liste. Ahmed m'a confié tout cela lui-même et Siran – j'ignore comment il avait eu vent de la chose – voulut s'emparer du document. Il a gagné la prime mais je jure devant qu'il ne la touchera jamais.

— C'est pour cette raison que celui que vous appelez Bekker vivait sous un déguisement ?

— Je le croyais, dit Farnholme, je m'imaginai que j'étais très intelligent. Les prêtres musulmans valent n'importe quel autre prêtre mais un prêtre renégat qui s'enivre avec du whisky est un objet de mépris ! tout le monde le fuit. J'ai essayé de mon mieux d'être le genre de compagnon, joyeux buveur qu'un homme tel que lui pouvait désirer. Nous n'avons pas été assez perspicaces. Mais je ne pense pas qu'il eût été possible de l'être. On avait alerté les Indes entières au sujet de Bekker.

— Il a eu de la chance de vivre aussi longtemps, opina Nicolson. C'était donc pour cela que les Japs se sont donné tant de mal pour nous avoir ?

— Tout est parfaitement clair à présent, reprit Farnholme en secouant la tête avec impatience. Puis il se retourna vers Siran. Ses yeux n'exprimaient plus aucune colère, mais une détermination froide et implacable.

— Je préférerais qu'on ait lâché un cobra dans cette embarcation plutôt que ce chien d'assassin ; mais je préfère que vous ne tachiez pas vos mains de son sang, Nicolson. Donnez-moi votre revolver.

— Comme c'est commode, murmura Siran.

De toute façon, il ne manque pas de courage, songea Nicolson en son for intérieur.

— Mes félicitations, Farnholme.

Nicolson le considéra avec curiosité, puis se tournant vers Farnholme :

— De qui parle-t-il donc, dit-il.

— Comment diable le saurais-je, mais nous perdons notre temps, Nicolson, donnez-moi ce revolver.

— Non.

— Pourquoi non, juste ciel ! Ne soyez pas idiot. Tant que cet homme sera en vie dans ce canot, nous risquons tous la mort.

— C'est sans doute vrai. Mais vous n'avez que des soupçons. Une preuve, mon général, une seule !

Farnholme poussa une exclamation de désespoir :

— Ne savez-vous pas que ce n'est ni le lieu ni le moment de répéter ces vieilles rengaines anglo-saxonnes sur le fair play et la justice ? Il s'agit ici de vie ou de mort.

Nicolson fit un geste d'assentiment :

— Je ne le sais que trop. Siran n'est pas un sportif. Retournez à votre place, général, je vous en prie. Le salut de tous nos compagnons ne m'est pas complètement indifférent. Coupez l'une des cordes de remorque en trois, Mac Kinnon, et faites un sort à ces individus. Peu importe si vous serrez un peu fort.

Siran releva les sourcils :

— Et si nous refusons de nous soumettre à pareil traitement ?

— C'est comme il vous plaira, répondit Nicolson avec indifférence. Le général prendra mon revolver.

Mac Kinnon s'acquitta fort consciencieusement de sa tâche. Il immobilisa tout à fait Siran et ses deux copains prenant un véritable plaisir à nouer les cordes bien serrées. Quand il eut terminé sa besogne, les trois hommes étaient ficelés comme des ballots et incapables de mouvoir bras et jambes ; pour plus de précautions le maître d'équipage avait fixé le bout de chaque corde au piton de la contre-étrave.

Farnholme n'avait plus élevé la moindre protestation. Chose singulière cependant, en regagnant sa place à côté de Miss Plenderleith, il se plaça entre la vieille, demoiselle et l'arrière, de façon à surveiller sa voisine et l'avant du canot. Il posa sa carabine sur son propre siège.

Mac Kinnon après avoir accompli sa tâche vint s'asseoir dans la chambre arrière auprès de Nicolson. Il apportait la louche, le verre gradué et s'apprêtait à servir la ration d'eau matinale quand il se tourna brusquement vers Nicolson. Un certain nombre de passagers causaient entre eux. Le bavardage ne se prolongerait guère après le lever du soleil et d'ailleurs les paroles échangées à voix basse ne pouvaient s'entendre que de très près.

— Que le chemin d'ici Darwin est long, capitaine, dit Mac Kinnon.

Nicolson haussa les épaules et sourit, mais l'inquiétude assombrissait ses traits.

— Vous aussi, Mac Kinnon ? Peut-être mon jugement était-il erroné ? Je suis certain que si l'on jugeait Siran... Mais je ne puis le tuer – du moins pas encore.

— Il attend sa chance, capitaine.

Mac Kinnon n'était pas moins inquiet que le second.

— C'est un tueur ! Que pensez-vous de l'histoire du général ?

— C'est cela qui est étrange.

Nicolson hocha la tête d'un air grave, regarda Farnholme, puis Mac Kinnon, puis baissa les yeux.

— Je ne crois pas un traître mot de ce qu'il m'a dit. Tout ce qu'il a dit n'est que mensonge.

Le soleil roula comme un énorme ballon au-dessus de l'horizon à l'orient et au bout d'une heure toutes les conversations avaient cessé. Chacun se retrouvait seul dans l'enfer de la soif et de la souffrance qui lui était propre. Les heures se succédaient, interminables. Le soleil montait de plus en plus haut dans l'azur que ne ridait aucun souffle de vent, et le canot restait immobile sur l'eau comme la veille, l'avant-veille et les jours précédents.

Nicolson n'ignorait pas qu'ils avaient dérivé de plusieurs milles en direction du sud car le courant menait droit au sud de Straat Banka, vers le détroit de la Sonde, onze mois sur douze. L'eau autour du canot n'était agitée d'aucun mouvement que pût constater l'œil humain. Et l'immobilité régnait à bord comme autour du canot. Le plus léger effort était épuisant sous ce soleil ardent qui s'élançait vers le zénith et les lèvres desséchées, gercées, ne laissaient passer qu'une respiration saccadée et sifflante. De temps à autre, le gamin seul changeait de place et disait quelques mots dans son langage enfantin. Mais au fur et à mesure que la journée s'écoulait et que l'air humide devenait de plus en plus suffocant, l'activité du petit se ralentissait et finalement il ne songeait plus qu'à rester tranquille sur les genoux de Gudrun, les yeux rivés sur les yeux bleu clair de la jeune fille. Peu à peu ses paupières s'alourdirent et il s'endormit. Nicolson, les bras tendus, offrit par une pantomime expressive de prendre le petit dormeur pour soulager Gudrun, mais elle se contenta de secouer la tête et de sourire. Et, brusquement, Nicolson se souvint avec une sorte de surprise qu'elle ne parlait presque jamais sans sourire. C'est-à-dire qu'elle ne souriait pas toujours, mais il ne l'avait jamais encore entendue se plaindre et encore moins l'avait-il vue mécontente. En ce moment, elle le regardait curieusement. Il força ses lèvres à sourire, puis détourna les

yeux.

Parfois le second percevait des paroles murmurées du côté des bancs de l'arrière. Que pouvaient bien se dire le général et Miss Plenderleith ! Quand parfois, ils se taisaient, ils restaient assis à se regarder et le général ne lâchait pas la main décharnée de la vieille demoiselle.

Deux ou trois jours plus tôt Nicolson eut comme une vision doucement humoristique du général tel qu'il aurait pu être à une époque passée et plus clément. Parfaitement élégant, en cravate blanche et queue de pie, un œillet à la boutonnière, les cheveux et la moustache, aujourd'hui blancs comme la neige, mais alors d'un noir de jais : il était debout à la porte du théâtre, tandis que son cab l'attendait à quelques pas. Cette vision n'avait plus rien de ridicule aux yeux de Nicolson, à présent. Elle était bien plutôt empreinte d'une sérénité pathétique. Ici, Darby et Joan attendaient patiemment l'irréremédiable sans le craindre.

D'un coup d'œil circulaire, Nicolson inspecta lentement le canot. Les choses n'avaient apparemment guère changé depuis la veille sauf que la faiblesse, l'épuisement des passagers avaient encore augmenté. Ils avaient à peine la force de se traîner vers le reste d'ombre qui subsistait encore. Leur état était au plus bas, et pour ainsi dire désespéré.

Quelques malheureux ne pouvaient même plus tendre la main sans un conscient effort pour recevoir leur ration d'eau de midi et ils éprouvaient les plus grandes difficultés à avaler. Dans quarante-huit heures, la plupart d'entre eux ne seraient plus que cadavres. Nicolson connaissait exactement la position du bateau car il avait toujours son sextant avec lui. On était dans le voisinage, peut-être à 50 milles du phare de Noord-wachter. Si le vent est de Sumatra ne s'élevait pas ou qu'il ne tombât pas une goutte de pluie avant vingt-quatre heures, vent et pluie ne seraient plus d'aucune utilité ensuite.

La santé du capitaine était bien le seul-fait un peu réjouissant. Il était sorti de son coma un peu avant l'aube et maintenant assis sur un banc transversal et calé contre un banc de côté, il paraissait décidé à ne plus perdre connaissance. Il parlait d'une manière aussi normale que les autres que la soif faisait bégayer et il ne crachait plus le sang. Certes, il avait perdu beaucoup de poids au cours de la semaine qui venait de s'écouler, malgré cela, depuis de longs jours, il n'avait plus eu l'air aussi bien. S'il ne l'avait vu de ses propres yeux, Nicolson aurait refusé de croire qu'un homme ayant une balle dans le poumon ou dans la cage thoracique pût survivre aux épreuves de cette affreuse semaine, sans avoir reçu aucun soin médical, sans le moindre remède.

Même à présent, il lui semblait être le jouet d'une illusion devant ce rétablissement de Findhorn ; le capitaine n'était plus de la première jeunesse. Nicolson savait aussi que Findhorn n'avait plus personne pour l'amour de qui il désirât vivre – ni femme ni enfants, rien qui motivât son courage et ce retour de forces imprévu. De toute manière, songeait Nicolson avec amertume, le capitaine restait très malade et il fallait s'attendre à sa mort à bref délai. Peut-être était-ce le sentiment de sa responsabilité qui le maintenait en vie ? C'était difficile, voire impossible à dire. Nicolson se sentait lui-même trop las pour réfléchir longuement à cette question, et en somme peu importait. Il ferma les yeux pour les protéger de l'insupportable scintillement de la mer et s'endormit paisiblement sous l'ardeur du soleil de midi. Le bruit de quelqu'un qui buvait de l'eau le réveilla, ce quelqu'un n'avalait certes pas une des petites rations de ce tiède liquide saumâtre que Mac Kinnon distribuait trois fois par jour, il absorbait l'eau par grandes lampées à la fois, l'eau glougloutait, giclait comme si le buveur avait incliné un plein seau vers ses lèvres. Au premier instant, Nicolson se figura que l'on avait subtilisé le reste de la provision d'eau, mais il s'aperçut bien vite qu'il n'en était rien. Assis sur une traverse près du mât, Sinclair, le jeune soldat élevait vers sa bouche le seau à écoper. Ce seau contenait une énorme quantité d'eau. Sinclair renversait la tête en arrière et il était en train de vider les dernières gouttes.

Nicolson se mit debout avec peine et se dirigea vers l'avant, enjambant avec précaution les corps étendus sur les sièges et les bancs. Arrivé près du jeune homme il lui prit le seau des mains. L'autre ne résista pas. Nicolson fit couler une ou deux gouttes dans sa propre bouche et fit une grimace. L'eau était salée. Il n'en avait jamais douté d'ailleurs. Le jeune soldat fixait sur lui des yeux de fou, où se lisaient une pitoyable détresse en même temps que la méfiance. Une demi-douzaine d'hommes l'observaient avec une apathie indifférente. Certains d'entre eux avaient dû voir Sinclair plonger le seau dans la mer et boire à pleines gorgées et n'avaient pas pris la peine de l'arrêter. Peut-être, se disaient-ils que Sinclair avait une bonne idée ; Nicolson hocha la tête et considéra le soldat.

— C'était de l'eau de mer, n'est-ce pas Sinclair ?

L'autre ne répondit rien, ses lèvres se crispaient comme s'il eût voulu parler mais n'émit pas le moindre son. Les yeux déments dilatés et vides, ne quittaient pas Nicolson et ses paupières ne battirent pas une seule fois.

— Avez-vous tout bu ? reprit Nicolson et cette fois Sinclair répondit par une série d'injures sans suite, proférées d'une voix aiguë.

Pendant quelques secondes, Nicolson se contenta de le regarder en

silence puis il haussa les épaules avec lassitude et s'en alla. Sinclair se leva à demi et voulut reprendre le seau, Nicolson le repoussa doucement ; il retomba sur son siège et se penchant en avant, il enfouit son visage dans ses mains en balançant sa tête de droite et de gauche. Pendant un moment, Nicolson resta hésitant, puis il revint à la chambre arrière. Midi. Le soleil franchit le zénith et la chaleur s'accrut de plus en plus. Pas un bruit sur le canot. Toute vie semblait éteinte. Jusqu'à Farnholme et Miss Plenderleith qui se taisaient et dormaient d'un sommeil agité. Et puis soudain, juste à 3 heures de l'après-midi quand les plus vaillants eux-mêmes semblaient perdus dans un abîme de désespoir, le changement vint d'une brusquerie dramatique.

Au début on s'en aperçut à peine, les esprits trop las étaient incapables d'en comprendre l'importance. Ce fut Mac Kinnon qui s'en aperçut le premier et devina. Il se redressa et dans la chambre arrière cligna des yeux vers le miroir scintillant de la mer. Puis il explora l'horizon du nord à l'est. Quelques secondes plus tard il enfonce ses doigts dans le bras de Nicolson, et secouait le second pour le réveiller.

— Qu'y a-t-il, Mac Kinnon, s'écria Nicolson ? Qu'est-il arrivé ?

Mac Kinnon ne répondit pas ; ses lèvres gercées, douloureuses se retroussèrent en un sourire de félicité. Nicolson le considéra avec une stupéfaction ahurie. Mac Kinnon, lui aussi, aurait-il perdu la boussole... puis tout à coup la lumière jaillit.

— Le vent ! Sa voix n'était qu'un faible murmure mais son visage trahissait ce qu'il éprouvait en percevant les premiers frémissements d'une brise un peu plus fraîche que l'atmosphère suffocante, si pénible quelques minutes plus tôt.

Presque immédiatement, exactement comme l'avait fait Mac Kinnon, le second lui aussi inspecta le ciel au nord et à l'est, et puis, la première et l'unique fois de sa vie, il asséna un grand coup dans le dos du maître d'équipage dont un large sourire découvrait les dents.

— Le vent, Mac Kinnon, et des nuages, les voyez-vous ? Son bras tendu indiquait le nord-est. À une grande distance une barre bleuâtre s'élevait à peine au-dessus de l'horizon.

— Je les vois, il n'y a plus aucun doute. Ils viennent de notre côté.

— Et le sentez-vous, le vent ne cesse d'augmenter. Nicolson secoua l'infirmière endormie par l'épaule.

— Gudrun, réveillez-vous, réveillez-vous !

Elle sursauta, ouvrit les yeux et s'écria :

— Qu'y a-t-il, Johnny ?

— Appelez-moi : Mr. Nicolson, fit-il avec une sévérité feinte, tandis

qu'un sourire épanouissait ses traits, Désirez-vous assister, en outre, au plus merveilleux spectacle du monde ?

Il vit passer une lueur d'angoisse dans les yeux bleu clair et, devinant la pensée de la jeune fille, il sourit encore.

— Sotte, mais c'est un nuage, un magnifique nuage de pluie ! Secouez donc le capitaine, voulez-vous ?

L'effet du changement sur tous les occupants du bateau fut surprenant. La transformation dépassait presque les limites de la vraisemblance. En moins de deux minutes, tout le monde était complètement réveillé et les têtes se tournèrent d'un commun accord vers le nord-ouest tandis que les langues se déliaient comme par miracle. Sinclair seul restait assis au fond de l'embarcation perdu dans une vaste indifférence. Mais à part cette exception le reste des passagers était comparable à un groupe de condamnés à mort auxquels on vient d'accorder le droit de vivre – et en somme c'était bien cela.

Findhorn donna l'ordre de distribuer une ration d'eau supplémentaire. La barre de nuages se rapprochait visiblement. Le vent plus violent rafraîchissait les visages et l'espoir revenu, chacun pensait qu'il valait encore la peine de vivre.

Nicolson sentait obscurément que cette excitation, ce renouveau d'activité physique étaient des phénomènes nerveux, psychologiques qui, à l'insu de tous, épuisaient ce qui leur restait de forces. Le moindre désappointement, le moindre retour de cette fortune soudaine équivaldrait à la peine de mort. Mais ce retour de fortune ne semblait pas probable.

— Dans combien de temps, à votre avis, mon ami ? dit Findhorn.

— C'est difficile à dire. Nicolson inspectait le ciel au nord-ouest.

— Peut-être dans une heure et demie, peut-être moins si le vent forçait encore et vous qu'en pensez-vous, commandant ?

— Je dirais plutôt moins, car il me semble que le vent ne cesse d'augmenter.

— « J'apporte un souffle frais aux fleurs altérées », cita le deuxième ingénieur mécanicien d'un ton solennel et en se frottant les mains.

— Il est un peu tôt pour vendre la peau de l'ours, fit Nicolson.

Farnholme l'interrompit brusquement :

— Que voulez-vous dire ?

— Je pense simplement que des nuages de pluie ne signifient pas nécessairement qu'il pleuvra, du moins pas immédiatement, répondit

le second avec douceur.

— Voulez-vous dire, jeune homme, que nous ne serons pas mieux lotis qu'auparavant. Il n'y avait qu'une seule personne qui s'adressât au second en l'appelant jeune homme.

— Bien sûr que non ; les nuages sont épais et ils nous abriteront tout au moins contre le soleil. Mais ce qui intéresse le capitaine, c'est le vent. S'il se maintient, nous pourrions atteindre le détroit de la Sonde au cours de la nuit.

— Pourquoi ne hissez-vous pas les voiles ? demanda Farnholme.

Nicolson répondit sans impatience :

— Parce que je crois que nous aurons de la pluie. Il faut que nous puissions recueillir la pluie dans des tasses, des seaux, dans tous les récipients que nous possédons et d'ailleurs le vent n'est pas assez fort pour nous pousser à une vitesse de plus de 75 centimètres à la minute.

Personne ne parla plus pendant près d'une heure. En comprenant que le salut n'était pas aussi proche qu'ils l'espéraient tout d'abord, les naufragés avaient presque retrouvé leur apathie. Pas tous, cependant. L'espoir était quand même là, et nul n'avait envie de le laisser partir. Qui donc aurait fermé les yeux pour s'abandonner au sommeil ? Les nuages étaient toujours là à tribord, plus épais, plus noirs d'instant en instant ; ils retenaient tous les regards qui ne se fixaient sur rien d'autre. Ce fut sans doute pourquoi on ne vit que trop tard ce que faisait Sinclair. Gudrun Drachmann s'en aperçut la première et ce qu'elle vit l'obligea à se relever précipitamment et à courir en trébuchant vers le jeune garçon. Les yeux révoltés de telle sorte que les pupilles avaient disparu et que seul le blanc restait visible, il s'agitait convulsivement sur son banc. Ses dents claquaient comme s'il eût été en proie à une fièvre violente et son visage était de la couleur de la pierre. Quand la jeune fille arriva près de lui et l'appela doucement par son nom pour le calmer il se redressa d'un mouvement brusque et la repoussa brutalement sur le général. Puis, avant que personne n'eût le temps d'intervenir il arracha sa chemise, la jeta à la tête de Nicolson qui accourait et sauta par-dessus bord la tête en avant. Sa chute fit rejaillir l'eau dans toute l'embarcation.

Pendant quelques secondes les passagers restèrent comme paralysés. Tout s'était passé si vite, si inopinément. Mais le banc vide parlait trop clair, les cercles concentriques qui s'élargissaient à la surface de l'eau n'étaient pas un jeu de l'imagination. Nicolson arrêté dans son élan tenait d'une main la chemise déchirée. La jeune fille encore appuyée sur Farnholme répétait : Alex ! Alex ! presque inconsciemment. Et puis vint un autre plouf dans la mer, à l'avant cette fois. Le maître d'équipage avait suivi Sinclair. Nicolson reprit ses

esprits à cette seconde chute. Se baissant d'un geste prompt il attrapa la gaffe et alla s'agenouiller sur le banc au bord du canot. Du même coup, presque sans y penser il avait tiré son pistolet de sa ceinture avec sa main libre. La gaffe était pour Mac Kinnon, le pistolet pour Sinclair. C'est un danger terrible qu'un individu qui se noie et s'agrippe à vous. Dieu seul sait de quoi il est capable !

Sinclair se débattait dans les flots à 5 ou 6 mètres du bateau et Mac Kinnon qui venait de réapparaître à la surface nageait vers lui avec une énergique détermination. Mais la natation n'était pas son fort. Soudain Nicolson fut glacé de terreur. Il brandit la gaffe à quelques centimètres de l'épaule de Mac Kinnon. Le maître d'équipage la saisit d'instinct et se retourna. Son visage tanné exprimait la plus complète incompréhension.

— Revenez, revenez, au nom du ciel, hurla Nicolson.

En cet instant même où une terreur panique le submergeait, il se rendit étrangement compte que sa voix était fêlée et enrouée.

— Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous.

Mac Kinnon commença à se rapprocher lentement du canot mais non de son propre mouvement. Nicolson le tirait fortement à lui. Les traits du maître d'équipage reflétaient toujours une stupéfaction presque comique. Il tournait la tête pour voir par-dessus son épaule les mouvements désordonnés de Sinclair qui, éloigné à présent de plus de 10 mètres, faisait rejaillir l'eau tout autour de lui. Et puis ses yeux cherchèrent le bateau et il ouvrait la bouche pour parler quand il poussa un cri de douleur, un quart de seconde encore et il cria de nouveau. Mystérieusement galvanisé par une force inconnue, il se dirigea avec des gestes de fou vers le canot. En cinq brassées, il l'avait atteint et une douzaine de mains le hissèrent la tête la première dans l'embarcation. Il tomba à plat sur un banc transversal et à l'instant même un monstre à forme de reptile lâcha le mollet du maître d'équipage et plongea silencieusement dans les flots.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? cria Gudrun qui avait entr'aperçu la bête.

— Un barracuda, répondit Nicolson d'une voix sans timbre en évitant de la regarder.

— Un barracuda ?

La façon dont elle prononça ce mot prouvait qu'elle savait tout ce qui concernait ces tueurs, les plus voraces de toutes les mers.

— Mais Alex, Alex il est là-bas. Il faut aller à son secours vite, vite.

— Nous ne pouvons rien faire.

Nicolson n'avait pas l'intention de prendre un accent aussi péremptoire ; mais la certitude de sa complète impuissance l'affectait plus qu'il ne le croyait lui-même.

— Personne ne peut plus rien pour lui, à présent.

Il parlait encore quand les hurlements d'agonie de Sinclair leur parvinrent par-dessus les eaux, ces hurlements effroyables, plus d'une bête que d'un être humain se répétaient d'instant en instant. Ils exprimaient une indicible terreur. Sinclair se débattait convulsivement. Parfois son corps arqué de manière à ce que son crâne touchât les flots, apparaissait presque entièrement au-dessus de la surface de la mer. Les mains qui frappaient à coups furieux un ennemi invisible faisaient gicler l'écume. Nicolson tira son colt ; ses coups se succédèrent rapidement. L'eau rejaillit autour du soldat. Les balles invisibles ne semblaient pas atteindre leur but. Nicolson tirait comme au hasard, sauf pour le premier coup. Celui-là n'avait pas été tiré négligemment, il avait atteint Sinclair en pleine tête. Bien avant que l'odeur de poudre et la fumée bleue n'eussent été emportées vers le sud, Sinclair avait disparu sous le miroir bleu acier de la mer.

Vingt minutes plus tard, la mer n'était plus bleue. Des torrents de pluie balayaient d'un bout à l'autre l'horizon et l'avaient transformée en une surface écumeuse d'un blanc de lait. Trois heures entières avaient passé. Ce devait être le moment du coucher du soleil ; il était impossible de rien voir à cause des rafales qui déferlaient en direction du sud. Le ciel crépusculaire prenait une teinte grise uniforme. Dans le canot personne ne se souciait de l'averse. Les passagers trempés jusqu'aux os frissonnaient sous cette pluie froide qui collait leurs minces vêtements de cotonnade sur leurs torsos, leurs bras, leurs jambes. En dépit du choc qu'avait été pour eux cette soudaine et terrible mort de Sinclair, en dépit de la tragique insignifiance de cette mort en comparaison de l'importance de la pluie qui était la vie, en dépit de tout, ils étaient heureux. Ils étaient heureux parce que l'instinct de conservation triomphait en eux. Ils étaient heureux parce qu'ils avaient apaisé leur affreuse soif et qu'ils avaient bu tout leur content, et plus que leur content, parce que la pluie inondait leur épiderme brûlé et gercé, parce qu'ils étaient parvenus à verser près de vingt litres d'eau fraîche dans l'un des réservoirs. Ils étaient heureux parce que le canot de sauvetage, poussé par la bonne brise avait déjà couvert une grande partie de la distance entre leur point de départ et la côte ouest de Java qui ne cessait de se rapprocher. Et ils étaient follement heureux parce que le salut était à portée de leurs mains, parce que le miracle s'avérait toujours possible, et que leurs souffrances avaient pris fin.

Comme toujours ce fut Mac Kinnon qui, le premier, à une distance

de deux milles aperçut la forme basse et longue, au cours d'une accalmie des trombes d'eau. Il n'y avait nulle raison de craindre, si ce n'est le pire – et c'est le pire qui fut inévitable. Il ne fallut que quelques secondes pour larguer la voile à bourcet et le foc tout déchiré, sortir le mât de son logement et se coucher à plat au fond du canot. Même à une petite distance celui-ci n'était plus en apparence qu'une embarcation vide, filant à la dérive, difficile à distinguer dans le brouillard et les rafales de pluie ; d'ailleurs sans intérêt même pour ceux qui la verraient. Mais elle avait été vue ; la longue forme grise avait modifié sa route pour barrer la dérive du canot. À présent on ne pouvait que bénir Dieu pour ce changement de route, bénir ces guetteurs aux yeux perçants qui avaient réussi l'impossible en découvrant ce petit bateau gris qui se confondait avec un arrière-plan plus gris encore. Ce fut Nicolson qui identifia cette chose incroyable, puis Findhorn, Mac Kinnon, Vannier, Evans la reconnurent à leur tour. Ce n'était pas la première fois qu'ils rencontraient l'un de ces contre-torpilleurs de la Marine américaine, et il ne pouvait subsister aucun doute sur l'identité de celui-ci qu'on ne pouvait confondre avec aucun autre appareil flottant : l'avant effilé, la coque contre-plaquée, longue de 25 mètres poussée par ses trois puissants moteurs, les quadruples tubes lance-torpilles, les mitrailleuses de calibre 50. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Il ne battait aucun pavillon. Mais, comme pour dissiper le moindre doute sur sa nationalité, un marin du contre-torpilleur avait déployé un grand drapeau qui flotta au vent de sa course. Le navire approchait à une vitesse de 30 nœuds (vitesse presque maxima) et son avant faisait jaillir des flots d'écume. Même dans la pénombre grandissante aucune erreur n'était possible tant pour le drapeau que pour le contre-torpilleur. Le drapeau aux *Stars and Stripes* est bien le plus reconnaissable de tous. Tout le monde avait repris sa place dans le canot. Quelques passagers même faisaient des signes au M.T.B. Deux des marins du contre-torpilleur firent des signes à leur tour, l'un de la timonerie, l'autre de l'une des tourelles de l'avant. Alors les naufragés commencèrent à réunir ce qu'ils possédaient, se préparant à monter à bord du navire américain et Miss Plenderleith était en train de fixer son chapeau plus solidement sur sa tête quand le M.T.B. ralentit brusquement ses moteurs Packard et vint doucement s'aligner à 30 centimètres du canot qu'il fit paraître tout petit. Avant même qu'il ne s'arrêtât, deux cordes lancées par-dessus les flots vinrent tomber exactement à l'avant et à l'arrière du canot. La précision des mouvements parfaitement coordonnés, la manœuvre du navire révélaient l'entraînement remarquable de l'équipage.

Puis les deux embarcations furent côte à côte. L'une des mains de

Nicolson touchait le M.T.B., l'autre se leva pour saluer le personnage plutôt trapu qui venait d'apparaître derrière la timonerie.

— Allo ! cria Nicolson, avec un large sourire épanoui sur ses traits. Il tendit la main. Bien content de vous voir, vieux frère.

— Pas autant que nous !

On aperçut l'éclat de dents blanches dans un visage hâlé et un mouvement presque imperceptible d'une main gauche. Puis les trois marins du pont ne furent plus des spectateurs intéressés de la rencontre, ils furent les acteurs énergiques et attentifs qui braquaient des mitrailleuses vers les eaux. Un pistolet apparut également entre les mains de l'interlocuteur de Nicolson.

— Je crains cependant que votre joie ne s'avère de plus courte durée que la nôtre. Ne bougez pas.

Nicolson eut l'impression d'avoir reçu un coup en pleine poitrine. Il constata avec une sorte de détachement que sa main ne reposait plus mollement contre le bord du bateau mais qu'elle était toute rigide, chaque tendon formant une saillie à part. Sa bouche était sèche comme un four en dépit de toute l'eau qu'il avait bue. Il se força à parler d'un ton ferme.

— Quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

— Je reconnais que pour vous la situation n'a rien de drôle, regardez...

Et pour la première fois, Nicolson aperçut l'obliquité caractéristique des yeux de celui qui de sa main libre lui indiquait le drapeau. Les *Stars and Stripes* avaient disparu, faisant place au Soleil Levant du Japon. L'officier poursuivit :

— C'est un trompe-l'œil regrettable, n'est-ce pas ? (Il paraissait enchanté de lui-même). De même d'ailleurs que l'aspect passablement anglo-saxon de mon bateau, de mes hommes et de moi-même. Bien que nous ayons choisi cette ruse spéciale pour vous induire en erreur, je vous assure que nous n'en sommes pas très fiers. Tout cela d'ailleurs, je vous le dis en passant.

Son anglais était excellent, agrémenté d'un accent américain prononcé et il prenait un plaisir évident à le faire constater.

— Nous avons eu beaucoup de vent et de soleil au cours de la semaine dernière, et vous nous obligez beaucoup en ayant survécu à tant d'épreuves. Nous vous attendons depuis longtemps ; soyez les bienvenus.

Il s'arrêta brusquement, ses dents blanches apparurent entre ses lèvres. Il braqua son pistolet vers le général qui s'était levé avec une

étonnante rapidité chez un homme de son âge en brandissant une bouteille de whisky vide. Les doigts du Japonais se crispèrent involontairement sur la détente, puis relâchèrent leur emprise quand l'officier s'aperçut que la bouteille ne lui était pas destinée à lui mais à van Effen. Celui-ci s'était retourné à demi en devinant l'approche du coup mais il leva le bras un peu trop tard. La lourde bouteille l'atteignit juste au-dessus de l'oreille et il retomba sur son banc comme s'il avait été frappé d'une balle. L'officier japonais écarquilla les yeux de surprise.

— Un geste de plus et vous êtes mort. Êtes-vous fou ?

— Non, mais cet homme l'était, et nous serions morts tous, il était sur le point de braquer son revolver.

Farnholme jeta un regard courroucé à van Effen.

— Je suis trop vieux pour mourir de cette façon, avec trois mitrailleuses pointées vers moi.

— Vous êtes un sage, ronronna l'officier. En vérité que pourriez-vous faire ?

Ils ne pouvaient rien faire du tout. Nicolson ne comprenait que trop leur impuissance. L'amertume le submergeait. Dire qu'ils touchaient presque au but, qu'ils avaient passé par tant d'épreuves, qu'ils avaient surmonté l'impossible pour en arriver là. Il entendait babiller Peter derrière lui et se retournant il vit le petit garçon debout dans la chambre arrière et contemplant l'officier japonais au travers du grillage de ses doigts croisés. L'enfant n'était pas spécialement effrayé, il était un peu intimidé et surpris, et à nouveau Nicolson se sentit envahi par une colère désespérée comme par une marée. Certes, on peut accepter une défaite, mais la présence de Peter, rendait cette défaite intolérable.

Les deux infirmières étaient assises de chaque côté du petit. La terreur élargissait les yeux d'un noir de suie de Lena. Les yeux de Gudrun reflétaient sa tristesse et son désespoir à lui. On ne lisait aucune peur sur son visage, mais à la tempe, là où la cicatrice atteignait la racine des cheveux, le poulx battait avec violence. Nicolson fit du regard le tour du bateau. Il ne vit partout que la terreur, l'affreux découragement. Pas tout à fait cependant : le visage de Siran restait toujours impassible et les yeux de Mac Kinnon considéraient d'un air presque méditatif le canot, puis le contre-torpilleur, puis encore le canot. Nicolson devina qu'il supputait leurs chances de résistance ; combien de temps faudrait-il pour se suicider. L'indifférence de Farnholme semblait presque anormale. Il entourait de son bras les épaules étroites de Miss Plenderleith et lui parlait à l'oreille :

— Quelle scène pathétique et touchante ! fit le Japonais en hochant la tête d'un air de feinte tristesse. Hélas ! Messieurs, les espérances humaines sont bien fragiles. Je vous regarde et pour un peu j'en serais bouleversé. Je dis pour un peu, mais en réalité je ne le suis guère. D'ailleurs il va pleuvoir et pleuvoir fort. Il jeta un coup d'œil sur l'épaisse bande de nuages venant du nord et sur le rideau de pluie qui, à un mille environ, s'avancait au-dessus de la mer obscure. Je répugne d'instinct à me faire tremper jusqu'aux os quand ce n'est pas indispensable. Par conséquent, je propose...

— Toute proposition de votre part est superflue. Vous attendez-vous à me voir rester la nuit entière dans ce maudit canot ?

Nicolson fit brusquement volte-face en entendant derrière lui ces éclats de voix irritées et aperçut Farnholme debout et tenant d'une main la poignée de son sac gladstone.

— Que... que faites-vous donc ?

Farnholme le regarda sans rien dire. Un sourire relevait sa lèvre supérieure sous la moustache blanche. Ce sourire était un chef-d'œuvre de mépris. S'adressant à l'officier perché au-dessus d'eux sur le contre-torpilleur M.T.B., il désigna Nicolson d'un geste.

— Si cet individu fait une sottise, ou essaie de me retenir de quelque façon que ce soit, abattez-le !

Nicolson abasourdi chercha des yeux l'officier japonais. Celui-ci n'avait nullement l'air surpris ou incrédule. Un sourire de satisfaction s'épanouissait sur son visage. Il se mit à parler rapidement à Farnholme dans un langage incompréhensible et Farnholme lui répondit de même, vite et avec empressement.

Avant que Nicolson pût se rendre compte de ce qui se passait, Farnholme fouilla dans son sac en retira un revolver et s'apprêta à enjamber le bastingage du canot, le sac dans une main, le revolver dans l'autre.

— Ce gentleman a dit que nous étions les bienvenus, dit-il à Nicolson. Je crains que ce compliment ne soit destiné qu'à moi, vous voyez que l'on me reçoit en hâte, très bien venu et fort honoré. Puis se tournant vers le Japonais :

— Vous avez admirablement manœuvré et vous en serez récompensé.

Après ces mots la conversation se poursuivit dans l'idiome étranger, du japonais sans doute. Quand elle se termina au bout de deux minutes environ, le général regarda Nicolson une fois de plus. Les premières gouttes d'une nouvelle averse fouettaient déjà les ponts du

M.T.B.

— Mon ami qui est ici vous propose de monter à son bord en qualité de prisonniers. Cependant je lui ai fait comprendre que vous êtes des gens trop dangereux et qu'il valait mieux vous fusiller tout de suite. Nous allons descendre dans la cabine pour décider confortablement quelle sera la solution la meilleure. Il s'adressa au Japonais : Détachez ce canot. Ces hommes désespérés sont prêts à tout. Il vaut beaucoup mieux ne pas les avoir exactement bord à bord. Venez, mon ami, descendons.

Mais, excusez-moi, j'oubliais les règles de la politesse. L'invité qui s'en va doit remercier ses hôtes. Il s'inclina en souriant ironiquement.

— Capitaine Findhorn, monsieur Nicolson, mes compliments. Merci de m'avoir emmené. Merci pour votre courtoisie et votre singulière adresse qui m'ont permis d'être exact au rendez-vous avec mes excellents amis.

— Le salaud de traître, grommela Nicolson.

— La voix d'un nationaliste parle par votre bouche, mon cher. Farnholme hocha la tête avec mélancolie.

— Ce mot est cruel et dur, voyez-vous, il faut bien gagner sa croûte. Et agitant d'un geste moqueur une main négligente. Au revoir ! fit-il. Charmé de vous avoir connu.

Un instant plus tard il avait disparu et des rafales de pluie aveuglante balayèrent les embarcations et les flots.

CHAPITRE XII

Pendant un moment qui parut interminable, personne dans le canot ne parla ni ne fit un mouvement. Nul ne pensait à la pluie froide. Tous les yeux restaient stupidement fixés à l'endroit où Farnholme se trouvait avant de disparaître.

Sans doute ne s'écoula-t-il que quelques secondes avant que Nicolson n'entendit Miss Plenderleith l'appeler par son nom. Mais la pluie qui tambourinait sur le pont du torpilleur et sur la mer faisait de la voix de la vieille demoiselle un imperceptible murmure. Nicolson se pencha vers elle pour mieux entendre et en dépit du désarroi qui s'était emparé de lui il fut frappé par l'aspect de son interlocutrice. Elle était assise sur le banc à bâbord, très droite, les mains jointes avec un soin étudié sur les genoux, le visage calme. Elle aurait pu tout aussi bien être assise de la sorte chez elle dans son salon. Cependant ses yeux étaient noyés de larmes et tandis qu'il la regardait deux grosses gouttes coulaient lentement, sur les joues ridées et tombèrent sur les mains jointes.

— Que désirez-vous, Miss Plenderleith ? Qu'y a-t-il ?

— Éloignez le canot, dit-elle. Ses yeux fixaient un point dans l'espace et elle paraissait ne pas voir le second, penché vers, elle. Il vous l'a dit. Faites-le immédiatement.

— Je ne comprends pas. Nicolson secouait la tête. Pourquoi voulez-vous ?

Il s'interrompit brusquement. Quelque chose de froid venait de heurter sa nuque. Pivotant sur ses talons, il aperçut le Japonais qui venait de le frapper avec le canon de sa mitrailleuse. Le visage jaune et lisse luisait sous la pluie.

— Pas parler vous l'anglais.

Les connaissances linguistiques du marin n'égalait certes pas celles de l'officier. Il avait l'air cruel, était apparemment un de ces hommes qui saisissent avidement l'occasion de se servir de l'arme mise entre leurs mains.

— Pas parler à d'autres. Moi, pas confiance en vous. Moi tuer.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? La voix de Miss Plenderleith résonnait ferme et claire sans le moindre tremblement. Je vous en prie.

Le soldat éleva son arme jusqu'à ce qu'elle fût exactement braquée sur Miss Plenderleith et douze paires d'yeux l'observaient tandis que les articulations de son index droit blanchissaient par l'effort de la pression. Un mauvais sourire plissait ses lèvres.

Nicolson savait bien qu'il ne fallait aux Japonais – à beaucoup d'entre eux tout au moins – pas d'autre provocation pour en faire des assassins. Mais Miss Plenderleith se contenta de lever vers lui un visage sans expression. Évidemment, elle ne le voyait même pas et tout à coup poussant une exclamation de colère, il abaissa son arme et recula d'un pas. Il fit signe à l'autre soldat armé (l'officier avait emmené le troisième pour lui enjoindre de retirer la corde fixée à l'avant du canot).

Nicolson et Mac Kinnon laissèrent filer l'embarcation le long du contre-torpilleur et bientôt il dépassa son arrière traînant deux brasses de cordes. Les deux marins debout côte à côte à l'avant du M.T.B., leurs carabines prêtes à tirer, ne quittaient pas le canot du regard, cherchant le plus léger prétexte pour faire usage de leurs armes.

Le contre-torpilleur s'était remis en marche, les moteurs tournaient au ralenti mais assez cependant pour obtenir une vitesse de trois ou quatre nœuds. Il filait en direction nord est dans les flots agités et sous les trombes d'eau. La pluie tombait si drue que du canot on ne distinguait presque plus l'avant du navire ennemi dans la pénombre. Le canot lui-même commençait à tanguer au bout de la corde tendue, mais pas fortement.

Miss Plenderleith tournait le dos à la pluie et aux guetteurs japonais. Peut-être des larmes coulaient-elles encore sur ses joues, mais il était difficile de le dire car la pluie dégouttait des bords de son chapeau et tout son visage était mouillé. Ses yeux fixaient Nicolson avec intensité. Il saisit leur regard qui s'arrêta d'abord sur lui puis sur la carabine restée à côté d'elle à l'endroit où Farnholme l'avait posée, puis de nouveau sur lui.

— Ne me regardez pas, souffla Miss Plenderleith. N'ayez pas l'air de faire attention à moi. Peuvent-ils m'entendre ?

Nicolson leva un visage indifférent vers les guetteurs. Ils n'avaient pas dû remarquer le léger mouvement de sa tête.

— Voyez-vous la carabine ? derrière mon sac ?

Nicolson jeta comme en passant un coup d'œil sur le banc de Miss Plenderleith, puis il détourna les yeux. Derrière le sac de toile et de cuir dans lequel Miss Plenderleith mettait son tricot et d'ailleurs tous ses biens personnels, il avait aperçu la crosse de la carabine. C'était l'arme de Farnholme dont il s'était servi si efficacement. Et tout à

coup, Nicolson se rappela toutes les occasions qu'avait eues le général de faire usage de cette carabine et les dommages qu'il avait causés à l'ennemi. Il se rappela la destruction du gros canon du sous-marin, l'échec de l'offensive des *Zéro* qui attaquaient le canot de sauvetage. Il se rappela que Farnholme lui avait sauvé la vie sur l'îlot et il comprit comme dans un éclair que cette trahison n'était qu'une fantastique méprise, que nul être humain ne pouvait changer ainsi du tout au tout.

— La voyez-vous ? répéta Miss Plenderleith d'un ton pressant.

Nicolson restait surpris sans rien faire paraître de sa surprise. Il se contenta de faire lentement signe que oui. La crosse de la carabine était presque sous sa main.

— Elle est chargée ; il n'y a qu'à tirer, dit tranquillement Miss Plenderleith. Foster m'a dit qu'elle est chargée.

Cette fois, Nicolson la regarda en face, son visage exprimait un indicible étonnement, il cligna des yeux sous la pluie diluvienne pour lire l'expression de son visage. Puis soudain, il oublia Miss Plenderleith et ne détacha plus ses regards de l'avant, tandis que sa main cherchait automatiquement la carabine.

Même à la distance où il se trouvait du contre-torpilleur le bruit de l'explosion fut assourdissant et les naufragés ressentirent la déflagration comme un coup en plein visage. Des flammes et de la fumée jaillirent d'un grand trou à tribord du contre-torpilleur et presque aussitôt le centre du navire fut en feu. Les gardiens oubliant complètement leur tâche avaient fait volte-face vers l'avant. L'un d'eux perdit l'équilibre par suite de l'explosion, il trébucha, jeta sa mitrailleuse dans un effort désespéré pour ne pas tomber mais bascula dans l'eau par-dessus l'arrière. L'autre n'avait fait que quelques pas quand un coup de feu de la carabine de Nicolson l'étendit raide mort. Tandis qu'il s'écroulait Mac Kinnon se précipita vers l'avant une hache à la main et d'un coup violent coupa net la corde de remorque tendue sur le plat-bord. Aussitôt Nicolson poussa énergiquement la barre à tribord. Le canot pivota lourdement sur lui-même et mit le cap vers l'ouest. Le contre-torpilleur vibrait toujours sans cesser de filer en direction du nord-est et une minute plus tard il avait entièrement disparu, on ne voyait même plus les flammes qui se tordaient au-dessus de la passerelle. La pluie torrentielle et l'obscurité grandissante cachaient tout. Les naufragés dressèrent le mât en silence, hissèrent la voile à bourcet, le foc, et foncèrent dans les rafales et la nuit aussi vite que le/ permirent les voiles déchirées. Le plat-bord de l'avant enfonçait dangereusement. Nicolson dirigea le bateau vers le nord-ouest. Quand le contre-torpilleur serait quelque peu remis de la

secousse et de l'incendie (c'était un navire trop important pour être définitivement endommagé par une explosion, même de cette importance) il rechercherait le canot. Mais ses recherches le porteraient vers le sud-ouest dans la direction du vent – celle du détroit de la Sonde et de la liberté.

Quinze minutes passèrent avec lenteur, quinze minutes au cours desquelles on n'entendit que le choc répété des vagues contre la coque, le battement des voiles déchirées, le craquement des poulies, et les coups légers de la vergue contre le mât. De temps à autre quelqu'un aurait eu envie de parler, de demander aux autres quelle pouvait bien être la raison de l'explosion sur le contre-torpilleur, puis il apercevait la silhouette rigide, coiffée de ce ridicule chapeau de paille, posé de guingois sur les cheveux gris et il renonçait à rompre le silence. Qu'y avait-il donc dans l'air ambiant ? Il y avait cette personne, assise si droite et si indifférente au chaud et à la pluie. Il y avait cette réserve farouche jointe à ce pitoyable manque de défense qui excluait toute possibilité de conversation. Ce fut Gudrun Drachmann qui eut le courage de faire le premier mouvement et la délicatesse de le faire sans manquer de tact.

Elle se leva doucement portant dans les bras l'enfant enveloppé de couvertures et longea le couronnement de l'arrière pour aller s'asseoir sur le siège vide à côté de Miss Plenderleith – le siège qu'avait occupé le général.

Une angoisse singulière oppressa Nicolson tandis qu'il observait la jeune fille. Il aurait mieux valu qu'elle fût restée à sa place, songeait-il. Il est si facile de commettre un impair et parviendra-t-elle à l'éviter ? Mais Gudrun Drachmann ne commit pas d'impair. Elles restèrent assises l'une à côté de l'autre pendant de brèves minutes, la jeune et la vieille femme sans bouger, sans parler. Puis le petit garçon, à moitié endormi dans sa couverture humide, tendit sa main potelée et toucha la joue de Miss Plenderleith. Elle tressaillit, tourna un peu la tête et sourit à Peter qui lui prit la main. Et tout à coup, presque sans y penser, elle tint l'enfant sur ses genoux et le serra dans ses bras. Elle le serra fort, mais il semblait que le petit se doutât du malheur qui venait d'arriver. Il ne protesta pas et se contenta de considérer gravement la vieille demoiselle sous ses paupières lourdes de sommeil et puis il sourit et Miss Plenderleith le serra de nouveau contre elle plus fort peut-être que la première fois. Elle sourit aussi, d'un sourire déchirant comme si son cœur allait se briser. Cependant elle sourit.

— Pourquoi êtes-vous venus vous asseoir près de moi ? dit-elle à la jeune fille, vous et le petit ? Pourquoi êtes-vous venus ?

Elle parlait très bas.

— Je ne sais pas. Gudrun secoua la tête comme si elle avait agi sans y penser. Je crois vraiment que je ne sais pas.

— Ne vous tourmentez pas. Je le sais, moi, c'est curieux, très curieux. Je veux dire que c'est curieux que vous soyez venue. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour vous et pour le petit.

— Vous voulez dire que...

Ce Foster qui n'avait peur de rien ! Ces paroles pouvaient sembler ridicules mais le ton de Miss Plenderleith ne l'était pas. Elle les prononça comme une prière. Foster Farnholme, le sans peur. C'est ainsi que nous l'appelions quand nous étions à l'école. Il n'avait peur de rien sur cette terre.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ? Miss Plenderleith.

— Il disait que vous étiez la meilleure de nous tous.

Miss Plenderleith n'avait même pas entendu la question de Gudrun. Elle hocha la tête d'un air pensif.

— Il m'a taquinée cet après-midi à votre sujet. Il disait : « Je ne sais vraiment à quoi pensent les jeunes gens aujourd'hui. Par tous les saints, si j'avais trente ans de moins, je l'aurais menée à l'autel depuis des années. »

— Il était bon. Gudrun sourit sans paraître embarrassée le moins du monde. Mais j'ai peur qu'il ne m'ait bien mal connue.

— C'est ce qu'il disait exactement. Miss Plenderleith ôta doucement de la bouche de Peter le petit pouce que suçait l'enfant. Foster disait toujours que l'éducation avait une grande importance mais qu'en réalité on pouvait s'en passer puisque l'intelligence était bien plus importante encore ; et que même l'intelligence ne comptait pas énormément en comparaison de la sagesse. Il disait qu'il ignorait totalement si vous étiez bien élevée ou intelligente ou sage, et que d'ailleurs cela importait peu, mais qu'un aveugle verrait que vous avez bon cœur. Et le cœur c'est ce qui importe vraiment en ce monde. Miss Plenderleith sourit. Ses souvenirs mêlés de douceur et de regrets lui faisaient oublier sa douleur pour quelques instants.

— Foster se plaignait souvent de ce qu'il restât si peu de gens de cœur, pareils à lui.

Gudrun murmura :

— Le général Farnholme était très bon...

— Le général était un homme très perspicace, sage et intelligent, reprit Miss Plenderleith d'un ton de doux reproche. Il a été assez perspicace pour... laissons ce sujet. Vous et le petit. Il aimait

beaucoup le petit. La voix de Willoughby murmura :

— Nous arrivons dans les nuages de gloire...

— Que dites-vous ? fit Miss Plenderleith, en le regardant avec surprise.

— Rien, c'est une pensée qui me passe par la tête, Miss Plenderleith.

Miss Plenderleith lui sourit puis se pencha un peu vers le petit garçon. Le silence retomba mais ce n'était plus un silence pénible. Ce fut le capitaine Findhorn qui le rompit pour la première fois en posant une question dont tous attendaient la réponse :

— Si jamais nous rentrons chez nous, nous devons entièrement ce retour au général Farnholme, Miss Plenderleith. Je crois que personne d'entre nous ne l'oubliera jamais. Vous nous avez dit pourquoi il a fait cela, et vous paraissez l'avoir beaucoup mieux connu que nous ne le connaissons. Voulez-vous dire ce qu'il a fait en réalité ?

Miss Plenderleith inclina la tête :

— Oui, je vous le dirai. Ç'a été très simple parce que Foster était un homme très simple et très direct. Vous avez tous remarqué le gros sac qu'il transportait.

Findhorn sourit.

— Celui qui contenait ses... ses provisions.

— En effet... le whisky. Soit dit en passant il détestait cette drogue, et il n'en usait que pour la frime. De toute façon il a laissé toutes les bouteilles et le reste du contenu de son sac sur l'îlot dans un trou de rochers, je crois. Et puis...

— Quoi que dites-vous ? C'était van Effen qui parlait. Il restait étourdi par le coup que Farnholme lui avait porté à la tête et il se penchait si fort en avant sur son banc, que sa jambe blessée lui arracha un gémissement.

— Il a tout laissé là-bas ?

— C'est du moins ce qu'il m'a dit. Pourquoi trouvez-vous cela si surprenant, monsieur van Effen.

— Au fond, je n'ai pas la moindre raison. Continuez, je vous en prie. Et van Effen retomba en arrière en souriant.

— C'est tout ce que j'ai à vous dire en réalité. Il avait trouvé cette nuit-là une quantité de grenades japonaises sur la grève, et il en fourra quatorze ou quinze dans son sac.

— Quatorze ou quinze dans son sac ? Nicolson frappa le banc à

côté de lui. Mais elles sont là-dessous, Miss Plenderleith.

— Il en a trouvé plus qu'il ne vous l'a dit – Miss Plenderleith parlait très bas – et il les a toutes emportées avec lui. Comme il parlait couramment le japonais il n'eut aucune peine à persuader ces gens qu'il transportait les plans de Jan Bekker. En descendant avec eux dans la cabine il devait soi-disant leur montrer les plans. Mais en réalité il pensait enfoncer sa main dans le sac et presser sur le déclic de la grenade. Il disait que toute l'opération ne prendrait pas quatre secondes.

Cette nuit-là il n'y avait ni lune ni étoiles rien que d'épais et sombres nuages au-dessus de la tête des naufragés. Nicolson fit marcher le canot heure après heure au hasard et à la grâce de Dieu. La vitre de la boussole s'était brisée, presque tout l'alcool s'était répandu, et l'aiguille oscillait trop pour qu'on pût même essayer de voir quelque chose à la faible lueur d'une ampoule.

Nicolson se dirigea donc d'après le vent, essayant de maintenir la route par bâbord. Il espérait que les sous-marins se tiendraient tranquilles, et cherchait à ne pas reculer ni à changer de direction de manière appréciable. Il était difficile de manœuvrer l'embarcation même avec l'aide constante du vent. L'eau ne cessait de pénétrer par les fentes des planches brisées, et le canot enfonçait lourdement à l'arrière, dérivant peu à peu vers le sud.

L'anxiété et la tension nerveuse de Nicolson augmentèrent au cours de la nuit et cette tension nerveuse se communiqua à la plupart des occupants du canot qui ne dormirent guère. Un peu après minuit, Nicolson même en faisant le point approximativement jugea qu'il devait se trouver à 10 ou 12 milles du détroit de la Sonde, mais pas davantage. Peut-être n'en était-il qu'à 5 milles. Il avait de sérieuses raisons d'être inquiet. La carte de l'archipel oriental, tachée par l'eau salée était déchirée et inutilisable, cependant l'officier se rappelait fort bien les rochers, les récifs et les hauts-fonds de la côte au sud-est de Sumatra tout en ne se rappelant pas leurs emplacements. Il ignorait aussi la position du canot. Peut-être même son évaluation de la latitude était-elle si loin d'être exacte que de toute façon on manquerait le détroit de la Sonde... Le canot avait autant de chances de déchirer sa coque sur un récif au large que de l'éviter. Et les passagers trop malades, trop fatigués ne survivraient pas à l'épreuve si on les débarquait à plus d'un demi-mille du rivage. D'ailleurs même en surmontant tous ces périls, il faudrait encore échouer le canot à travers le ressac acharné à le détruire.

Peu après deux heures du matin, Nicolson envoya le maître d'équipage et Vannier en vigie à l'avant. Une demi-douzaine d'autres

hommes offrirent de veiller également mais Nicolson leur ordonna brièvement de rester où ils étaient, c'est-à-dire étendus aussi bas que possible au fond du bateau pour lui donner un maximum de stabilité. Il aurait pu ajouter, mais il ne le fit pas, que les yeux de Mac Kinnon étaient meilleurs peut-être que tous leurs yeux réunis.

Une demi-heure passa et soudain Nicolson perçut qu'un changement subit se produisait. Ce changement en lui-même n'était pas brusque mais la perception du changement le frappa comme d'un coup inattendu, et il essaya désespérément de percer l'obscurité du regard. La longue houle qui venait du nord-ouest se transformait. À chaque minute les lames devenaient plus courtes, plus abruptes. Nicolson trop fatigué, trop épuisé physiquement de cette exploration aveugle et persistante de la nuit, avait failli ne pas remarquer le nouvel état de la mer. Pourtant le vent restait le même, ni plus fort, ni plus faible que depuis des heures. Le cri enroué de Nicolson tira un groupe de passagers de leur somnolence :

— Mac Kinnon, nous courons vers des bas-fonds.

— Je crois bien que vous avez raison, capitaine.

La voix du maître d'équipage résonna claire et nette contre le vent sans trahir aucune émotion. Mac Kinnon était debout sur le banc du mât à bâbord. D'une main il se retenait au mât, de l'autre il abritait ses yeux qui cherchaient à percer les ténèbres.

— Voyez-vous quelque chose ?

— Je veux être pendu si je distingue quoi que ce soit. Quelle sacrée nuit.

— Regardez ! Vous, Vannier...

— À vos ordres, capitaine ! cria le jeune officier d'une voix précipitée mais ferme, cependant. Vannier qui avait été à la limite de l'effondrement nerveux, douze heures plus tôt, s'était remarquablement bien remis et paraissait avoir retrouvé plus de vie et d'énergie que tous ses compagnons.

— Amenez la voile aussi vite que possible. Ne la roulez pas ; nous n'avons pas le temps. Van Effen, Gordon, donnez-lui un coup de main.

Le canot commençait à tanguer fortement dans les eaux de plus en plus basses.

— Voyez-vous quelque chose, Mac Kinnon ?

— Rien du tout, capitaine.

— Détachez les liens de Siran et de ses deux compagnons.

Il attendit pendant quelques secondes les trois hommes qui

arrivèrent en trébuchant.

— Siran, vous et trois marins prenez chacun une dame de nage et vous, Gordon, prenez-en une autre. Quand je vous en donnerai l'ordre vous armerez les avirons et commencerez à nager.

— Pas cette nuit, monsieur Nicolson.

— Vous dites ?

— Vous avez entendu ce que j'ai dit. J'ai dit : pas cette nuit. Siran parlait d'un ton froid et insolent.

— Mes mains sont raides et je crois de ne pas me sentir en veine de coopération.

— Ne dites pas de sottises, Siran. Il s'agit de sauver des vies humaines.

— Pas la mienne.

Nicolson vit briller les dents blanches dans l'obscurité.

— Je suis un excellent nageur, monsieur Nicolson.

— Vous avez exposé à la mort quarante personnes, n'est-il pas vrai, Siran ? demanda Nicolson.

Le déclic du cran de sûreté de son colt résonna étrangement dans le silence. Une seconde passa, puis deux, puis trois... Enfin Siran mit violemment une dame de nage dans son compartiment, saisit un aviron et grommela des ordres aux deux autres hommes.

— Merci, murmura Nicolson, puis élevant la voix :

— Je crois que nous approchons du rivage. Nous risquons de trouver des rochers ou des écueils au large de la grève ou bien une grosse houle. Le bateau peut sombrer ou chavirer. Ce n'est pas probable, mais possible.

« Ce sera un miracle si rien de tout cela ne se produit », songea Nicolson à part soi.

— Si vous vous trouvez dans l'eau, ne vous séparez pas les uns des autres, accrochez-vous au canot, aux rames, aux ceintures de sauvetage, à tout ce qui flotte. Et quoi qu'il arrive, efforcez-vous de rester ensemble. Avez-vous compris ?

Il y eut un murmure d'assentiment. Nicolson projeta la lumière de sa lampe à l'intérieur du canot. Pour autant qu'il put s'en assurer à cette faible lueur jaune, tout le monde était réveillé, et les misérables vêtements déchirés, sans forme, ne dissimulaient pas la rigidité des attitudes tendues vers l'événement qui allait se produire. Il éteignit rapidement la lampe, car si elle éclairait peu, son rayonnement

rétrécissait assez les prunelles de l'officier pour le gêner dans son exploration des ténèbres.

— Toujours rien, Mac Kinnon ?

— Rien du tout, capitaine. La nuit est aussi noire que... mais attendez...

Il s'immobilisa, appuyé d'une main au mât et la tête penchée, mais il ne parla pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons, cria vivement Nicolson, que voyez-vous ?

— Des brisants... cria Mac Kinnon en retour, des brisants, ou un ressac. Je les entends.

— Où ? Où sont-ils ?

— En avant de nous, je ne les vois pas encore. Puis après une pause :

— Ils sont par tribord avant, je crois.

— Filez le foc, démâtez, Vannier.

Il appuya de toutes ses forces sur la barre faisant tourner le canot pour l'amener au vent et à la mer. L'embarcation répondit à la barre lentement, lourdement à cause de la quantité d'eau (au moins 200 litres) qui roulait à l'arrière, mais elle tourna. Même pleine d'eau, elle conservait assez de vitesse, grâce à l'action du foc.

— Je les vois à présent, cria Mac Kinnon, à tribord, arrière capitaine.

Nicolson se retourna sur son banc et regarda par-dessus son épaule. D'abord il ne vit rien et même il n'entendit rien et puis tout à coup, il la vit et l'entendit, cette ligne blanche dans l'ombre, longue ligne continue qui disparaissait pour réapparaître de plus en plus proche. Les brisants ne pouvaient avoir cet aspect-là dans l'obscurité.

— Eh bien ! remercions Dieu. Et Nicolson regarda de nouveau vers l'avant.

— Laissez filer, Mac Kinnon.

Kinnon attendait cet ordre, tenant en main l'entonnoir, cerclé de fer de l'ancre flottante.

Il la lança aussi loin que possible, laissant filer le grelin tandis que l'ancre flottante s'emplissait et commençait à être traînée.

— Amenez les avirons.

Déjà Nicolson avait démonté le gouvernail et poussé la mèche de

l'aviron de queue à travers son erseau, godillant furieusement pour tenir l'embarcation debout à la mer jusqu'à ce que l'ancre flottante eût rempli son office. Ce ne fut pas chose facile car Nicolson ne distinguait pas la direction des vagues dans la nuit. Il n'avait pour le guider que le vent qui lui soufflait au visage et les mouvements du bateau, gêné par l'eau qu'il embarquait. Nicolson n'entendait que le raclement de l'ancre et les jurons étouffés des hommes s'efforçant de dégager les avirons coincés, puis le bruit métallique de ces avirons retombant dans les dames de nage.

— Allez, nagez tous ensemble, cria-t-il ; doucement, doucement...

Il n'espérait pas une concordance parfaite des mouvements des rameurs dans la nuit mais tant qu'ils nageraient il pouvait corriger les embardées au moyen de ses avirons de queue.

Tournant la tête pour regarder derrière lui, il s'aperçut que la ligne du ressac se trouvait maintenant, juste derrière eux, en arrière du canot. Son grondement monotone lui parvenait avec netteté, même par ce vent contraire. Le ressac semblait être à 50 mètres de lui, mais peut-être aussi la distance était-elle de 200 à 250 mètres. Qui pouvait le dire dans cette nuit noire ? Ses regards se portèrent de nouveau vers l'avant, mais le vent qui paraissait augmenter lui emplissait les yeux de gouttes de pluie, ou lui giclait de l'écume salée au visage de sorte qu'il ne voyait rien. Il fit un cornet de ses mains et cria :

— Où en sommes-nous, maître ?

— Cela va ! Épatant !

Déjà, plusieurs encablures de grelin de l'ancre flottante étaient déroulées, bien tendues au-delà de l'étrave, et le maître d'équipage finissait de percer avec son couteau de gabier le sac d'huile qui était attaché. Il avait accompli sa besogne consciencieusement. Il ne serait pas nécessaire que l'huile durât très longtemps et plus il y en aurait à la surface de l'eau, plus serait facile le passage au travers du ressac. Il jeta le sac par-dessus l'étrave, fit glisser encore quelques mètres de grelin entre ses mains et l'amarra solidement au banc du mât.

Il ne s'était pas préparé à s'échouer une minute trop tôt. Le ressac se trouvait plutôt à 50 qu'à 250 mètres. Soigneusement, judicieusement, faisant le plus possible usage de l'aviron de queue et de l'ancre flottante, Nicolson fit reculer lentement le canot jusqu'au début du creux de la lame de ressac. Presque aussitôt le canot prit de la vitesse, il chevaucha la gigantesque vague, lorsque les avirons furent soulevés hors de l'eau et Mac Kinnon tira le calebas de l'ancre flottante, puis avança sans heurt et sans bruit tandis que reculait la courbe destructrice toute bouillonnante d'écume. Il s'arrêta brusquement quand les avirons plongèrent, et que Nicolson donna

l'ordre de larguer le calebas. Après quoi il passa par-dessus la crête blanche et fonça vers la grève en pente dans un jaillissement d'écume et d'embruns. Les vagues n'avaient pas eu le temps d'emporter l'huile jusqu'à la côte. Le grelin de l'ancre flottante, raide, tenait l'arrière droit vers le rivage. Les vagues couronnées d'écume dépassaient l'embarcation, luttant à qui arriverait la première. Ce fut alors, mais seulement alors, quand on eut surmonté le danger que Nicolson aperçut quelque chose qui ne devait pas se trouver là. Son cri d'alarme vint presque aussitôt, mais il vint trop tard.

Le rocher dentelé – ou bien était-ce la lame de couteau d'un récif de corail, déchira le fond du canot lancé en avant, le déchira net de l'avant à l'arrière. La secousse arracha les passagers de leurs sièges et les précipita tous vers l'arrière dans une inexprimable confusion de bras, de jambes, de têtes emmêlées. Quelques-uns tombèrent à l'eau par-dessus bord. Une seconde plus tard, l'épave du canot pivota violemment sur elle-même et se retournant envoya rouler tout le reste des naufragés dans les flots en ébullition.

Personne ne se rappela avec précision ce qui se passa pendant les secondes qui suivirent. On se souvint d'avoir été roulés par les vagues, d'avoir avalé de l'eau de mer, de s'être péniblement mis debout sur la grève caillouteuse, doucement inclinée, être renversé par le canot projeté la quille en l'air par les flots en furie, et lorsqu'on croyait enfin reprendre pied, les lames descendantes agissaient comme des pompes, vous entraînant à nouveau vers le large, puis enfin à force de lutter, de patauger, on était arrivé, chancelant, épuisé, à bout de souffle sur la terre ferme.

Nicolson fit trois voyages jusqu'à la grève. Le premier en portant Miss Plenderleith. La collision l'avait violemment jetée contre lui au moment où tout le monde passait par-dessus l'arrière. Il l'avait d'instinct entourée de son bras et ils avaient coulé à pic tous les deux, elle pesait au moins le double de ce que à quoi il s'attendait ; les deux mains passées dans les poignées de son lourd sac de voyage, elle résista aux efforts de l'officier pour le lui arracher avec une force qu'il ne put attribuer qu'à la peur ou à une terreur panique et malgré tout il l'emporta jusqu'au rivage tandis qu'elle retenait opiniâtrement son sac. Puis il attendit la vague suivante et replongea dans les flots pour aider Vannier qui transportait le capitaine Findhorn, bien qu'il déclarât qu'il n'avait besoin d'aucun secours. Il ne cessait de le répéter mais il avait perdu ses forces et presque l'usage de ses jambes. Il se serait noyé dans quelques centimètres d'eau. Glissant, trébuchant, tombant, les deux autres l'avaient amené vivant jusqu'à la grève et le laissèrent tomber sur les galets, au-delà de l'atteinte des vagues.

Maintenant, ils étaient environ une douzaine serrés les uns contre

les autres sur la terre ferme. Les uns couchés, d'autres assis et d'autres debout, taches imprécises dans la nuit. On les entendaient respirer avec peine, gémir, vomir de l'eau salée dans un paroxysme de douleur... À bout de souffle lui-même, Nicolson voulut faire le rappel de ceux qui l'entouraient. Mais il n'alla pas au-delà du premier nom. Gudrun ! Miss Drachmann ! Pas de réponse. On entendait seulement des plaintes et des efforts pour vomir. Miss Drachmann ? Quelqu'un a-t-il vu Miss Drachmann ? Quelqu'un a-t-il vu Peter ? Le silence resta complet. Pour l'amour de Dieu, répondez-moi ? Quelqu'un a-t-il vu le petit Peter ? Mais seuls le grondement du ressac et le bruit des galets, que les vagues en se retirant roulaient sur la grève, lui répondirent.

Nicolson tomba à genoux et palpa les corps et les visages des naufragés étendus. Pas de Peter, pas de Gudrun. Il se releva précipitamment, heurta au passage un importun qui barrait sa route et se jeta comme un fou dans les flots. Le ressac le renversa mais il se remit debout avec l'agilité d'un chat. Toute fatigue avait disparu. Il devina vaguement que quelqu'un plongeait derrière lui, mais ne s'y intéressa pas. Il fit six longues enjambées et puis un coup paralysant vint le frapper cruellement aux deux rotules. C'était le canot la quille en l'air. Il fit la culbute, se cogna l'épaule contre la quille, tomba sur le dos dans l'eau avec une violence qui lui coupa le souffle. Mais il reprit pied poussé par une angoisse et une colère jamais éprouvées. À chaque pas qu'il faisait, la douleur qu'il ressentait à la poitrine et aux jambes le mettait à la torture, mais il se forçait à avancer comme si cette presque totale impossibilité de marcher et cette terrible suffocation n'eussent pas existé. Encore deux pas et il buta contre un objet qui fléchit mollement au contact de son pied puis le repoussa dans le flot remontant. Ce faisant il se pencha et vit une chemisette. Il la saisit, souleva celle qui la portait et réunit toute son énergie pour ne pas être renversé avec elle par les vagues.

— Gudrun ?

— Johnny ! Oh ! Johnny. Elle s'accrocha à lui, il la sentit trembler.

— Peter, où est Peter, s'écria-t-il.

— Oh ! Johnny. L'habituelle maîtrise d'elle-même s'en était allée, et la voix faillit s'étouffer dans un sanglot. Le canot nous a heurtés et...

— Où est Peter ?

Les doigts de Nicolson labouraient les épaules de la jeune fille ; il la secoua avec violence, ses paroles n'étaient plus que des cris sauvages.

— Je ne sais pas, je ne sais pas ! Je ne peux pas le retrouver. Elle s'effondra près de lui et glissa dans l'eau bouillonnante qui leur

montait jusqu'à la taille. Il la rattrapa, la remit debout, et se retournant, aperçut derrière lui Vannier qui l'avait suivi. Il lui jeta littéralement la jeune fille.

— Ramenez-la à terre, Vannier.

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

Elle se débattait dans les bras de Vannier, mais il ne lui restait plus guère de force.

— C'est moi qui l'ai perdu.

— Vous m'avez entendu, Vannier, dit Nicolson d'un ton cinglant comme un coup de fouet.

Vannier murmura :

— Oui, capitaine.

Mais déjà le second s'éloignait, lui tournait le dos et il se mit en route, traînant sur la grève la jeune fille à demi folle de désespoir. Cependant, Nicolson plongeait et replongeait dans les flots écumeux, grattant de ses mains le fond caillouteux de la mer. Mais elles revenaient toujours à vide de leur exploration. Il crut un moment avoir trouvé l'enfant mais ne ramena qu'un sac vide. Il le lança au loin d'un geste dément et s'engagea plus avant dans les remous, jusque près du récif de corail qui les avait fait couler. L'eau lui allait presque à l'épaule et le renversait avec une régularité monotone. Il en avalait de grandes gorgées en répétant sans arrêt le nom du gamin comme une litanie de fou. Il obligeait son corps épuisé à des efforts dépassant les forces humaines, poussé par une terreur indicible, une affreuse anxiété qui ne lui permettaient plus aucun raisonnement. Jamais il n'eût imaginé qu'une angoisse pareille pût exister dans un cœur d'homme. Deux minutes, trois peut-être s'étaient écoulées depuis que le bateau avait touché le récif et même dans sa folie, Nicolson n'ignorait pas qu'un petit enfant ne pouvait vivre aussi longtemps dans l'eau. Le peu de raison qui lui restait le lui disait bien mais sans écouter la raison, il plongea derechef dans les flots crémeux pour explorer le lit de galets. Rien, toujours rien, ni sous l'eau, ni à la surface. Il n'y avait que le vent, la pluie, les ténèbres et le grondement rauque du ressac. Et puis tout à coup dominant le bruit du vent et de la mer, il l'entendit. Le cri aigu, terrifiant de l'enfant s'élevait à droite sur la grève à environ 30 mètres de distance. Nicolson fit volte-face, plongea en direction du cri, maudissant ces hautes vagues qui réduisaient sa course à quelques mouvements d'une lenteur ridicule. L'enfant cria encore. Cette fois il n'était plus qu'à quatre mètres, environ. Nicolson lança un cri d'appel, une autre voix lui répondit et tout à coup il fut près d'eux, près d'un homme dont il distinguait dans

l'ombre la taille imposante. Cet homme, presque aussi grand que lui, tenait l'enfant dans ses bras.

— Heureux de vous voir, monsieur Nicolson.

Van Effen parlait d'une voix très faible, lointaine.

— Le petit homme est sain et sauf. Prenez-le, voulez-vous ? Nicolson eut à peine le temps de prendre Peter dans ses bras avant que le Hollandais ne vacillât brusquement. Il chancela et tomba de tout son long en avant dans la mer écumeuse.

CHAPITRE XIII

La jungle humide, ruisselante et d'une chaleur de fournaise les encerclait de toutes parts. Très haut au-dessus de leurs têtes, ils découvraient des pans de ciel d'un gris morne, à travers les branches entrelacées des arbres chargés de boues. Le même ciel leur avait entièrement caché le lever du soleil, deux heures plus tôt. La lumière qui filtrait jusqu'à eux depuis la cime des arbres d'une qualité étrangement irréaliste. Elle était sinistre et de mauvais présage. Mais cette qualité s'accordait bien avec les murs de verdure de la jungle et les marécages couverts de moisissures, aux miasmes délétères qui bordaient le sentier des deux côtés. Jusqu'à ce sentier de jungle qui était raté. Il n'avait pas que des défauts, car il ouvrait un libre passage entre les fourrés. Haches et couteaux avaient certes fait du bon travail à droite et à gauche, tout récemment encore. Mais il était traître au suprême degré. À certains moments il était bien tassé et lisse grâce à un constant usage, l'instant d'après il disparaissait de façon brusque et mystérieuse en faisant le tour d'un tronc géant et s'enfonçait dans les marécages pour réapparaître quelques mètres plus loin ferme et lisse comme devant.

Nicolson et Vannier couverts jusqu'à la ceinture d'une vase nauséabonde entrevoyaient la technique à employer pour pallier ces interruptions du chemin. Ils découvraient qu'autour de ces coins marécageux il existait inévitablement une route de remplacement et s'ils poussaient leur exploration assez loin, ils trouvaient toujours cette route. Mais on perdait trop de temps en cherchant ces chemins écartés et plus d'une fois ils s'éloignèrent de la piste au point qu'ils la retrouvèrent uniquement par chance. De sorte qu'à présent, à moins que le chemin de traverse ne fût presque immédiatement visible, ils pataugeaient à travers les marécages et regagnaient le terrain solide sur l'autre bord, s'arrêtant de temps en temps pour se débarrasser d'une partie de la vase qui les engluait et des affreuses sangsues collées à leurs jambes. Puis ils se remettaient en route à la hâte et suivaient le sentier autour des énormes arbres, du mieux que le leur permettait la lumière singulièrement tamisée de la forêt tropicale. Ils s'efforçaient de ne pas s'émouvoir des bruits étranges et des frôlements inquiétants qui les accompagnaient tout le long du chemin.

Nicolson qui était avant tout marin, se sentait mal à l'aise sur le plancher des vaches, à plus forte raison dans la jungle. Jamais il

n'aurait fait ce voyage ni même envisagé de le faire si le sort lui en eût laissé le choix. Mais tel n'avait pas été le cas. L'impossibilité de tout choix s'était affirmée avec une cruelle évidence dès que les premières lueurs grises de l'aube lui permirent de reconnaître leur position, et de constater l'état des naufragés.

Ils avaient échoué quelque part sur la côte javanaise du détroit de la Sonde, dans une baie profonde d'une largeur de deux milles entre ses promontoires. La jungle dense, impénétrable, s'étendait presque jusqu'à l'unique et étroite plage et se continuait par les forêts lourdes de pluie qui couvraient les pentes des collines basses vers le sud. Nulle vie sur le rivage de la baie, pas un animal, pas un être humain. Aussi loin que portait le regard on ne voyait que le petit groupe des naufragés blottis sous le misérable abri de quelques palmiers et à une centaine de mètres d'eux le canot échoué la quille en l'air. Il était en fort mauvais état le canot. Une ouverture de plus de cinq mètres de long le fendait entre la quille et l'encastrement de la lisse de bouchain. La quille elle-même était brisée et arrachée de son goret. Il ne pouvait subsister aucun espoir de réparer l'embarcation, elle était définitivement perdue. Seule la jungle restait aux malheureux survivants du naufrage et ils n'étaient guère de taille à se mesurer avec ce nouvel et redoutable ennemi.

Le capitaine Findhorn, en dépit de son courage n'était qu'un malade incapable de faire dix pas à la file. Van Effen très affaibli, souffrait beaucoup, et des vomissements violents le secouaient à intervalles réguliers. Il avait failli se noyer sur la côte. Nicolson et Mac Kinnon l'avaient tiré d'affaire au moment où il sauvait l'enfant, et où une pieuvre géante l'avait agrippé : il avait eu une jambe affreusement déchirée sur les rochers. De plus sa blessure à la hanche quelques jours plus tôt, et le coup que lui avait asséné Farnholme sur le crâne l'avaient gravement affaibli. Walters et Evans avaient les bras enflés par suite de plaies infectées. Eux aussi souffraient continuellement et Mac Kinnon boitait, la jambe raide bien que la douleur fût supportable pour lui. Willoughby était sans force, Gordon, si peu débrouillard s'avérait plus qu'inutile. Quant à Siran et à ses hommes, ils avaient clairement l'intention de n'être d'aucun secours à personne si ce n'est eux-mêmes.

Il ne restait donc que Nicolson et le deuxième lieutenant. Il était hors de question de réparer le canot. Envisager la construction d'une embarcation nouvelle ou d'un radeau ne l'était pas moins. Les naufragés se trouvaient sur la terre ferme, et sur la terre ferme ils resteraient. Ils y mourraient de faim. Nicolson ne se faisait aucune illusion sur leurs possibilités de vivre même pendant un court espace de temps, des pauvres aliments qu'ils trouveraient sur les arbres, les

buissons ou dans le sol. Un habitant de la jungle, ayant l'expérience des ressources possibles de la contrée y trouverait peut-être de quoi subsister, mais ces pauvres gens avaient les plus grandes chances de s'empoisonner au premier repas qu'ils feraient. Et en mettant tout au mieux comment les baies et les écorces pourraient-elles nourrir des malades et des blessés en bien triste état, sans remèdes, sans pansements. Les perspectives étaient fort sombres. Nourriture, abri, pansements, remèdes, ces choses essentielles ne leur tomberaient pas du ciel. Il leur fallait les trouver et trouver aussi du secours. À quelle distance et dans quelle direction les rencontreraient-ils ? Nul ne le savait.

Nicolson avait entendu dire que les populations à l'angle, nord-ouest de Java étaient honnêtes et affables et, à sa connaissance, il y avait une ou deux villes d'une certaine importance à l'intérieur du pays. Mais elles étaient trop éloignées et le seul espace résidait dans les villages de pêcheurs de la côte. Peut-être n'y rencontrerait-on qu'hostilité au lieu de secours, peut-être seraient-ils occupés par des Japonais. Ceux-ci n'exerçaient certainement leurs activités que sur la côte de ce pays montagneux envahi par la jungle. Mais toutes ces considérations étaient oiseuses. Il fallait partir et ignorer tous les risques, quelque graves qu'ils fussent. Moins d'une heure après le lever du jour, le second emportant son colt 4,55 (il avait laissé la carabine de Farnholme à Mac Kinnon) et suivi de Vannier, s'était enfoncé dans la jungle. À une vingtaine de mètres de la côte, au moment d'atteindre la ceinture forestière, ils rencontrèrent un sentier bien tracé en direction du nord-est et du sud-ouest entre les bois et la mer. Sans même échanger un regard ils avaient tourné automatiquement au sud-ouest et ce ne fut qu'après avoir fait un certain trajet que Nicolson comprit la raison de leur choix. En somme c'était le sud qui représentait pour eux l'ultime évasion et la liberté. À moins d'un demi-mille de l'endroit où ils avaient laissé les autres. La grève à leur gauche s'incurvait en direction ouest nord-ouest, suivant le promontoire inférieur de la baie. Mais le sentier filait tout droit, passait à la base du promontoire et, quittant la zone des broussailles et des buissons, pénétrait au plus profond des forêts ruisselantes. Une heure et demie après une marche de trois milles depuis leur départ, Nicolson fit halte.

Les deux hommes venaient de traverser à grand-peine un bourbier de 30 mètres de long, l'eau leur était montée presque jusqu'aux aisselles ; ils étaient exténués. L'effort, le dur travail que constituait cette avance ridiculement lente à travers les marécages ne détruisaient que trop à eux seuls l'énergie de ces hommes qui avaient été privés de boisson et de nourriture pendant une semaine. Mais cette jungle

fumante, cette lourde chaleur, cette humidité énervante qui les faisait transpirer à grosses gouttes jusqu'à les aveugler étaient pires-que tout le reste.

Enfin, arrivé sain et sauf sur un sentier au sol ferme, Nicolson s'assit le dos appuyé contre un gros tronc d'arbre. Du revers de sa main gauche (la droite tenait toujours le revolver), il essuya son front auquel collait un peu de boue et regarda Vannier étendu presque de tout son long par terre. Protégeant ses yeux d'un de ses bras, sa poitrine oppressée se soulevait et s'abaissait en un rythme rapide.

— Vous jouissez de votre existence, n'est-ce pas Vannier ? Je parie que vous ne vous seriez jamais attendu à ce que votre brevet de premier lieutenant fût une autorisation à vous trimbaler dans la jungle indonésienne ?

Nicolson parlait très bas sans presque s'en rendre compte. Le souffle de la jungle tout entière n'était qu'hostilité.

— Écœurant, capitaine.

Vannier poussa un grognement sourd, un de ses muscles douloureux lui refusait tout service ; puis il essaya de sourire.

— Ces Tarzans que l'on voit au cinéma se balançant dans les arbres... vous donnent une idée fort erronée des promenades dans la jungle. Seigneur, j'ai l'impression que ce maudit sentier n'en finira jamais, jamais. Ne croyez-vous pas que nous ne faisons que tourner en rond ? Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— C'est bien possible, admit Nicolson. Nous n'avons pas aperçu le soleil de toute la journée et ce feuillage est si épais là-haut, qu'on ne voit pas la clarté du ciel. Il se peut aussi bien que nous allions vers le nord que vers le sud ou vers l'ouest, mais je ne le pense pas. Je crois que le sentier doit de nouveau aboutir à la mer.

— J'espère que vous avez raison.

Vannier voyait les choses sous un jour sombre ; il n'était pas découragé. Observant le visage maigri, brûlé par le soleil, visage aux pommettes trop Saillantes, à la bouche résolue malgré gerçures et ampoules, Nicolson songeait que ces derniers jours de privations et d'épreuves avaient transformé Vannier. En passant par la fournaise, ce jeune garçon indécis, hésitant était devenu un homme énergique et déterminé, conscient des ressources inattendues de son caractère et de ses aptitudes nouvelles, bref un homme qu'il valait la peine d'avoir à ses côtés.

Ils gardèrent le silence pendant une minute ou deux, silence marqué seulement par le ralentissement graduel de leur respiration et

le bruit mou des gouttes d'eau tombant des feuilles. Puis tout à coup Nicolson se raidit. La main gauche tendue, il toucha l'épaule de Vannier. Mais point n'était besoin d'avertissement, Vannier lui aussi avait entendu. Tirant ses jambes sous lui il se leva furtivement, silencieusement. Une seconde plus tard les deux hommes debout derrière un arbre étaient aux aguets.

Le murmure des voix et le cheminement sourd de pas sur le sol tapissé de lianes de la jungle se rapprochaient de plus en plus. Ceux qui parlaient restaient cachés par une courbe de la piste quoiqu'ils fussent à 30 mètres à peine. Il faudrait attendre jusqu'au dernier moment pour identifier ces inconnus qui arrivaient, mais que faire d'autre ? Nicolson promena un regard rapide autour de lui, espérant trouver une cachette meilleure. Il n'en trouva pas. Il fallait se contenter du tronc d'arbre et attendre derrière le tronc. Peut-être les hommes qui suivaient le sentier, (il semblait qu'ils ne fussent que deux), étaient-ils des Japonais. Le déclic du colt, même étouffé par le plastron de la chemise parut anormalement bruyant. Un mois plus tôt Nicolson eût reculé à la seule idée de tuer dans une embuscade des gens qui ne soupçonnaient rien. Un mois plus tôt !...

Soudain, les autres ayant contourné l'arbre furent en pleine vue. Ils étaient trois et non pas deux mais de toute évidence ce n'étaient pas des Japonais, au grand soulagement de Nicolson. Il en fut soulagé et vaguement surpris. Il avait espéré dans son subconscient qu'il se trouverait en face d'indigènes de Sumatra portant le minimum de vêtements exigé par le climat et armé de lances et de sarbacanes. Deux des arrivants étaient vêtus de salopette de coton et de chemises bleu foncé. Le fusil que le plus âgé des trois tenait à la main correspondait encore-moins que le reste à des idées préconçues. Mais la présence de ce fusil ne fit pas trembler la main qui serrait le colt. Nicolson attendit de n'être plus séparé des inconnus que par trois ou quatre mètres, puis il s'avança jusqu'au milieu du sentier et braqua son revolver vers la poitrine de l'homme au fusil. L'homme au fusil ne perdit pas de temps. Un arrêt brusque de la marche, un éclair des yeux bridés sous le chapeau de paille et le long canon du fusil se releva tandis que la main gauche de l'homme s'abaissait. Mais le jeune homme qui se trouvait à côté du vieux perdit moins de temps encore ; rapide comme l'éclair, sa main à lui saisit le canon du fusil et il s'adressa d'un ton rude et bref à l'autre dont le visage exprimait la surprise et la colère. Le vieux hocha la tête et laissa retomber son bras faisant presque toucher le sol au canon du fusil. Puis il grommela quelques mots au jeune homme qui fit un signe d'assentiment et regarda Nicolson de ses yeux hostiles dans un visage calme et lisse.

— Je regrette, je ne comprends pas le hollandais.

Nicolson haussa les épaules et jeta un rapide coup d'œil à Vannier :

— Prenez-lui son fusil par le côté.

— Vous parlez anglais ? Êtes-vous Anglais, dit lentement le jeune homme.

Il s'adressait à Nicolson d'un air un peu soupçonneux mais ses traits ne révélèrent aucune hostilité. Puis ses yeux se posèrent sur un point situé un peu au-dessus de la tête de l'officier et il sourit en se retournant avec vivacité sur l'homme à côté de lui, puis de nouveau vers Nicolson.

— J'ai dit à mon père que vous êtes anglais. Je connais votre chapeau. Bien sûr que vous êtes anglais.

— Vous connaissez ça, fit Nicolson en touchant la plaque de sa casquette d'uniforme.

— Oui, je vis à Singapour – il indiqua le nord d'un geste vague – depuis près de deux ans. Je vois souvent des officiers de marine anglais. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Nous avons besoin de secours, répondit Nicolson.

Son premier mouvement avait été de temporiser, de s'assurer d'abord du terrain, sur lequel il avançait, mais il changea d'avis en considérant les grands yeux paisibles du jeune homme. À présent il sentait de toute façon qu'il n'était guère en situation de temporiser.

— Notre bateau a coulé. Nous avons des malades, des blessés. Il nous faut un abri, de quoi manger, des médicaments.

— Rendez-nous notre fusil, dit brusquement le jeune homme.

Nicolson n'hésita pas.

— Rendez-leur le fusil, lieutenant.

Le fusil ! Vannier n'y comprenait rien et son étonnement se peignit sur ses traits.

— Comment savez-vous ?...

— Je ne sais rien, mais donnez-leur quand même le fusil.

Tout en parlant, Nicolson remit le colt dans sa ceinture.

Vannier rendit sans empressement le fusil à l'homme au chapeau de paille qui le saisit vivement, croisa ses bras sur son arme et se tourna vers la forêt. Le jeune homme parut exaspéré, puis il adressa à Nicolson un sourire d'excuse.

— Il ne faut pas en vouloir à mon père, dit-il dans un anglais

hésitant. Vous l'avez froissé. Personne ne lui ôte ses armes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'ose pas. Trikah est Trikah.

Il y avait dans le ton du jeune homme un mélange d'affection, de fierté et d'amusement.

— Trikah est le chef de notre village.

— C'est votre chef ?

Nicolson considérait Trikah avec un intérêt nouveau. Leurs vies à tous deux dépendaient sans doute de cet homme, de son aptitude à prendre une décision, de son désir d'accorder ou de refuser l'aide demandée. Nicolson lisait sur le visage ridé et bruni que n'éclairait aucun sourire la dignité, le calme généralement attribué à un chef de tribu ou de village. En apparence Trikah ressemblait fort à son fils et au jeune garçon qui restait un peu en arrière, un fils cadet sans doute. Tous les trois avaient le front bas et large, des yeux intelligents, des lèvres minces et délicatement ciselées, un nez aquilin. Rien de négroïde dans les traits. Ils étaient certainement d'origine arabe. C'est l'homme fait pour venir en aide aux autres, songea Nicolson... s'il en a envie.

— C'est notre chef, répéta le jeune homme... et moi je suis Telak, son fils aîné.

— Je m'appelle Nicolson. Dites à votre père que j'ai beaucoup de malades et de blessés sur la grève située à environ trois milles au nord d'ici. Nous avons besoin de secours. Demandez-lui s'il veut nous aider.

Telak se retourna vers son père et lui parla pendant quelques instants avec volubilité dans une langue rude et saccadée. Son père lui répondit, puis il revint vers Nicolson.

— Combien de malades avez-vous ?

— Cinq, au moins cinq. Il y a aussi trois femmes qui ne peuvent marcher beaucoup à mon avis. Quelle est la distance d'ici à votre village ?

— Oh ! elle n'est pas longue, fit Telak en souriant. On peut arriver chez nous en dix minutes.

Il s'entretint une fois de plus avec son père qui hocha la tête à plusieurs reprises puis adressa quelques mots très brefs au jeune garçon qui était resté à côté de lui. Le garçon l'écouta avec une vive attention ; il parut répéter les instructions de son père, découvrit ses dents blanches en souriant à Nicolson et à Vannier et tournant les talons reprit en courant la direction d'où il était venu.

— Nous vous aiderons, dit Telak. Mon jeune frère s'est rendu au village pour ramener des hommes robustes et des brancards pour les malades. Venez, soyons amis !

Telak ouvrit la marche et fit passer les autres par une forêt impénétrable en apparence, contourna le marécage dans lequel Nicolson et Vannier avaient pataugé récemment et les ramena jusqu'au sentier, le tout en l'espace d'une minute.

Vannier jeta un coup d'œil à Nicolson et grimaça un sourire.

— On a bonne mine, hein ? Tout est facile pour celui qui sait.

— Que dit votre ami, interrogea Telak.

— Il dit qu'il souhaiterait que vous ayez été avec nous plus tôt. Nous avons passé notre temps à enfoncer jusqu'à la ceinture dans les marais.

Trikah grommela une question ; il écouta la réponse de Telak, puis il marmotta quelques mots en particulier. Telak sourit.

— Mon père dit qu'il n'y a que les imbéciles ou les petits enfants qui se mouillent les pieds dans la forêt. Il oublie qu'il faut être habitué ; et, souriant derechef, il ajouta : il oublie le jour, (cela lui est arrivé une seule fois), où il s'est trouvé dans une auto. Dès qu'elle a démarré, il a sauté dehors et s'est cassé la jambe.

Telak causait sans embarras, tandis qu'ils cheminaient à la lumière verte qui filtrait entre les feuillages épais de la jungle. Il fit comprendre à ses compagnons que son père et lui n'étaient en aucune façon anglophiles. Mais ils n'étaient pas davantage pro-Hollandais, ou pro-Japonais. Ils étaient simplement pro-indonésiens et désiraient l'indépendance de leur pays. Une fois la guerre terminée, s'il fallait négocier la liberté de leur patrie avec des étrangers, ils préféreraient que ces étrangers fussent des Anglais ou des Hollandais. Les Japonais leur faisaient de grandes protestations d'amitié, mais quand les Japonais pénétraient dans une région, ils ne s'en allaient plus... Ils réclament ce qu'ils appellent « la coopération », dit Telak, et ils nous prouvent déjà que s'ils n'obtiennent pas cette coopération volontairement, ils sauront l'obtenir d'une autre façon, avec des baïonnettes et des mitrailleuses.

Niçois on le regarda brusquement inquiet.

— Il y a des Japonais par ici ? Ils ont donc débarqué ?

— Mais oui, dit gravement Telak. D'un geste il désigna l'orient. Les Anglais et les Américains se battent encore mais la lutte ne peut durer. Déjà les Japonais se sont emparés d'une douzaine de villes et de villages dans un rayon d'une centaine de milles en partant d'ici. Ils

ont, comment appelez-vous cela... des troupes en garnison à Bandoeng. C'est une garnison importante que commande un colonel, le colonel Kiseki.

Telak secoua la tête comme pris de frisson. Le colonel Kiseki n'est pas un être humain. C'est une bête, une bête de la jungle ; mais les bêtes de la jungle ne tuent que lorsqu'elles y sont obligées. Le colonel Kiseki arracherait le bras d'un homme, ou même d'un petit enfant de la même manière qu'un gamin étourdi arracherait les ailes d'une mouche.

— À quelle distance cette ville est-elle de votre village ? demanda doucement Nicolson.

— Bandoeng.

— Oui, la ville de garnison.

— À quatre milles, pas plus.

— Quatre milles ! Et vous nous offrez un abri. Vous voulez offrir un abri à tant de gens, alors que vous êtes à quatre milles des Japonais. Mais qu'arrivera-t-il si...

Telak l'interrompit d'un air grave.

— Je crains bien que vous n'y puissiez rester longtemps, avec nous. Mon père dit que vous n'y serez pas en sécurité. Et ce ne serait pas sage pour nous non plus. Il y a des espions, qui transmettent des informations pour obtenir une récompense – même parmi nous – les Japonais vous feraient prisonniers et nous emmèneraient à Bandoeng, mon père, ma mère, mes frères et moi.

— Comme otages ?

— C'est ce qu'ils diraient. Telak sourit tristement. Les otages des Japonais ne reviennent jamais dans leurs villages. Le peuple japonais est cruel ; c'est pourquoi nous vous aiderons.

— Pendant combien de temps pourrons-nous rester chez vous ?

Telak eut un court entretien avec son père, puis revenant vers Nicolson :

— Vous resterez aussi longtemps que la prudence le permettra. Nous vous nourrirons, nous vous donnerons une cabane pour y coucher, et les vieilles femmes de notre village s'entendent à guérir toutes les plaies. Peut-être pourrez-vous rester trois jours, mais pas plus.

— Et ensuite ?

Telak haussa les épaules, puis reprit en silence la tête de la petite colonne. Mac Kinnon vint à leur rencontre à moins de 200 mètres de

l'endroit où le canot de sauvetage avait échoué la nuit précédente. Il courait, chancelant de temps à autre. Ce n'était pas à cause de sa jambe raide mais parce que le sang qui jaillissait d'une profonde entaille au milieu du front coulait dans ses yeux. Nicolson, sans que le maître d'équipage eût dit un seul mot, devina quel était le responsable du coup. Mac Kinnon était furieux, mortifié mais n'accusait que lui-même. Cependant en quoi était-il fautif ? Il ne savait rien de cette lourde pierre dont le choc violent lui avait fait perdre connaissance avant qu'il ne l'eût trouvée à côté de lui en reprenant ses esprits ; et d'ailleurs qui donc pourrait surveiller trois hommes à la fois et constamment. Les autres n'avaient rien pu faire, car le coup avait été soigneusement préparé et Siran avait subtilisé à Mac Kinnon juste avant sa chute l'unique carabine de la société. Findhorn raconta que Siran et ses hommes s'étaient enfuis en direction du nord-est.

Le maître d'équipage insista pour qu'on les poursuivît et Nicolson qui savait que Siran vivant et libre était où qu'il se trouvât un danger en puissance se rangea à l'avis de Mac Kinnon. Mais Telak opposa son veto à cette idée.

— D'abord, dit-il, il sera impossible de les découvrir dans la jungle et d'ailleurs chercher un homme pourvu d'une arme automatique et pouvant s'embusquer où il lui plairait, ce serait se suicider.

Nicolson accepta le verdict d'un expert et emmena ses compagnons jusqu'à la grève. Un peu plus de deux heures plus tard le dernier des brancardiers entra au village de Trikah, clairière en pleine jungle. La plupart des hommes petits et maigres mais robustes et endurants avaient fait le voyage sans vouloir un seul instant être déchargés de leurs brancards, sans même vouloir s'arrêter.

Le chef Trikah fit honneur à sa promesse. De vieilles femmes lavèrent et nettoyèrent les plaies purulentes, les enduisirent de baumes rafraîchissants, recouvrirent ceux-ci de grandes feuilles et entourèrent le tout de bandes de cotonnade. Après cela ce fut le repas et quel magnifique repas !

On offrit aux hôtes un choix de mets splendides, du poulet, des œufs de tortue, du riz, des durians (fruits des Indes), des crustacés, des tubercules comestibles, des racines douces bouillies, du poisson séché. Cependant ils avaient depuis si longtemps perdu l'habitude d'assouvir leur faim, ils avaient trop vécu de privations pour faire honneur plus que ne l'exigeait la simple politesse aux victuailles étalées devant eux. De plus, ils avaient encore plus besoin de sommeil que de nourriture. Et ils eurent leur content de sommeil.

Il n'y avait ni lits, ni hamacs dans la cabane, ni couche de branchage ou d'herbe, mais un tapis de feuilles de cocotier sur le sol

de terre battue bien balayé. Ce tapis était suffisant, c'était le paradis pour ceux qui n'avaient pas dormi une nuit depuis il ne se souvenaient plus combien de temps.

Ils dormirent comme des morts, perdus dans un abîme de fatigue sans fond.

Quand Nicolson se réveilla, le soleil était couché et la nuit était tombée sur la jungle. Une nuit calme, silencieuse, et une jungle calme et silencieuse. Point de bavardages de singes, point de cris d'oiseaux nocturnes, aucun bruit révélateur de vie. Seuls régnaient le calme, le silence et les ténèbres. À l'intérieur de la cabane, le silence et le calme régnaient aussi mais non pas les ténèbres. Deux lampes à huile fumeuses pendaient à des perches, près de l'entrée. Nicolson avait dormi profondément d'un sommeil sans préoccupation. Il aurait dormi bien plus longtemps s'il l'avait pu, car son réveil ne fut pas un réveil naturel. Il se réveilla par suite d'une douleur vive qui pénétra en lui au travers des brumes du sommeil. Cette douleur inconnue et singulière le transperçait et le glaçait à la fois. Quand il se réveilla tout à fait, une baïonnette japonaise lui piquait la gorge. La baïonnette était longue, pointue et laide. Cette baïonnette bien huilée brillait d'un éclat mauvais à la lueur vacillante de la lampe. Une rainure crantée courait sur toute sa longueur pour recevoir le sang. À cette distance de quelques centimètres, elle avait l'air d'une énorme rigole métallique et dans le cerveau de Nicolson, encore embrumé par le sommeil, passèrent des visions affreuses de massacres et de funérailles massives. Puis la vision disparut, le regard fasciné de Nicolson remonta le long de la baïonnette luisante jusqu'au canon du fusil et à la main bronzée qui l'inclinait à demi puis à la crosse de bois, et enfin, au-delà de cette main bronzée, à l'uniforme gris-vert à ceinturon et au visage sous le casque à visière. Un visage aux lèvres écartées par un sourire qui n'était pas un sourire du tout mais un rictus animal de haine et d'espoir – une grimace malveillante à laquelle correspondait la lueur sanguinaire des petits yeux porcins. Pendant que Nicolson l'observait, les lèvres du Japonais s'écartèrent encore davantage découvrant les dents canines et l'homme s'appuya sur le manche de son fusil et la pointe de la baïonnette perça la peau de Nicolson à la base du cou. Nicolson fut pris de nausées comme s'il eût été submergé par les vagues. Il lui sembla que les lampes de la cabane vacillaient davantage et perdaient tout leur éclat.

Quelques secondes passèrent. Il voyait plus clair à présent. L'homme, un officier qui se penchait sur lui n'avait pas bougé. Nicolson le distinguait nettement, un sabre pendait à son côté. Il appuyait toujours la baïonnette au même endroit. Du mieux qu'il put sans déplacer d'un millimètre sa tête ou sa nuque, Nicolson promena

ses regards lentement autour de la cabane et les haut-le-cœur le reprirent. Ils n'étaient pas dus cette fois à la présence de la baïonnette mais à la colère, au découragement qui remontaient jusqu'à ses lèvres dans une sorte de marée physique de désespoir. Son gardien n'était pas seul dans la cabane. Il devait s'y trouver pour le moins une douzaine de soldats tous armés de fusils et de baïonnettes qu'ils pointaient vers des hommes et des femmes endormis. Leur silence, leur immobilité avaient quelque chose de sinistre et de menaçant. Nicolson se demandait s'ils allaient tous être assassinés pendant leur sommeil, mais à peine cette idée lui était-elle venue que l'homme à la baïonnette interrompit brutalement le cours de ses pensées et mit fin au silence oppressant.

— C'est lui le chien dont vous avez parlé ?

Il s'exprimait dans un anglais d'une précision grammaticale parfaite, comme les gens instruits qui n'ont pas appris une langue dans le pays où elle est parlée.

— Est-ce leur chef ?

— C'est l'homme qui s'appelle Nicolson...

L'ombre de Telak apparut à l'entrée de la cabane. Il parlait d'un ton d'indifférence lointaine.

— C'est lui, le chef ?

— Est-ce vrai ? Répondez donc, cochon d'Anglais. L'officier accentua son ordre par un autre coup brusque sur la gorge de Nicolson qui sentit le sang chaud gicler sur le col de sa chemise. Il songea un instant à nier le fait et à dire à cet homme que le capitaine Findhorn était son supérieur, mais son instinct l'avertit que les Japonais traiteraient fort durement celui qu'ils croiraient être le chef. Le capitaine Findhorn n'était pas en état de supporter de nouvelles épreuves. Un simple coup frappé trop fort serait mortel pour lui.

— Oui, c'est moi qui commande. Il fut surpris lui-même par sa voix faible et rauque. Un regard furtif sur la baïonnette pour évaluer ses chances de s'en débarrasser le renseigna sur l'inutilité de toute tentative de ce genre. Admettant même qu'il réussit, il y avait dans la cabane douze hommes prêts à l'abattre d'un coup de fusil.

— Enlevez ce maudit engin.

— Ah ! mais bien entendu. Que je suis distrait ! L'officier retira sa baïonnette, et piqua méchamment Nicolson dans le côté juste au-dessus du rein.

— Le capitaine Yamata, à votre service, murmura-t-il d'une voix onctueuse. Je suis officier dans l'armée de Sa Majesté Impériale. Faites

attention à la manière dont vous parlerez à l'avenir à un officier japonais. Debout, cochon ! et élevant la voix, il cria : Debout tous.

Lentement, péniblement le visage d'une pâleur terreuse sous son hâle, Nicolson se leva. La douleur qu'il ressentait au côté lui dormait envie de vomir. Dans la cabane ses compagnons sortaient avec peine de leur profond sommeil. Et tout hébétés encore ils essayaient de se redresser. Ceux qui étaient trop lents, trop malades, trop grièvement blessés furent brutalement remis debout et poussés vers la porte, sans égard pour leurs gémissements et leurs cris. Nicolson vit que Gudrun Drachmann se trouvait parmi les plus malmenés. Elle s'était penchée pour enrouler dans une couverture le petit Peter toujours endormi et le prendre dans ses bras, quand le soldat de garde les avait bousculés tous les deux avec une violence de nature à décrocher le bras de la jeune fille. Mais à peine eut-elle poussé une exclamation de douleur qu'elle se mordit les lèvres pour s'obliger au silence.

Nicolson en dépit de sa propre souffrance et de son désespoir ne pouvait s'empêcher de la regarder avec admiration. Il admirait sa patience, son courage, le dévouement constant qu'elle témoignait à cet enfant depuis tant de jours, tant d'interminables nuits. Et tandis qu'il la contemplait ainsi il fut brusquement submergé par une immense pitié et il sut qu'il ferait tout pour préserver cette jeune fille de nouvelles souffrances, de nouvelles peines, de nouvelles humiliations. Ce sentiment-là, il ne se souvenait pas de l'avoir jamais éprouvé pour personne sauf pour Caroline. Or il ne connaissait cette jeune fille que depuis dix jours, et voici qu'il la connaissait mieux qu'il n'aurait pu connaître des compagnons de toute une vie, d'une douzaine de vie. La qualité, l'intensité des expériences et des épreuves communes au cours de ces dix derniers jours avaient eu pour effet une sorte de sélection. Elles avaient révélé et magnifié avec une brutale clarté les fautes et les actes méritoires, les vices et les vertus cachés depuis des années, et qui seraient restés secrets pendant des années encore. L'adversité et les privations avaient eu des effets catalyseurs, le meilleur et le pire étaient apparus au grand jour. Gudrun Drachmann de même que Lachie Mac Kinnon étaient sortis indemnes de la fournaise, pas une tache ne ternissait leur éclat. Chose incroyable, Nicolson oublia pour un instant où il était, il oublia le passé cruel et l'imprévisible avenir et regardant encore Gudrun il comprit pour la première fois qu'il se trompait lui-même. Ce n'était pas de la pitié, de la simple compassion qu'il éprouvait pour cette jeune fille au lent sourire, au visage délicatement rosé, barré d'une si cruelle cicatrice, aux yeux bleus comme une mer nordique. Nicolson hocha doucement la tête et sourit à ses pensées. Il poussa un grognement de douleur quand Yamata lui asséna, entre les épaules, un coup de crosse qui le projeta tout

chancelant vers la porte.

Il faisait nuit noire au-dehors mais Nicolson voyait assez pour se rendre compte de quel côté les soldats menaient le petit troupeau. Ils allaient vers le lieu de réunion des anciens brillamment éclairé, ce grand bâtiment carré du conseil où ils avaient dîné quelques heures plus tôt, de l'autre côté du kampong. Nicolson vit encore autre chose, la silhouette de Telak immobile dans l'ombre. Sans se soucier de l'officier qui le suivait, sans se soucier d'un nouveau coup qui allait le faire grincer des dents, Nicolson s'arrêta à moins de cinquante centimètres du jeune Indonésien. Telak aurait aussi bien pu être une statue de pierre. Il ne fit pas un mouvement, pas un geste, il resta immobile dans l'ombre comme s'il eût été perdu dans ses pensées.

— Que vous ont-ils payé, Telak ?

La voix de Nicolson n'était guère plus qu'un murmure.

Des secondes passèrent. Telak se taisait. Nicolson se raidissait dans l'attente d'un nouveau coup dans le dos, mais le coup ne vint pas. Alors Telak parla, mais si bas, si bas que Nicolson dut se pencher pour l'entendre.

— Ils m'ont bien payé, monsieur Nicolson.

Il fit un pas en avant, se retournant à demi de sorte que son profil apparut en pleine lumière dans l'encadrement de la porte. Sa joue gauche, son cou, son bras, le haut de sa poitrine étaient lacérés de coups de baïonnette et de sabre. Les traînées sanglantes s'entrecroisaient à un tel point qu'on ne pouvait reconnaître où commençait l'une, où finissait l'autre. Le sang cachait tout un côté de son corps et Nicolson le voyait couler sans bruit sur la terre battue du kampong.

— Ils m'ont bien payé, répéta Telak d'une voix sans timbre. Mon père est mort, Trikah est mort, beaucoup des nôtres sont morts. Nous avons été trahis et ils nous ont pris par surprise.

Nicolson le regardait sans parler, la vue de Telak avait brusquement paralysé le cours de ses pensées. Ce Telak menacé par une autre baïonnette japonaise (et non pas une seulement, deux, pointant à quelques centimètres de son dos) avait dû se battre comme un forcené.

Telak s'était bien battu avant de se rendre ! Et puis le cours des pensées de Nicolson reprit... et avec les pensées, le désespoir, la pitié. Pourquoi tout cela était-il arrivé et arrivé si vite à des hommes qui les avaient reçus ses compagnons et lui avec une amitié aussi désintéressée ? Nicolson regretta amèrement les paroles injustes qu'il venait de prononcer et cette atroce accusation, dernière goutte de fiel

dans une coupe débordante. Il ouvrit la bouche pour parler mais sa voix lui refusa tout service à part une sourde plainte au nouveau coup de crosse qui vint le frapper en même temps qu'il percevait le rire bas et mauvais de Yamata.

Et l'officier japonais poussa Nicolson à la pointe de sa baïonnette au travers du kampong. Les autres naufragés bousculés comme un troupeau se dirigeaient vers un rectangle lumineux : l'entrée de la maison du conseil. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà pénétré à l'intérieur. Miss Plenderleith en franchissait le seuil suivie de Lena, de Gudrun et de Peter puis de Mac Kinnon et van Effen. Gudrun en arrivant près de la porte trébucha sur un objet qui gisait sur le sol. Elle perdit l'équilibre. Son gardien l'attrapa sauvagement par l'épaule et la secoua. Peut-être voulait-il la faire passer par la porte mais il lui imprima une mauvaise direction, la jeune fille et le petit se heurtèrent violemment au linteau. À vingt pas de distance Nicolson entendit le bruit d'une tête ou de deux têtes cognées contre le bois dur ; le cri de douleur de la jeune fille, le hurlement aigu de Peter. Mac Kinnon qui se trouvait tout près de Gudrun cria quelques mots inintelligibles dans son idiome gaélique natal, ce fut du moins ce que supposa Nicolson. Il fit deux pas précipités courant sur le gardien qui avait poussé Gudrun. Mais la crosse du fusil d'un deuxième soldat fut plus rapide.

La maison du conseil, éclairée par une demi-douzaine de lampes à huile, était une vaste salle très élevée de 6 à 7 mètres de large sur 10 de long. À droite de la porte, prenant presque toute la largeur de la pièce, se trouvait l'estrade des anciens. Derrière cette estrade une autre porte ouvrait sur le kampong.

Le reste de cette grande maison de bois, en face et à gauche de la porte était complètement vide. On n'y voyait rien que le sol en terre battue, formant un étroit demi-cercle. Ils étaient tous là, sauf Mac Kinnon dont Nicolson de sa place apercevait tout juste les épaules, les bras ballants et le crâne aux boucles noires frisées sous les flots de lumière crue qui venaient de la porte. Mais Nicolson ne pouvait accorder qu'un regard fugitif au maître d'équipage, aux gardiens qui se promenaient derrière les prisonniers ou s'appuyaient au chambranle de la porte. Il n'avait d'yeux que pour l'estrade et pour les hommes qui s'y trouvaient. Il ne pensait qu'à sa propre stupidité, sa folie... Comment avait-il pu être un chef aussi négligent et mener Gudrun, Peter, Findhorn et tous les autres vers cette fin tragique ?

Le capitaine Yamata était assis sur l'estrade. À côté de lui se trouvait Siran. Un Siran triomphant qui ricanait, ne cherchant plus à dissimuler ses sentiments sous un masque impassible, un Siran visiblement dans les meilleurs termes avec Yamata dont le visage s'épanouissait en un large sourire, un Siran qui, de temps en temps,

enlevait de ses dents éclatantes un long cigare noir, et rejetait d'un air de mépris un nuage de fumée dans la direction de Nicolson. Nicolson répondit à l'insulte par un regard morne, ses traits avaient perdu toute expression mais au fond de son cœur, il sentit naître le désir du meurtre.

Les événements qui s'étaient succédé ne lui paraissaient que trop clairs à présent. Siran avait prétendu se diriger au nord de la plage. Ce n'était de sa part qu'un subterfuge. Le traître avait sans doute fait un bout de chemin vers le nord, puis s'était caché, attendant que les brancardiers se fussent mis en marche. Il les avait suivis et dépassant le village s'était rendu droit à Bandoeng pour avertir la garnison japonaise. Tout cela s'était déroulé avec une précision inévitable, et une aveuglante logique. Siran ne pouvait faire que ce qu'il avait fait. N'importe quel imbécile aurait prévu ce qui allait se produire et pris les précautions nécessaires pour l'éviter. Il fallait tuer Siran. Et lui, Nicolson, avec une négligence criminelle avait refusé. Il savait maintenant que si jamais l'occasion se présentait encore il abattrait Siran sans plus d'émotion que s'il tuait un serpent. Mais il savait aussi que cette occasion ne se présenterait plus jamais. Lentement, comme s'il luttait contre une puissance magnétique, Nicolson détourna son regard du visage de Siran et considéra ses compagnons assis près de lui sur le sol. Gudrun, Peter, Miss Plenderleith, Findhorn, Willoughby, Vannier, ils étaient tous là, malades, épuisés, mais presque tous paisibles, résignés et impavides. L'amertume qui le submergeait était intolérable. Ces malheureux avaient eu en lui une confiance complète, ils étaient implicitement convaincus qu'il mettrait tout en œuvre pour les ramener dans leur patrie. Ils avaient eu confiance en lui et nul d'entre eux ne reverrait jamais la patrie ! Ses yeux se portèrent de nouveau sur l'estrade. Le capitaine Yumata était debout, une main enfoncée dans sa ceinture, l'autre reposant sur la garde de son sabre.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps. Nous partirons pour Bandoeng dans dix minutes. Nous devons voir mon supérieur le colonel Kiseki qui est très désireux de faire votre connaissance. Le colonel Kiseki avait un fils qui commandait le contre-torpilleur américain capturé par nos marins et envoyé à votre rencontre.

Yamata saisit au vol le rapide regard qu'échangèrent les prisonniers, et entendit leur soupir étouffé et un léger sourire plissa ses lèvres.

— Il ne vous servira de rien de nier ces faits. Le capitaine Siran ici présent sera un excellent témoin. Le colonel Kiseki est fou de douleur. Il eût été préférable pour vous, pour chacun de vous de n'être pas nés.

Il poursuivit tranquillement.

— Dans dix minutes, pas plus. Il faut auparavant nous occuper d'autre chose, mais ce ne sera pas long. Nous nous en irons ensuite. Et en attendant je suis certain que vous serez enchantés de retrouver quelqu'un que vous croyez connaître mais que vous ne connaissez pas du tout, quelqu'un qui est un grand ami de notre glorieux empire, quelqu'un auquel, j'en suis sûr, notre glorieux Empereur désirera exprimer personnellement sa reconnaissance. Vous n'avez plus besoin de vous cacher, monsieur !

Il y eut une brusque agitation parmi les prisonniers, puis l'un d'eux se leva, s'avança vers l'estrade et vint serrer la main du capitaine Yamata en lui adressant quelques mots en japonais.

Nicolson fit un violent effort pour se redresser ; ses traits exprimaient la consternation et l'incrédulité la plus vive ; alors la crosse d'un fusil le frappa à l'épaule et il retomba sur le sol. L'espace d'un instant, il lui sembla que sa nuque et son bras étaient en feu, mais c'est à peine s'il y fit attention :

— Van Effen ! Qu'est-ce qui vous prend !

— Non, pas van Effen, cher monsieur Nicolson ! Pas *van* mais *von*. J'en ai assez d'être pris pour un de ces satanés Hollandais. Et s'inclinant en souriant légèrement, il ajouta :

— Je suis pour vous servir, Nicolson, le lieutenant-colonel Alexis von Effen, du contre-espionnage allemand.

Nicolson le considérait avec stupéfaction, incapable de parler. Il n'était pas le seul. Tous les yeux dans la maison du conseil se fixèrent vers von Effen, tandis que les naufragés cherchaient désespérément à comprendre la situation, et que leur apparaissaient peu à peu sous leur vrai jour les souvenirs et les incidents du passé.

Les secondes qui suivirent parurent interminables, mais bientôt, l'étonnement, le doute, ne subsistèrent plus. Ils firent place à la froide certitude. Le colonel Alexis von Effen était réellement ce qu'il prétendait être. C'était évident.

Ce fut von Effen lui-même qui rompit le silence. Il tourna un peu la tête vers la porte, puis regarda de nouveau ses anciens compagnons de misère. Le sourire qui parut sur ses lèvres n'était pas un sourire de triomphe ; il n'exprimait ni la joie, ni même le moindre plaisir. S'il exprimait quelque chose, c'était la tristesse.

— Voilà messieurs, la raison de toutes nos épreuves et de toutes nos souffrances de ces derniers jours. Voilà pourquoi les Japonais, amis et alliés de ma patrie, je vous le rappelle, nous ont poursuivis, harcelés sans arrêt. Beaucoup d'entre vous se sont demandé pourquoi notre petit groupe de survivants avait une telle importance pour les

Japonais ? Vous allez le savoir.

Un soldat japonais traversa le groupe d'hommes et de femmes accroupis par terre et vint jeter ce sac pesant entre von Effen et Yamata. Tout le monde considéra ce sac avec surprise puis les regards se fixèrent sur Miss Plenderleith. Ce sac était le sien. Les lèvres et les articulations des mains de la vieille demoiselle avaient pris une teinte d'ivoire ; ses yeux étaient à demi fermés comme sous l'empire d'une vive souffrance ; mais elle ne fit pas un mouvement et ne prononça pas un mot.

Sur un signe de von Effen le soldat japonais prit une des poignées du sac, tandis que von Effen prenait l'autre. Ils le soulevèrent à eux deux à la hauteur de l'épaule puis le renversèrent. Rien ne tomba mais la doublure glissa par l'ouverture du sac et pendit lourdement comme si elle eût été chargée de plomb, von Effen regarda l'officier japonais :

— Capitaine Yamata.

— Avec plaisir, colonel.

Il s'avança. Son sabre grinça dans sa gaine et brilla un instant à la claire lumière jaune des lampes à huile, puis la lame aussi effilée que celle d'un rasoir coupa proprement la doublure de toile, comme si c'eût été du simple papier. Alors l'éclat du sabre s'éteignit devant le flot étincelant qui s'échappait du sac et se répandit sur le sol dans un éblouissement de feu splendide.

— Miss Plenderleith paraît vraiment aimer les bibelots et les bijoux, dit von Effen en plaisantant et il toucha la splendeur scintillante d'un pied négligent.

— Ce sont des diamants, monsieur Nicolson, la plus grande collection de diamants à ma connaissance qu'on ait jamais vue ailleurs qu'en Afrique du Sud. On les évalue à environ deux millions de livres.

CHAPITRE XIV

Von Effen se tut et le silence retomba lourd et profond sur la maison du conseil. Les voisins auraient tout aussi bien pu ne pas exister pour chacun des naufragés tant ils avaient perdu la notion de leur présence. Le tas de diamants qui flamboyait à leurs pieds avec une magnificence barbare à la lumière vacillante des lampes à huile, exerçait sur eux une sorte d'hypnose étrange : ils n'en détachaient plus leurs yeux. Après quelques instants, Nicolson se ressaisit et regarda von Effen. Chose singulière il n'éprouvait ni colère, ni hostilité à l'égard de cet homme. Ils avaient passé ensemble par trop d'épreuves et von Effen les avait mieux supportées que la plupart de leurs compagnons, faisant sans cesse preuve de dévouement, d'endurance de charité. Comment effacer le souvenir d'heures si récentes !

— Ce sont des diamants de Bornéo, murmura Nicolson. Venus de Banjermasin par le *Kerry Dencer*, c'est évident ; des diamants non taillés, je pense. Vous dites qu'ils ; valent deux millions de livres ?

Von Effen inclina la tête.

— Oui. Grossièrement taillés ou non taillés. Leur valeur marchande atteint au moins celle d'une centaine d'avions de chasse, de deux contre-torpilleurs, et je ne sais quoi encore. En temps de guerre, ils valent infiniment plus.

Il ajouta avec un sourire fugitif :

— Aucune de ces pierres n'ornera les doigts de madame. Ils sont réservés à un usage industriel ; n'est-ce pas trop dommage ?

Personne ne répondit, personne même n'accorda un regard à celui qui parlait. Tous entendaient les mots qu'il prononçait mais ne les enregistrèrent pas car en cet instant ils ne vivaient que par les yeux. Von Effen fit tout à coup quelques pas en avant, son pied se balança et la pile de diamants s'écroula sur la terre battue formant une cascade scintillante.

— Camelote, babioles que tout cela. Son accent était dur, méprisant. Qu'importent les diamants, les pierres précieuses du monde entier, quand les grandes nations sont dressées les unes contre les autres, et que les hommes meurent par centaines de milliers ? Je ne sacrifierais pas une vie heureuse, fût-ce la vie d'un ennemi pour toutes les pierreries des Indes. Cependant j'ai sacrifié bien des vies et en ai exposé encore davantage à de mortels dangers pour m'assurer la

possession d'un autre trésor infiniment plus précieux que ces quelques méchantes pierres répandues à nos pieds. Quelques vies de plus ou de moins ne comptent pas lorsqu'il s'agit d'en sauver des millions, peut-être.

Nicolson s'écria avec amertume :

— Nous avons tous d'irrécusables preuves de la noblesse de votre caractère. Épargnez-nous d'autres discours et venez au fait.

— J'y suis, dit von Effen sans s'émouvoir. Le trésor est donc ici devant nos yeux, je n'ai pas l'intention de prolonger indéfiniment cette scène, je ne vise aucun effet dramatique, mais (et il étendit la main), écoutez-moi, Miss Plenderleith.

Elle leva sur lui un regard étonné.

— Voyons, cessez toute dissimulation. Il fit claquer ses doigts en souriant. J'admire votre courage, mais je ne peux vraiment pas attendre toute cette nuit.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-elle.

— Peut-être puis-je vous aider en vous disant que je sais tout. Le ton de von Effen n'avait rien de triomphal, il n'exprimait que la certitude et une sorte de curieux ennui.

— Je sais tout, Miss Plenderleith et je n'ignore pas même la simple petite cérémonie célébrée dans un village du Sussex le 18 février 1902.

Nicolson l'interrompit :

— De quoi, diable, parlez-vous ?

— Miss Plenderleith le sait bien, n'est-il pas vrai, Miss Plenderleith ?

Von Effen parlait presque avec une nuance de compassion. Pour la première fois le vieux visage perdit toute animation tandis que les épaules de Miss Plenderleith tremblaient visiblement :

— Moi, je le sais.

Elle fit un triste signe de tête du côté de Nicolson.

— Il cite la date de mon mariage, de mon mariage avec le général Farnholme. Nous avons célébré le quarantième anniversaire de nos noces à bord du canot de sauvetage ! conclut-elle en essayant en vain de sourire.

Et Nicolson en face de ce petit visage fatigué et de ces yeux vides ne douta pas un instant de la véracité de ces paroles ; mais en réalité il regardait la vieille femme sans la voir tout au souvenir de petits faits

qui l'avaient surpris sur le canot et qui maintenant s'expliquaient.

Mais von Effen reprenait la parole :

— Le 18 février 1902. Sachant cela, Miss Plenderleith, je sais tout.

— Oui, vous savez tout, murmura-t-elle tout bas.

— Par conséquent... je suis sûr que vous n'avez pas envie d'être fouillée par les soldats du capitaine Yamata.

— Non. D'une main hésitante elle défit une ceinture sous sa veste et la tendit à von Effen. Je crois que c'est ça que vous désirez.

— Merci. Le visage de von Effen exprimait bien peu de satisfaction pour un homme qui vient de s'emparer d'un trésor sans prix. C'est en effet ce que je désirais.

Il ouvrit les poches de la ceinture et en tira les photostats et les films qu'elles contenaient, puis les considéra à la lumière vacillante des lampes à huile. Près d'une minute de silence complet s'écoula pendant qu'il les vérifiait puis il eut un hochement de tête satisfait et réintégra papiers et films dans la ceinture.

— Tout est intact, murmura-t-il. Ils ont mis beaucoup de temps et fait un long chemin avant de me parvenir ; mais ils sont intacts.

— De quoi parlez-vous donc, répéta encore Nicolson, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ? Von Effen jeta un coup d'œil sur la ceinture qu'il bouclait autour de sa taille. Ça, monsieur Nicolson, c'est ce qui justifie tout. C'est la raison de tout ce qui a été fait ces derniers jours, la raison de tant de souffrances, la raison du naufrage du *Kerry Dancer* et du *Viroma*. C'est à cause de ça que tant de gens sont morts. Mes alliés et moi avons décidé d'empêcher à n'importe quel prix votre évasion dans la mer de Timor. C'est à cause de ça que le capitaine Yamata est ici en ce moment bien que je doute qu'il ait jamais connu l'existence de ces documents mais son supérieur la connaît. C'est à cause de ça...

— Au fait ! von Effen, cria Nicolson.

— Je regrette de vous faire attendre. — Von Effen tapota la ceinture. — Cette ceinture contient en langage chiffré le plan complet et détaillé de l'invasion de l'Australie septentrionale projetée par les Japonais. L'écriture secrète japonaise est presque impossible à déchiffrer ; chez nous on sait qu'il existe à Londres un homme capable de le faire. Si quelqu'un avait pu s'échapper avec ces documents pour les apporter à Londres, c'eût été plus qu'une fortune pour les Alliés.

— Grand Dieu ! Nicolson était abasourdi. Mais d'où viennent-ils ces documents ?

— Je l'ignore. Von Effen secoua la tête. Si nous l'avions su ils ne seraient jamais tombés dans des mains étrangères. C'est tout le plan de l'invasion, monsieur Nicolson, les forces nécessaires, le temps, les dates, les lieux, tout. Entre les mains des Anglais ou des Américains, les documents auraient signifié un retard de trois, peut-être même de six mois, pour les Japonais. À cette époque de la guerre pareil délai leur eût été fatal. Vous devinez combien ils désiraient récupérer, ce plan. Que valent des diamants en comparaison ?

— En effet. Nicolson parlait comme un automate.

— À présent, nous possédons les deux trésors : les plans et les diamants.

Pourquoi donc von Effen parlait-il avec ce manque total de joie ? Il se pencha et effleura de la main la pile de diamants.

— Peut-être ai-je été trop prompt en manifestant le dédain qu'ils m'inspirent. Ils sont beaux !

— Certes. L'amertume de la défaite faisait trembler la voix de Nicolson, mais son visage restait impassible. C'est un spectacle extraordinaire, von Effen.

— Admirez-les pendant qu'on vous le permet, monsieur Nicolson, intervint rudement le capitaine Yamata. Sa voix glaciale et tranchante ramena tout le monde à la réalité. Il toucha de la pointe de son sabre le haut de la pile de diamants. Quelques pierres brillantes roulèrent sur le sol.

— Ils sont beaux mais il faut avoir des yeux pour les voir.

— Que voulez-vous dire par là ? Nicolson lui lança un regard de mépris.

— Je veux dire que le colonel Kiseki a reçu l'ordre de récupérer les diamants et de les remettre intacts aux autorités japonaises.

— On n'a rien dit au sujet des prisonniers ?

— Mais vous avez tué son fils et vous allez comprendre ce que je veux dire.

— Je le devine. Une bêche, une fosse de deux mètres de long et un coup de fusil dans le dos quand j'aurai fini de creuser. C'est la civilisation orientale, nous en avons suffisamment entendu parler. Yamata grimaça un sourire indifférent.

— Vous n'assisterez à rien d'aussi facile, d'aussi propre, d'aussi rapide, je vous le garantis. Nous sommes des gens civilisés, vous venez de le dire. Ce travail imparfait n'est pas notre fort.

— Capitaine Yamata, dit von Effen et seules ses paupières battantes

trahissaient son émotion.

— Que désirez-vous, colonel ?

— Vous... vous ne pouvez faire cela. Cet homme n'est pas un espion pour qu'on le tue sans procès. Il ne fait pas partie des forces armées. Du point de vue des lois de la guerre, ce n'est pas un combattant.

— Bien entendu, bien entendu, riposta Yamata d'un accent des plus ironiques. En somme, il n'est responsable que de la mort de quatorze de nos marins et de nos aviateurs. Je frémis en pensant au carnage auquel nous assisterions si jamais il devenait un combattant. Et puis il a tué le fils du colonel Kiseki.

— Ce n'est pas vrai. C'est à Siran à le prouver. Yamata l'interrompt en remettant son sabre au fourreau.

— Laissez-le expliquer tout cela au colonel.

— Nous jouons sur les mots. Préparons-nous au départ, notre camion va arriver.

— Un camion ? demanda von Effen.

— Nous l'avons laissé à un mille d'ici, répondit Yamata qui paraissait s'amuser fort. Nous n'avions pas envie de troubler votre sommeil. Désirez-vous quelque chose, monsieur Nicolson ? fit-il en lançant un regard perçant à l'officier anglais.

— Rien du tout. Un éclair avait brillé dans ses yeux tournés vers la porte de la maison mais il savait que cet éclair s'était éteint avant que Yamata n'eût été en mesure de l'apercevoir. Puisque le camion n'est pas encore arrivé, me permettez-vous de poser une ou deux questions à von Effen. Il espérait que sa voix ne trahirait rien de ce qu'il éprouvait.

— Certes oui. Nous disposons encore d'une minute ou deux. Allez-y, ce sera drôle peut-être, mais dépêchez-vous.

— Merci.

— Cela m'intéresserait assez de savoir qui a donné les diamants et les plans à Miss Plenderleith.

— À quoi pareille connaissance peut-elle vous servir à présent ? dit von Effen d'une voix lointaine. Tout cela n'est plus que du passé.

— Dites-le moi quand même, von Effen. J'aimerais vraiment le savoir.

— Comme vous voulez. C'est Farnholme qui avait diamants et plans et il les a eus presque constamment. Le fait qu'ils étaient entre les mains de Miss Plenderleith devrait vous le prouver. Mais je ne sais

pas d'où Farnholme tenait les plans, je vous l'ai dit ; les autorités hollandaises de Bornéo lui avaient confié les diamants.

— Elles avaient sans doute grande confiance en lui.

— En effet. Elles avaient raison d'avoir confiance. Farnholme était un homme absolument sûr. C'était aussi un homme de ressource, extrêmement intelligent. Il connaissait l'Orient et en particulier les îles mieux que quiconque. Nous savons qu'il parlait au moins quatorze langues asiatiques.

— Vous paraissez savoir beaucoup de choses à son sujet.

— Vous ne vous trompez pas. C'était notre devoir d'être bien informé et notre intérêt. Farnholme était l'un de nos principaux ennemis. Nous savions parfaitement qu'il avait été membre de vos services secrets pendant plus de trente ans.

Quelques exclamations de surprise, s'élevèrent dans le petit groupe des naufragés et on les entendit murmurer entre eux à voix basse. Yamata lui-même qui s'était rassis se pencha en avant les coudes aux genoux ; son visage sombre exprimait une vive curiosité.

— Le service secret ! Nicolson prit une longue inspiration, siffla entre ses dents et se frotta le front d'un air de surprise et de doute. Il avait deviné tout cela cinq minutes plus tôt. Se protégeant les yeux de la main, il jeta un regard de côté vers la porte ouverte, puis se tourna vers von Effen :

— Pourtant Miss Plenderleith disait qu'il commandait un régiment en Malaisie il y a quelques années.

— C'est vrai, acquiesça von Effen, du moins il semble que ce soit vrai.

— Continuez, reprit Findhorn d'un ton pressant.

— Il n'y a plus grand-chose à dire. Nous avons eu connaissance les Japonais et moi de la disparition des plans quelques jours à peine après cette disparition. Les Japonais m'avaient chargé officiellement de les retrouver. Nous n'avons pas envisagé que Farnholme volerait les diamants en même temps – véritable trait de génie de sa part – ce vol avait un double but. Si l'on découvrait que son comportement d'alcoolique n'était qu'un déguisement, il avait des ressources suffisantes pour se tirer de toutes les difficultés possibles. Et si quelqu'un se méfiait encore de lui et découvrait les diamants, cette découverte suffirait pour expliquer son déguisement et ses manières singulières. On ne chercherait pas plus loin. Enfin si les Japonais finissaient par savoir sur quel bateau il se trouvait, il pensait que leur cupidité ou leur désir naturel de rentrer en possession d'une

marchandise aussi précieuse en temps de guerre, les feraient réfléchir à deux fois avant de couler le navire alors qu'ils pouvaient espérer récupérer les plans d'une autre façon. Sans perdre les diamants, ils feraient d'une pierre deux coups. Je vous le répète, Farnholme était un type exceptionnel. Il eut une malchance diabolique.

— Mais tout ne concorde pas dans votre histoire, objecta Findhorn. Pourquoi ont-ils coulé le *Kerry Dancer* ?

— Les Japonais ne savaient pas qu'il était à bord du caboteur, expliqua von Effen. Siran lui le savait – il savait tout – il l'avait toujours su car il était sur la piste des diamants. J'imagine que quelque fonctionnaire hollandais renégat trahit ses compatriotes et renseigna Siran en se faisant promettre une part des profits lorsque Siran serait en possession des pierres. Mais il n'aurait jamais vu ni un seul diamant, pas plus que les Japonais d'ailleurs.

— Quelle façon intelligente de me discréditer, dit Siran d'un ton calme. Les diamants auraient été remis à nos chers amis et alliés les Japonais. C'était bien notre intention. Mes compagnons sont là pour l'attester.

— Il est difficile de prouver le contraire, fit objecter von Effen. Votre trahison de cette nuit vaut bien une récompense et vos maîtres jetteront certainement un os au chacal. Il poursuivit :

— Farnholme n'a jamais eu aucun soupçon à mon sujet, ou du moins pas avant que nous n'ayons passé plusieurs jours ensemble dans le canot de sauvetage. Moi, je savais tout de lui. J'ai recherché son amitié, j'ai bu avec lui. Siran nous a vus ensemble à diverses reprises dans le canot, et il s'est imaginé certainement que nous étions plus que des amis (erreur que tout le monde aurait pu faire d'ailleurs). C'est pourquoi je pense qu'il m'a sauvé, ou du moins ne m'a pas jeté par-dessus bord quand le *Kerry Dancer* a coulé. Il était persuadé que je savais où se trouvaient les diamants, que je saurais forcer Farnholme à me le dire.

— Encore une erreur de ma part, admit Siran froidement. J'aurais dû vous laisser vous noyer.

— Vous auriez dû le faire, et les deux millions vous auraient appartenu.

Von Effen se tut, tout à ses souvenirs. Puis il reprit en s'adressant à l'officier japonais.

— Dites-moi, capitaine Yamata, avez-vous constaté une activité navale britannique extraordinaire dans le voisinage ces temps-ci ?

Le capitaine Yamata eut l'air surpris.

— Comment le savez-vous ?

Von Effen ignore la question.

— Des contre-torpilleurs, peut-être. Ils s'approchent tout près de la côte pendant la nuit ?

— C'est exact.

Yamata paraissait fort étonné. Ils viennent toutes les nuits aux abords de la pointe de Java, à moins de 80 milles d'ici, puis se retirent avant l'aube, avant l'arrivée de nos avions. Mais comment...

— L'explication est aisée. À l'aube du jour où le *Kerry Dancer* a été coulé, Farnholme a passé une heure dans la cabine de la radio. Il a sans aucun doute confié à ses auditeurs qu'il espérait s'échapper au sud de la mer de Java. Aucun navire allié ne se risque au nord de l'Indonésie, ce serait un simple suicide. Ils patrouillent donc dans la région méridionale de nuit. Je me figure qu'un autre de leurs navires fait la même chose près de Bali. N'avez-vous fait aucun effort pour entrer en contact avec ces intrus, capitaine Yamata ?

— C'est difficile, riposta Yamata brièvement. Le seul navire que nous ayons ici appartient à notre commandant, le colonel Kiseki. Il est très rapide mais trop petit, ce n'est qu'un canot à vapeur en somme, un poste de radio mobile (portatif). Les communications sont très difficiles par ici.

— Je vous remercie. Von Effen se retourna vers Nicolson :

— Le reste est clair. Farnholme était arrivé à la conclusion que les diamants n'étaient plus en sûreté dans ses mains et les plans pas davantage. Je crois qu'il confia les plans à Miss Plenderleith à bord du *Viroma* et les diamants sur l'île. Il vida alors son propre sac qu'il remplit de grenades. Je-n'ai jamais connu homme plus brave...

Von Effen garda le silence pendant quelques instants puis continua.

— Le pauvre prêtre musulman renégat était vraiment ce qu'il prétendait être, rien de plus. L'histoire que Farnholme improvisa sur le moment même était complètement fausse, mais caractéristique. Elle met en lumière l'audace de cet homme qui attribuait ses propres actes à un autre. Une chose encore, dit von Effen en ébauchant un sourire, j'offre mes excuses à monsieur Walters, ici présent.

« Farnholme n'était pas le seul à pénétrer dans des cabines étrangères cette nuit-là. J'ai passé plus d'une heure dans la cabine de la radio de Mr. Walters. Mr. Walters dormait profondément. Je porte toujours sur moi quelques petites drogues qui assurent aux gens un profond sommeil.

Walters le fixa d'un œil stupéfait, puis regarda Nicolson. Il se

souvenait de l'état dans lequel il s'était trouvé le lendemain matin, et Nicolson se souvenait lui aussi de la pâleur de Walters, de son air exténué et malade. Von Effen saisit au vol le signe d'assentiment de l'opérateur.

— Je m'excuse encore, monsieur Walters. J'étais obligé d'agir comme je l'ai fait, pour transmettre un message. J'ai l'expérience de la radio et pourtant il m'a fallu du temps pour exécuter ma mission. Chaque fois que j'entendais des pas dans la coulisse je pensais crever de peur. J'ai réussi quand même.

— Vous avez indiqué notre route, notre vitesse, notre position, n'est-ce pas, dit Nicolson brutalement et de plus vous avez demandé qu'on ne bombarde pas les réservoirs à gas-oil. Vous désiriez qu'on arrête le bateau et rien de plus. C'est bien cela ?

— Plus ou moins, concéda von Effen. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils fissent une besogne aussi précise... Par ailleurs, n'oubliez pas que si je ne leur avais pas fait savoir que les diamants étaient à bord, ils auraient plus que probablement fait sauter le navire jusqu'au ciel.

— Par conséquent, nous vous devons tous notre vie, s'écria Nicolson avec amertume. Merci de tout cœur.

Il considéra l'autre d'un air morne pendant un long et pénible moment puis détourna les yeux. Mais il paraissait si clairement ne rien voir que nul ne chercha à suivre la direction de son regard. Tout le monde se trompait cependant. Nicolson voyait incontestablement fort bien. Mac Kinnon avait fait un mouvement ; il s'était déplacé de 15 centimètres peut-être de 20, durant les cinq minutes qui venaient de s'écouler. Ces mouvements n'étaient pas les tressaillements brusques d'un malade qui souffre intensément, mais les gestes coordonnés, quoique furtifs d'une personne ayant sa pleine conscience et concentrant sa volonté sur ce qu'il fait. Mac Kinnon avançait lentement, silencieusement à une vitesse perceptible seulement pour quelqu'un dont les nerfs étaient au paroxysme de l'hypersensibilité, Nicolson voyait avancer Mac Kinnon il ne pouvait douter du témoignage de ses yeux. À la place où un peu plus tôt gisaient une tête, des épaules, des bras sous un faisceau de lumière qui venait de la porte, on ne distinguait plus qu'un crâne de cheveux noirs et un avant-bras bronzé par le soleil. Nicolson s'efforçant de paraître indifférent promena un regard sur le reste de l'assistance. Von Effen venait de reprendre la parole et observait le second du *Viroma* avec une sorte de curiosité.

— Vous l'avez deviné, monsieur Nicolson, si Farnholme resta à l'abri dans l'office pendant le combat c'est parce qu'il gardait sur ses genoux un trésor valant deux millions de livres. Il ne voulait pas

risquer de les perdre pour obéir à de vieux préjugés concernant le courage, l'honneur et la bienséance ! Pour ma part, je suis resté dans la salle à manger ne pouvant tirer sur mes alliés. Rappelez-vous que si je l'ai fait une seule fois c'était le marin du kiosque du sous-marin et que je l'ai manqué. J'ai toujours pensé que ç'avait été un insuccès fort convaincant. Après cette première attaque, aucun avion japonais n'est venu bombarder le *Viroma*, ni quand nous avons déchargé le canot ni plus tard. J'avais fait des signaux avec ma lampe de poche du haut de la timonerie et le sous-marin ne nous a pas coulé car le capitaine aurait perdu toute popularité en revenant à sa base après avoir envoyé au fond de la mer de Chine des diamants d'une valeur de deux millions de livres ! Von Effen sourit de nouveau sans gaieté. Vous vous souvenez que j'avais été d'avis que nous nous rendions à ce sous-marin ? Mais vous avez adopté un point de vue... plutôt hostile à ce sujet.

— Alors pourquoi les avions ont-ils attaqué quand même ?

Von Effen haussa les épaules :

— Qui peut le dire ! Par désespoir peut-être. N'oubliez pas qu'un hydravion était de faction ; il aurait toujours pu recueillir l'un ou l'autre survivant bien choisi.

— Vous-même par exemple ?

— Moi-même par exemple, admit von Effen. Peu après ces événements, Siran se rendit compte que je n'avais pas les diamants. Il a fouillé mon sac au cours d'une des nuits sans vent. Je l'ai vu faire et je l'ai laissé faire. Il n'y avait de toute façon rien dans mon sac et l'indiscrétion de Siran diminuait mes chances d'être frappé dans le dos, ce qui arriva au pauvre Ahmed qui fut suspecté après moi du recel de pierres précieuses. Le choix de Siran fut une nouvelle erreur. Von Effen considéra Siran avec un dégoût visible.

— Je suppose qu'Ahmed se réveilla quand vous avez fouillé son sac ?

— Il s'est agi d'un malheureux accident, fit Siran en agitant la main avec désinvolture. Mon couteau a dévié.

— Vous n'avez plus pour longtemps à vivre, Siran, dit tout à coup von Effen d'un ton curieusement prophétique. Le sourire dédaigneux s'éteignit lentement sur le visage de l'autre. Vous êtes trop mauvais pour vivre.

— Stupidité et superstition. Le sourire réapparut tandis que la lèvre supérieure de Siran se retroussait sur ses dents blanches.

— Nous verrons. Von Effen poursuivit en s'adressant à Nicolson.

C'est tout monsieur Nicolson. Vous avez deviné pourquoi Farnholme m'a frappé à la tête quand le contre-torpilleur nous a accostés. Il le fallait pour sauver nos vies à tous. C'était un noble cœur et un esprit prompt. Miss Plenderleith, vous m'avez fait peur en me disant que Farnholme avait laissé tout le contenu de son sac dans l'île. J'ai deviné tout de suite que c'était impossible. Il savait bien que jamais il n'aurait une chance de revenir vers cet endroit perdu. C'est alors que j'ai compris que vous déteniez les diamants. Il la regarda avec compassion. Vous êtes très courageuse, Miss Plenderleith et méritez mieux que cela !

Après les dernières paroles de von Effen, le silence retomba, profond, oppressant sur la maison du conseil. De temps à autre, l'enfant geignait dans son sommeil agité ; mais Gudrun le berçait dans ses bras et il se calmait. Yamata fixait les diamants du regard. Une sorte d'inquiétude se lisait sur son visage sombre, il ne semblait pas pressé de partir. Presque tous les prisonniers étaient tournés vers von Effen, leur expression allait de l'étonnement à l'incrédulité la plus complète. Derrière eux les gardes, dix ou douze en tout veillaient, le fusil en main. L'entrée et l'espace éclairé au-delà étaient complètement vides. Mac Kinnon était parti. Nicolson poussa un long soupir silencieux et se retournant vit que von Effen le regardait de ses yeux méditatifs – des yeux compréhensifs aussi. Et pendant que Nicolson l'observait, von Effen resta les yeux fixés sur la porte. Il garda cette attitude significative, pendant un long moment. Nicolson sentit le souffle glacial de la défaite l'envahir et l'espace d'un instant il se demanda s'il n'allait pas sauter à la gorge de von Effen avant qu'il n'ouvrit la bouche. Mais ce geste ne servirait qu'à retarder un peu l'inévitable. Même s'il tuait von Effen, (et Nicolson savait parfaitement qu'il était fou et n'avait pas la moindre chance de réussir). Même s'il lui restait cette unique chance de se sauver lui et ses compagnons il ne pouvait faire aucun mal à von Effen. Il devait à von Effen la vie de Peter. Von Effen ce matin-là aurait pu retrouver la liberté sans le moindre effort. Il aurait pu abandonner Peter et se délivrer lui-même de l'emprise de la pieuvre en faisant usage de ses deux mains. La pieuvre n'était pas si grosse que cela ; il avait choisi de souffrir le martyr en tenant l'enfant dans ses bras tandis que la bête lui paralysait la jambe.

Von Effen sourit en le regardant ; il était trop tard pour l'empêcher de parler.

— C'est une belle réussite, n'est-ce pas, monsieur Nicolson ?

Nicolson ne répondit pas. Le capitaine Yamata surpris, leva la tête :

— Qu'est-ce qui est une belle réussite, colonel ?

— Oh ! je voulais parler de toute l'opération. Von Effen fit un geste de la main. C'est une réussite d'un bout à l'autre. Il sourit comme pour s'excuser.

Nicolson sentait dans ses veines les pulsations de son cœur.

— Je ne sais ce dont vous parlez, grommela Yamata en se redressant. Le temps passe. J'entends venir le camion.

— C'est bien. Von Effen essaya de plier sa jambe blessée. Elle était presque hors d'usage par suite de l'éclat d'obus dans la hanche.

— Je vous reverrai, n'est-ce pas colonel ?

— Cette nuit ?

— Dans une heure, répondit Yamata d'un ton bref. Cette nuit le colonel Kiseki reçoit des chefs importants dans sa villa. Son fils est mort ; cependant la douleur doit céder la place au devoir. Céder la place, ai-je dit, mais le devoir ne supprime pas la douleur. La vue de ces prisonniers lui soulagera du moins le cœur.

Nicolson frissonna : « Quelqu'un marche au-dessus de ma tombe », songea-t-il avec une ironie macabre.

Sans même ajouter d'importance au sadisme que trahissait l'accent de Yamata, il ne pouvait se faire aucune illusion sur le sort qui les attendait tous et lui-même en particulier. L'espace d'un instant il se rappela tout ce qu'il avait entendu dire sur les atrocités japonaises en Chine, puis il chassa résolument ces pensées. Son unique espoir et ce n'était pas un espoir du tout, reposait sur une base encore fragile, même si Mac Kinnon s'était échappé. Que pouvait-il Mac Kinnon, sinon se faire tuer ? L'idée que le maître d'équipage chercherait à fuir tout seul n'effleura même pas l'esprit de Nicolson. Mac Kinnon n'était pas fait de ce bois-là ; mais voici que von Effen reprenait la parole.

— Et ensuite, quand le colonel aura interrogé les prisonniers, vous êtes-vous arrangé pour les loger ?

— Ils n'auront pas besoin de logements, répondit Yamata brutalement. Tout ce qu'il leur faudra c'est un convoi funèbre.

— Je ne plaisante pas, capitaine Yamata, fit von Effen avec raideur.

— Moi non plus, colonel. Yamata sourit et ne dit plus rien.

Dans le silence qui suivit on entendit le grincement de freins, le bruit rauque de l'accélérateur, et le camion apparut au milieu du kampong.

Le capitaine Findhorn s'éclaircit la voix.

— C'est moi qui commande notre groupe, capitaine Yamata. Permettez-moi de vous rappeler les conventions internationales en

temps de guerre. Il parlait bas et d'une voix enrouée mais ferme. En tant que capitaine de la Marine marchande britannique, je vous demande...

— Taisez-vous, fit Yamata en criant presque. La fureur crispait ses traits. Puis il baissa le ton, ce ne fut plus qu'un murmure caressant qui s'échappa de ses lèvres mais un murmure plus sinistre que le hurlement de colère précédent.

— Vous ne demanderez rien du tout, capitaine Findhorn, votre situation ne vous autorise à rien demander. Les conventions internationales, je crache dessus. Elles sont faites pour les imbéciles, les faibles, les enfants. Les forts n'en n'ont que faire. Le colonel Kiseki n'en a jamais entendu parler. Tout ce qu'il sait, le colonel Kiseki c'est que vous avez tué son fils. Yamata frissonna avec ostentation. Je ne crains personne en ce monde sauf le colonel Kiseki. C'est toujours un homme terrible. Interrogez votre ami. Il a entendu parler de lui, conclut Yamata, en désignant Telak qui était au fond de la salle entre deux gardiens.

— Ce n'est pas un homme ! Le côté gauche de Telak était sillonné de larges traînées sanglantes. C'est un ennemi. Dieu punira le colonel Kiseki.

— Vraiment. Yamata dit rapidement quelques mots en japonais et Telak chancela en arrière frappé cruellement au visage par la crosse d'un fusil. Ce sont nos alliés, ronronna Yamata comme pour s'excuser, mais ils n'ont pas d'éducation, il faut les dresser et en particulier, les empêcher de dire du mal des officiers supérieurs de notre armée. J'ai toujours dit que le colonel Kiseki était un homme terrible, mais à présent que son fils unique a été tué... Sa voix se perdit dans un triste murmure...

— Que fera le colonel Kiseki ? La voix de von Effen ne trahissait aucune émotion, ni même aucun sentiment.

— Je suis convaincu que les femmes et les enfants...

— Ils seront les premiers à partir et ils auront un long chemin à faire.

Le capitaine Yamata aurait aussi bien pu discuter les détails d'une partie de campagne.

— Le colonel Kiseki est un connaisseur, un artiste, en ce genre de questions. C'est un véritable enseignement que de l'observer pour des hommes de moindre condition comme moi. Il estime que les souffrances de l'esprit ne sont pas moins importantes que celles du corps. Yamata s'échauffait en parlant ; le sujet lui plaisait énormément.

— Par exemple, il s'intéressera spécialement à vous, monsieur Nicolson.

— C'est inévitable, murmura von Effen.

— Inévitable, insista Yamata. Mais il ignorera Mr. Nicolson au début. Toutes ses pensées se concentreront en revanche sur le petit garçon. Il est possible cependant qu'il épargne le petit garçon, je n'en sais rien d'ailleurs, mais il a un faible singulier pour les petits enfants. Yamata fronça le sourcil, puis son visage s'éclaira. Il s'occupera ensuite de la jeune fille, celle qui a la joue balafrée. Siran m'a dit que Nicolson est en fort bons termes avec elle, pour ne pas dire plus. « Le colonel Kiseki a sa manière à lui de traiter les dames, surtout les jeunes : une combinaison ingénieuse du lit de bambous verts et du supplice de l'eau ! Peut-être, en avez-vous entendu parler, colonel ?

— En effet. Et von Effen sourit pour la première fois de toute cette soirée. Ce n'était pas un sourire joyeux et pour la première fois aussi Nicolson eut peur, la certitude de l'ultime défaite l'accabla. Von Effen se jouait de lui. Il le leurrerait avec sadisme de faux encouragements et n'attendait que le moment de fondre sur lui comme le chat sur la souris.

— Oui, en effet, j'en ai entendu parler, ce doit être une opération des plus intéressantes. Je pense qu'on me permettra d'assister à... ces festivités...

— Vous serez un de nos hôtes d'honneur, mon cher colonel. Comme vous le dites, ce sera fort instructif.

Von Effen lui jeta un curieux regard et fit de la main un signe de bienveillance affectée aux prisonniers.

— Vous jugez probable que le colonel Kiseki veuille... les interviewer tous ? Même les blessés ?

— Ils ont assassiné son fils, répondit catégoriquement Yamata.

Von Effen se tourna de nouveau vers les prisonniers, son regard était morne et froid.

— Mais l'un d'eux a essayé de m'assassiner, moi, et je ne pense pas que le colonel Kiseki protesterait s'il lui en manquait un sur le nombre ! Qu'en dites-vous ?

Yamata releva les sourcils.

— Je ne sais trop, je...

— L'un d'eux a essayé de me tuer, répéta von Effen durement. J'ai un compte personnel à régler. Je considérerais comme une grande faveur l'autorisation de régler ce compte maintenant.

Yamata cessa de surveiller le soldat qui remettait les diamants dans le sac et se frotta le menton. Une fois de plus, Nicolson sentit battre ses artères. Il se demandait si d'autres que lui se doutaient de ce qui se passait.

— Je crois que vous avez droit à cette autorisation, nous vous devons beaucoup ; mais le colonel...

Tout à coup les traits de Yamata n'exprimèrent plus ni doute, ni certitude et il sourit.

— Mais bien sûr que oui ; vous êtes officier supérieur et notre allié, donnez un ordre et...

Von Effen l'interrompt :

— Merci, capitaine Yamata. Considérez que cette faveur m'a été accordée. Et pivotant sur ses talons, il courut en boitillant vers les prisonniers, se baissa, saisit Gordon par le devant de sa chemise et le força brutalement à se mettre debout.

— J'ai attendu longtemps cette occasion, petit gredin. Amène-toi !

Et sans prêter la moindre attention aux efforts de l'autre pour se dégager, à ses traits contractés par la peur et à ses protestations incohérentes, il le poussa vers un espace vide au fond de la maison du conseil et directement opposé à la porte et le projeta contre le mur. Le marin s'affaissa, un bras dressé dans un geste de défense pathétique, son visage laid, encore enlaidi par une terreur panique. Mais von Effen ignore cette peur folle et les protestations d'innocence de Gordon, il revint sur ses pas jusqu'à l'estrade des anciens et s'arrêta devant le soldat japonais qui tenait d'une main son propre fusil et de l'autre la carabine automatique de Farnholme. Avec le calme, l'assurance d'un homme qui ne s'attend ni à des questions ni à aucune résistance, il débarrassa le soldat de la carabine, vérifia si elle était bien chargée, déclencha le détonateur, revint vers Gordon toujours recroquevillé à l'endroit où il l'avait laissé. Le malheureux, les yeux élargis par l'effroi poussait des gémissements inintelligibles. Ces gémissements de Gordon et la respiration oppressée des autres rompaient seuls le silence de la salle. Tous les yeux étaient fixés sur von Effen et Gordon, reflétant soit la pitié, soit la colère, soit l'attente ou simplement la stupefaction.

Le visage de Nicolson demeurait impassible et celui de Yamata l'était presque autant ; mais celui-ci ne cessait de passer sa langue sur ses lèvres, ce qui trahissait son trouble. Personne ne songeait à parler, ou à bouger. On allait tuer et assassiner un homme, mais dans cette atmosphère chargée d'électricité quelque indéfinissable facteur empêchait toute protestation, toute intervention. Alors l'intervention

se produisit, elle vint comme un coup de foudre, rompant le charme de même qu'une pierre brise un cristal délicat, et elle vint non de la maison, mais du kampong. Au cri aigu d'un Japonais, toutes les têtes se tournèrent vers la porte. Puis ce fut immédiatement après le bruit d'une vive bagarre, un nouveau cri, et un son creux, bouleversant, comme d'un gigantesque couperet, s'abattant sur un melon d'eau.

Le silence retomba, étrange, surnaturel, et tout à coup des clameurs s'élevèrent au-delà, d'immenses flammes et des tourbillons de fumée jaillirent aussitôt et en moins d'une seconde, les murs prirent feu !

Le capitaine Yamata fit un pas vers la porte, ouvrit la bouche pour donner un ordre et mourut. Les plombs de la carabine de von Effen lui avaient enfoncé la moitié de la poitrine. Le bruit saccadé de l'arme automatique dominait le grondement des flammes. Le sergent, toujours debout sur l'estrade fut atteint ensuite, puis un soldat à côté de lui... tandis qu'une grande fleur rouge s'épanouissait sur le visage de Siran. Von Eifen continuait à se pencher sur le canon de sa carabine, les doigts crispés sur la détente, son visage comme taillé dans la pierre. Il chancela quand la première balle japonaise l'atteignit au sommet de l'épaule et tomba sur un genou au deuxième coup qui le frappa au côté avec la force d'un bélier. Son visage ne tressaillit même pas et l'emprise de ses doigts s'accrut encore. C'est tout ce que vit Nicolson avant d'être catapulté lui-même sur les jambes d'un soldat qui braquait son fusil sur l'homme appuyé au mur d'en face. Ils s'écroulèrent tous deux, luttèrent furieusement ; ce fut Nicolson qui se retrouva sur pied, il frappait de toutes ses forces avec la crosse d'un fusil, le visage sombre de l'autre, écarta d'un coup une baïonnette qui brillait à côté de lui et s'acharna aveuglement contre cette trogne qui se présentait à sa fureur.

Avant même d'en avoir fini avec l'homme dont ses doigts serraient la gorge, il comprit que Walters, Evans et Willoughby étaient debout eux aussi et luttaient comme des enragés, à la faible clarté du feu voilé par les volutes de fumée âcre qui emplissaient la salle. Il s'aperçut aussi que la carabine de von Effen ne tirait plus et qu'une autre arme automatique, au rythme différent crépitait à travers le rideau de flammes résineuses qui barrait l'entrée de la maison. Puis, il oublia tout, tandis qu'un inconnu le saisissait par derrière et l'étranglait, dans une étreinte sauvage et silencieuse. Un brouillard rouge passa devant ses yeux, un brouillard traversé d'étincelles et de flammes et il sut que ce brouillard était un effet de son propre sang qui martelait son cerveau et non pas la lueur des murs flambants de la maison du conseil. Pris de faiblesse il s'écroulait dans la nuit quand un cri d'angoisse le fit se ressaisir. Mac Kinnon le tenait par le bras, l'entraînait à la hâte vers la porte fumante ; mais ils arrivèrent trop

tard, du moins trop tard, pour Nicolson. Une poutre enflammée qui tomba du toit l'atteignit à la tête et à l'épaule. Le coup fut assez faible mais suffisant et plus que suffisant pour le faire s'évanouir, et il sombra dans la nuit.

Il revint à lui une minute plus tard et se retrouva appuyé contre le mur de la cabane la plus proche contre la direction du vent. Il eut vaguement conscience qu'un homme s'agitait autour de lui et que Miss Plenderleith essuyait son visage couvert de sang et de suie. Il distingua aussi le grand jet de flammes qui se dressait verticalement vers le ciel sans étoiles. La maison du conseil brûlait comme une torche.

La conscience lui revint entièrement, il se redressa quoique chancelant et repoussa Miss Plenderleith. Les coups de feu avaient cessé ; il entendait le bruit lointain du moteur d'un camion qui s'enflait, diminuait, s'enflait, diminuait. Les Japonais, du moins ce qu'il en restait, fuyaient épouvantés.

— Mac Kinnon ! Nicolson fit effort pour se faire entendre malgré le grondement des flammes, Mac Kinnon, où êtes-vous ?

Ce fut Willoughby qui lui répondit en désignant la maison du conseil :

— Il est quelque part de l'autre côté de la maison. Il est sain et sauf, Johnny.

— Est-ce que vous avez pu vous échapper tous ? N'y a-t-il personne qui soit resté dans la salle. Dites-le moi au nom du ciel ?

— Ils sont tous par ici, je crois.

Walters approcha de Nicolson et dit avec un peu d'hésitation :

— Personne n'est resté à l'endroit où nous étions assis.

— Dieu soit loué, Dieu soit loué ! murmura Nicolson.

Mais s'interrompant, il dit plus haut : Et von Effen ?

Personne ne répondit.

— Vous m'avez entendu, cria-t-il. Von Effen a-t-il pu sortir ? et apercevant Gordon, il fit deux pas vers lui et le saisit à l'épaule.

Von Effen est-il encore dans la salle ? C'est vous qui étiez le plus près de lui. Gordon le regarda stupidement, de ses yeux toujours élargis par la peur. Ses lèvres remuaient, se crispaient mais il n'en sortait aucun son. Nicolson lâcha l'épaule et par deux fois, durement, sauvagement, il frappa l'autre au visage du dos de sa main, puis le retint pour l'empêcher de tomber.

— Répondez-moi ou je vous tue, Gordon. Avez-vous laissé von Effen dans la salle ?

Gordon hocha la tête convulsivement, son visage blême de terreur avait rougi sous les coups de Nicolson,

— Vous l'y avez laissé, répéta Nicolson, vous l'avez laissé périr dans cet enfer.

— Il était en train de m'assassiner... geignit Gordon, il allait me tuer.

— Imbécile ! Il nous a sauvé la vie, il nous a sauvé la vie à tous !

D'une bourrade, il envoya Gordon rouler à ses pieds, repoussa les mains qui tentaient de le retenir, parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la maison et traversa le rideau de flammes qui en barrait l'entrée, avant même de bien comprendre ce qu'il était en train de faire.

La chaleur lui produisit l'effet d'un choc physique, véritable vague de chaleur elle l'enveloppa, le submergea. L'air surchauffé où se raréfiait l'oxygène, pénétrait dans ses poumons comme un gaz enflammé. Il perçut l'odeur de roussi de ses cheveux, les larmes lui montèrent aux yeux, risquant de l'aveugler. Si l'obscurité avait été un peu plus grande à l'intérieur de la salle il n'y aurait plus rien vu ; mais l'éclat des flammes était tel qu'il rivalisait avec la lumière du jour. Il n'eut aucune peine à retrouver von Effen. Il était collé contre le mur du fond encore intact. Assis par terre, il s'appuyait sur un bras. Sa chemise kaki et sa culotte, son pantalon de coutil étaient trempés de sang et son visage était couleur de cendre. Haletant, suffoquant, il faisait des efforts désespérés pour faire pénétrer dans ses poumons un peu d'air respirable, mais en vain. Nicolson de toute la vitesse de ses jambes, qui cependant trébuchaient à chaque pas, se précipita vers le fond de la salle. Il savait bien qu'il lui fallait se hâter car il ne supporterait pas de rester au-delà de trente secondes dans cette atmosphère embrasée. Ses vêtements commençaient déjà à fumer, des lambeaux arrachés charbonnaient, se frangeaient irrégulièrement de rouge, ses poumons torturés ne trouvaient plus l'oxygène nécessaire à son corps qui s'affaiblissait rapidement ; il avait l'impression de plonger tout entier dans une fournaise.

Von Effen eut un regard vague à son adresse, un regard sans expression et il ne dit rien. « Sans doute est-il à demi mort, songea Nicolson, Dieu sait par quel miracle cet homme a pu rester en vie aussi longtemps. » Il se pencha, essaya de détacher les mains de von Effen de la gâchette de la carabine automatique mais sans aucun succès. C'était une main de fer qui emprisonnait la pièce de métal. Or, il n'y avait pas un instant à perdre ; peut-être était-il déjà trop tard. Haletant, mettant à l'œuvre ce qui lui restait de forces tandis que son corps se couvrait de flots de sueur, Nicolson dans un effort désespéré

souleva le blessé dans ses bras.

Il avait fait la moitié du chemin de retour, quand un terrible craquement dominant même le grondement des flammés, l'arrêta juste à temps avant la chute de plusieurs poutres du toit. Elles tombèrent faisant jaillir une pluie d'étincelles, bloquant complètement l'entrée à un mètre à peine de l'endroit où il se trouvait. Nicolson rejeta la tête en arrière et essaya de se rendre compte de ce qui arrivait au-dessus de lui. Ses yeux douloureux et voilés par la sueur qui coulait de son front eurent la vision d'un toit sur le point de s'effondrer sur lui. Il n'attendit pas davantage. En quatre pas, il bondit par-dessus les poutres enflammées qui le séparaient de la porte. Quatre pas – une éternité. Son pantalon kaki sec comme du parchemin prit feu immédiatement et les petites flammèches remontèrent le long de ses jambes à une vitesse étonnante si vite et si loin qu'en moins d'une seconde il les sentit qui lui léchaient les bras nus, sur lesquels reposait le poids mort de von Effen.

Le feu perçait ses semelles et lui arrachait impitoyablement des lambeaux de peau, ses narines s'emplissaient de l'odeur écœurante de chair brûlée. Il perdait connaissance, épuisé, sans force, sans plus se rendre compte du temps qui passait et de la direction à suivre quand tout à coup des mains empressées le prirent par les bras et les épaules et l'entraînèrent au dehors, à l'air frais et vivifiant du soir.

C'eût été chose aisée que de remettre von Effen à ces mains tendues et de se laisser tomber sur le sol en s'abandonnant aux vagues de l'inconscience et du bienfaisant oubli. La tentation fut presque irrésistible. Mais Nicolson résista. Il resta debout, les deux pieds bien plantés par terre, ses poumons aspirant des bouffées d'air cependant que son corps ne semblait assimiler qu'une fraction de ce dont il avait besoin. Quelques secondes passèrent. Il commençait à reprendre ses esprits, ses jambes cessèrent de trembler, il vit Walters, Evans et Willoughby s'affairer autour de lui, mais sans faire attention à eux, il les écarta et porta von Effen à l'abri d'une cabane du kampong, la plus proche contre le vent.

Avec une douceur infinie, il coucha le blessé sur le sol et se mit en devoir de déboutonner la chemise trouée par les balles, et trempée de sang. Von Effen lui prit le poignet d'une main affaiblie.

— Vous perdez votre temps, monsieur Nicolson, murmura-t-il d'une voix que le sang étouffait. On l'entendait à peine dans le ronflement de l'incendie.

Nicolson ne répondit pas, enlevant la chemise, il poussa un gémissement à la vue de ce qu'elle avait caché. Il fallait bander von Effen sans perdre une minute pour l'empêcher de mourir. Nicolson ôta

sa propre chemise à demi carbonisée et en lambeaux, la déchira et tamponna les plaies tandis que ses yeux ne quittaient pas le visage pâle et le nez pincé de l'Allemand. Les lèvres de von Effen ébauchèrent une sorte de sourire, peut-être un sourire sardonique, mais il eût été difficile de le dire avant d'avoir vu l'expression des yeux : les yeux venaient de perdre toute expression. Von Effen était en train de perdre connaissance.

— Je vous l'ai dit, vous perdez votre temps, fit-il dans un souffle. La vedette, la vedette de Kiseki. Prenez-la. Il y a un poste de T.S.F., sans doute un transmetteur important. Vous avez entendu ce qu'a dit Yamata... Walters pourrait envoyer un message... — Le murmure devint plus pressant.

— Tout de suite, monsieur Nicolson, tout de suite... Ses mains échappèrent à celles de Nicolson et retombèrent sans force, les paumes en l'air sur la terre battue du kampong.

— Pourquoi avez-vous fait cela, von Éffen ? Nicolson contemplait le malade et secouait la tête d'un air de profond étonnement.

— Dieu seul le sait, ou peut-être que je le sais aussi. — Il respirait vite et ne pouvait articuler que peu de mots entre chaque inspiration.

— La guerre totale est la guerre totale, monsieur Nicolson, mais cela est bon pour les barbares. Sa main indiquait la maison en feu. Si l'un de mes compatriotes avait été avec moi cette nuit, il aurait fait ce que j'ai fait. Nous sommes des hommes, monsieur Nicolson, des hommes...

Il tendit à Nicolson une main, écarta la chemise ouverte et sourit.

— Quand on reçoit un coup de couteau, on saigne, n'est-ce pas ?...

Puis une quinte de toux le secoua tout entier, des bulles sanglantes montèrent à ses lèvres, la secousse le fit se redresser et ses épaules se soulevèrent, puis retombèrent doucement, si doucement, que Nicolson se pencha vivement, convaincu que c'était la mort. Mais, entrouvrant ses paupières avec effort comme s'il eût soulevé un lourd fardeau, von Effen sourit à Nicolson de ses yeux embrumés :

— Nous autres, Allemands, ne partons pas si facilement que cela ; ce n'est pas encore la fin de von Effen.

Il y eut un court silence et le murmure reprit :

— Cela coûte très cher de gagner une guerre, toujours très cher. Parfois le prix est trop élevé et l'enjeu ne le vaut pas. Cette nuit le prix exigé était bien trop élevé — et je n'ai pas pu payer ce prix !

Une immense flamme jaillit du toit de la maison du conseil, baignant le visage de von Effen dans son éclat sauvage ; puis elle

s'éteignit et le visage reprit sa pâleur terreuse. Le blessé dit quelques mots dont Nicolson ne retint que le nom de Kiseki.

— Que dites-vous ? dit-il, en parlant de manière à toucher presque le visage de l'autre. Qu'avez-vous dit ?

— Le colonel Kiseki, reprit von Effen d'une voix lointaine en essayant encore de sourire ; mais ce sourire ne fut plus qu'un fugitif plissement des lèvres : « Je crois que nous avons quelque chose de commun lui et moi... » Ces dernières paroles se perdirent dans un halètement inaudible ; puis il parvint à dire presque tout haut :

— Je crois que nous avons tous deux un faible pour les petits enfants.

Nicolson qui ne le quittait pas du regard, se retourna brusquement. La maison du conseil s'écroulait avec un bruit de tonnerre, un jet de flamme illumina le kampong jusqu'à ses derniers recoins. L'incendie faisait rage plus que jamais dans les débris de la charpente, des murs et du toit, mais il ne dura pas longtemps. Nicolson était encore perdu dans la contemplation des flammes ; des ombres lugubres paraissaient s'avancer de partout ! L'officier se pencha alors sur von Effen, mais von Effen n'avait plus conscience de rien. Nicolson se redressa lentement, péniblement. Il resta à genoux ne pouvant quitter le blessé du regard. La fatigue, le désespoir, les cruelles souffrances qu'il éprouvait aux jambes et aux bras le terrassèrent brusquement et il fut sur le point de céder à l'irrésistible tentation de plonger dans ces ombres amicales qui l'encerclaient dans leur douceur ouatée.

Il se balançait d'arrière en avant, d'avant en arrière, les yeux fermés, les bras ballants quand il s'entendit appeler. Il perçut un bruit de pas sur le kampong, quelqu'un courait, une main le saisit par le bras, s'incrusta douloureusement dans la chair brûlée.

— Relevez-vous, venez, venez capitaine, pour l'amour de Dieu !

Jamais Nicolson n'avait entendu Mac Kinnon parler avec cette autorité désespérée.

— Ils les ont pris, capitaine, ces diables jaunes les ont emmenés.

— Qui, quoi ? Nicolson secouait la tête, ne comprenant pas. Ont-ils emporté les plans, les diamants ? cela n'a pas d'importance.

— Je voudrais que les diamants aillent au diable et rôtissent en enfer avec tous ces bâtards de malheur.

Mac Kinnon sanglotait de rage, les yeux pleins de larmes, la voix à un diapason inusité, les poings serrés à faire blanchir les jointures, il paraissait avoir perdu la raison.

— Ils n'ont pas pris que les diamants, si ce n'était que cela, mais ces

démons ont emmené des otages dans leur camion. Ils ont emmené le capitaine, Miss Drachmann et Peter, le pauvre petit.

CHAPITRE XV

Au-delà de la colère, il y a la fureur, la rage voisine de la folie, mais il y a loin, de cette rage, à la folie véritable. Avant d'y parvenir, il faut traverser la région glaciale de l'indifférence, vide de toute émotion. Celui qui pénètre dans cette région, et il n'y en a guère, n'est plus lui-même. Ses sentiments, ses pensées se placent au-delà de toute commune mesure. Pour lui, des termes tels que la peur, le danger, la souffrance, la fatigue appartiennent à un monde autre que le sien et il n'en comprend plus le sens. Cet état est caractérisé par une extraordinaire lucidité de l'esprit, par une perception hypersensible du danger et par un mépris total et inhumain de ce danger. Ce fut dans cet état que se trouva Nicolson à 8 heures et demie du soir en ce jour de la fin février quelques secondes après qu'il eut appris de la bouche de Mac Kinnon l'enlèvement de Gudrun et de Peter.

Son esprit fonctionnait vite et avec une précision singulière, il envisageait tous les aspects de la situation qu'il pouvait connaître ; évaluant les possibilités, les probabilités, élaborant le seul plan qui pouvait offrir quelque chance de succès. Sa fatigue, son épuisement physique étaient tombés comme un manteau qu'on fait glisser de ses épaules.

Il savait que ce changement était dû à une cause purement psychologique et qu'il le paierait chèrement plus tard ; mais que lui importait ? Chose bizarre, il était absolument convaincu, quelle que fût la source de son énergie, que cette énergie tiendrait tout le temps nécessaire. Bien entendu, il avait toujours conscience des cruelles brûlures de ses jambes et de ses bras et de cette vive douleur à la gorge due à la pointe de la baïonnette japonaise, mais il lui semblait que cette conscience concernait quelqu'un d'autre.

Le plan de Nicolson était simple et les risques d'un échec énormes, mais jamais la perspective de l'échec n'effleura même la pensée de Nicolson. Il posa une demi-douzaine de questions à Telak et tout autant à Mac Kinnon. Après cela, il sut ce qu'il avait à faire, et ce que les autres avaient à faire s'il restait quelque espoir. L'histoire de Mac Kinnon avait résolu le problème pour lui.

L'incendie si violent de la maison du conseil était dû à une seule cause. Mac Kinnon avait inondé de pétrole pris aux Japonais tout le mur exposé au vent. Il l'avait volé dans le camion deux minutes avant son arrivée. Le chauffeur négligent était maintenant étendu sur le sol à

deux ou trois mètres de son véhicule. Mac Kinnon était sur le point d'y mettre le feu quand une patrouille lui était tombé dessus. Le maître d'équipage avait fait plus que de voler le pétrole, il avait essayé d'immobiliser le camion. Il avait cherché le distributeur sans le trouver dans l'obscurité, mais était parvenu à déterminer la place exacte du carburateur et du tuyau d'arrivée d'essence. Le cuivre souple avait plié comme du mastic entre ses doigts. Il était impossible même que le camion pût faire plus d'un mille avec la petite quantité d'essence qui restait et il y avait quatre milles du village à Bandoeng.

Nicolson demanda immédiatement à Telak de se joindre à lui et à ses compagnons. La neutralité n'avait plus aucun sens pour le jeune homme après la mort de son père et de beaucoup d'hommes de sa tribu. Les quelques paroles qu'il prononça étaient empreintes d'une amertume sauvage et respiraient la vengeance. Il acquiesça immédiatement à la requête de Nicolson concernant un guide qui devait emmener le gros de la troupe (sept personnes en tout) sous la direction de Vannier jusqu'à Bandoeng en suivant la grande route. À Bandoeng, on s'emparerait de la vedette rapide et on monterait à bord, si la chose pouvait s'accomplir dans le plus absolu silence. Telak se mit en rapport avec un des hommes de sa tribu et lui indiqua le lieu du rendez-vous. Il ordonna ensuite à six autres des siens de fouiller tous les soldats japonais qui gisaient morts sur le kampong et de rapporter leurs armes et leurs munitions. On réunit ainsi un fusil, deux fusils automatiques et un curieux pistolet automatique, tous en état de servir. Telak lui-même disparut dans une cabane voisine et en émergea portant deux parangs de Sumatra, aigus comme des rasoirs et des poignards en forme de flamme, longs de vingt centimètres et curieusement enchâssés. Il les passa dans sa propre ceinture. Cinq minutes après l'effondrement de la maison du conseil, Telak, Mac Kinnon et Nicolson se mettaient en route. La route de Bandoeng (en réalité ce n'était pas une route mais un sentier de la jungle assez large) serpentait autour des plantations de palmiers, de tabac, et passait par des marais aux émanations nauséabondes où l'on enfonçait jusqu'à la ceinture et dont la traversée était fort dangereuse pendant la nuit. Mais le chemin que Telak fit prendre à ses compagnons ne suivit la route qu'une seule fois et ne la croisa que deux fois ; il les amenait droit par les marais et les rizières au cœur de Bandoeng. Les trois hommes étaient blessés, ils avaient perdu beaucoup de sang tous les trois, (Telak était le plus mal en point de tous), et aucun médecin compétent n'aurait hésité à les expédier immédiatement à l'hôpital. Mais ils firent tout le trajet au pas de course, franchissant des terrains dont la traversée les épuisait et leur coupait le souffle. Ils ne s'arrêtaient même pas pour reprendre haleine. Ils couraient, leurs cœurs battaient follement par suite de cet effort surhumain ; leurs

membres étaient sur le point de refuser tout service tant leurs muscles étaient douloureux ; ils haletaient ; la sueur coulait à flots sur leurs corps. Cependant ils couraient. Telak courait par habitude et parce que son père était étendu mort dans le village une baïonnette japonaise dans la poitrine. Mac Kinnon courait parce qu'il était fou de rage et ne s'arrêterait que lorsqu'il tomberait à bout de forces, et Nicolson courait parce qu'il était hors de lui et qu'une autre était exposée aux plus graves dangers.

Quand ils traversèrent la route pour la seconde fois, ils aperçurent le camion dans l'ombre. Il n'était pas à cinq mètres d'eux. Ils ne cherchèrent même pas à ralentir le pas, car sans aucun doute on avait abandonné le camion. Les Japonais avaient débarqué les prisonniers et les obligeaient à rejoindre la ville à vive allure. Le camion avait réussi à franchir une bien plus grande distance qu'on ne pouvait le supposer ; il était au moins à moitié chemin de Bandœng et rien ne pouvait renseigner les trois hommes sur le temps qui s'était écoulé depuis le moment où les Japonais avaient évacué le véhicule. Nicolson sut avec une froide certitude que les chances de succès avaient encore diminué. Ils le surent tous mais aucun d'eux ne formula cette pensée, nul ne suggéra de modérer même légèrement cette course à tombeau ouvert. Au contraire, ils allongèrent le pas et foncèrent encore plus désespérément dans les ténèbres.

À plusieurs reprises, après la rencontre du camion, des visions de Japonais malmenant leurs prisonniers se présentèrent à l'esprit de Nicolson. Il voyait en imagination des crosses de fusil de même des baïonnettes qui frappaient brutalement le vieux capitaine, déjà si malade et que la faiblesse et la fatigue faisaient chanceler. Il voyait Gudrun chanceler aussi sous le poids du petit garçon endormi dans ses bras ; un gosse de deux ans peut devenir un fardeau intolérable quand on le porte pendant longtemps. Peut-être avait-elle laissé tomber Peter ; peut-être Gudrun et le capitaine avaient-ils abandonné l'enfant dans leur précipitation ; et seul, au bord de la jungle, il était condamné à mourir. Mais le mentor qui veillait dans l'esprit de Nicolson cette nuit-là ne permit jamais à ces pensées d'y demeurer longtemps. Elles y demeuraient juste assez pour l'obliger à de plus grands efforts, jamais pour l'obséder et le pousser au découragement. Pendant cette course folle, Nicolson conserva un étrange sang-froid ; il semblait que toutes choses lui apparussent avec une sorte de recul surprenant.

La température s'était refroidie, il n'y avait plus d'étoiles. Quand ils arrivèrent aux abords de Bandœng la pluie se mit à tomber. Bandœng était une ville côtière javanaise typique, ni trop grande, ni trop petite, combinaison singulière d'ancien et de nouveau ; elle offrait à la fois

les caractères de l'Indonésie d'il y a cent ans et de la Hollande, située à des milliers de kilomètres. Sur le rivage le long du golfe, des cabanes délabrées et branlantes se dressaient sur de longues perches de bambou au-dessous du niveau des hautes eaux. Les filets destinés à retenir le poisson amené par la marée se balançaient au vent. Un brise-lames incurvé, partant du milieu de la grève s'avancait fort avant vers le large, abritant vedettes, barques de pêches, prahus couverts de tentes et bateaux à deux espars, trop grands pour être traînés derrière les cabanes de pêche. Parallèlement à la grève, et en arrière des cabanes, s'alignaient au hasard sur deux rangs des maisonnettes de bois à toit de paille, telles qu'on les trouve dans les villages de l'intérieur – et derrière ces maisonnettes encore, se trouvait le centre commerçant de la communauté, d'où l'on parvenait enfin aux habitations construites dans la vallée. Cette vallée présentait tous les caractères d'une véritable banlieue hollandaise. On n'y rencontrait pas les larges boulevards de Batavia et de Medan, mais en revanche de coquets petits bungalows et de curieuses maisons coloniales aux vastes proportions, chaque demeure étant entourée d'un jardin admirablement entretenu. Ce fut dans cette dernière partie de la ville que Telak dirigea ses trois compagnons. Ils traversèrent en courant les rues obscures du centre, ne cherchant pas à se cacher, car il n'était plus temps. Il y avait heureusement peu de monde dans les rues balayées par la pluie.

Tout d'abord Nicolson pensa que les Japonais avaient ordonné le couvre-feu, mais il s'aperçut bien vite que tel n'était pas le cas, quelques petits cafés étant ouverts. Leurs propriétaires chinois en sarrau bleu, debout sous l'auvent de leurs portes regardaient en silence passer les trois hommes.

À un demi-mille de la baie environ, Telak ralentit le pas, puis arrêta Nicolson et Mac Kinnon à l'ombre protectrice d'une haie. À une distance de 50 mètres, la route empierrée sur laquelle ils se trouvaient maintenant se terminait en cul-de-sac. Le mur du fond était élevé, percé d'une voûte en son milieu et sous la voûte brillaient deux lanternes. Deux hommes gardaient cette entrée. Ils fumaient et bavardaient appuyés contre les murs de la voûte. Même à cette distance, on reconnaissait les uniformes gris-vert et les casquettes à visière de l'armée japonaise, car la lumière était vive. Derrière le porche, un chemin escaladait la colline. Tous les 4 ou 5 mètres il était éclairé par des lanternes. Au-delà on apercevait la haute façade blanche d'une vaste demeure. À travers le porche, on ne voyait qu'un perron à colonnes et deux grandes fenêtres brillamment éclairées.

Nicolson se tourna vers l'homme qui cherchait à reprendre son souffle à côté de lui :

— C'est là, Telak ?

Ce furent les premiers mots qu'il prononça depuis leur départ du kampong.

— C'est la maison. Telak comme Nicolson parlait d'une voix entrecoupée... La plus grande de Bandoeng.

— C'est bien normal.

Nicolson se tut pour essuyer la sueur sur son visage, de sa poitrine, et de ses bras. Il sécha avec soin les paumes de ses mains.

— C'est par là qu'ils viendront ?

— Il n'y a pas d'autre chemin, ils passeront certainement par celui-là, à moins qu'ils ne soient déjà arrivés...

— À moins qu'ils ne soient déjà arrivés, répéta Nicolson.

Pour la première fois l'anxiété et la peur affluèrent en lui comme une vague, mais il repoussa l'anxiété et la peur.

— S'ils sont arrivés déjà, il est trop tard. Sinon, nous avons encore du temps devant nous. Reprenons haleine avant tout. Nous ne pouvons entrer ici plus morts que vifs. Comment vous sentez-vous, Mac Kinnon ?

— Mes mains me démangent, répondit doucement Mac Kinnon. Nous y allons, capitaine ?

— Nous ne tarderons pas, promit Nicolson et, s'adressant à Telak :

— je ne me trompe pas ce mur est bien hérissé de clous ?

— Et ces pointes sont électrifiées.

— C'est bien l'unique entrée, n'est-ce pas ?

— Et l'unique sortie.

— Bien.

Durant ces deux minutes qui suivirent nul ne parla, on n'entendait que la respiration des trois hommes qui reprenait peu à peu son rythme normal. Nicolson attendit avec une patience presque surhumaine le moment où ils seraient suffisamment reposés.

Enfin, il se redressa, frotta ses paumes contre les restes calcinés de son pantalon kaki, afin de les débarrasser de toute humidité, et se tourna derechef vers Telak.

— Nous avons longé un grand mur à environ vingt pas d'ici.

— En effet.

— Il y avait des arbres derrière, tout contre le mur.

— Je les ai remarqués également.

— Retournons de ce côté-là ; et Nicolson joignant le geste à la parole s'avança à pas de loup dans l'ombre de la haie. Tout se passa en l'espace de deux minutes, et personne à moins de n'être qu'à 30 ou 40 mètres des trois hommes, n'aurait pu entendre le moindre son.

Nicolson, couché par terre au pied du mur gémit doucement, puis plus fort, d'une manière plus pitoyable en voyant que ses premières plaintes n'attiraient pas l'attention.

Mais presque aussitôt, l'un des gardiens tressaillit, se mit au garde-à-vous et scruta les alentours d'un regard anxieux, un instant plus tard, son camarade fut alerté lui aussi par un gémissement particulièrement douloureux. Les deux hommes se consultèrent rapidement, hésitèrent puis descendirent la route en courant. L'un d'eux alluma sa lampe de poche, Nicolson gémit encore plus fort. Il parut se tordre sous l'empire de la douleur, mais c'était pour leur tourner le dos et ne pas leur montrer trop vite son visage d'Occidental.

Il vit briller leurs baïonnettes à la lueur vacillante de la lampe. Un garde ayant les nerfs à vif préférerait avoir affaire à un cadavre plutôt qu'à un ennemi vivant, quelque sérieusement blessé qu'il pût être.

De lourdes bottes martelèrent la route empierrée, puis les deux soldats s'arrêtèrent pour se pencher vers l'homme couché sur le sol. Ils moururent avant de se redresser. Un poignard en forme de flamme s'enfonça dans le dos de l'un deux jusqu'à la garde. Telak ayant sauté du haut du mur, Mac Kinnon étrangla l'autre de ses mains musclées, une seconde après que Nicolson lui eut arraché le fusil.

Nicolson se remit debout avec la rapidité de l'éclair, et considéra pendant un moment les morts étendus à ses pieds.

— Ils sont trop petits, murmura-t-il avec amertume, beaucoup trop petits. Il avait espéré que ces uniformes conviendraient soit à l'un soit à l'autre d'entre eux. Ç'auraient été de parfaits déguisements ; il s'était trompé.

En attendant le temps passait et il fallait faire vite. À eux trois ils balancèrent les deux sentinelles par-dessus le mur et quelques secondes plus tard ils pénétraient dans l'enclos de la maison.

Le chemin bien éclairé était bordé de chaque côté de hauts buissons ou d'arbres taillés. À droite, derrière les arbres on ne voyait que le mur élevé, couronné de fils de fer électrifiés. De l'autre côté, une pelouse en pente douce, nue par endroits, mais lisse, bien tenue, était parsemée de bouquets d'arbres plantés dans des levées de terre circulaires. La pelouse et la façade de la maison étaient encore faiblement éclairées par les lanternes du chemin. Les trois hommes

s'avancèrent sans bruit sur l'herbe allant de l'ombre d'un arbre à l'ombre d'un autre, jusqu'à un groupe d'arbrisseaux en bordure de l'allée de gravier qui aboutissait au perron. Nicolson se pencha et souffla à l'oreille de Telak :

— Êtes-vous déjà venu ici ?

— Jamais, murmura Telak tout aussi bas.

— Vous ne connaissez donc pas d'autres portes, vous ne savez pas si les fenêtres sont pourvues de barreaux ou de réseaux de fils de fer électrifiés ou de dispositifs d'alerte quelconques contre les intrus.

Telak secoua la tête dans l'obscurité.

— Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de passer par la porte principale. Ils ne s'attendent certainement pas à ce que des visiteurs et surtout des visiteurs tels que nous, passent par la porte principale.

En disant ces mots Nicolson enfonça une main dans sa ceinture et en tira le parang que lui avait donné Telak. Toujours à demi agenouillé, il chuchota :

— Pas le moindre bruit. Il faut faire vite, mais proprement et sans bousculade. Ne dérangeons pas nos hôtes. Puis il fit un mouvement en avant, étouffa une exclamation, retomba presque à genoux, qu'aurait-il pu faire d'autre ? Mac Kinnon qui n'était pas grand, pesait cependant près de cent kilos et possédait une force extraordinaire.

— Qu'y a-t-il, murmura Nicolson. Il passa ses doigts sur son bras brûlé convaincu que ceux de Mac Kinnon en lui labourant les chairs lui en avaient arraché des lambeaux.

Le maître d'équipage lui souffla à l'oreille :

— J'entends marcher. Nicolson écouta, puis secoua la tête pour indiquer qu'il n'entendait rien. Mais il ne douta pas que Mac Kinnon eût dit vrai. Son ouïe était aussi remarquable que sa vue.

— On marche sur la pelouse et non sur le gravier.

— L'homme vient par ici, je puis en faire mon affaire.

— Laissez-le tranquille et Nicolson secoua la tête derechef, mais plus énergiquement cette fois. Il faut éviter tout bruit.

— Il nous entendra lui quand nous traverserons l'allée, insista Mac Kinnon très bas. Nicolson entendit le frôlement doux de pieds sur l'herbe mouillée.

— Il n'y aura pas de bruit, je vous le promets.

Cette fois Nicolson fit un signe d'assentiment, et toucha le bras de Mac Kinnon, pour indiquer son accord.

L'homme était en face d'eux maintenant, et Nicolson ne put s'empêcher de frissonner. À sa connaissance cet homme serait, cette nuit, la quatrième victime du montagnard à la voix douce, et sur les quatre une seule était parvenue à pousser un soupir.

— Dire que l'on passe trois années entières avec quelqu'un sans vraiment le connaître...

L'homme se rapprochait. Il tourna la tête vers les deux fenêtres éclairées et parut tendre l'oreille au murmure des voix lointaines derrière eux.

Alors Mac Kinnon se leva silencieux, comme un fantôme, et il enferma le cou de l'intrus dans l'étau de ses deux mains.

Il avait tenu sa promesse – pas un bruit ne révéla ce qui se passait, pas même le plus léger frémissement de l'air.

Ils le laissèrent derrière les buissons et traversèrent l'allée de gravier, tranquillement sans la moindre hâte au cas où quelque gardien se fût trouvé dans les parages, puis ils montèrent les marches du perron, et franchirent sans être inquiétés le seuil de la double porte largement ouverte.

Au-delà se trouvait une vaste salle doucement éclairée par un candélabre placé au centre. Cette salle voûtée, aux murs lambrissés dont le bois avait l'aspect du chêne était ornée d'un parquet finement ouvragé en jarrah et en kauri étincelants, auxquels s'ajoutait un autre bois dur des tropiques de couleur claire. De chaque côté de cette espèce de vestibule de larges escaliers en bois plus sombre que celui des murs, allaient rejoindre une galerie à colonnes qui surplombaient deux des côtés de la salle dans toute leur longueur et le fond. Au pied de chaque escalier on apercevait une double porte fermée et entre ces portes une troisième à un seul battant.

Les portes étaient peintes en blanc, ce qui faisait bizarrement contraste avec l'éclat satiné des murs de bois ; la porte au fond était ouverte.

Nicolson fit signe à Mac Kinnon et à Telak de se poster de chaque côté de la double porte de droite tandis qu'il traversait la salle à pas de loup en direction de la porte ouverte du fond. Le contact du bois dur lui rafraîchit la plante des pieds. Cette course épuisante à travers la montagne avait certainement fini de déchirer ce qui restait de ses semelles de toile carbonisées après le transport de von Effen hors de la maison en feu.

Son esprit prenait en quelque sorte note de ces sensations, mais n'y attachait pas d'importance, pas plus qu'il n'attachait d'importance à ses chairs à vif si cruellement douloureuses. Il y aurait plus tard un

temps pour souffrir, mais ce temps n'était pas encore venu. Une indifférence totale et une capacité inouïe de prévoir les moindres détails de l'extraordinaire tentative, l'habitait tout entier.

Il s'aplatit contre le mur la tête droite pour mieux entendre, les yeux dirigés vers la porte ouverte. D'abord il ne perçut aucun son puis il entendit un faible bruit de voix auquel se mêlait de temps en temps un bruissement de vaisselle – venant sans doute de la cuisine et de l'office. Si les gens qui se trouvaient derrière cette porte étaient en train de manger, comme il était probable, les serviteurs passeraient par cette porte et traverseraient le vestibule.

Nicolson se glissa silencieusement plus près de la porte et jeta un coup d'œil à l'entour. Le couloir était peu éclairé, il devait mesurer six à sept mètres de long – deux portes le fermaient de chaque côté – une autre à l'extrême bout était grande ouverte sur un vaste rectangle lumineux. Mais Nicolson ne vit personne, il entra dans le couloir, tâtonna derrière la porte, rencontra une clé sous ses doigts, la saisit, et, revenant doucement sur ses pas ferma la porte à clé derrière lui.

Il traversa le vestibule dans le même complet silence et rejoignit ses compagnons près de la double porte peinte en blanc – les deux hommes levèrent la tête à son approche, le visage de Mac Kinnon gardait son expression dure et implacable. Il dominait la colère qui l'étouffait, mais on devinait qu'elle éclaterait au premier moment. Telak offrait un aspect sinistre tout barbouillé de sang – ses traits bistrés avaient pris une teinte grise par suite de l'extrême fatigue, mais la soif de vengeance l'empêcherait de faiblir.

Nicolson chuchota quelques instructions à son oreille, il s'assura que l'autre l'avait bien compris, et attendit qu'il se fût éloigné pour se cacher derrière l'escalier de droite.

Soudain on entendit des gens parler bas derrière la double porte, le bruit assourdi de leurs voix s'accompagnait d'éclats de rire Nicolson resta quelques secondes l'oreille collée contre la fente entre les deux battants de la porte, puis il examina le fonctionnement de chacun d'eux avec la plus grande précaution. Ils cédèrent l'un et l'autre sous la faible pression de son index.

Satisfait il fit un signe de tête à Mac Kinnon. Les deux hommes épaulèrent leurs fusils, les canons touchant les boiseries blanches en face d'eux, puis ils ouvrirent la porte toute grande et pénétrèrent ensemble dans la pièce voisine.

C'était une longue salle basse aux murs lambrissés, et au parquet semblable à ceux du vestibule, avec de larges fenêtres voilées de moustiquaires. Le mur du fond était percé d'une autre fenêtre plus petite et entre les deux portes du mur de gauche se trouvait un buffet

de chêne, seul meuble qui garnit le mur. Presque toute la place dans cette pièce était occupée par une table en fer à cheval et les chaises des quatorze hommes qui étaient assis autour. Quelques-uns de ces hommes continuèrent à parler, à rire et à boire (ils tenaient à la main de grands verres) sans s'apercevoir de l'entrée de Nicolson et de Mac Kinnon. Mais peu à peu le brusque silence des autres les surprit et eux aussi se turent les yeux fixés sur la porte, sans bouger de leurs sièges.

Pour un homme qui soi-disant pleurait son fils le colonel Kiseki, on ne pouvait mettre son identité en doute, s'entendait merveilleusement à dissimuler son chagrin. Il occupait la chaise à haut dossier et richement ornée des hôtes de marque, en haut de la table. C'était un homme trapu et massif d'une extrême corpulence. Son cou saillissait au-dessus du col serré de son uniforme, ses petits yeux porcins disparaissaient presque sous les plis de la peau, des cheveux noirs très courts grisonnants aux tempes se dressaient au sommet de sa tête ronde comme les pointes d'une brosse métallique. L'alcool rougissait son visage. Des bouteilles vides couvraient la table et des taches de vin parsemaient la nappe blanche.

Au moment où Nicolson et Mac Kinnon pénétraient dans la pièce, le colonel renversait la tête et riait à gorge déployée, mais à présent, il se penchait en avant cramponné aux bras de son siège, son rire s'était transformé en une expression de stupéfaction incrédule.

Personne ne parla, personne ne bougea, un silence total régnait dans la pièce. Nicolson et Mac Kinnon s'avançaient lentement, prudemment chacun d'un côté de la table. Nicolson à gauche, tandis que Mac Kinnon longeait les larges baies. Le bruit mou intensifiait encore le caractère sinistre du silence.

Les quatorze hommes restaient pétrifiés, leurs yeux seuls, vivaient, et suivaient chaque mouvement des deux porteurs de fusils. Après avoir longé le côté gauche de la salle, jusqu'à la moitié de sa longueur, Nicolson s'arrêta. Il s'assura que Mac Kinnon surveillait bien la table entière, et faisant volte-face lui-même il saisit la poignée de la première porte située à sa gauche. Le battant s'ouvrit lentement. Se retournant sans bruit, Nicolson fit un pas vers la table. Au léger grincement de la serrure, un officier qui tournait le dos à Nicolson et dont Mac Kinnon ne voyait pas les mains avait fait le geste de tirer un revolver de l'étui pendu à son côté et en avait déjà dégagé le canon quand la crosse du fusil de Nicolson vint le frapper avec violence au-dessus de l'oreille droite. Le revolver tomba inutile sur le parquet et l'officier s'affaissa lourdement sur la table. Sa tête cogna une bouteille de vin à moitié pleine qui se vida presque entièrement. Le glouglou du liquide résonnait étrangement dans le silence anormal de la pièce. Une douzaine de paires d'yeux fascinés par ce seul objet en mouvement,

contemplaient la tache rouge qui s'élargissait de plus en plus sur la nappe éclatante de blancheur. Et, personne n'avait encore ouvert la bouche. Nicolson se retourna une fois de plus pour regarder par la porte ouverte. Le long couloir était vide. Le second du *Viroma* referma la porte et porta toute son attention sur l'autre qui ouvrait sur un petit vestiaire, de deux mètres carrés, sans fenêtre. Nicolson laissa cette porte ouverte. Il revint vers la table, la longea rapidement d'un côté, fouillant les convives sans trouver leurs armes, tandis que Mac Kinnon imprimait un mouvement circulaire à son fusil d'ordonnance. Après avoir terminé son inspection il attendit que Mac Kinnon en eût fait autant de son côté. Le coup de filet était bien maigre – quelques couteaux, trois revolvers, enlevés à des officiers de l'armée. Avec le revolver tombé sur le plancher cela en faisait quatre en tout. Nicolson en donna deux à Mac Kinnon, et il glissa les autres dans sa ceinture – pour faire du bon travail, le fusil automatique valait bien davantage.

Nicolson se dirigea ensuite vers le haut de la table et considéra le gros homme assis sur le siège d'honneur.

— C'est vous le colonel Kiseki ?

Le colonel inclina la tête mais ne dit rien. Il ne manifestait plus aucune surprise, ses yeux seuls vivaient dans son visage impassible. Il avait retrouvé tout son équilibre, toute sa maîtrise de soi.

Un homme dangereux – un homme qu'il serait fatal de sous-estimer, songea Nicolson.

— Dites à tous ces gens de poser leurs mains, paumes en dehors, sur la table et de les y laisser.

— Je refuse. Kiseki croisa les bras, et se renversa négligemment sur son siège. Pourquoi faudrait-il que je...

Il s'interrompit et poussa un grognement de douleur en sentant le canon du fusil automatique s'enfoncer dans les plis gras de son cou.

— Je vais compter jusqu'à six – reprit Nicolson avec indifférence – mais il n'était pas indifférent du tout à ce qui allait se passer. La mort de Kiseki ne lui servirait de rien. Un, deux...

— Arrêtez.

Kiseki se pencha en avant pour écarter la pression du fusil, et se mit à parler très vite. Aussitôt des mains apparurent tout autour de la table, les paumes en dehors conformément à l'ordre de Nicolson.

— Vous savez qui nous sommes, poursuivit l'officier anglais.

— Je le sais.

Kiseki s'exprimait lentement en anglais, mais assez pour se faire

bien comprendre.

— Vous étiez dans le pétrolier anglais, le *Viroma*. Mais, imbéciles que vous êtes, que pouvez-vous donc espérer, vous feriez aussi bien de vous rendre maintenant. Je vous promets...

— Fermez-la.

Nicolson fit un signe de tête aux convives de Kiseki assis à sa droite et à sa gauche un officier de l'armée de terre et un Indonésien joufflu aux cheveux noirs impeccablement ondulés, qui portait un complet gris bien coupé.

— Qui sont ces hommes ?

— Mon adjoint-commandant et le maire de Bandoeng.

— Tiens le maire de Bandoeng. Nicolson considéra le maire avec intérêt. Un excellent collaborateur, j'imagine.

— Que voulez-vous dire ?

Kiseki adressa à Nicolson ton regard perçant de ses petits yeux plissés.

— Le maire est l'un des fondateurs et membres de notre importante association pour la prospérité commune de la plus Grande Asie orientale.

— Taisez-vous. Nicolson parcourut du regard le groupe des autres convives, deux ou trois officiers, une demi-douzaine de Chinois, un Arabe, quelques Javanais, puis il se retourna vers Kiseki :

— Vous resterez là avec le maire et votre adjoint. Les autres iront au vestiaire.

— Capitaine – Mac Kinnon appelait doucement Nicolson debout près d'une des larges fenêtres.

— Ils remontent l'allée.

— Dépêchez-vous. Le canon du fusil pénétrait dans la peau grasse du Japonais. Dites-leur ce qu'ils doivent faire, qu'ils se rendent au vestiaire à l'instant même.

— Dans cette boîte ? sans air ? Kiseki fit mine de reculer d'horreur. Ils y étoufferont.

— Ils peuvent tout aussi bien mourir ici. À eux de choisir. Nicolson se penchait davantage sur le fusil, et déjà son doigt blanchissait appuyant sur la détente. Mais pas avant que, vous ne passiez le premier.

Trente secondes plus tard, le calme régnait dans la salle presque vide, seuls trois hommes restaient assis au haut bout de la table du

banquet. Onze autres étaient parqués au vestiaire, dont la porte avait été verrouillée sur eux. Mac Kinnon se colla contre le mur tout près d'une des doubles portes ouvertes. De sa place dans l'encadrement de celle qui ouvrait sur le couloir latéral Nicolson pouvait apercevoir l'entrée de la double porte par l'écartement entre la sienne et le jambage.

Il se trouvait dans une position qui lui permettait de braquer son arme en droite ligne vers la poitrine du colonel.

Mais le colonel Kiseki avait compris les instructions de l'officier anglais. Il avait vu trop d'hommes implacables et prêts à tout pour ne pas savoir que Nicolson l'abattrait comme un chien sur le simple soupçon, à plus forte raison, la certitude de sa duplicité. La réputation de cruauté du colonel Kiseki n'était égalée que par celle de son courage, mais le colonel Kiseki n'était pas un sot. Il était décidé à exécuter implicitement les instructions reçues.

Nicolson entendit les cris du petit Peter – ou plutôt ses gémissements plaintifs quand les soldats traversèrent le gravier et montèrent les marches du perron. – Ses lèvres se serrèrent. Kiseki surprit son regard, et ses muscles se tendirent attendant le fracas assourdissant du coup de feu, puis il vit que Nicolson secouait la tête et il se détendit visiblement. Les pas retentirent dans le vestibule, s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, puis reprirent lorsque Kiseki cria un ordre. Un instant encore et l'escorte japonaise – six hommes en tout – était dans la pièce poussant ses prisonniers devant elle.

Le capitaine Findhorn marchait en tête. Deux soldats lui tenaient le bras. Il chancelait et son visage creusé était d'une pâleur de cendre. Il respirait vite et avec peine.

Dès que les soldats s'arrêtèrent et lâchèrent les bras de Findhorn, il vacilla en arrière, puis en avant, ses yeux injectés de sang se révulsèrent et il s'écroula sur le sol. Gudrun Drachmann le suivait immédiatement. Elle portait toujours Peter dans ses bras. Les cheveux noirs de la jeune fille pendaient en désordre, sa chemisette jadis blanche était déchirée dans le dos. Nicolson de sa place ne voyait pas ce dos, mais il savait que la peau délicate était maculée de sang, car le soldat qui marchait derrière Gudrun la piquait de la pointe de sa baïonnette. Le désir de franchir le seuil et de vider le contenu de son fusil automatique dans la poitrine de l'homme à la baïonnette envahit Nicolson avec une force presque irrésistible, mais il ne céda pas et resta silencieusement et tranquillement à sa place. – Ses regards allaient du visage impassible de Kiseki à celui de Gudrun, tout barbouillé et saignant. Elle aussi vacillait légèrement, la fatigue faisait trembler ses jambes, mais elle portait fièrement la tête haute.

Soudain le colonel Kiseki lança un ordre : ses hommes le regardèrent sans comprendre. Mais il répéta son ordre presque aussitôt frappant la table devant lui du plat de la main. Quatre des six soldats firent tomber les armes qu'ils portaient sur le parquet. Un cinquième fronça les sourcils d'un air ahuri comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, regarda ses compagnons, vit leurs armes par terre et jeta son fusil à côté de ceux des autres.

Seul le sixième soldat, celui qui piquait le dos de Gudrun avec sa baïonnette, comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Il se ramassa sur lui-même, adressa à ses camarades un coup d'œil éperdu, puis s'effondra sur le plancher lorsque Telak surgit du vestiaire à pas de loup et l'assomma d'un coup de crosse de fusil sur son crâne nu.

Mac Kinnon, Nicolson et Telak étaient tous trois dans la salle à présent, Telak rassemblait les cinq soldats japonais dans un des angles. Mac Kinnon fermait la double porte tout en surveillant du coin de l'œil les trois hommes assis à table. Nicolson, sans aucune honte, pressait sur son cœur Gudrun et Peter qu'elle ne lâchait pas. Un sourire de ravissement et de soulagement infini illuminait ses traits mais il ne disait rien tandis que la jeune fille restait dans une attitude figée, les yeux élargis, incapable de croire au miracle. Puis tout à coup, elle murmura : « Johnny... » comme en extase. Mac Kinnon les considérait avec un large sourire, ses traits avaient perdu toute leur férocité. Mais il ne s'attarda pas plus d'une seconde à les contempler, et le canon de son fusil se balançait de nouveau entre les trois hommes assis au bout haut de la table.

— Oh ! Johnny ! Johnny ! répéta Gudrun en levant vers Nicolson ses yeux si bleus voilés par les larmes qui coulaient sur ses joues barbouillées. Elle tremblait d'émotion et de froid, la réaction avait été trop forte et ses vêtements étaient trempés par la pluie. Mais elle s'en apercevait à peine. Jamais Nicolson n'avait vu pareille expression de bonheur dans son regard.

— Oh ! Johnny ! moi qui pensais que tout était fini. Je croyais que Peter et moi... Mais s'interrompant, elle sourit encore.

— Comment au nom du ciel êtes-vous arrivés ici ? Je n'y comprends plus rien du tout. Qu'avez-vous fait ?

— J'ai pris mon avion particulier, dit Nicolson d'un air détaché. Ce fut très facile. Je vous raconterai. Pour l'instant dépêchons-nous. Mac Kinnon !

— Capitaine ? Mac Kinnon s'efforçait de ne plus sourire.

— Ficelez nos trois amis du bout de la table.

— Ne liez que leurs poignets, derrière leur dos.

— Nous ficeler ! Kiseki se pencha en avant les poings serrés : je n'en vois pas la nécessité.

— Tirez leur dessus s'il le faut, ordonna Nicolson, nous n'avons plus aucun besoin d'eux. Il jugeait préférable de ne pas dire que Kiseki ne leur avait pas encore rendu le plus grand service qu'il pût leur rendre – estimant qu'en révélant ses intentions il pousserait le colonel à un acte de désespoir.

— Faites-moi confiance, dit Mac Kinnon qui se dirigea vers les trois Japonais, arrachant au passage quelques moustiquaires. Tordues, elles feraient d'excellentes cordes.

Nicolson installa Gudrun et Peter dans un fauteuil, puis se pencha sur le capitaine Findhorn, lui toucha l'épaule. Findhorn tressaillit et finit par ouvrir les yeux. Soutenu par Nicolson, il s'assit. Ses mouvements étaient ceux d'un vieillard, mais il reprenait lentement conscience.

— Je ne comprends absolument pas comment vous avez réussi ce coup là, fit-il en examinant Nicolson de la tête aux pieds. La vue des entailles et des affreuses brûlures aux jambes et aux avant-bras de son second lui arracha un gémissement :

— Quelle horreur ! J'espère de tout mon cœur que vous ne vous sentez pas aussi mal que vous en avez l'air.

— Je vais on ne peut mieux, commandant, affirma Nicolson. »

— Vous n'êtes qu'un affreux menteur, Nicolson ! On devrait vous fourrer à l'hôpital et bien avant moi ! Et maintenant ?

— Nous allons filer en vitesse. Dans quelques minutes. Il ne reste plus que quelques petites formalités à régler.

— Comme vous voudrez, dit le capitaine Findhorn, moitié plaisant, moitié sérieux. Pour ma part je préférerais risquer ma chance en tant que prisonnier de guerre. Franchement mon vieux... je sais que je ne pourrais faire un pas de plus.

— Vous n'y serez pas obligé, commandant ! Je vous le garantis. Nicolson tâta du bout du pied le sac que l'un des soldats avait apporté puis le pencha pour en voir le contenu.

— Ils ont poussé la gentillesse jusqu'à apporter ici les plans et les diamants. Au fait où pouvaient-ils les porter ?

« J'espère, colonel Kiseki que vous n'y teniez pas essentiellement. » Kiseki le fixa d'un regard sans expression et Gudrun poussa un léger soupir.

— Voilà donc le colonel Kiseki ?

Elle le considéra pendant un long moment, puis un frisson la secoua.

— Je vois que le capitaine Yamata n'avait que trop raison. Dieu soit loué, vous êtes arrivé ici le premier, Johnny !

— Le capitaine Yamata ! Les petits yeux de Kiseki avaient presque disparu sous les plis de la graisse. Qu'est-il arrivé au capitaine Yamata ?

— Le capitaine Yamata a rejoint ses ancêtres, dit sèchement Nicolson. Von Effen l'a pour ainsi dire coupé en deux d'un coup de feu.

— Vous mentez, von Effen était notre ami, un très bon ami.

— Il l'était en effet. Interrogez vos soldats plus tard sur ce sujet. Il fit un signe de tête du côté du groupe tremblant de peur sous la menace du fusil de Telak.

— Mais en attendant, envoyez un de ces garçons chercher des civières, des couvertures, des lampes électriques. Inutile de vous dire qu'il vaut mieux, pour vous, obéir. Sinon...

Kiseki le regarda un instant sans sourciller puis s'adressant à l'un de ses soldats il lui donna quelques ordres brefs. Nicolson attendit le départ de l'homme pour se retourner vers le colonel :

— Vous devez avoir un poste radio dans cette maison, où est-il ?

Kiseki sourit pour la première fois. Son sourire découvrit une magnifique rangée de dents en or.

— Je regrette de vous décevoir, monsieur...

— Nicolson. Mais laissons là les formalités. Où est la radio, colonel Kiseki ?

— Voilà la seule que nous possédions. Souriant plus largement encore, Kiseki fit un signe de tête en direction du buffet. Il ne pouvait faire d'autres gestes. Mac Kinnon lui avait déjà attaché les mains derrière le dos.

Nicolson ne jeta qu'un regard rapide sur le petit appareil.

— Votre poste transmetteur, colonel, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Vous ne confiez pas vos messages à des pigeons voyageurs j'imagine ?

— Voilà bien l'humour anglais. Kiseki avait vraiment l'air de s'amuser fort. C'est bien drôle. Nous avons en effet un poste transmetteur, monsieur... monsieur Nicolson, dans les baraquements du quartier militaire.

— Où se trouve le quartier.

— À un mille d'ici, au moins.

— Ouais, fit encore Nicolson d'un air pensif. C'est bien loin, et je doute que je sois capable de vous faire aller au pas de course et à la pointe d'une baïonnette jusqu'aux baraquements pour vous obliger à détruire le poste sans risquer d'être tué moi-même à l'aller ou au retour.

— La sagesse des Nations parle par votre bouche, monsieur Nicolson, ronronna Kiseki.

— Non, mais je ne veux pas me suicider.

Nicolson passa un doigt sur les poils de sa barbe hirsute, et reprit :

— Vous dites que vous n'avez pas d'autre poste transmetteur ?

— Je vous en donne ma parole.

— Je vous crois.

Nicolson parut se désintéresser entièrement du sujet. Il regardait Mac Kinnon qui ficelait l'autre officier avec tant d'enthousiasme que la victime poussa une brusque exclamation de douleur. Puis il surveilla le soldat qui revenait avec une civière, des couvertures et deux lampes de poche. Cependant il n'oubliait ni Kiseki, ni l'homme en civil assis à côté de lui.

Le maire essayait de se composer une allure de saint-nitouche, à vrai dire assez pitoyable. Ses yeux noirs exprimaient une peur évidente et un très violent tic retroussait un coin de sa bouche. Il suait à grosses gouttes – et son beau complet gris lui-même paraissait minable. Nicolson regarda Kiseki derechef.

— Le maire est un de vos bons amis, n'est-ce pas colonel ?

Mac Kinnon occupé à lier les poignets du maire jeta à Nicolson le regard impatient de quelqu'un qui a hâte d'en avoir fini, et que des paroles oiseuses agacent. Mais Nicolson n'y prêta aucune attention.

Kiseki toussa et dit pompeusement :

— En notre qualité de..., quel est le terme... Commandant de la garnison et de représentant du peuple nous décidons...

Nicolson lui coupa ses effets :

— Épargnez-moi le reste du discours. Je suppose que les devoirs de sa charge l'amènent souvent ici.

Il considérait le maire avec une attention délibérément méprisante et Kiseki s'y trompa et il s'écria en riant :

— Vous dites qu'il vient ici ? Mais mon cher Nicolson, nous sommes dans la maison du maire. Je ne suis que son hôte.

— En vérité ? Peut-être parlez-vous quelques mots d'anglais, monsieur le maire ?

— Je le parle parfaitement. L'orgueil lui faisait momentanément oublier la peur.

— Eh bien ! pourquoi ne parlerions-nous pas anglais ? La voix de Nicolson baissa d'une octave, il prit un ton intentionnellement théâtral. Il semblait qu'il n'en fallait pas beaucoup pour terrifier le maire.

— Où le colonel Kiseki a-t-il caché son poste transmetteur ? Kiseki pivota sur ses talons, les traits contractés par la fureur d'avoir été joué. Il allait crier quelques mots inintelligibles au maire, mais s'arrêta au milieu de sa phrase, Mac Kinnon lui ayant asséné un solide coup de poing au-dessous de l'oreille.

— Ne vous couvrez pas de ridicule, colonel, fit Nicolson avec lassitude, et ne continuez pas à me traiter comme si j'étais un imbécile. Qui donc à jamais vu un chef militaire, ou un fonctionnaire civil, quand il est dans une fournaise telle que celle-ci s'installer à un mille de ses moyens de communications ? Il est évident que le poste se trouve ici même. Il est tout aussi évident qu'il me faudrait toute la nuit pour vous faire parler. Je me demande si le maire ne serait pas disposé aux sacrifices nécessaires à votre bien commun.

Et, s'adressant de nouveau au fonctionnaire municipal épouvanté :

— Allons-y, je suis pressé.

— Je ne dirai rien. Les lèvres du maire se fermaient et s'entrouvraient mais ce ne fut qu'au bout d'un temps qu'il ajouta : Vous ne me forcerez pas à parler.

— Tordez-lui un peu le bras pour voir, Mac Kinnon.

Et Mac Kinnon lui tordit le bras, le maire hurla plus par crainte que par douleur. Mac Kinnon relâcha son étreinte.

— Eh bien ?

— Je ne sais rien.

Cette fois il ne fallut pas donner d'ordre au maître d'équipage, il tordit le bras droit du maire jusqu'à lui faire toucher l'épaule du dos de la main... Le maire poussait des cris de goret qu'on égorge.

— Peut-être est-il à l'étage ? interrogea Nicolson du ton d'un entretien amical.

— Oui, là-haut...

Le maire sanglotait de douleur et d'effroi,

— Vous m'avez cassé le bras.

— Ficelez-le, Mac Kinnon.

Nicolson se détourna pris de dégoût.

— Venez colonel, conduisez-nous.

— Mon vaillant ami n'a qu'à terminer la besogne, Kiseki crachait véritablement ces mots. Il serrait les dents, et l'expression de son visage n'annonçait rien de bon. S'il rencontrait le maire en d'autres circonstances...

— Il saura bien-nous montrer où se trouve le poste, je n'en doute pas. J'eusse préféré que ce fût vous qui veniez. Un de vos soldats pourrait bien se promener par là, avec une arme automatique, et je suis certain qu'il n'hésiterait pas à nous trouver proprement la peau, au maire et à moi. En vérité, vous êtes la meilleure assurance sur la vie.

Nicolson changea son fusil de main, sortit un revolver de sa ceinture et s'assura que le cran de sûreté était ouvert.

— Je suis pressé, colonel, dépêchons.

Ils étaient de retour cinq minutes plus tard, le poste transmetteur n'était plus qu'un amas de fils d'acier tordus et de tubes fracassés.

Les cris du maire n'avaient apparemment pas attiré l'attention, peut-être à cause des portes fermées mais plus probablement parce que l'état-major du colonel était habitué à entendre des hurlements de ce genre.

Mac Kinnon, de son côté, n'avait pas perdu son temps. Le capitaine Findhorn enveloppé de couvertures, était confortablement étendu sur la civière. Aux quatre côtés de la civière un soldat japonais était accroupi. Ces quatre soldats n'avaient pas été consultés au sujet de leur besogne, on s'en apercevait en les examinant de plus près. Le maître d'équipage avait attaché leurs poignets aux brancards. Le maire et l'adjoint de Kiseki étaient liés l'un à l'autre par un bout de corde fixé respectivement à leurs coudes droits et gauches.

La victime de Telak gisait toujours sur le parquet et y resterait sans doute longtemps encore de l'avis de Nicolson. Le sixième soldat avait complètement disparu.

— Bien travaillé, Mac Kinnon, dit Nicolson en promenant autour de lui un regard approbateur. Où est notre cher ami ?

— Par ici, dans le vestiaire. — Ignorant les protestations et les menaces de Kiseki il se dépêchait de ficeler le Japonais.

— J'ai eu un peu de mal à fermer la porte, mais j'y suis parvenu

quand même.

— Parfait.

Une dernière fois, Nicolson fit le tour de la pièce du regard :

— Inutile de rester davantage. En route.

— Où allons-nous ? demanda Kiseki les pieds écartés, son énorme tête rentrée dans ses épaules. Où nous emmenez-vous ?

— Telak me dit que votre vedette personnelle est la plus belle et la plus rapide qui se puisse trouver sur la côte. Nous traverserons le détroit de la Sonde et voguerons sur l'océan Indien bien avant le jour.

— Comment ! Vous êtes fous ! Le visage du colonel se contracta de fureur. Vous allez prendre ma vedette ? Vous ne partirez pas dans ma vedette, maudits Anglais, vous ne partirez pas dans ma vedette !

Il s'arrêta, une perspective encore plus révoltante venait de se présenter à son esprit – et faisant un brusque mouvement en avant, il entraîna les deux autres hommes tandis qu'il allongeait un coup de pied à Nicolson :

— Soyez maudits !

— Que voulez-vous que nous fassions d'autre, riposta froidement Nicolson. Il recula de quelques pas pour éviter le pied dangereux et enfonça plutôt brutalement le canon de son fusil dans la bedaine de Kiseki juste au-dessus du sternum. La douleur obligea Kiseki à se plier en deux.

— Vous êtes notre garantie, notre sauf-conduit, colonel, nous serions fous, en effet, si nous vous laissions.

— Je ne m'en irai pas, souffla Kiseki, je ne m'en irai pas. Tuez-moi si vous voulez, mais je ne m'en irai pas. – Le camp de concentration – pour moi, moi ? Je serais prisonnier de guerre des Anglais ! Jamais, jamais, jamais. Tuez-moi plutôt.

— Il ne sera pas nécessaire de vous tuer. Nous pourrions vous ficeler, vous bâillonner et même vous attacher sur un brancard s'il le faut, et faisant un signe de tête du côté du vestiaire, le travail que nous avons fait là-dedans est facile, mais en vous appliquant les mêmes méthodes nous ne ferions que compliquer les choses. Vous pouvez nous accompagner sur vos deux pieds, ou bien sur une civière les jambes trouées de balles.

Kiseki considéra un moment le visage impitoyable, et commença à marcher.

Ils ne rencontrèrent pas un seul soldat japonais en se rendant à la jetée. Le vent ne soufflait pas cette nuit-là, mais une pluie persistante

tombait à flots et les rues de Bandoeng étaient désertes.

Enfin la chance tournait en leur faveur. Vannier et les autres étaient déjà à bord de la vedette.

Elle n'était gardée que par un seul homme, et Telak et les siens avaient été silencieux comme la nuit. Von Effen dormait en bas dans une couchette et Walters s'apprêtait à transmettre un message.

La vedette longue de 15 mètres et large de 4 à 5, brillait dans la pluie et l'obscurité. Elle était prête à appareiller.

Willoughby prit possession de la chambre des machines, et fut dans l'enthousiasme à la vue des gros moteurs Diesel merveilleusement entretenus. Gordon et Evans chargeaient une demi-douzaine de barillets de gas-oil sur le pont arrière. Quant à Mac Kinnon et à Vannier ils faisaient déjà une ronde parmi les grosses barques amarrées derrières le brise-lames, cherchant les postes de radio, faisant voler en éclats la magnéto de l'unique autre vedette qui se trouvait dans la port.

Ils quittèrent Bandoeng à 22 heures, exactement. La mer était lisse comme un miroir, Nicolson avait prié Telak de les accompagner, mais il avait refusé, disant que sa place était avec les siens, puis il avait suivi la longue jetée sans même se retourner. Nicolson savait qu'il ne le reverrait jamais plus.

Tandis que l'embarcation avançait dans la nuit, les quatre soldats japonais toujours attachés roulèrent pêle-mêle sur la jetée, en poussant des clameurs aiguës. Mais leurs cris furent bien vite étouffés par le ronflement des moteurs lorsque la vedette dépassa l'extrémité du brise-lames et fila à toute vitesse en direction du sud-ouest, vers la pointe de Java et l'océan Indien.

Les rescapés trouvèrent le contre-torpilleur *Kenmore* au rendez-vous fixé.

Il était 2 h. 30 du matin.

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON 8, RUE GARANCIÈRE

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1959. Mise en vente : Janvier 1959 -

Numéro de publication : 8307. Numéro d'impression : 7875.